BIBLIOTECA
COLL. REG. SOCIET. IESV

Inv. 213
n. 10

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :
CONTENANT
CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :
AVEC LES MŒURS DES HABITANS,
LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.
POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET
d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :
ENRICHI
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.
TOME QUARANTE-SEPTIEME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOÏAGES.
TROISIEME PARTIE.

LIVRE CINQUIEME.

SUITE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE,

Par FERNAND CORTEZ.

FERNAND CORTEZ. 1520. Nouvel Empereur du Mexique.

LEs Méxiquains n'avoient fait aucun mouvement considérable, pendant que l'Empereur avoit langui de ses blessures ; & Cortez commençoit à se flatter que cette suspension d'armes venoit du remord de leur crime, ou de

FERNAND CORTEZ. 1520.

la crainte du châtiment qu'ils devoient attendre de la colere de Motezuma. Mais il apprit, par quelques informations de ſes Emiſſaires, qu'ils avoient emploïé ces trois jours, à ſe donner un nouveau Maître, & qu'ils avoient couronné Quetlavaca, Cacique d'Iztacpalapa, & ſecond Electeur de l'Empire. Les Officiers, qui étoient ſortis avec le corps de Motezuma, s'étant diſpenſés de revenir, cette opiniâtreté fit mal juger des diſpoſitions du nouveau Monarque. Cortez ne ſouhaitoit, au fond, que de faire ſa retraite avec honneur. Ses forces ne lui permettoient pas d'entreprendre ſérieuſement la conquête d'une grande Ville, où le nombre des Habitans croiſſoit tous les jours, par le ſoin que les Caciques avoient eu d'appeller les Trouppes des Provinces; mais dans la réſolution où il étoit de revenir avec une Armée plus nombreuſe, & de faire valoir le prétexte de vanger Motezuma, il vouloit laiſſer aux Mexiquains une plus haute idée que jamais de la ſupériorité de ſes lumieres, & de la valeur des Eſpagnols. Ce deſſein occupoit toutes ſes réflexions, lorſqu'il vit recommencer la guerre, avec une ordre dont il n'avoit point encore vû d'exemple au Mexique.

Deſſein de Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

La guerre recommence.

Le jour même des funérailles de Motezuma, toutes les rues voisines du Quartier furent garnies d'un grand nombre de Trouppes, dont quelques-unes s'établirent dans les Tours d'un Temple peu éloigné, d'où l'on pouvoit battre, avec l'arc & la fronde, une partie du logement des Espagnols. Ils auroient pu fortifier ce Poste, s'ils avoient eu assez de forces pour les diviser. On montoit par cent dégrés à la terrasse du Temple, qui soutenoit plusieurs Tours, où les Mexiquains porterent des munitions d'armes & de vivres pour plusieurs jours. Cortez sentit la nécessité de les déloger d'un lieu, d'où ils pouvoient l'incommoder beaucoup. Tous les délais étant dangereux, il se hâta de faire sortir la plus grande partie de ses gens, dont il forma plusieurs Bataillons, pour défendre les avenues, & couper le passage aux secours. Escobar fut nommé pour l'attaque du Temple, avec sa Compagnie & cent autres Soldats d'élite. Pendant qu'on se saisissoit des avenues, en écartant les Ennemis à coups d'arquebuse, il marcha vers le Temple, où il se rendit maître du Vestibule & d'une partie des dégrés, avec si peu de résistance, qu'il jugea que le dessein des Indiens

Dangereuse entreprise des Espagnols.

FERNAND CORTEZ. 1520.

étoit de lui laisser le tems de s'engager. En effet, ils parurent alors aux Balustrades, qui leur servoient de Parapets ; & leur décharge fut si furieuse, qu'elle força les Espagnols de s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvroient ; mais il ne put soutenir une seconde décharge, qui fut encore plus violente. Ils avoient préparé de grosses pierres & des pieces de bois, qu'ils poussoient du haut des dégrés, & dont la rapidité, croissant par la pente, fit reculer trois fois les Espagnols. Quelques-unes de ces pieces étoient à demi enflammées, par une ridicule imitation des armes à feu. On étoit obligé de s'ouvrir, pour éviter le choc ; & les rangs ne pouvoient se rompre sans perdre nécessairement du terrein.

Valeur extrême de Cortez.

Cortez, qui couroit à cheval dans tous les lieux où l'on combattoit, reconnut l'obstacle qui arrêtoit la Troupe d'Escobar. Sur quoi, ne consultant que son courage, il mit pied à terre, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé, il se jetta sur les dégrés, l'épée à la main, & son exemple inspira tant de courage à ses gens, qu'ils ne connurent plus le péril. Dans un instant, les difficultés furent vain-

cues. On gagna heureuſement la terraſſe, où l'on en vint aux mains à coups d'épées & de maſſues. La plûpart des Mexiquains étoient des Nobles; & leur réſiſtance prouva quelle différence l'amour de la gloire eſt capable de mettre entre les Hommes. Ils ſe laiſſoient couper en pieces, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns ſe précipiterent par-deſſus les baluſtrades, dans l'opinion qu'une mort de leur choix étoit la plus glorieuſe. Tous les Miniſtres du Temple, après avoir appellé, par de grands cris, le Peuple à la défenſe de leurs Dieux, moururent en combattant; & dans l'eſpace d'un quart d'heure, Cortez ſe vit maître de ce poſte, par le maſſacre de cinq cens Hommes qui le gardoient (1).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Carnage de cinq cens Mexiquains.

(1) Pluſieurs Hiſtoriens traitent de miracle le bonheur qu'il eut, en montant les dégrés, de ne pas rencontrer une ſeule piece de bois qui ne roulât dans ſa longueur. Elles n'auroient pû rouler en travers, ſans le précipiter; & c'étoit cette crainte qui avoit arrêté la Trouppe d'Eſcobar. Solis rapporte un autre événement, qui ne fut pas moins miraculeux: deux Indiens entreprirent de ſe précipiter du haut du Temple avec Cortez. Ils marcherent unis, & lorſqu'ils virent Cortez ſur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à terre, en feignant de ſe rendre. Mais le ſaiſiſſant, ils s'élancerent par deſſus la baluſtrade, dans l'eſpérance de l'entraîner par le poids de leur corps. Il s'attacha ſi heureuſement à la baluſtrade, qu'il trouva le moïen de réſiſter à cette ſecouſſe; & les deux Indiens acheverent le ſaut. L'Hiſtorien ajoute qu'il frémit du péril, mais que cet atten-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Autres Exploits de Cortez.

Il fit transporter à son Quartier les vivres qu'il trouva dans les Magasins du Temple ; & les Tlascalans furent chargés de mettre le feu aux Tours, qui furent consumées en un instant. Le combat duroit encore à l'entrée des rues ; sur-tout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnoit plus de facilité aux Mexiquains, pour s'approcher, & par conséquent plus d'embarras aux Espagnols. Cortez, qui s'en apperçut, remonta aussi-tôt à cheval ; & passant le bras blessé dans les renes, il s'arma d'une lance, pour voler au secours de ses gens, avec quelques Cavaliers qui le suivoient. Le choc des Chevaux rompit d'abord les Ennemis ; & chaque coup de lance étoit mortel pour quelqu'un, dans l'épaisseur de la foule. Cependant Cortez fut emporté si loin par son ardeur, que se trouvant séparé de ses gens lorsqu'il se reconnut, il vit sa retraite coupée par le gros des Ennemis, qui fuïoient devant son Infanterie. Dans cette extrêmité, il se hâta de prendre une autre rue, qu'il jugea plus libre ; mais il n'y marcha pas long tems sans rencontrer un parti d'Indiens, qui menoient Prisonnier André de Duero,

tat lui causa moins de colere que d'admiration, *ubi supra*, pages 206 & 207.

un de ſes meilleurs Amis, tombé entre leurs mains par la chûte de ſon Cheval. Ils le conduiſoient au premier Temple, pour le ſacrifier aux Idoles. Ce deſſein, qui avoit ſuſpendu leur fureur, lui ſauva heureuſement la vie. Cortez pouſſa au milieu de la Trouppe, écarta ceux qui tenoient ſon Ami, & le mit en état de ſe ſervir d'un poignard qu'ils avoient eu l'imprudence de lui laiſſer. Duero en tua quelques Mexiquains, & trouva le moïen de reprendre ſa lance & ſon Cheval. Alors les deux Amis ſe joignirent, & percerent enſemble, au travers de la foule, juſqu'au premier corps des Eſpagnols, qui avoient fait tourner le dos de toutes parts à leurs Ennemis. Cortez compta toujours cette avanture entre les plus heureuſes de ſa vie (2). Il fit ſonner la retraite. Tous ſes Soldats revinrent accablés de fatigue; mais la joie de ſa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un ſeul Homme, & de ne trouver qu'un petit nombre de Bleſſés. L'aſſaut du Temple fut d'un ſi grand éclat entre les Mexiquains, qu'ils firent peindre cette action avec toutes ſes circonſtances. On trouva, dans la ſuite, quelques toiles qui repréſen-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Il ſauve la vie à Duero ſon Ami.

Peinture que les Mexiquains font de l'aſſaut du Temple.

(2) Solis, *ubi ſuprà*, page 210.

FERNAND CORTEZ. 1520.

toient l'attaque des dégrés, le combat sur la terrasse, & leur défaite entiere, dans laquelle ils n'avoient pas supprimé l'incendie & la ruine des Tours. Mais, pour sauver la gloire de leur Nation, ils y avoient joint plusieurs Espagnols estropiés & blessés; & leur pinceau faisant plus d'exécution que leurs armes, ils avoient cru rendre leur perte honorable, par le prix qu'elle avoit coûté (3).

Ils entreprennent d'affamer les Espagnols.

Le jour suivant, quelques Députés des Caciques s'avancerent au pié du mur, avec des signes de paix; & Cortez aïant paru lui même pour les recevoir, ils lui déclarerent, de la part du nouvel Empereur, que ce Prince étoit résolu de faire cesser les attaques, & de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la Mer; mais à condition qu'ils ne prendroient que le tems nécessaire pour le voïage, & qu'ils accepteroient sur le champ cette offre: sans quoi il leur juroit une haine implacable, qui ne finiroit que par leur destruction. Il faisoit ajoûter que l'expérience lui avoit appris qu'ils n'étoient

(3) Quelques Historiens mettent cette sortie entre celles qui se firent avant la mort de Motezuma; mais on apprend, dans la seconde Relation de Cortez même, qu'elle suivit la mort de l'Empereur.

pas immortels, & que la mort de chaque Espagnol dût-elle lui coûter vingt mille Hommes, il lui en resteroit encore assez pour chanter sa derniere Victoire. Cortez répondit, avec un mêlange de modestie & de fierté, qu'il n'avoit jamais prétendu à l'immortalité ; mais qu'avec le petit nombre de ses gens, dont il connoissoit le courage, & la superiorité sur tous les autres Hommes, il se croïoit capable de détruire l'Empire du Mexique ; que regretant néanmoins ce que les Mexiquains avoient souffert par leur obstination, son dessein étoit de se retirer, depuis que son Ambassade avoit cessé par la mort du grand Motezuma, dont la bonté le retenoit à sa Cour, & qu'il ne demandoit que des conditions raisonnables pour exécuter cette résolution. Les Députés parurent satisfaits de sa réponse, & convinrent d'une suspension d'armes, en attendant d'autres explications. Mais rien n'étoit plus éloigné de l'intention des Mexiquains, que d'ouvrir le chemin de la retraite à leurs Ennemis. Ils pensoient au contraire à se donner le tems de leur couper tous les passages, pour les resserrer plus que jamais dans leur Quartier, & les affamer par un siége opiniâtre, qui les livreroit tôt ou

FERNAND CORTEZ. 1520.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tard à leur discrétion. Ils regretoient à la vérité plusieurs Caciques, du cortege de Motezuma, qui se trouvoient au pouvoir des Espagnols, & qui étoient menacés de périr avec eux par la faim; mais on décida, dans le Conseil du nouvel Empereur, qu'ils seroient trop heureux de mourir pour la Patrie. Le seul qu'ils se crurent obligés de délivrer, par respect pour leurs Dieux, fut le Chef des Sacrificateurs, qui étoit dans la même Prison, & qu'ils révéroient comme la seconde Personne de l'Etat. C'étoit particuliérement dans cette vue qu'ils avoient proposé la suspension d'armes, & leur adresse eut le succès qu'ils s'en étoient promis. Les mêmes Députés retournerent le soir au Quartier. Ils firent entendre que pour éviter les contestations & les retardemens, Cortez devoit choisir quelque Mexiquain, d'une consideration qui méritât la confiance de L'Empereur, & le charger de ses instructions. Cet expédient aïant paru sans difficulté, on n'eut pas plus de peine à s'accorder sur le choix du grand Sacrificateur. Il sortit, après avoir été soigneusement informé des conditions qu'on desiroit pour la facilité du chemin, & de tout ce qui regardoit les Otages, dont Cortez re-

Adresse des Mexiquains pour sauver le 1r grand Sacrificateur.

gloit le nombre & la qualité. Mais on fut désabusé le lendemain, en reconnoissant que les Ennemis avoient investi le Quartier, dans une enceinte plus éloignée que les précédentes ; qu'ils faisoient des tranchées & des remparts, à la tête des Chaussées ; qu'ils rompoient tous les Ponts, & qu'ils avoient envoïé des Travailleurs en grand nombre, pour embarrasser le chemin de Tlascala. Quelques Historiens ont prétendu, à l'honneur de Cortez, qu'il avoit pénétré l'artifice, & qu'il avoit cru moins important de se défaire d'un Prisonnier abominable, que de découvrir les véritables intentions de ses Ennemis. FERNAND CORTEZ. 1520.

Lorsqu'il ne put lui en rester aucun doute, il revint à sa méthode ordinaire, qui étoit de bannir l'irrésolution, dès qu'il avoit connu les obstacles, & de fixer aussi-tôt le choix du remede. Sans expliquer son dessein, il commença par donner des ordres pour la construction d'un Pont mobile, de grosses solives & de planches assez fortes pour soutenir l'artillerie. Sur le plan qu'il en fit lui-même, quarante Hommes devoient suffire pour le remuer & le conduire aisément. Ensuite, assemblant tous ses Officiers, il leur exposa le danger de leur situation, & toutes Mesures de Cortez pour sa retraite.

FERNAND CORTEZ. 1520.

les voies qu'ils avoient à tenter dans cette extrêmité. On ne pouvoit être partagé sur la néceſſité du départ : mais on agita long-tems s'il falloit prendre le tems de la nuit. Ceux qui préferoient le jour faiſoient valoir la difficulté de marcher dans les ténébres, avec l'artillerie & le bagage, par des routes incertaines, élevées sur l'eau, avec l'embarras de jetter des Ponts & de reconnoitre les paſſages. Les autres ſe formoient des images encore plus terribles d'une retraite en plein jour, tandis que les travaux de l'Ennemi devoient faire juger qu'il étoit réſolu d'embarraſſer leur ſortie. Quel moïen de riſquer un combat continuel, au paſſage du Lac, où l'on ne pouvoit dreſſer les rangs, ni ſe ſervir de la Cavalerie ? ſans compter qu'on auroit les flancs découverts aux Canots des Mexiquains, dans le tems qu'il faudroit encore les percer en tête & les ſoutenir par derriere. La plûpart des voix ſe réunirent pour la réſolution de partir la nuit ; & Cortez, qui n'avoit remis ce point à la pluralité des ſuffrages, que pour éviter de prendre ſur ſoi l'événement, parut ſe rendre à l'opinion du plus grand nombre. Une ſi grande entrepriſe ne fut pas renvoïée plus loin qu'à la nuit ſuivante, dans la

crainte de laiſſer du tems aux Ennemis pour augmenter les obſtacles. On preſſa ſi vivement la conſtruction du Pont, qu'il fut achevé à la fin du jour. Mais cette précipitation fit oublier que les Mexiquains aïant déja rompu la digue en pluſieurs endroits, on avoit beſoin de plus d'un Pont; ou plutôt, on ſe repoſa trop ſur la facilité qu'on ſe promettoit, à le tranſporter d'un Canal à l'autre (4). FERNAND CORTEZ. 1519.

Vers la nuit, on envoïa deux Priſonniers à la Ville, ſous prétexte de hâter la concluſion du Traité, & dans l'eſpérance de tromper les Mexiquains par cette feinte, en leur faiſant juger qu'on

Ordre qu'il met dans ſes Troupes.

(4) Diaz rapporte qu'il donna quelque foi, dans cette occaſion, aux Diſcours d'un Aſtrologue Eſpagnol nommé *Botello*, pour lequel il n'avoit jamais eu que du mépris, mais qui, étant venu l'aſſurer qu'il falloit partir cette nuit même, & que l'Armée périroit ſi l'on ne profitoit d'une conſtellation qui étoit alors favorable, lui inſpira tout-d'un-coup une confiance qu'il n'avoit jamais eue pour ſon art. Solis croit plus volontiers que dans la néceſſité des circonſtances, il ſe ſervit habilement de cette vaine prédiction pour animer ſes Soldats. Ce Botello étoit Soldat volontaire, & ne portoit depuis long tems que le nom de Sorcier, dont il faiſoit gloire. Il n'avoit d'ailleurs aucune connoiſſance des lettres; mais il emploïoit des caractères, des nombres, & des formules qui contenoient, ſuivant l'Hiſtorien, d'abominables conventions avec l'Enfer. Solis, *ubi ſuprà*, page 223. Il paroît auſſi que Cortez ſe repoſoit beaucoup ſur l'uſage que les Mexiquains avoient de ne pas combattre la nuit, quoiqu'ils s'en fuſſent écartés dans quelques attaques.

FERNAND CORTEZ. 1520.

attendoit tranquillement leur réponſe. Mais Cortez ne penſoit qu'à profiter d'un tems précieux. Il donna ſes ordres, avec des ſoins & des précautions qui ſembloient tout embraſſer. Deux cens Eſpagnols, qui devoient compoſer l'Avant-garde avec les plus braves Tlaſcalans & vingt Cavaliers, reçurent pour Chefs Gonzalez de Gondoval, Azebedo, d'Ordaz, André Tapia & Lugo. L'arriere garde, un peu plus nombreuſe, fut confiée aux Officiers qui étoient venus avec Narvaez, ſous le commandement de Pierre d'Alvarado & de Jean Velaſquez de Leon. Le corps de Bataille, compoſé du reſte des Trouppes, fut chargé de la conduite de l'artillerie, du bagage & des Priſonniers. Cortez réſerva près de ſa perſonne cent Soldats choiſis, ſous les Capitaines Alfonſe d'Avila, d'Olid, & Bernardin Tapia, pour être en état de veiller ſur ces trois diviſions, & de porter du ſecours aux endroits les plus preſſans. Après avoir expliqué ſes intentions, il ſe fit apporter le tréſor, qui avoit été juſqu'alors ſous la garde de Chriſtophe de Guzman. Il en tira le quint de la Couronne, pour le remettre aux Officiers roïaux; & quelques Chevaux bleſſés en furent chargés. Le reſte

Faute qu'il commet en permettant à ſes gens de ſe charger d'or.

montoit à plus de sept cens mille écus, qu'il résolut d'abandonner, en déclarant qu'il seroit honteux pour des Guerriers, d'occuper leurs mains à porter de l'or, pendant qu'elles devoient être emploïées à la défense de leur vie & de leur honneur. Cependant, la plûpart des Soldats paroissant touchés de cette perte, & n'approuvant point un dessein si généreux, il ajouta quelques mots, par lesquels il fit concevoir que chacun pouvoit prendre ce qu'il se croïoit capable de porter dans sa marche. C'étoit donner trop de confiance à la discrétion du Soldat. Aussi la plûpart se chargerent-ils avec une imprudente avidité, qu'ils reconnurent trop tard & qui leur couta cher (5). FERNAND CORTEZ. 1520.

Il étoit près de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du Quartier. Leurs Sentinelles & leurs Coureurs n'aïant découvert aucune apparence de mouvement, du côté de la Ville, ils marcherent quelque tems, à la faveur des ténébres & de la pluie, dans un silence auquel la soumission n'eut pas plus de part que la crainte. Le Pont volant fut porté jusqu'au premier Canal, & l'Avant garde s'en servit heureusement. Mais le poids de l'artillerie & des Che- Départ nocturne des Espagnols.

(5) *Ibid.* page 227.

FERNAND CORTEZ. 1520.

vaux aïant engagé cette masse dans la boue & dans les pierres, on jugea qu'il seroit difficile de la retirer assez promptement pour la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnoient leurs ordres, & l'ardeur étoit extrême à les exécuter. Cortez, qui étoit passé avec la premiere Troupe, la fit avancer sous le commandement de ses Chefs, pour dégager la Chaussée par dégrés, & demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves gens. Mais avant que le Corps de bataille eût achevé de passer, on se vit dans la nécessité de prendre les armes.

Horribles difficultés qu'ils ont à vaincre.

Ils sont attaqués au passage du Lac.

L'adresse des Mexiquains cause ici de l'admiration aux Historiens. Ils avoient observé tous les mouvemens de leurs Ennemis, avec une dissimulation dont on ne les avoit pas crus capables. Par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ, ils avoient emploïé la premiere partie de la nuit à couvrir le Lac, des deux côtés de la digue, d'une multitude de Canots armés; s'aidant aussi de l'obscurité, ils avoient attendu que l'Avant-garde fût engagée sur la Chaussée, pour commencer leur attaque. Cette entreprise fut conduite avec tant de mesures, que

FERNAND CORTEZ. 1520.

dans le même tems qu'ils firent entendre l'effroiable bruit de leurs cris & de leurs instrumens militaires, on sentit les atteintes de leurs fleches. D'un autre côté, leurs Troupes de terre étant tombées sur l'Arriere-garde, le combat devint général, avec le désavantage, pour les trois divisions Espagnoles, de ne pouvoir se rassembler dans leur situation, ni se prêter le moindre secours. Aussi furent-elles si maltraitées, que de l'aveu même de Cortez, dans sa seconde Relation, si les Mexiquains, qui avoient des Troupes de reste, avoient eu la précaution d'en jetter une partie au bout de la Digue, il ne seroit pas échappé un seul de ses gens, & tous ces braves Guerriers auroient trouvé leur tombeau dans le Lac (6).

Bonheur qui les sauve.

(6) Il n'est pas surprenant que le récit des Historiens se sente de la confusion & des ténebres de cette sang ante nuit. Mais quoique la vraie melodie n'y manque pas moins que l'ordre, on croit devoir le donner tel que Solis l'a réduit sur des Relations encore plus confuses. Toute l'Armée, dit-il, étoit perdue sans ressource, si les Indiens avoient gardé, dans la chaleur du combat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais n'étant pas capables de modération dans la colere, ils changerent en foule le corps de Bataille, avec une si horrible confusion, que leurs Canots se brisoient en pieces, en heurtant contre la Chaussée. On fit un furieux carnage parmi des gens nus & en désordre. Les forces manquoient aux Espagnols, dans l'exercice continuel des piques, des épées & des masses. L'exécution fut encore plus terrible à l'Avant-garde,

FERNAND CORTEZ. 1520.

Le jour commençoit à paroître, lorsque tous les débris de l'Armée, rassem-

parce que les Indiens, qui étoient éloignés ou qui s'impatientoient de la lenteur des rames, se jetterent dans l'eau, & sauterent sur la Chaussée en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient s'y remuer. Ils furent aisément rompus par les Espagnols, qui, après les avoir taillés presque tous en pieces, se servirent de leurs corps pour combler le Canal, & s'en firent un Pont. C'est ce que plusieurs Auteurs ont écrit. Mais d'autres prétendent qu'on trouva heureusement une poutre assez large, que les Ennemis avoient laissée en rompant le second Pont, sur laquelle les Soldats passerent à la file, en menant leurs Chevaux dans l'eau par la bride. Ainsi l'Avant-garde continua sa marche, sans être arrêtée long-tems par la derniere ouverture, parce que le voisinage de la terre causoit une grande diminution aux eaux du Lac. Ce qui restoit fut passé à gué, avec des remercimens au Ciel, qui n'avoit pas permis que les Mexiquains missent des Troupes au bout de la Digue, pour recevoir des gens fatigués ou blessés, & dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Cependant Cortez, qui étoit demeuré sur la Chaussée avec Sandoval, d'Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez, s'étoit jetté, l'épée à la main, dans la plus épaisse mêlée, animant ses Soldats par sa présence & par son exemple. Il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage; & pendant qu'il repoussoit les Ennemis, il voulut que la marche fût continuée en défilant par le centre. Mais son cœur eut beaucoup à souffrir, lorsqu'au milieu des ténebres, le vent apporta jusqu'à ses oreilles les cris des Espagnols, qui invoquoient le secours du Ciel, aux derniers momens de leur vie. Ces funestes cris venoient d'un endroit de la Ville où il étoit d'autant plus impossible de porter du secours, que les Ennemis avoient eu l'adresse de rompre le Pont volant, avant que toute l'Arriere-garde fût passée. Ce fut en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte. Les moins diligens furent taillés en pieces, & le plus grand nombre fut de ceux qui étoient les plus tardés par le poids de l'or dont ils s'étoient chargés. Enfin Cortez s'ouvrit un

blés sur le bord du Lac, allerent se poster près de Tacuba, Ville fort peuplée, qui donnoit son nom à la principale rue de la Capitale. On y pouvoit craindre quelque insulte des Habitans; mais Cortez crut devoir en courir les risques, autant pour ôter l'air de fuite à sa retraite, que pour recueillir ceux qui pouvoient être échappés au combat. Cette précaution sauva quelques Espagnols & quantité de Tlascalans, qui s'étant jettés à la nage étoient arrivés au bord du Lac, où ils s'étoient cachés dans les champs voisins. On trouva, dans la revûe générale de l'Armée, qu'il manquoit deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalans, & tous les Prisonniers Mexiquains, dont les uns

FERNAND CORTEZ. 1520.

Leur perte dans cette occasion.

passage, avec tout ce qu'il put recueillir du débris de sa malheureuse Arriere-garde. Alvarado, qui en étoit le principal Officier, dut la vie à un effort de vigueur & d'agilité, qui tient du prodige. Etant chargé de toutes parts; voïant son Cheval tué, & devant soi un Canal fort large, il appuïa le bout de sa lance au fond de l'eau, & s'élançant en l'air, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté. On a regardé cette avanture comme un miracle. Diaz l'a crue naturellement impossible; & dans la suite, Alvarado même à la vue du Canal, trouva de la différence entre le fait & la possibilité. Jean Velasquez de Leon, Amador de Lariz, François de Morla, Françcis de Salcedo, & d'autres Officiers de l'Arriere-garde, furent tués en combattant. L'Astrologue Botello, périt, des premiers, à l'attaque de la Digue. Solis, Liv. 4. pages 230 & suivantes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

étoient échappés à leurs Gardes, & les autres avoient péri dans l'obscurité, par les armes de leur Nation. Aguilar & Marina avoient passé fort heureusement le Lac ; & toute l'Armée, qui sentoit l'importance de leur conservation, revit avec des transports de joie deux personnes si nécessaires pour traverser des Nations inconnues ou suspectes, & pour se concilier celles dont on espéroit l'assistance. La plus vive douleur de Cortez venoit de la perte de ses Officiers. Pendant que le brave Alvarado regloit l'ordre de la marche, il s'assit sur une pierre, où se livrant à ses tristes réflexions, il s'attendrit jusqu'à répandre des larmes. On remarqua ses agitations ; & ce témoignage de sensibilité le fit cherir de ses Trouppes, autant que sa prudence & son courage l'en avoient toujours fait respecter.

Repos qu'ils dûrent à la mort de deux Fils de Motezuma.

Il eut un bonheur, auquel il s'attendoit peu. Les Mexiquains lui donnerent le tems de respirer. Cette inaction de ses Ennemis vint d'un accident qu'il ignoroit, & qu'il n'apprit que par d'autres événemens. Deux des Fils de Motezuma, qui n'avoient pas quitté leur Pere, depuis l'arrivée des Espagnols, se trouverent entre les Prisonniers qui avoient été massacrés. Ces malheureux

Princes ayant été reconnus, le Peuple de Mexico, qui respectoit le Sang Impérial jusqu'à l'adoration, fut saisi d'une sorte de terreur, qui se répandit dans tous les Ordres de l'Etat. Le nouvel Empereur, forcé d'entrer dans la douleur publique, pour flatter l'esprit de ses Sujets, fit suspendre tous les mouvemens de guerre, & donna ordre que les funérailles des deux Princes fussent commencées avec les cris & les gemissemens ordinaires, jusqu'au jour où leurs corps devoient être conduits à la sépulture de leurs Ancêtres. Mais quoique les Espagnols fussent redevables de leur repos à cet incident, ils regreterent deux Princes, dans lesquels ils respectoient la bonté de leur Pere, & sur les droits desquels ils fondoient une partie de leurs espérances.

FERNAND CORTEZ. 1520.

L'Armée se mit en marche vers Tlascala, sous la conduite des Trouppes de cette Nation. Elle ne fut pas long-tems sans découvrir quelques Compagnies de Mexiquains, qui la suivoient, sans oser trop s'approcher. Elles étoient sorties de Tacuba, d'Escapulzaco, & de Tenecuyao, par l'ordre de l'Empereur, pour arrêter les Espagnols, jusqu'à la fin des cérémonies funebres; & d'abord elles marcherent à quelque distance,

FERNAND CORTEZ. 1520.

d'où elles ne pouvoient les offenser que par leurs cris. Mais, s'étant jointes à quantité d'autres, qui venoient successivement de divers côtés, elles s'approcherent d'un air si menaçant, qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir.

Ils sont attaqués dans leur marche.

Cortez étendit autant qu'il put ses gens sur un même front, & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la nécessité de combattre en pleine campagne, il vouloit éviter d'être enveloppé. Ses Cavaliers firent des irruptions sanglantes, qui refroidirent beaucoup les Ennemis ; & les Arquebusiers faisant tomber les plus ardens, il n'étoit incommodé que de quelques fleches, qui lui causerent peu de mal dans l'éloignement. Mais lorsqu'il vit croître le nombre des Ennemis, il résolut de s'avancer vers une hauteur, sur la quelle il découvrit quelques bâtimens, & qui sembloit commander toute la Plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile, que les Mexiquains, pressant leur attaque aussi-tôt qu'ils le virent en marche, l'obligeoient à tous momens de faire tête, pour les repousser. Cependant, à la faveur d'un feu continuel, & sur-tout avec le secours des Chevaux, dont la seule vue causoit encore de l'épouvante aux Indiens de la cam-

pagne, il arriva heureusement au pié de la hauteur, où son dernier embarras ne fut qu'à les réprimer, pendant qu'il faisoit visiter ce Poste, & que ses gens y montoient en confusion par toutes les avenues. Divers pelotons d'Arquebusiers, qu'il plaça sur la pente, ôterent aux Ennemis le courage de tenter un assaut, & donnerent aux Espagnols le tems de se fortifier. Ce lieu, qu'ils regarderent comme leur salut, étoit un Temple d'Idoles, que les Mexiquains invoquoient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de l'Edifice étoit spacieuse, & fermée d'un mur flanqué de Tours, qu'avec un peu de travail on pouvoit rendre capable d'une bonne défense. La joie fut si vive, de se trouver dans une retraite qu'on crut devoir à la protection du Ciel, que cette réflexion subsistant même après le péril, Cortez y fit bâtir dans la suite un Hermitage, sous le nom de *N. S. de los Remedios*. Les Ennemis, après avoir emploïé le reste du jour en cris & en menaces, se retirerent, suivant leur usage, à l'entrée de la nuit (7).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Lieu qui leur sert d'asyle.

Monument qui en conserve la mémoire.

Il étoit question de délibérer entre deux partis, dont il sembloit qu'on

On continue de se retirer pendant la nuit.

(7) *Ibidem*, pages 244. & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1519.

avoit le choix ; celui de se maintenir dans un Poste, où l'on croïoit pouvoir défier les Mexiquains, & celui de se remettre en marche, dans le cours même de la nuit. Mais la nécessité des vivres, qui commençoit à se faire sentir, aïant fait abandonner le premier, on résolut, malgré la fatigue des Soldats & des Chevaux, de partir après quelques heures de repos. Ce délassement fut si court, que l'ordre fut donné avant minuit. Cortez fit allumer des feux, pour cacher sa résolution aux Ennemis. Il donna le commandement de l'Avant-garde à d'Ordaz, avec les plus fideles Tlascalans pour Guides ; & l'avanture du Lac, dont il ne pouvoit se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer lui-même à l'Arriere-garde, pour assurer la tranquillité des autres, aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténébres ; & la pointe du jour aïant fait découvrir un autre Temple, moins élevé que le premier, mais assez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta, dans le seul dessein d'observer la campagne, & de prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour.

Extrêmes difficultés de cette route.

Quelques trouppes de Païsans, qui couroient en désordre, n'empêcherent point

point l'Armée de quitter ce Poſte, pour continuer ſa marche à leurs yeux. Elle eſſuïa leurs cris, leurs inſultes, & les pierres qu'ils jettoient des Montagnes, mais ſans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin, on reconnut un Bourg, dont Cortez réſolut de s'ouvrir l'entrée, pour s'y procurer des rafraîchiſſemens à toutes ſortes de riſques. On eut peu de peine à mettre les Habitans en fuite; mais on trouva ſi peu de vivres, qu'après y avoir paſſé un jour (8), on continua la marche par un Païs rude & ſtérile, où les difficultés & le beſoin ne firent qu'augmenter. La faim & la ſoif avoient jetté les Soldats dans le dernier accablement. Ils étoient réduits à manger les herbes & les racines, ſans en connoître la nature, & ſur le témoignage des ſeuls Tlaſcalans, qu'on détachoit continuellement pour les cueillir. Un Cheval bleſſé, qui mourut alors, fut diſtribué aux Malades. Cette fâcheuſe marche aiant duré pluſieurs jours, ſans autre adouciſſement que la tranquillité où l'on étoit de la part des Mexiquains (9), on arriva vers le ſoir à

FERNAND CORTEZ. 1520.

(8) Quelques Hiſtoriens diſent deux jours, en faveur des Bleſſés.

(9) Il paroît que pour éviter la rencontre des Mexiquains, les Tlaſcalans

FERNAND CORTEZ. 1520.

l'entrée d'un petit Bourg, dont les Habitans, loin de se retirer, comme tous ceux qu'on avoit rencontrés jusqu'alors, témoignerent autant de joie que d'empressement à servir les Espagnols. Mais ces soins & ces caresses étoient un stratagême pour les arrêter, & pour les faire donner de meilleure foi dans le piege qui les attendoit. Ils ne laisserent pas d'en tirer un avantage considérable, pour rétablir leurs forces. On leur apporta des vivres en abondance. Ils en reçurent même des Bourgs voisins, qui contribuerent sans violence au soulagement des Etrangers, & qui sembloient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avoient souffert, dans une route si pénible (10).

Trahison bien déguisée.

L'Armée se remit en marche, vers la Montagne d'Otumba, dont la Côte opposée donnoit sur une Vallée de même nom, & qu'il falloit nécessairement traverser pour arriver sur les Terres des Tlascalans. On reconnut, en quittant le Bourg, que les Habitans prenoient des manieres fort différentes, & que leurs discours n'étoient plus que des railleries, qui sembloient témoigner une au-

avoient fait prendre à l'Armée une route fort détournée. Solis dit qu'elle passa plusieurs nuits à découvert. *Ibid.* page 252.

(10) *Ibid.* page 253.

tre eſpece de joie. Marina obſerva qu'ils répétoient entr'eux; » allez, Brigands, » vous ſerez bientôt dans un lieu où » vous périrez tous «. Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez. Il ne douta point que l'Armée ne fût menacée d'une embuſcade ou de quelque autre trahiſon. Il avoit remarqué plus d'une fois, dans les Mexiquains, cet empreſſement imbecille à découvrir ce qu'ils avoient le plus d'intérêt à cacher. Ses ſoupçons ne retarderent point ſa marche, mais il en prit occaſion d'animer ſes Trouppes; & s'étant fait précéder de quelques Coureurs, il apprit d'eux, que du haut de la Montagne on découvroit dans la Vallée une multitude innombrable d'Ennemis. C'étoit non-ſeulement la même Armée qui s'étoit retirée la premiere nuit, mais l'aſſemblée réguliere des principales forces de l'Empire, qui, aïant été convoquées à Mexico pour attaquer les Eſpagnols dans leur Quartier, avoient reçu ordre, après leur départ, de s'avancer, par divers chemins, juſqu'à la Vallée d'Otumba, où leurs Ennemis devoient néceſſairement paſſer, & d'y faire un dernier effort pour les accabler par le nombre. Elles avoient marché avec tant de diligence,

FERNAND CORTEZ, 1520.

Les Eſpagnols ſont arrêtés dans la Vallée d'Otumba.

Armée terrible qu'ils ont à combattre.

FERNAND CORTEZ. 1520.

qu'elles occupoient déja toute la Vallée. Un projet concerté avec cette juſteſſe paroît digne à Solis des lumieres & de l'expérience des Nations les plus éclairées (11). Ces Trouppes étoient compoſées de différens Peuples, qui ſe faiſoient diſtinguer par la diverſité de leurs Enſeignes & de leurs Plumes. Au centre, le Général de l'Empire, élevé ſur une magnifique litiere, paroiſſoit donner ſes ordres, & les faire exécuter à ſa vue. Il portoit ſur ſa cuiſſe l'Etendard Imperial, qui n'étoit jamais confié à d'autres mains que les ſiennes, & qu'on n'emploïoit que dans les plus importantes occaſions. C'étoit un filet d'or maſſif, pendant au bout d'une pique, & couronné de pluſieurs plumes, qui tiroient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Cortez ſe détermine à forcer le paſſage.

Ce ſpectacle, que Cortez eut bientôt lui-même, le jetta dans un étonnement dont il ne revint que pour implorer le ſecours du Ciel. Il ne pouvoit s'imaginer d'où tant d'Hommes armés étoient ſortis; & lorſque les Tlaſcalans lui eurent fait reconnoître, aux Enſeignes, ceux qu'il avoit déja rencontrés, en lui expliquant le chemin qu'ils avoient dû prendre pour une marche ſi

(11) *Ibidem*, page 256.

prompte, il comprit à quoi il étoit redevable du repos dont on l'avoit laiſſé jouir dans la ſienne. Toutes ſes eſpérances ne conſiſtant plus que dans la valeur de ſes Trouppes, il leur déclara qu'il étoit queſtion de mourir ou de vaincre. Sa premiere réſolution fut de s'ouvrir un paſſage au travers des Ennemis, dans l'endroit le plus étroit de la Vallée, où il ſembloit que l'eſpace leur manquant pour s'étendre devant lui, il n'auroit à forcer que ceux qui occupoient ce terrein, ſans craindre l'effort de leurs plus nombreuſes Légions, qui demeureroient inutiles des deux côtés, ou qui ne pourroient l'incommoder beaucoup dans l'éloignement. Il forma, ſuivant cette idée, une ſeule colomne de ſon Infanterie, dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuſes & de piques. La Cavalerie, qui étoit en poſſeſſion d'épouvanter les Mexiquains, par le ſeul mouvement des Chevaux, fut rangée en partie au front, pour ouvrir leurs premiers rangs, en partie à dos, pour les empêcher de ſe rejoindre. On deſcendit dans cet ordre. La premiere décharge des arquebuſes & des arbalêtes ſe fit avec tant d'intelligence & de ſuccès, qu'elle ôta le tems aux Ennemis, qu'on avoit en face, de

FERNAND CORTEZ. 1520.

Moïens qu'il emploie.

FERNAND CORTEZ. 1529.

lancer leurs fleches & leurs dards. Ils furent chargés auſſi-tôt à coups de piques & d'épées, tandis que les Cavaliers perçoient, en rompant tout ce qui ſe trouvoit devant eux. On gagna beaucoup de terrein, à cette premiere charge. Cependant les Mexiquains combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'à meſure qu'ils étoient forcés de ſe retirer, par la Cavalerie & par les armes à feu, un autre mouvement les repouſſoit ſur le terrein qu'ils avoient perdu. Le fond de la Vallée, ſuivant l'expreſſion d'un Hiſtorien, avoit l'apparence d'une Mer agitée par le flux & le reflux de ſes vagues. Cortez, qui s'étoit placé à la tête des Cavaliers, où il faiſoit une exécution terrible avec ſa lance, commençoit à craindre que cette continuelle agitation n'épuiſât les forces de ſes gens; lorſqu'en jettant les yeux de toutes parts, il fut ſecouru par une de ſes heureuſes réflexions, que la Fortune ſembloit lui tenir en réſerve, pour l'extrêmité du danger.

Heureux ſouvenir qui le ſauve, avec ſon Armée.

A la vue de l'Etendard Impérial, qui ſe faiſoit remarquer à quelque diſtance, il ſe ſouvint d'avoir entendu dire que tout le ſecret des Batailles conſiſtoit, parmi ces Barbares, dans l'Etendard général, dont la perte ou le gain décidoit

de la Victoire entre deux Partis : sur quoi, ne pouvant douter du trouble & de l'épouvante, que le mouvement de ses Chevaux causoit aux Ennemis, il résolut de faire un effort extraordinaire pour enlever cette fatale Enseigne. Il appella Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, auxquels il communiqua son dessein ; & suivi de ces quatre Braves, avec une partie des Cavaliers qu'ils avoient sous leurs ordres, il poussa au grand galop vers le Général des Mexiquains. Les Chevaux n'aïant pas manqué de s'ouvrir un passage, il pénétra heureusement jusqu'à l'Etendard, qui étoit environné d'un Corps de Nobles ; & pendant que ses Compagnons écartoient cette Garde à coups d'épée, il porta au Général un coup de lance, qui le fit tomber de sa litiere. Les Nobles étant déja dispersés, un simple Cavalier (12) descendit de son Cheval, ôta au Général le peu de vie qui lui restoit, & prit l'Etendard, qu'il présenta respectueusement à Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Mort du Général Mexiquain, & prise de l'Etendard Impérial.

Les Barbares n'eurent pas plutôt vu ce précieux dépôt au pouvoir de l'En-

(12) Il étoit Gentilhomme, & son nom étoit Jean de Salamanque. L'Empereur Charles-Quint récompensa son action, en lui donnant, pour cimier de ses Armes, le Panache dont l'Etendard du Mexique étoit couronné. Solis, *ubi supra*, page 26.

FERNAND CORTEZ. 1520.

nemi, qu'ils abbatirent les autres Enseignes, & que jettant leurs armes, ils prirent de tous côtés la fuite, vers les Bois qui couvroient le revers des Montagnes. Dans un instant, le champ de Bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les Fuïards, parce qu'il étoit important de les disperser. Il avoit reçu à la tête un coup de pierre qui avoit percé son casque, & qui lui laissa une douloureuse contusion. La vue de sa blessure animant ses Soldats à la vangeance, ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexiquains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette Victoire passe pour une des plus célebres que les Européens aient jamais remportées dans l'Amérique; & quelques pieux Ecrivains n'ont pas manqué d'y faire intervenir l'Apôtre Saint Jacques, que plusieurs Prisonniers, disent-ils, virent combattre en faveur des Espagnols (13).

L'Armée arrive sur les Terres des Tlascalans.

Cortez, aïant rassemblé ses Troupes, ne pensa qu'à profiter de la consternation des Ennemis, pour continuer

(13) *Ibid.* page 162. Ils prétendent que l'Armée ennemie étoit d'environ deux cens mille Hommes, qui avoient apporté ce qu'ils avoient de plus précieux pour honorer un triomphe qu'ils croioient certain, & que par conséquent le butin fut considérable, *ibid.*

sa marche. Il se trouva le lendemain sur les Terres des Tlascalans, qu'il reconnut à la grande muraille que ces Peuples avoient élevée pour la défense de leurs Frontieres, & dont les ruines subsistent encore. La joie des Espagnols fut proportionnée aux souffrances & aux dangers dont ils se voïoient heureusement délivrés. Les Tlascalans baisoient la terre de leur Patrie, qu'ils avoient désespéré de revoir. On passa la nuit près d'une Fontaine, qui acquit dans cette occasion une célébrité, qu'elle conserve dans l'Histoire. Cortez prit ce tems pour representer à ses Soldats, de quelle importance il étoit d'entretenir, par toutes sortes d'égards, l'amitié d'une République à laquelle ils avoient tant d'obligations; & quoiqu'il y eût la même confiance, il résolut de s'arrêter en chemin, pour s'assurer de la disposition du Sénat. On alla loger, avant la fin du jour, à *Gualipar*, grosse Bourgade dont les Habitans vinrent au-devant de l'Armée, avec des transports de joie & d'affection. Cortez accepta leurs offres, & prit le parti d'établir son Quartier dans leurs murs. FERNAND CORTEZ. 1520.

Son premier soin fut d'informer les Sénateurs de ses Exploits & de son retour; mais la Renommée avoit prévenu ses Envoïés, & dans le moment Accueil qu'il y fait.

FERNAND CORTEZ. 520.

qu'ils partoient, on vit arriver une Députation de la République, composée de Magiscatzin, Ami zelé de l'Espagne, de Xicotencatl l'aveugle, du Général son Fils, & de quelques autres Personnes du même rang. Tous les Historiens peignent vivement cette premiere entrevue (14). Après les félicitations & les caresses, Cortez apprit, des Députés, que sur le bruit de son retour la République avoit armé trente mille Hommes, & qu'elle les auroit envoïés au-devant de lui, si la rapidité de son triomphe leur eût laissé le tems d'exécuter ce dessein; mais qu'il les trouveroit prêts à tout entreprendre sous ses ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces, avec de nouvelles protestations de zele & de fidélité. Leur plus vif empressement étoit de le revoir dans leur Ville; mais ils convinrent d'autant plus aisément de lui accorder quel-

(14) Ils rapportent que Magiscatzin s'avança le premier, pour saluer le Général, & qu'après l'avoir serré long-tems entre ses bras, il se retira de quelques pas, pour le regarder avec une tendresse touchante, & pour satisfaire son admiration. L'aveugle Xicotencatl, tendant les mains où le son des voix le conduisoit, fit éclater son affection par les mêmes embrassemens & par une grande abondance de larmes. Son Fils parut moins empressé; & soit fierté ou jalousie, il laissa remarquer dans son compliment quelque chose de froid & de farouche, qui annonçoit le changement de ses inclinations.

ques jours de repos, qu'ils vouloient faire les préparatifs d'une magnifique réception, telle que l'uſage en étoit établi pour le triomphe de leurs Généraux. Il fit éclater à ſon tour une vive reconnoiſſance pour ces témoignages d'affection, qui lui paroiſſoient autant de nouveaux liens par leſquels toute la République s'attachoit à lui; & commençant à juger mal du ſecours qu'il s'étoit promis de l'Eſpagne, il ne déſeſpera point que celui d'une ſi brave Nation ne pût lui ſuffire, pour tenter réguliérement la Conquête du Mexique. FERNAND CORTEZ. 1520.

Son entrée dans Tlaſcala ne fut différée que de trois jours, & ſe fit avec une pompe dont la deſcription n'a rien de barbare (15). Mais, au milieu des Fêtes, ſa derniere bleſſure, qui avoit été mal panſée dans un ſi continuel exercice, porta au cerveau une violente inflammation, ſuivie d'une fiévre qui abbatit entiérement ſes forces, & qui fit tout appréhender pour ſa vie. Les Eſpagnols regarderent ce contre-tems comme un malheur qui menaçoit plus que leurs fortunes, & Son entrée dans Tlaſcala.

(15) La plûpart des Relations mettent cette entrée au mois de Juillet, & quelques-unes au mois d'Août.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tomberent dans une consternation qui leur fit ensuite remercier le Ciel de s'être trouvés au milieu d'un Peuple ami de la bonne foi. Loin de penser à tirer parti de leur trouble & de leur abbatement, pour secouer le joug, toute la Nation ne parut pas moins affligée qu'eux. Non-seulement les réjouissances furent interrompues, mais on y vit succeder toutes les marques d'une profonde tristesse. Les Nobles passoient le jour & la nuit dans le Palais de Magiscatzin, où Cortez avoit pris son logement. Le Peuple y venoit en foule, avec des cris & des emportemens de douleur, qu'on ne put arrêter qu'en publiant, dans toutes les parties de la Ville, que ce bruit étoit mortel au Malade. Le Sénat fit assembler tous les Médecins de la République, & proposa de hautes récompenses à celui qui découvriroit un remede si certain, qu'il pût donner, pour garant du succès, sa vie & celle de toute sa famille. Leur science consistoit uniquement dans la connoissance des Simples, qu'ils appliquoient avec un sage discernement de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dût-il sa guerison qu'à leur habileté; &

Maladie de Cortez, & ses effets.

la joie publique, qu'on vit éclater auſſitôt avec autant d'impétuoſité que la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvoit tout attendre de l'affection des Tlaſcalans. FERNAND CORTEZ. 1520.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avoit reçu aucune nouvelle de ſa Colonie; & cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avoit laiſſé pour ſon Lieutenant, commençoit à lui cauſer de l'inquiétude. Les Couriers de la République, auſſi prompts que ceux des Mexiquains, lui rapporterent en peu de jours que tout étoit tranquille à Vera-Cruz, & que les Alliés voiſins vivoient dans une parfaite intelligence avec leurs Hôtes; mais que cinquante-huit Soldats Eſpagnols, qui étoient partis pour le joindre, n'aïant pas fait connoître ce qu'ils étoient devenus, il y avoit beaucoup d'apparence qu'en traverſant la Province de Tepeaca, ils avoient été maſſacrés par les Habitans. Cette diſgrace l'affligea beaucoup, parce que dans ſes projets il avoit compté ſur ce ſupplément, & que l'expérience lui avoit appris qu'un Eſpagnol valoit pluſieurs milliers d'Indiens (16). Il ſentit la néceſſité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'au-

Nouvelles qu'il reçoit de Vera Cruz.

Cinquante-huit Eſpagnols maſſacrés par les Tepeaques.

(16) *Ibid.* page 287.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tant plus que la Province de Tepeaca se trouvant dans une situation qui rompoit la communication de Vera-Cruz à Mexico, il falloit s'assurer de ce passage, avant que de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Sénat, d'assister les Espagnols dans cette Expédition; parce qu'il apprit que depuis peu de jours les Tepeaques avoient ravagé quelques Terres des Tlascalans, & qu'il jugea que la République auroit recours à lui pour vanger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs l'aiant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grace qu'il pensoit à demander.

L'Empereur du Mexique envoie des Ambassadeurs à Tlascala.

Un autre incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de Gualipar, que trois Ambassadeurs de la Cour Impériale, envoïés à la République, n'attendoient que la permission du Sénat, pour venir exécuter leur Commission. Cette démarche parut fort étrange. Quoique les Sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols, & qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils avoient promise à leurs Alliés, ils se déterminerent à recevoir les Ambassadeurs, pour tirer avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes

Mexiquains n'avoit point encore fourni d'exemple. Mais on ne sauroit douter qu'ils n'eussent fait approuver leur conduite à Cortez. Les Mexiquains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat. Leurs Tamenes marchoient devant eux, & portoient leurs présens, composés de diverses pieces d'or & d'argent, de fines étoffes du Païs, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la plus précieuse marchandise du Païs. Ils tenoient eux-mêmes les marques de paix entre leurs mains. Leur parure & le cortege dont ils étoient suivis formerent un spectacle imposant, pour une Nation qui ne connoissoit que l'agriculture & la guerre. Ils furent admis dans l'Assemblée du Sénat. Après avoir nommé leur Maître, avec un grand nombre de titres & de profondes soumissions, ils offrirent de sa part, aux Tlascalans, une paix sincere, une alliance perpétuelle, un commerce libre & des intérêts communs, à condition que la République prendroit incessamment les armes contre les Espagnols, ou que pour s'en défaire plus facilement, elle tireroit avantage de l'imprudence qu'ils avoient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le tems d'achever cette odieuse proposi-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Propositions qu'il fait faire au Sénat.

FERNAND CORTEZ, 1520.

tion ; ils furent interrompus dès les premiers mots, par un murmure confus, d'où l'on passa bientôt aux plus vives marques d'indignation & de colere. Cependant, après les avoir renvoïés à leur Logement pour y attendre une réponse, le Sénat prit un tempérament digne de sa prudence & de sa bonne foi. Il leur fit déclarer, par quelques Députés, qu'il accepteroit volontiers la paix, lorsqu'elle seroit proposée à des conditions raisonnables, & glorieuses pour les deux Etats ; mais que les Tlascalans respectoient les Loix de l'hospitalité, & n'étoient point accoutumés à rendre de la perfidie pour de la bonne foi. Diaz ajoûte que les Ambassadeurs partirent sans réplique, avec autant de précipitation que de fraïeur ; parce que le bruit de leur Commission aïant soulevé le Peuple, ils se crurent menacés de n'être pas à couvert sous la dignité de leur caractere.

Réponse qu'ils reçoivent du Sénat.

Conspiration de Xicotencatl.

Quoique cet artifice des Mexiquains n'eût tourné qu'à leur honte, il produisit un autre effet, qui causa plus d'allarme à Cortez. Le jeune Xicotencatl, emporté par le torrent des opinions, n'avoit osé déclarer la sienne au Sénat ; mais dans les mouvemens de

haine ou d'envie qu'il conservoit pour les Espagnols, il ne put s'empêcher de répandre sourdement que le Sénat avoit oublié les véritables intérêts de la Patrie, en rejettant les offres de l'Empereur, & qu'il falloit s'aveugler pour ne pas reconnoître que le dessein des Espagnols étoit de renverser la Religion & la forme du Gouvernement. Ces insinuations n'étoient pas sans vraisemblance. Aussi commençoient-elles à lui faire des Partisans; lorsqu'elles vinrent à la connoissance de Cortez. Il en fit des plaintes au Sénat. L'affaire y fut traitée avec toutes les précautions qu'elle méritoit par son importance. Il étoit impossible que la plûpart des Sénateurs ne reconnussent point le danger dont la République étoit réellement menacée; & les motifs de Xicotencatl, tels que l'Historien les suppose, ne changeoient rien à la force de ses raisonnemens. Cependant l'intérêt de l'honneur & de la bonne foi prévalut dans l'Assemblée. Toutes les voix se déclarerent contre l'attentat d'un jeune Mutin, qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les Décrets du Sénat, & ruiner le crédit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort du Coupable; & ce qui doit causer encore plus d'étonnement, le

FERNAND CORTEZ, 1520.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Pere même de Xicotencalt, que cette qualité n'avoit point empêché d'assister au Sénat, fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec plus de force, sacrifiant toutes les affections du sang à l'honneur de sa Patrie (17). Mais sa constance & sa grandeur d'ame toucherent si vivement ceux qui avoient pensé comme lui, qu'ils revinrent, en sa faveur, au sentiment le plus moderé. Son Fils fut arrêté par les Exécuteurs ordinaires de la Justice. Il fut amené devant ses Juges, sans armes, & chargé de chaînes. On lui ôta le bâton de Général, avec l'ignominieuse cérémonie de le jetter du haut en bas des dégrés du Tribunal (18). Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussi-tot de demander grace pour lui, & de le faire rétablir dans sa dignité. Mais la plaie étoit trop profonde pour se fermer aisément; & ce cœur farouche ne déguisa ses projets de vangeance, que pour attendre l'occasion de les faire éclater.

Jugement remarquable du Sénat.

Guerre contre les Tepeaques.

La guerre, qui fut entreprise aussitôt contre les Tepeaques, donna pendant quelques semaines un autre exercice à sa fureur. Elle fut poussée si vivement,

(17) *Ibid.* Liv. 5. page 286. (18) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

que malgré le ſecours des Mexiquains, auxquels il parut ſuffire que les Eſpagnols y fuſſent mêlés, pour y faire marcher une partie de leurs forces, Cortez ſe rendit maître de la Capitale du Païs, après avoir défait, dans pluſieurs combats, les Ennemis de la République & les ſiens. Il ne lui reſtoit que quatre cens vingt Soldats Eſpagnols & ſeize Cavaliers: mais, laiſſant à Xicotencatl le commandement des Trouppes de l'Etat, il s'étoit contenté de prendre un corps de huit mille Tlaſcalans, des mieux faits & des plus réſolus, ſous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur à Mexico. Les Tepeaques, forcés dans le centre de leur puiſſance, prirent le parti de la ſoumiſſion, & reconnurent qu'ils s'étoient laiſſés entraîner à la révolte, par les artifices des Mexiquains. Ils étoient ſi déſabuſés des eſpérances qu'ils avoient conçues de leur ſecours, qu'après avoir accepté un pardon général au nom du Roi d'Eſpagne, ils ſupplierent Cortez de ne pas abandonner leur Ville: ſur quoi il forma le deſſein d'y conſtruire une Forteresſe, en leur faiſant comprendre qu'il ne penſoit qu'à les proteger: mais il vouloit s'aſſurer le chemin de Vera-Cruz, par un Poſte que

FERNAND CORTEZ. 1520.

la Nature avoit fortifié, & qui pouvoit devenir, avec un peu de travail, une reſſource pour lui contre tous les accidens de la guerre. On ferma l'enceinte intérieure par des remparts de terre ; & pour murailles, on n'eut que le roc à couper, dans quelques endroits où la pente étoit moins eſcarpée. Au ſommet de la Montagne, on éleva une eſpece de Citadelle, qui dominoit ſur la Ville & ſur la Plaine. L'Ouvrage fut conduit avec tant d'habileté, par les Officiers Eſpagnols, & pouſſé avec tant de chaleur, par les Tepeaques mêmes, qu'il fut achevé dans l'eſpace de quelques jours (19). Cortez laiſſa un Sergent & vingt Soldats pour la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la ſeconde Ville Eſpagnole de l'Empire du Mexique (20).

Fondation de la Ville de Segura de la Frontera.

Une autre Expédition, à laquelle il ne paroît pas certain que Cortez ait aſſiſté (21), ſoumit aux armes de l'Eſpa-

(19) Dans ce court intervalle, on fut informé que Magiſcatzin, le fidele Ami des Eſpagnols, touchoit au dernier moment de ſa vie. Cortez lui envoïa ſon Aumônier, qui le diſpoſa heureuſement à recevoir le Baptême, & qui le vit mourir avec de grands ſentimens de Religion. Solis, *ibid.* pages 317 & 318.

(20) *Ibid.* page 299.

(21) Diaz del Caſtillo dit poſitivement qu'il n'y aſſiſta point, non plus qu'à la Bataille de Guaxocingo, contre une Armée Impériale de trente

gne *Tecamalchadec* & quelques autres Places. Mais il fut bientôt occupé par des soins plus importans. On apprit que l'Empereur qui avoit succedé à Motezuma étoit mort, & que les Mexiquains avoient élevé sur le Trône *Guatimosin*, jeune Prince dont le caractere sembloit promettre un regne éclatant. Il avoit commencé par se livrer entiérement au soin des affaires. Plusieurs Réglemens en faveur de la Milice lui avoient attaché les Officiers & les Soldats. Il ne s'étoit pas moins efforcé de gagner l'affection du Peuple, en le déchargeant d'une partie des impôts; & prenant avec les Nobles une Méthode inconnue jusqu'alors au Mexique, il s'établissoit un nouvel empire sur leurs cœurs, par une familiarité majestueuse, qui temperoit ces excès d'adoration que ses Prédécesseurs avoient exigés. Cortez regarda ces préludes d'une sage administration, comme autant d'obstacles qui se formoient contre ses desseins. Il s'étoit promis la Conquête du Mexique; & l'inviolable fidélité des

FERNAND CORTEZ. 1520.

Mort du nouvel Empereur.

Successeur qu'on lui donne, & ses qualités.

Méditation & projets de Cortez.

mille Hommes. Cependant Cortez même, dans sa Lettre du 30 d'Octobre, explique les motifs qui l'obligent de se mettre à la tête de l'Armée Soli, qui croit ce témoignage irrécusable, & qui n'ose rejetter tout-à-fait celui de Diaz, le soupçonne seulement d'avoir ici manqué de mémoire. *Ibid.* page 314.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Tlaſcalans le confirmoit dans cette réſolution ; ſans compter un grand nombre de nouveaux Alliés, qui lui offroient de ſe joindre à ſes Trouppes. Le paſſage du Lac faiſoit ſon principal embarras. Cette difficulté lui paroiſſoit terrible, depuis que les Mexiquains aïant trouvé le ſecret de rompre les Ponts des Chauſſées, il n'avoit pas d'autre reſſource que les Ponts volans. Il s'arrêta au projet de faire conſtruire douze ou treize Brigantins, capables de réſiſter à leurs Canots, & de conduire ſon Armée juſqu'au centre de leur Ville. Quoique des Montagnes de Tlaſcala, au bord du Lac, on ne comptât pas moins de ſeize lieues, il ſe flatta de pouvoir faire porter cette petite Flotte, en pieces, ſur les épaules des Tamenes Indiens. Martin Lopez, dont il connoiſſoit l'habileté pour ces entrepriſes, aïant trouvé de la vraiſemblance à ſon deſſein, il lui donna le commandement de tous les Eſpagnols qui entendoient la Charpente, avec le pouvoir d'emploïer les Indiens à couper du bois. L'ordre fut donné en même tems d'apporter de Vera-Cruz le fer, les mâts & tous les agrets des Vaiſſeaux qu'on avoit coulés à fond. Cortez avoit obſervé que les Montagnes

Ses préparatifs pour la Conquête du Mexique.

de Tlaſcala produiſoient quelques eſpeces d'arbres, dont on pouvoit tirer de la poix ; il les fit ébranler, dit l'Hiſtorien ; & l'on en tira tout le brai néceſſaire pour carener ſes Brigantins. FERNAND CORTEZ. 1520.

La poudre commençoit à lui manquer. Sa pénétration lui fit imaginer le moïen d'en compoſer, d'une qualité très fine, en faiſant tirer du ſoufre, dont les Indiens ignoroient l'uſage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea qu'une matiere ſi combuſtible devoit être un aliment certain, pour la flamme. Montano & Meſa, Commandans de l'Artillerie, offrirent de tenter l'avanture avec quelques Soldats. Ils revinrent avec une proviſion de ſoufre, qui ne demanda point d'autre préparation, pour ſervir à l'artillerie comme aux arquebuſes à mêche (22).

Pendant qu'il ſe livroit à ces grandes idées, il apprit que deux Vaiſſeaux Eſpagnols, qui apportoient de Cuba un ſecours d'Hommes & de munitions à Narvaez, avoient été ſaiſis ſucceſſivement par l'adreſſe & le zele de Pedro Cavallero, qu'il avoit chargé du commandement de la Côte. Le Gouverneur de Cuba, ne doutant point que

Arrivée de deux Vaiſſeaux de Cuba, dont les Officiers de Cortez ſe ſaiſiſſent.

(22) *Ibidem*, pages 324 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Narvaez ne fût en poſſeſſion de toutes les Conquêtes de la Nouvelle Eſpagne, lui envoioit Pierre de *Barba*, Gouverneur de la Havane, le même à qui Cortez avoit eu l'obligation du dernier ſervice qui l'avoit dérobbé aux perſécutions de ſes Ennemis. Cavallero étoit allé reconnoître ſon Navire. Il avoit pénétré le deſſein qui l'amenoit, à l'empreſſement avec lequel on s'étoit informé de la ſituation de Narvaez. Il avoit répondu, ſans héſiter, que ce Général étoit en poſſeſſion de tout le Païs, & que Cortez fuioit à travers les Bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient reſtés. Barba & tous ſes gens n'avoient pas fait difficulté, ſur cette aſſurance, d'aller droit à Vera-Crux, où ils furent arrêtés, au nom de Cortez. Mais loin d'en être affligés, ils s'étoient engagés volontairement à le ſervir; & Barba obtint bientôt le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers. Un ſecond Vaiſſeau, conduit par Rodrigue Moreyon de Lobera, tomba de même au pouvoir de la Colonie, & ne s'attacha pas moins joieuſement au ſervice du Général. Bientôt on eut d'autres preuves de l'aſcendant que la Fortune lui promettoit ſur ſes plus redoutables Concurrens. Le Gouverneur de

de Cuba lui avoit fourni jusqu'alors du secours, par les voies mêmes qu'il vouloit emploïer à sa ruine ; & les efforts de Garay, pour usurper une partie de son Gouvernement, ne tournerent pas moins heureusement en sa faveur. On doit se rappeller qu'après avoir paru sur la Côte de Vera-Cruz, les Vaisseaux de cet Avanturier avoient été repoussés par les Indiens de Panuco. Ils ne s'étoient pas rebutés de leur disgrace. Garay étoit revenu avec de nouvelles forces : mais la seconde Expédition n'eut pas plus de succès que la premiere. A peine ses gens eurent touché au rivage, que la résistance des Indiens les força de rentrer dans leurs Navires. Alors, chacun prenant différentes routes, ils coururent pendant quelques jours au hasard ; & sans s'être communiqué leur dessein, ils vinrent aborder presqu'en même tems à Vera-Cruz, où la seule réputation de Cortez les rangea sous ses Enseignes. Le premier de leurs Vaisseaux, commandé par *Camargo*, portoit soixante Espagnols. Le second, qui en avoit cinquante, avec sept Chevaux, étoit beaucoup mieux armé, sous le commandement de Michel d'*Aux*, Gentilhomme Arragonois, dont la valeur se dis-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Autres secours que la Fortune procure à Cortez.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tingua si singuliérement, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Un troisieme, qui arriva plus tard, avec quarante Soldats, dix Chevaux, & quantité d'armes & de munitions, étoit conduit par le Capitaine *Ramirez*. Cette Troupe de Guerriers prit aussi-tôt le chemin de Tlascala, où Cortez fut agréablement surpris de leur arrivée (23). Enfin, le hasard amena aussi sur la Côte un Navire des Canaries, chargé d'arquebuses, de poudre, & d'autres munitions de guerre, avec trois Chevaux & quelques Passagers, qui cherchoient l'occasion de vendre leurs marchandises aux Conquérans Espagnols. Non-seulement le Gouverneur de Vera-Cruz acheta d'eux toute la charge de leur Vaisseau, mais il persuada aux Officiers d'aller servir dans l'Armée de Cortez, avec treize Soldats qui venoient chercher fortune aux Indes (24).

Deuil des Espagnols pour la mort de Magiscatzin.

La joie de tant d'heureux événemens n'empêcha point les Officiers Espagnols de prendre le deuil (25) à Tlascala, pour la mort de Magiscatzin, qui étoit regardé comme le Pere de la Patrie; &

(23) *Ibid.* page 329.
(24) *Ibid.* page 345.
(25) Ils parurent tous qu'on fit teindre exprès, & qu'ils portoient par-dessus leurs habits militaires. *Ibid.* page 324.
avec des calaçoes noires

ce témoignage de sensibilité pour la douleur publique fit tant d'impression sur les Sénateurs & sur le Peuple, qu'ils prierent Cortez de remplir la place qui vaquoit au Sénat. Magiscatzin joignoit à cette dignité celle de Gouverneur du principal Quartier de la Ville. Deux Offices de cette importance demandant une assiduité qui ne pouvoit s'accorder avec les vues de Cortez, il se contenta de faire tomber le choix de la République sur le Fils aîné du Mort, qui avoit hérité de tous les sentimens de son Pere pour les Espagnols (26). FERNAND CORTEZ. 1520.

Ensuite, ne s'occupant que de ses grands desseins, dont il conçut que le succès dépendoit de la bonne volonté de ses Trouppes, il fit publier que ceux, qui commençoient à se dégoûter du métier des armes, étoient libres de retourner à Cuba, sur une partie des Vaisseaux qu'il avoit sur la Côte. Plusieurs Soldats de Narvaez accepterent cette offre; & Duero même suivit leur

(26) Ce jeune Indien reçut le Baptême, à l'exemple de son Pere, & prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin. Le Cacique d'Izucan, & le vieux Xicotencatl embrasserent aussi le Christianisme. On ne fit point alors d'autres conversions; ce que les Historiens attribuent au bruit des armes, plutôt qu'à l'éloignement des Esprits pour les principes de la Religion. D'ailleurs le Pere Olmedo, dit Solis, n'avoit personne qui pût l'assister. *Solis supra*, page 327.

FERNAND CORTEZ. 1520.

exemple (27). Alvarado conduisit jusqu'à bord ceux que la crainte du danger, ou l'amour du repos, faisoit renoncer honteusement à la gloire.

Il ne restoit qu'un sujet d'inquiétude à Cortez. Les Députés, qu'il avoit envoïés à la Cour d'Espagne, ne l'informoient point du succès de leur Commission; & ce long retardement devoit le faire douter qu'ils eussent obtenu toute la faveur qu'il avoit espérée. Avant que de s'engager dans de nouvelles entreprises, il résolut de faire partir d'autres Agens, pour solliciter l'expédition des premiers. Ordaz & Mendoza furent destinés au voïage de l'Europe, tandis que d'Avila & Chico reçurent ordre de se rendre à l'Isle Espagnole. Les deux premiers furent chargés d'une Relation en forme de Lettre (28), qui contenoit le détail des

(27) On n'a pas su les motifs de sa retraite; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il rompit avec Cortez, puisqu'on le vit ensuite, à la Cour d'Espagne, dans les intérêts du Gouverneur de Cuba, *ibid*, page 333.

(28) C'est celle qu'on a déja citée. Cortez y rendoit compte aussi des Mesures qu'il avoit prises pour retourner à Mexico. Il vantoit la richesse de l'Empire, la fertilité de ses Terres & l'opulence des Caciques. Il louoit la valeur & la constance des Espagnols. Il parloit avec admiration du zele & de la fidélité des Tlascalans. Il demandoit justice contre l'aveugle persécution du Gouverneur de Cuba. Il faisoit de fortes instances pour obtenir un [illegible] faut secours. Il peignoit [illegible]

FERNAND CORTEZ. 1520.

avantages & des disgraces qui étoien arrivés aux Trouppes Espagnoles, depuis leur premier départ de Zampoala. On y joignit un nouveau présent pour l'Empereur, composé de l'or & des raretés qu'elles avoient sauvées dans leur retraite. Les deux autres étoient envoïés à l'Audience roiale de San-Domingo, pour en obtenir des secours plus prompts qu'on ne pouvoit les attendre d'Espagne.

L'Année approchoit de sa fin, lorsque Cortez prit ouvertement la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans les Terres de l'Empire, & de remettre la décision de son entreprise au sort des armes. Ses Brigantins n'étoient point encore achevés ; mais les Trouppes de la République & celles de ses Alliés avoient déja pris poste aux environs de Tlascala, & le moindre délai commençoit à lui faire craindre les incon-

core plus sur la nécessité d'envoïer des Missionnaires, pour aider au Pere Olmedo. C'est la substance de sa Lettre, après le récit de ses Exploits militaires, sur lesquels il s'explique fort modestement. Mais Diaz assure qu'il eut soin d'en faire écrire une autre par les Officiers municipaux de Vera-Cruz & de Segura, où ses louanges ne furent point épargnées, & qu'il s'accorda le plaisir de la voir. Le même Historien ajoute qu'il ne permit point aux Soldats d'écrire à part.

FERNAND CORTEZ. 1520.

véniens de l'oiſiveté. Il aſſembla ſes Officiers, pour déliberer avec eux ſur ſes premieres opérations. Tous les avis ſe réduiſirent à marcher vers Tezcuco. Cette Ville étant ſituée ſur le chemin de la Capitale, & preſqu'au bord du Lac, on ſe propoſoit de s'en ſaiſir & de s'y fortifier pour en faire une Place d'armes, avec le double avantage d'y pouvoir attendre les Brigantins, & d'y être en état de déſoler le Païs ennemi par des courſes. C'étoit d'ailleurs une retraite aſſurée, dans mille ſuppoſitions qui pouvoient rendre l'attaque de Mexico difficile, ou faire traîner le ſiege en longueur.

Cortez ſe détermine à tenter la Conquête du Mexique.

Le jour ſuivant fut emploïé à faire la revue des Eſpagnols, dont le nombre ſe trouva d'environ ſix cens Hommes d'Infanterie & quarante Cavaliers. L'Artillerie de campagne conſiſtoit en neuf piéces, les plus legeres qu'on eût tirées des Vaiſſeaux. Cortez donna tout l'éclat poſſible à cette Fête militaire; autant pour la faire ſervir d'inſtruction aux Indiens, que pour leur en impoſer par la pompe du ſpectacle. A cet exemple, le Général Xicotencatl, qui continuoit de commander les Trouppes de la République, voulut auſſi les faire paſſer en revue. Celles que Cortez deſ-

Revue & nombre de ſes Trouppes.

Revue des Trouppes Indiennes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

tinoit à le suivre ne montoient qu'à dix mille Hommes choisis ; & le reste avoit ordre de suspendre sa marche, pour servir à la garde & au transport des Brigantins. Les tymbales, les cors & les autres instrumens de cette Armée, qu'Herrera fait monter à quatre-vingt mille Hommes (29), marchoient à la tête de chaque Bataillon ; & les Officiers venoient ensuite, parés de plumes de diverses couleurs, & de joïaux qui leur pendoient aux oreilles & aux levres. Ils portoient sous le bras gauche leurs sabres garnis de pierre, la pointe en haut ; & chacun avoit un Page, dont l'unique office étoit de porter la rondache de son Maître, où ses exploits étoient exprimés par diverses figures. Chaque Compagnie étoit distinguée par la couleur de ses plumes, & par la forme de ses Enseignes, qui n'étoient que la représentation de quelque Animal, au sommet d'une pique.

Loix publiées dans les deux Camps.

Cortez fit publier plusieurs Ordonnances, qui regardoient également les Espagnols & les Indiens. Elles por-

(29) Diaz comprend dans ce nombre les Alliés de Chalula & de Guacoginco, qui étoient campés hors de la Ville. Il paroit que Cortez ne se mit en marche qu'avec soixante mille Soldats ; mais il fut joint dans la suite, par tant d'autres Nations alliées, que pendant le siége de Mexico il se vit deux fois à la tête de deux cens mille Hommes.

FERNAND CORTEZ. 1519.

toient défenſe, ſous peine de mort, d'emploïer les armes dans les différends particuliers, de faire la moindre violence aux Femmes, & de s'éloigner du Camp pour le pillage, ſans l'ordre des Chefs. Elles défendoient auſſi les juremens & les blaſphêmes, ſous peine d'infamie & de dégradation. Aguilar & Marina furent chargés d'expliquer ces Loix aux Indiens, qui ne firent pas difficulté de s'y ſoumettre; & la rigueur que tous les Officiers apporterent à les maintenir fit regner, pendant toute la guerre, une diſcipline qui ne ſe relâcha pas plus que la valeur. Le jour du départ fut conſacré par des Prieres publiques. Ce fut à la fin de cette pieuſe cérémonie que Cortez ſortit de la Ville, à la tête des Eſpagnols. Il avoit donné ordre que toutes les Trouppes Indiennes fuſſent rangées ſur ſon paſſage; pour leur apprendre, par l'exemple des ſiennes, à marcher ſans confuſion, à garder leurs rangs, à les doubler dans le beſoin, & d'autres évolutions, dont la ſeule vûe devint une excellente leçon (35) pour ces Barbares.

Leçons militaires que les Eſpagnols donnent aux Indiens.

Marche de l'Armée vers le Mexique.

La Marche du premier jour fut de ſix lieues, juſqu'à *Tezmeleuca*, Bour-

(35) Solis, Liv. 5, pages 373 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

garde considérable, de la dépendance du Cacique de *Guagozingo*, dont les Terres touchoient à celles du Mexique. On y apprit, du Cacique, que les Mexiquains, informés depuis long-tems des préparatifs de Cortez, avoient des Trouppes nombreuses, derriere une Montagne voisine, dont plusieurs défilés rendoient le passage fort difficile. Cet avis l'inquieta si peu, qu'il ne lui fit rien changer au plan de sa route. Mais, étant arrivé l'après midi au pié de la montagne, il résolut d'y passer la nuit; pour ne pas s'engager, pendant les ténébres, entre des Rochers qui pouvoient couvrir plus d'une embuscade. Il fit allumer dans le Camp de grands feux, dont la lumiere se répandoit sur tous les passages, & qui servirent en même-tems à garantir son Armée de l'incommodité du froid. Le lendemain, au lever du Soleil, son Avant-garde monta lentement par les premiers détours de la Montatagne, pour donner à l'artillerie le tems de s'avancer. Elle n'avoit pas fait une lieue, lorsque les Coureurs vinrent informer Cortez que les Ennemis avoient embarrassé le chemin par quantité d'arbres, & par une multitude de pieux fort aigus, qu'ils avoient plantés en

Premier obstacle que Cortez lui fait surmonter.

FERNAND CORTEZ. 1520.

divers endroits, où la terre paroiſſoit fraîchement remuée, pour y faire enfoncer les Chevaux. Il reçut cet avis avec une gaieté, qu'il fit éclater juſques dans ſa réponſe : » Ces Braves, » dit-il à haute voix, n'ont pas envie » de nous voir de près. Ils veulent » embarraſſer nos piés, parce qu'ils » redoutent nos mains «. Auſſi-tôt, comme s'il eût tenu ſes réſolutions prêtes pour tous les obſtacles, il fit avancer deux mille Tlaſcalans à l'Avant-garde, avec ordre d'écarter les arbres. Cette exécution fut ſi prompte, qu'elle ne cauſa pas le moindre retardement à l'Avant-garde. Quelques Compagnies acheverent en même-tems de reconnoître les défilés ; & pendant l'eſpace de deux lieues, qui reſtoient juſqu'au ſommet de la Montagne, on continua de marcher auſſi tranquillement que ſur les Terres de Tlaſcala.

De la hauteur où l'on étoit parvenu, on découvroit dans l'éloignement le grand Lac de Mexico. Le Général ne manqua point d'exciter ſes Troupes par le ſouvenir des richeſſes qu'elles y avoient laiſſées, & des injures qu'elles avoient à vanger. La fumée qu'on remarquoit dans les Bourgades,

On découvre l'Armée Mexiquaine.

& qui paſſoit ſucceſſivement de l'une à l'autre, fut priſe pour un avis que les Mexiquains ſe donnoit de l'approche de l'Armée. On n'avança pas avec moins de réſolution, quoique par des chemins fort rudes & dans l'épaiſſeur des Bois. Enfin l'Armée ennemie s'offrit de loin dans la Plaine. Les Eſpagnols pouſſerent des cris de joie; & les Tlaſcalans entrerent dans une eſpece de fureur, que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'Ennemi étoit en bataille, au-delà d'une grande Ravine, formée par les eaux qui tomboient impétueſement des Montagnes. On la paſſoit ſur un Pont de bois, que les Mexiquains auroient pû rompre; mais Cortez apprit dans la ſuite qu'ils l'avoient conſervé, dans le deſſein d'attaquer les Eſpagnols au paſſage. Cependant à peine eurent-ils reconnu la nombreuſe Armée qui les menaçoit, que le courage paroiſſant leur manquer pour la défenſe de leur poſte, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étoient dérobés preſque tout-d'un-coup, à la faveur des Bois, ſans qu'on pût juger ſi ces apparences de crainte ne couvroient pas quelque artifice, Cortez ne diminua

FERNAND CORTEZ. 1520.

Elle ſe retire avec effroi.

FERNAND CORTEZ. 1520.

rien de ſes précautions. Il ſe crut fort heureux, en obſervant les bords eſcarpés de la Ravine, qu'on ne lui diſputât point le paſſage du Pont. Sa Cavalerie, qu'il fit paſſer la premiere, n'alla pas loin ſans découvrir les Ennemis. Ils s'étoient ralliés derriere les Bois : mais l'approche des Chevaux, qu'ils n'avoient jamais vûs en ſi grand nombre, & quelques décharges de l'artillerie, que Cortez avoit fait poſter ſur un bord élevé de la Ravine, leur firent oublier toutes leurs ruſes, pour s'abandonner honteuſement à la fuite. Toute l'Armée, aïant paſſé le Pont avant la nuit, ſe logea dans un Bourg déſert ; ſans autre précaution que de placer des Corps-de-gardes, à toutes les avenues (31).

Perfide entrepriſe du Cacique de Tezcuco.

Le lendemain, après s'être mis en marche, on vit paroître dix Indiens, qui venoient à grand pas vers l'Avant-garde, & qui n'avoient entr'eux qu'une ſeule lance, couronnée d'une lame d'or. Ils la portoient élevée, avec tant de reſpect & de cérémonies, qu'on la prit pour un ſigne de paix. C'étoit une Ambaſſade du Cacique de Tezcuco, qui envoïoit prier le Général d'épargner les Terres de

(31) *Ibid.* pages 382 & précédentes.

son Domaine, & l'assurer qu'il desiroit son alliance. Il lui faisoit offrir, dans sa Ville, un logement commode pour tous les Espagnols ; mais il demandoit que les autres Nations demeurassent hors des murs, où il promettoit de leur faire porter toute sorte de provisions. Cortez examina long-tems ces Envoïés. Ils répondirent à ses questions, sans aucune marque d'embarras. Leur Chef ajoûta que son Maître, aïant à se plaindre des violences du nouvel Empereur, qui cherchoit à se vanger du refus qu'il avoit fait de lui donner sa voix dans l'Election, vouloit s'unir avec les Espagnols pour la ruine de ce Tyran. Quoique les Historiens n'aient pas nommé le Cacique, il paroît que c'étoit Cacumazin, c'est-à-dire, le même à qui Cortez avoit fait ôter sa dignité, pour avoir conspiré contre Motezuma, & qui avoit été rétabli par l'autorité du nouveau Monarque. Solis en juge par la défiance que ses offres inspirerent aux Espagnols. Tous les Officiers, dont Cortez prit l'avis pour sa réponse, conclurent que cette politesse ne pouvoit être sincere dans un Prince mortellement offensé ; qu'il falloit regarder néanmoins comme une

FERNAND CORTEZ. 1520.

FERNAND CORTEZ. 1520.

faveur du Ciel la liberté qu'on leur offroit d'entrer dans une Ville qu'ils avoient réſolu d'emporter par la force des armes, & que lorſqu'ils ſeroient une fois dans ſes murs, ils s'y conduiroient avec autant de précautions, que dans une Place emportée d'aſſaut. Après cette déliberation, Cortez répondit aux Envoïés qu'il acceptoit l'offre de leur Maître, & qu'il regleroit toujours ſa conduite ſur la bonne foi qu'il trouveroit dans ſes Alliés.

Comment elle eſt découverte.

L'Armée continua ſa marche, juſqu'au Fauxbourg de la Ville; mais l'entrée fut remiſe au lendemain, pour ſe donner le tems d'obſerver de plus près les diſpoſitions du Cacique. Ce délai ſauva les Eſpagnols. Cacumazin, commençant à craindre que ſes noirs deſſeins ne fuſſent éventés, n'eut pas l'audace de ſe préſenter à Cortez; & l'on s'apperçut, pendant la nuit, que les Habitans du Fauxbourg ſe retiroient dans la Ville. Quoiqu'il ne fût arrivé, d'ailleurs, aucun mouvement qui put allarmer le Général, il n'attendit pas le jour pour diſpoſer ſes Troupes au combat. Il s'avança vers la Ville, au lever du Soleil, dans la réſolution de l'attaquer, s'il ne recevoit pas d'autres éclairciſſe-

mens. Mais il fut encore plus surpris de trouver les portes ouvertes & sans Gardes. Quelques Compagnies détachées s'en saisirent, & toute l'Armée entra sans résistance. Cortez, préparé à tout événement, s'avança dans les rues, sans donner aucune atteinte à la paix. Il arriva dans une grande Place, où il forma quelques Bataillons; tandis que ses Officiers plaçoient des Corps-de-garde, aux meilleurs Postes. Les Habitans se montroient par intervalles, mais sans armes & d'un air tremblant. On observa qu'il ne paroissoit aucune Femme; & cette circonstance augmenta les soupçons. Le principal Temple étant situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où l'on découvroit la plus grande partie du Lac, Alvarado, d'Olid & Diaz reçurent ordre de s'y établir, avec un bon nombre de Tlascalans & quelques pieces d'Artillerie. Ils trouverent ce Poste sans défense; & du haut du Temple, ils découvrirent hors de la Ville une multitude de Peuple, dont les uns fuioient vers les Montagnes, & les autres se jettoient dans des Canots, pour se rendre à la Capitale. Ce spectacle ne laissa plus au-

FERNAND CORTEZ. 1520.

FERNAND CORTEZ. 1519.

cun doute de la mauvaise foi du Cacique. Cortez le fit chercher, avec ordre de l'amener à la tête de l'Armée. On apprit enfin qu'il s'étoit retiré, pendant la nuit, vers l'Armée des Mexiquains, avec un petit nombre de Soldats qui avoient consenti à le suivre. La Noblesse & le reste de ses Sujets, qui détestoient sa tyrannie, étoient demeurés dans la Ville, ou s'étoient dispersés dans d'autres lieux, sous prétexte de chercher l'occasion de le joindre. Mais lorsque les soins de Cortez, & la modération de ses Troupes, eurent fait renaître la tranquillité, on fut informé, avec plus d'étendue, que le dessein de ce Prince avoit été de caresser les Espagnols, pour les endormir dans la confiance, & d'introduire les Troupes Mexiquaines, qui devoient les égorger tous dans une nuit ; qu'au retour de ses Envoïes, qui lui avoient fait une peinture effraïante des forces de Cortez, le courage avoit commencé à lui manquer ; & qu'ensuite la prudence qui avoit arrêté ses Ennemis aux portes de la Ville lui aïant fait juger qu'ils avoient pénétré son dessein, le parti de la fuite lui avoit paru le plus sûr, en laissant sa Ville &

ſes Sujets à leur diſcretion (32).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Ainſi la fortune de Cortez lui livra, ſans obſtacle, une grande Ville qu'il avoit crue néceſſaire à ſes deſſeins ; & le mécontentement des Sujets du Cacique les engagea comme volontairement dans le parti des Eſpagnols. Toute l'Armée paſſa la nuit ſuivante dans Tezcuco. Le Palais étoit ſi vaſte, que les Eſpagnols y trouverent tous des logemens commodes, avec une partie des Tlaſcalans ; les autres Trouppes ſe cantonnerent dans les rues voiſines. Le lendemain, tous les Nobles, revêtus des habits qui diſtinguoient leur condition, firent demander une audience à Cortez, avec un jeune Homme de fort bonne mine, qu'ils paroiſſoient honorer comme leur Chef. Un des plus anciens dit au Général Eſpagnol, que le Cacique fugitif n'étoit pas le Seigneur naturel du Païs, mais un Tyran, qui avoit maſſacré de ſa propre main Nebazal ſon Frere aîné, pour uſurper ſa Couronne ; que le jeune Prince, qui ſe préſentoit à la tête des Nobles, étoit Fils légitime du malheureux Nebazal, & que la fidélité de quelques Sujets l'avoit dérobbé au

Cortez établit un nouveau Cacique à Tezcuco.

(32) *Ibid.* pages 387 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Meurtrier de ſon Pere ; que l'aſſaſſinat s'étoit exécuté par le ſecours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma, & que celui qui gouvernoit actuellement le Mexique ne favoriſoit pas moins le Coupable, parce qu'il eſperoit d'emploïer ſa perfidie à la deſtruction des Eſpagnols ; mais que la Nobleſſe de Texcuco avoit ce Traître en horreur, & que le Peuple déteſtoit ſes violences. Cortez avoit été ſi charmé de la bonne grace du jeune Prince, que ſans être informé de ſa naiſſance, & ſur quelques civilités qu'il en avoit reçues, il l'avoit embraſſé, dit l'Hiſtorien, dans un tranſport de joie dont il n'avoit pas été le maître (33). Mais s'étant fait expliquer le diſcours du Vieillard, il comprit tout-d'un-coup quels étoient les deſirs de la Nation. Après avoir fait ſentir à l'Aſſemblée des Nobles qu'il pouvoit uſer du droit de la guerre & livrer leur Ville à la diſcrétion de ſes Soldats, il ajoûta que les Eſpagnols ne ſouhaitoient que le bonheur des Peuples qui vouloient accepter leur alliance, & que pour gage de la ſienne, il rendoit à la Ville de Tezcuco le Cacique qu'elle avoit

(33) *Ibid.* page 390.

reçu du Ciel. Cette déclaration excita de vifs applaudiſſemens. Tous les Nobles s'empreſſerent de baiſer la main de leur Prince; & leur joie ſe communiqua bientôt au Peuple. Les acclamations furent accompagnées de danſes & de jeux, qui durerent toute la nuit. La cérémonie du Couronnement fut remiſe au lendemain; & Cortez y aſſiſta ſans défiance, avec la ſatisfaction de s'être acquis plus d'empire ſur les Indiens par cette généreuſe conduite, qu'il n'en pouvoit obtenir par une victoire ſanglante (34). Tezcuco devint une Place de ſûreté pour les Eſpagnols, & diſputa toujours aux Tlaſcalans l'honneur du zele & de la fidélité.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Le nouveau Cacique, informé du projet de ſes Alliés, qui étoit de rendre l'entrée du Lac navigable pour les Brigantins, emploïa ſix ou ſept mille de ſes Sujets à donner plus de profondeur aux premiers Canaux.

Iztaepalapa eſt attaquée par les Eſpagnols.

(34) *Ibid.* pages 387 & précédentes. Il fit la converſion du jeune Cacique, qui reçut le Baptême des mains d'Olmedo, en prenant le nom de Fernand, par affection pour Cortez. L'Hiſtorien avoue que cette cérémonie fut précipitée, & que l'inſtruction avoit duré peu de jours: mais il prend ſoin d'avertir que ce Prince, quoiqu'âgé ſeulement de dix-neuf ou vingt ans, avoit plus d'intelligence que le commun des Indiens. *Ibid.* chap. 124.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Pendant ce travail, Cortez, dont tous les mouvemens se rapportoient à son Expédition, résolut d'attaquer la Ville d'Iztacpalapa, avec une partie de ses Trouppes. Ce poste étant avancé de six lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux Canots des Mexiquains, qui venoient quelquefois troubler les Travailleurs de Tezcuco; sans compter la nécessité de donner de l'exercice à ses Trouppes, pour lesquelles il craignoit les dangers de l'inaction. On a déja fait observer qu'Iztacpalapa étoit assise sur la Chaussée par où les Espagnols avoient fait leur premiere entrée, & dans une situation si bisarre, qu'une partie de ses Maisons, qui montoient à plus de dix mille, étoient bâties dans le Lac même, dont les courans s'introduisoient dans la Ville par des canaux fermés d'écluses, qui lâchoient ou retenoient les eaux, suivant le besoin des Habitans. Cortez, se chargeant lui-même de cette entreprise, prit trois cens Espagnols & dix mille Auxiliaires, dont Alvarado & d'Olid eurent le commandement, sous ses ordres. Il s'engagea sur la Chaussée, dans le dessein de former son attaque par terre, & d'emploier son artillerie à dé-

loger l'Ennemi, des autres postes. En approchant de la Ville, ses premiers rangs découvrirent, à quelque distance des murs, un gros de sept ou huit mille Hommes, qui sembloient sortis pour les défendre, & qui attendirent les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite faisant leur retraite sans désordre, jusqu'aux portes de la Ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer, ou de continuer le combat, ils se jetterent tous dans le Lac, en poussant des cris & secouant leurs armes, avec autant de fierté qu'ils en avoient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvroit quelque piege. Cependant après avoir fait reconnoître la Place avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les Maisons se trouverent abandonnées, & l'on n'entendoit plus qu'un bruit confus sur le Lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettoit point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputoit point la possession; & Cortez étoit déja résolu de

FERNAND CORTEZ. 1520.

FERNAND CORTEZ. 1520.

garder ce poſte. Mais, quelques heures après, on s'apperçut que l'eau commençoit à déborder des Canaux, avec une impétuoſité qui lui fit couvrir en un moment les plus baſſes parties de la Ville. C'étoit le ſtratagême que Cortez n'avoit fait que preſſentir, & qui réduiſit la plûpart de ſes Soldats à la néceſſité de faire leur retraite dans l'eau juſqu'aux genoux. Il ſe reprocha beaucoup de n'avoir pas compris qu'en fermant les Ecluſes du côté du grand Lac, où les eaux ſe portoient par leur pente, toute la Ville pouvoit être inondée. L'Armée ſe logea par dégrés dans la plus haute partie, où elle paſſa le reſte de la nuit, avec beaucoup d'incommodité, & ſans aucune défenſe contre le froid. A la pointe du jour, Cortez, déſeſperant de garder ſa Conquête & la remettant à l'arrivée des Brigantins, reprit le chemin de Tezcuco, » avec » l'attention, dit un Hiſtorien, de » faire doubler le pas à ſes Trouppes, » pour les réchauffer par ce mouve» ment «. Mais il paroît que le ſoin de leur conſervation n'y eût pas moins de part, puiſqu'aux premiers raïons du Soleil, on découvrit une multitude innombrable de Canots, qui s'a-

Une inondation les force de l'abandonner.

Ils ſont attaqués dans leur retraite.

vancerent, des deux côtés du Lac, jusqu'aux bords de la Chaussée. Les arbalêtes des Espagnols & les fleches de leurs Alliés furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'Ennemi revint plusieurs fois à la charge, & força de s'arrêter plus d'une fois, pour faire face aux plus emportés. Ses Piquiers firent une cruelle boucherie de ceux qui oserent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, & les Tlascalans perdirent quelques Hommes Un Cheval, percé d'une infinité de fleches, eut la force de soutenir son Cavalier jusqu'à Tezcuco, où il expira presqu'en arrivant. L'attaque des Mexiquains s'étant rallentie à la vue de cette Ville, où ils n'ignoroient pas que les Espagnols avoient le gros de leur Armée, Cortez y rentra vers le soir; » après avoir effacé, dit Solis, » l'affront de sa retraite, par trois ou » quatre victoires, remportées comme » en courant «. L'expérience qu'il avoit des ruses de ses Ennemis les lui avoit fait regarder jusqu'alors avec plus de mépris que d'inquiétude, comme des inventions grossieres, qu'il étoit

FERNAND CORTEZ, 1520.

Cortez admire les ruses des Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1520.

aisé de faire tourner à leur propre ruine, & dont la moindre attention suffisoit pour garantir des Espagnols : mais celle qu'il venoit d'éviter lui parut si bien concertée, que suivant le même Historien (35), il n'en sortit pas sans admiration, & sans une espece de jalousie.

Il partage ses forces pour défendre ses Alliés.

Les Caciques, & les autres Indiens voisins de Tezcuco, ne tarderent point à venir offrir leur obéissance & leurs Troupes au Général étranger. Ils se plaignoient des violences de l'Empereur du Mexique, sur-tout les Envoïés des Provinces de Chalco & d'Otumba, contre lesquelles ce Prince faisoit marcher une puissante Armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignoient assez de résolution pour se défendre, mais ils démandoient quelque secours ; Son motif. & Cortez se crut interressé à l'accorder, parce qu'il étoit important pour

(35) Après avoir fait remarquer l'adresse qu'ils avoient eue de faire une sortie pour attirer les Espagnols, de soutenir une charge pour les engager, de feindre une retraite, d'abandonner les lieux qu'ils vouloient inonder, & de tenir une Armée prête pour assurer le succès de leur stratagême ; Solis demande si ceux, qui cherchent à obscurcir la gloire de sa Nation, peuvent dire à présent que les Indiens fussent des Hommes stupides, qui manquassent de tête & qui n'eussent que de la férocité. Liv. 3. page 405.

lui

lui de ſe conſerver une communication toujours libre avec la Province de Tlaſcala. Sandoval & Lugo, qui furent chargés de cette Expedition avec deux cens Eſpagnols, quinze Cavaliers & la plus grande partie des Tlaſcalans, s'avancerent par une marche ſi prompte, qu'aïant joint l'Armée d'Otumba & de Chalco, avant l'arrivée des Mexiquains, ils allerent au-devant d'eux juſqu'aux frontieres de ces deux Provinces. La bataille fut ſanglante, & ſe termina par la fuite des Ennemis, qui laiſſerent un grand nombre de Priſonniers. Mais Sandoval ne réſerva que les principaux, dont il eſperoit tirer quelques lumieres. Les Peuples, qu'il avoit ſecourus, aïant été juſqu'alors Ennemis de la République de Tlaſcala, parce qu'ils avoient toujours été ſoumis aux Empereurs du Mexique, il leur fit jurer la paix, ſous la garantie du nom Eſpagnol; & les Tlaſcalans, à qui cette reconnoiſſance étoit due pour leurs ſervices, ſignerent volontiers le Traité, avec promeſſe de le faire ratifier au Sénat.

FERNAND CORTEZ, 1520.

Victoire de Sandoval.

Le retour de Sandoval à Tezcuco eut tout l'éclat d'un Triomphe. Il avoit à ſa ſuite, non-ſeulement les Priſon-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cortez renvoie libres quelques Prisonniers Mexiquains. Discours qu'il leur tient.

niers Mexiquains, mais tous les Caciques des deux Provinces, qui voulurent faire leurs remercimens au Général, du secours qu'il leur avoit envoïé, & lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres, & leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite, s'étant fait amener les Prisonniers Mexiquains, qui s'attendoient à perdre la vie, suivant leurs usages, il leur fit ôter leurs fers, pour les disposer, par cette indulgence, à retenir plus fidélement le discours qu'il leur fit par la bouche de ses Interprétes (36). Après cette

(36) On se garde toujours de supprimer ce qui porte le caractere de la vérité. Diaz faisant profession d'avoir copié ce Discours, tel qu'il fut donné aux Interpretes, & les autres Historiens le rapportant après lui, il mérite d'autant plus d'être conservé, que Cortez affecta de le faire publiquement, pour justifier son entreprise, aux yeux de ses Alliés : » Vos propres » usages & les loix de la » guerre me mettent en » droit de vous punir » avec le fer, pour vous » rendre le traitement in- » humain que vous faites » à vos Prisonniers. Mais » les Espagnols ne font » point un crime à des » Sujets d'être pris en ser- » vant leur Prince, & » savent mettre de la dis- » tinction entre les Mal- » heureux & les Coupa- » bles. Je veux seule- » ment vous convaincre » de l'avantage que la » clémence de ma Nation » a sur votre barbarie, » en vous donnant tout- » à-la-fois la vie & la li- » berté. Retournez dès ce » moment à votre Prince ; » & puisqu'étant Nobles » vous devez observer la » loi que j'attache à cette » grace, dites lui de ma

explication, dans laquelle il avoit moins en vue les Mexiquains, dont il connoissoit l'obstination, que ses nouveaux Alliés, qu'il vouloit persuader de l'équité de son entreprise, il fit conduire les Prisonniers jusqu'au bord du Lac, avec ordre de leur fournir une Barque & des provisions pour se rendre à Mexico. Il n'en reçut aucune réponse ; mais comme il avoit fait peu de fond sur leur fidélité, il se contenta de faire remarquer aux Caciques, qu'il avoit offert inutilemen la paix.

FERNAND CORTEZ. 1520.

» part que je viens lui » demander raison de l'in- » juste guerre qu'on m'a » faite en rompant avec » perfidie les traités sur » la foi desquels je m'é- » tois déterminé à sortir » de Mexico : dites-lui » que je vient venger aussi » la mort de Montezuma, » à qui j'ai fait cette pro- » messe, avant son ter- » rible soupçon ; que je suis » suivi d'une Armée re- » doutable, non seule- » ment par le nombre des » Espagnols, dont il con- » noit la valeur invinci- » ble, mais encore par » les Troupes de toutes » les Nations qui abhor- » rent la tyrannie des » Mexiquains ; que dans » peu de tems je l'atta- » querai au milieu de sa » Cour même, & que je » ne relâcherai rien de ma » juste colere, jusqu'à ce » que j'aie réduit en cen- » dre toutes les Villes de » son Empire. Cependant, » si pour éviter la ruine » & pour épargner le » sang de ses Sujets, il » se sent encore quelque » penchant pour la paix, » je suis prêt à la lui ac- » corder à des conditions » raisonnables, parce que » les armes de mon Roi, » que les foudres du Ciel » aiment toujours, ne » blessent que ceux qui » leur résistent, & que » je préfere l'exercice de » l'humanité à la van- » geance.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les Brigantins partent de Tlaſcala.

Dans le même tems, Lopez l'informa, par un Courier, que les Brigantins étoient achevés, & qu'il ſe diſpoſoit à ſe mettre en chemin pour les conduire à Tezcuco. La République de Tlaſcala fourniſſoit dix mille Tamenes, qui entreprenoient de porter, ſur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, & tous les autres matériaux néceſſaires, avec une eſcorte de vingt mille Soldats (37), ſous le commandement de Chechimical, jeune Cacique d'une valeur diſtinguée. Mais quoique ces forces euſſent paru ſuffiſantes à Cortez, qui les avoit laiſſées à Tlaſcala dans cette vue, Lopez le prioit d'envoïer au-devant de lui quelques Compagnies d'Eſpagnols, pour ne rien donner au haſard, en traverſant les Terres Impériales. L'importance d'un ſecours, ſans lequel on ne pouvoit entreprendre le ſiege de Mexico, fit détacher auſſi-tôt Sandoval, avec deux cens Eſpagnols, quinze Cavaliers, & quelques Bataillons auxiliaires. Dans ſa marche, ce brave Officier réſolut de viſiter Zulepoque, petite Ville

Vangeance que Sandoval tire du maſſacre de quelques Eſpagnols.

(37) Herrera fait ſortir de Tlaſcala cent quatre-vingt mille Hommes de guerre avec les Brigantins; ce qui paroît ſi peu vraiſemblable, que ce doit être une faute d'impreſſion. Diaz n'en compte que quinze mille, & ſoixante.

FERNAND CORTEZ. 1521.

peu éloignée du chemin, qui non-seulement refusoit d'obéir au Général, mais où l'on avoit appris que plusieurs Espagnols avoient été massacrés, en passant de Vera-Cruz à Mexico. L'Armée n'eut pas plutôt pris cette route, que les Habitans abandonnerent leurs murs & se retirerent dans les Montagnes. Sandoval les fit poursuivre par les Tlascalans ; & lorsqu'il fut entré dans la Place, sa colere augmenta beaucoup en voïant des preuves de leur trahison. On trouva, sur le mur d'un Edifice, ces mots écrits en Espagnol avec du charbon : » L'infortuné Jean *Justo* & ses » Compagnons furent pris en ce lieu «. Ensuite on crut reconnoître, dans un Temple, les têtes de ces malheureuses Victimes, que leurs Meurtriers avoient fait sécher au feu, pour les préserver de la corruption. Tous les Soldats, furieux de ce spectacle, conjurerent Sandoval de vanger le sang de leur Nation, avec la derniere rigueur. Il donnoit déja ses ordres, lorsque les Tlascalans revinrent avec un grand nombre de Prisonniers, après avoir fait main-basse sur ceux qui avoient refusé de se rendre. Ces Miserables se jetterent aux piés des Espagnols, &

FERNAND CORTEZ. 1522.

témoignerent leur repentir, ou leur crainte, par des humiliations & des cris. On leur fit grace de la vie, & Sandoval reçut le ſerment de leur ſoumiſſion, qu'ils exécuterent fidélement. Les reſtes des Eſpagnols, qui avoient été ſacrifiés, furent enterrés avec honneur (38).

L'Armée continua ſa marche juſqu'aux frontieres de Tlaſcala, où Lopez s'étoit avancé avec Chechimical & ſes Trouppes. On ne donna que le tems néceſſaire au repos. Sandoval, hâtant ſon départ, pour répondre à l'impatience du Général, mit les Eſpagnols à l'Avant-garde, avec les Tlaſcalans, qu'il avoit amenés. Les Tamenes, eſcortés de quelques Trouppes, compoſoient le corps de Bataille; & Chechimical fut chargé du ſoin de l'Arriere garde. Mais ce jeune Cacique, qui joignoit à beaucoup de valeur un caractere fort vain, s'offença de n'être pas au poſte le plus avancé; & ſon chagrin fit naître une querelle, qui ne fut appaiſée que par la modération des Officiers Eſpagnols. En vain lui repréſenta t'on que ſon poſte étoit le plus honorable, puiſqu'il étoit le plus dangereux, & que

Vanité d'un Cacique Tlaſcalan.

(38) Solis, Liv. 5. page 418.

les insultes des Mexiquains n'étoient à craindre qu'à la queue de l'Armée : il répondit qu'un Chef tel que lui devoit toujours être à la tête, pour donner l'exemple à toutes les Trouppes, & qu'il vouloit être le premier dans les moindres occasions, comme il promettoit de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'Armée, Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'Arriere-garde avec lui, pour donner tout l'honneur à ce poste. On marcha sans obstacle, quoiqu'à la vue des Trouppes Mexiquaines, qui n'oserent descendre de quelques hauteurs éloignées. En approchant de Tezcuco, » Chechimical demanda le tems de se parer de ses plus belles plumes & de tous ses joïaux, parce que l'occasion de combattre ne pouvant être éloignée, le premier moment d'une si douce espérance devoit être un tems de fête pour un Soldat «. Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaisoit point, & qui reconnoissoit peut-être le caractere de sa Nation, dans un langage si noble, consentit à faire arrêter l'Armée, pour le satisfaire. Bientôt Cortez essuia quelques traits de la même vivacité. Chechimical se

FERNAND CORTEZ. 1521.

FERNAND CORTEZ. 1521.

hâta de lui faire demander audience, & lui dit, » qu'étant né pour la guer-
» re il craignoit de languir dans l'oi-
» siveté, sur-tout après avoir passé
» cinq jours entiers sans une seule
» occasion de tirer l'épée ; qu'il brû-
» loit de voir les Ennemis, & qu'il
» supplioit le Général de donner sur
» le champ quelque exercice à sa va-
» leur «. Un emportement si peu me-suré, joint aux informations de San-doval, fit craindre à Cortez de ne pas trouver, dans le Chef des nouveaux Tlascalans, autant de soumission que de courage ; & la suite des événemens justifia cette crainte. Cependant il lui promit de satisfaire son ardeur ; à con-dition, lui dit-il, que vous combat-trez sous mes yeux, & que vous me rendrez témoin de vos exploits. Sur quoi l'Historien observe que Cortez haïssoit la vanité, dans un Guer-rier ; parce qu'il avoit reconnu que la vraie valeur marche rarement sans la modestie (39).

Cortez attaque vivement l'Empire.

On s'attacha aussi-tôt à la construc-tion des Brigantins ; mais le Général, apprenant qu'il ne falloit pas moins de vingt jours pour les rendre capa-bles de service, résolut d'emploier cet

(39) *Ibid.* page 424.

intervalle à visiter le Païs qui bordoit le Lac, dans la vue de choisir ses Postes, & de commencer le ravage sur les Terres de l'Empire. Iatolcan, Tenayuca, Cobatilan, Escapuzalco, furent les premieres Villes qu'il reconnut, & dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques unes furent pillées & brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs Habitans; mais aïant tenté de se rassembler, avec les Trouppes qui avoient toujours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, & poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit poste & passa cinq jours à la vue de cette Ville. Elle le disputoit à Tezcuco, pour la grandeur, & pour le nombre des Habitans. Son assiete, qui occupoit l'extrémité de la premiere Chaussée, où les Espagnols avoient essuié tant de pertes & de dangers dans leur retraite, rendoit ce poste d'autant plus avantageux, qu'il étoit le plus proche de Mexico, & comme la clé du chemin dont il falloit se saisir pour en faire le siége. Aussi Cortez se disposoit-il à l'attaquer, lorsqu'on vit paroître sur la Chaussée un gros de Mexiquains, sortis de la Capitale, & conduits par l'Empereur même. Com-

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les Espagnols donnent dans un piége des Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1521.

me il y avoit apparence que leur dessein étoit de se jetter dans Tacuba, les Espagnols eurent ordre de les attendre & de leur laisser la liberté d'avancer, dans l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre le Lac & la Ville. Mais ils avoient d'autres vues, qu'ils executerent avec une adresse extrême. Quelques-uns sauterent négligemment à terre, & formerent leurs rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses Troupes devant la Ville, & marcha droit à la Chaussée. Ceux qui étoient à terre parurent déconcertés de son approche, & se retirerent vers leur gros, qui fit le même mouvement, en cédant le terrein par dégrés & dans une espece de désordre. Leur espérance étoit d'engager les Espagnols. En effet, le Général se hâta trop de les suivre; emporté par des apparences qui lui firent oublier l'avanture d'Iztacpalapa. Lorsqu'ils le virent dans le détroit de la Chaussée, ils se rallierent, ils firent tête; & pendant qu'ils l'arrêtoient par leur résistance, un prodigieux nombre de Canots, qui sortirent avec une vîtesse incroiable des Canaux de la Capitale, vint investir les deux côtés

de la Digue. Cortez reconnut son imprudence. Il se vit forcé de se retirer, en combattant de front & résistant des deux côtés à l'attaque des Canots. Les Mexiquains s'étoient pourvus de longues piques, dont quelques-unes avoient pour fer la pointe des épées que les Espagnols avoient perdues dans leur premiere retraite. Il eut ainsi la douleur de voir un grand nombre de ses gens blessés de leurs propres armes. Mais, faisant feu de toutes parts, & s'exposant l'épée à la main comme le moindre Soldat, son courage & sa fortune le firent sortir heureusement d'un si grand danger (40). Cependant, l'entreprise de

FERNAND CORTEZ. 1521.

Ils ne s'en retirent point sans perte.

(40) Diaz lui reproche vivement cette faute. Herrera n'entreprend point de le défendre. Mais Solis, en passant condamnation sur sa témérité, prétend qu'il ne laissa point d'en tirer beaucoup d'avantage, non-seulement parce qu'il n'en coûta pas moins de monde aux Ennemis que dans une bataille qu'ils auroient perdue, mais parce que la réputation des Espagnols en acquit un nouveau lustre, qui augmenta bientôt le nombre de leurs Alliés. Liv. 5, pages 436 & précédentes. On ne nous apprend point quelle fut leur perte dans cette occasion. Un Enseigne, nommé *Jean Volante*, fut renversé dans le Lac, d'un coup de pique. Les Indiens les plus proches le prirent dans l'eau & le mirent dans un Canot, qui prit aussi-tôt la route de Mexico pour emmener son Prisonnier. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat. Mais lorsqu'il se vit éloigné des autres Canots, il se saisit de ses armes, il tua quelques-uns de ceux qui le gardoient, & se jettant à

FERNAND CORTEZ. 1521.

Tacuba lui paroiſſant impoſſible, à ſa vue des Mexiquains, qui n'abandonneront point leur Chauſſée, il reprit ſur le champ le chemin de Tezcuco, tandis qu'ils ſe bornerent à le ſuivre de loin, avec des cris & d'impuiſſantes menaces.

Secours d'Eſpagnols envoié à Cortez.

Un ſecours conſidérable, qui lui étoit arrivé pendant ſon abſence, effaça le ſouvenir de cette diſgrace. Julien d'*Alderete*, Antoine de *Carvajal*, Ruiz de la *Mota*, Diaz de *Reguera*, & d'autres Guerriers d'un nom connu, avoient mouillé au Port de Vera-Cruz, dans un Vaiſſeau adreſſé à Cortez, (41), avec un ſecours de Soldats & de munitions. Ils s'étoient rendus auſſi tôt à Tlaſcala, d'où le Sénat les aiant fait conduire ſous une nombreuſe eſcorte, ils avoient apporté eux-mêmes à Tezcuco la premiere nouvelle de leur arrivée. Mais on apprit en même-tems que l'Empereur du Mexique faiſoit avancer une groſſe Armée vers la Province de Chalco, pour ramener ce Païs à l'obéiſſance, & pour exécuter le deſſein qu'il conſervoit toujours de fermer la commu-

la nâ e, il arriva au bord du Lac, ſans avoir abandonné ſon drapeau, *ibid.*

(41) Il paroit que ce Vaiſſeau venoit de l'Iſle Eſpagnole.

nication avec Tlascala & Vera-Cruz. Cette entreprise étoit d'une importance qui forçoit Cortez de secourir ses Alliés, parce qu'il ne pouvoit espérer que de leur fidélité la conservation du passage. D'ailleurs, les Brigantins n'étant point achevés, il eut le tems d'envoier Sandoval avec la moitié de ses forces, pour faire tête aux Trouppes Impériales. Deux ou trois Victoires rendirent la paix aux Provinces menacées; & tandis que Sandoval pressoit cette Expédition, Cortez ne cessa point de ravager les Terres de l'Empire. Il y courut des dangers, qui menacerent plusieurs fois sa vie & sa liberté, sur-tout à l'attaque de Suchimilco (42), Place considérable

FERNAND CORTEZ. 1521.

Sandoval va combattre les Mexiquains dans la Province de Chulco.

Extrême danger de Cortez.

(42) Il retomba dans une de ces témérités qui paroissent au-dessus de taches pour la prudence. S'étant trop éloigné de son Armée, avec quelques Cavaliers, il voulut pousser une Trouppe d'Ennemis, & se jetta au milieu d'eux, l'épée à la main. Lorsqu'il voulut revenir vers ses gens, il se trouva seul & enveloppé de toutes parts. Il se maintint quelque tems, en combattant avec la derniere vigueur, jusqu'à ce que son Cheval s'abattit sous lui de pure lassitude & le mit dans un extrême danger. Les Mexiquains s'avancerent, & comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il n'auroit pû manquer d'être accablé. Sa seule défense fut l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, pour le présenter à leur Empereur. Un Cavalier, nommé Christophe d'*Olea*, de Medina del Campo, qui avoit apperçu sa chûte, en avertit ses Compagnons par un cri terrible; & sans les attendre, il fondit à

FERNAND CORTEZ. 1521.

dont il avoit entrepris de se saisir ; & qu'il fut obligé d'abandonner avec la douloureuse perte de dix ou douze Espagnols (43).

Conspiration de quelques Espagnols contre sa vie.

Mais sa constance fut mise à des épreuves beaucoup plus sensibles. En arrivant à Tezcuco, un de ses plus anciens Soldats vint lui demander une audiance secrete, & lui apprit que pendant son absence, il s'étoit formé un détestable complot contre sa vie & contre celle de tous ses Amis particuliers. L'auteur du crime étoit un autre Soldat, sans aucune considération, suivant la remarque de l'Historien, puisque son nom paroît pour la premiere fois avec son crime. Il se nommoit Antoine de *Villafagna*. Sa premiere vue n'avoit été que de se déga-

l'endroit où les Mexiquains étoient prêts à se saisir de son Général. Il en tua cinq ou six des plus ardens ; & secondé aussitôt de ses Compagnons, il le délivra du plus grand péril que sa valeur lui eût jamais fait courir. Cortez n'avoit reçu que deux légeres blessures. Diaz & Solis, *ubi suprà*. Herrera néanmoins prétend qu'il fut redevable de sa liberté à un Tlascalan, inconnu, dit-il, avant & après l'action ; ce qui semble faire entendre que ce fut un miracle.

(43) Outre ceux qui avoient été tués à l'attaque de Suchimilco, les Mexiquains en avoient enlevé trois ou quatre, qui s'étoient écartés pour piller, & deux Valets qui avoient donné dans une embuscade. Le sort de ces Malheureux étoit d'être sacrifiés aux Idoles, & Cortez ne pouvoit soutenir cette idée. Solis, *ubi suprà*, page 413.

ger du siége de Mexico, qu'il regardoit comme une entreprise désespérée. Il avoit inspiré ses sentimens à quelques Amis du même ordre, en leur représentant qu'ils n'étoient pas obligés de se perdre, pour suivre les emportemens d'un Téméraire. Il leur avoit proposé de retourner à Cuba ; & c'étoit pour déliberer sur ce dessein qu'ils avoient commencé à s'assembler. Mais quoiqu'ils eussent vu peu de difficulté à quitter le Camp, & même à traverser la Province de Tlascala, ils avoient apprehendé d'en trouver beaucoup plus jusqu'à Vera-Cruz ; sans compter qu'y arrivant sans ordre, ou du moins sans congé de Cortez, ils ne pouvoient esperer de n'y pas être arrêtés. Ils ne sentirent pas moins qu'il leur seroit impossible d'enlever un Navire, aux yeux de la Colonie. Enfin Villafagna, dont le logement servoit aux assemblées, proposa, comme l'expédient le plus sûr, de tuer Cortez & ses principaux Partisans, pour élire un autre Général, qu'il seroit plus aisé de dégoûter de l'entreprise du Siége, & sous lequel obtenant la liberté de se retirer sans se noircir de la tache de Déserteurs, ils feroient valoir au Gouverneur de Cuba le servi-

FERNAND' CORTEZ. 1521.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ce qu'ils lui auroient rendu, avec l'espérance même d'en être récompensés à la Cour d'Espagne. Cet avis fut généralement approuvé. On dressa d'abord un Acte, par lequel tous les Conjurés s'engagerent à seconder leur Chef, dans l'exécution de son crime, & qu'ils signerent tous de leur nom. Cette horrible trame fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre des Complices augmenta de jour en jour. Ils avoient concerté de supposer un paquet, arrivé de Vera-Cruz avec des Lettres d'Espagne, & de le présenter au Général pendant qu'il seroit à table avec la plûpart de ses Officiers.

Plan des Conjurés

Les Conjurés devoient entrer alors, sous prétexte de demander des nouvelles de l'Europe, & prendre le tems où Cortez commenceroit sa lecture, pour le poignarder, lui & ses Amis; après quoi, ils étoient résolus de sortir ensemble, & de courir dans toutes les rues du Quartier, en criant, Espagne & liberté. Les Officiers, qui devoient mourir avec le Général, étoient d'Olid, Sandoval, revenu glorieux de son Expédition, Alvarado & ses Freres, Tapia, les deux Intendans Louis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, Historien de la Conquête, &

quelques autres Guerriers, Confidens du Général. Villafagna destinoit le Commandement à François Verdugo, Beau-frere du Gouverneur de Cuba ; parce que cette qualité sembloit le rendre plus propre à soutenir une faction ; mais comme on lui connoissoit de l'honneur, personne n'eut la hardiesse de lui communiquer le fond du complot ; & tous les Conjurés jugerent qu'après l'exécution du crime, il se croiroit forcé d'accepter un Emploi, qu'il regarderoit peut-être comme un remede à de plus grands maux.

FERNAND CORTEZ, 1521.

Telle fut la déclaration du Soldat, qui ne demanda point d'autre récompense que la vie, parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter sur le champ Villafagna, & d'assister lui-même à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accusation ne lui permettoit pas d'employer des informations plus régulieres. Il partit aussi-tôt, accompagné des deux Intendans, & de quelques Capitaines. Le trouble du Coupable fut sa premiere conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez fit sortir tout le monde, sous prétexte de l'interroger en secret ; & profitant des informa-

Modération de Cortez dans sa vangeance.

FERN. DE CORTEZ. 1521.

tions qu'il avoit reçues, il tira de son sein l'acte du Traité, signé de tous les Complices. Il le lut. Il y trouva le nom de quelques Personnes, dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réserva ce secret pour lui-même ; & se contentant de faire écarter ceux qui s'étoient trouvés chez le Criminel, il ordonna que l'affaire fût promptement instruite, sans pousser plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna, convaincu par l'acte que son Général avoit trouvé sur lui, & se croïant trahi de ses Associés, confessa son crime. On lui laissa le tems de satisfaire aux devoirs de la Religion ; & dès la nuit suivante, il fut pendu à la fenêtre de son logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre & de la qualité des coupables, se crut obligé, par les circonstances, de fermer l'oreille au cri de la Justice ; mais, pour éviter tout à la fois la nécessité de punir & les conséquences de l'impunité, il publia, sans affectation, qu'il avoit pris dans le sein de Villafagna un papier, déchiré en plusieurs pieces, qui contenoit vraisemblablement les noms des Conjurés ; qu'il s'estimoit heureux de n'en avoir pû lire aucun, & qu'il ne chercheroit

point à les connoître ; mais qu'il demandoit en grace à ſes Amis, de s'informer ſoigneuſement ſi les Eſpagnols avoient quelque plainte à faire de ſa conduite, parce qu'il ne deſiroit rien de ſi bonne foi que de ſatisfaire ſes Trouppes, & qu'il étoit auſſi diſpoſé à corriger ſes propres défauts, qu'à recourir aux voies de la rigueur & de la juſtice, ſi la modération du châtiment affoibliſſoit la terreur de l'exemple. D'un autre côté, il déclara que ceux, auxquels on avoit connu quelque liaiſon avec Villafagna, pouvoient paroître ſans défiance ; & le ſoin qu'il prit, de ne laiſſer voir aucune trace de chagrin ſur ſon viſage, aïant achevé de leur perſuader qu'il ignoroit leur crime, ils recommencerent à le ſervir avec d'autant plus de zele, qu'ils croïoient avoir à laver le ſoupçon d'une noire perfidie. Cependant il prit occaſion de cet événement, pour ſe donner une Garde de douze Soldats choiſis, ſous le commandement d'un de ſes plus fideles Officiers ; & perſonne ne condamna ce nouvel air de grandeur (44). FERNAND CORTEZ. 1524.

Peu de jours après, il eut une autre occaſion d'exercer ſa fermeté ; ſans pou- Révolte de Xicotencatl & ſa punition.

(44) Solis. Liv. 5, pages 481 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

voir écouter l'inclination qui le portoit à suspendre le châtiment, lorsqu'il espéroit quelque fruit, de la patience ou de la dissimulation. Xicotencatl, dont il aimoit la valeur, & dans lequel il ne considéroit pas moins l'attachement que son Pere avoit eu constamment pour les Espagnols, prit tout-d'un-coup la résolution de se retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea, par ses instances, de l'accompagner dans sa désertion. Il paroît incertain si c'étoit un reste de ses anciens ressentimens, ou s'il avoit reçu quelque nouvelle offense que sa fierté ne pût supporter. On avoit su, depuis quelque tems, qu'il s'étoit emporté contre la conduite du Général, & qu'il condamnoit l'entreprise du siege de Mexico. Les Tlascalans mêmes en avoient averti Cortez, qui s'étoit contenté, par ménagement pour son Pere ou pour la République, d'en donner avis aux Sénateurs. Cette sage Assemblée lui avoit répondu » que suivant les » loix de la République, le crime de » soulever une Armée contre son Gé- » néral méritoit la mort; qu'il étoit li- » bre, par conséquent, d'exercer la » plus rigoureuse justice contre le Chef » de leurs Trouppes; & que s'il reve- » noit à Tlascala, il n'y seroit pas trai-

» té avec plus de faveur (45). Cependant Cortez avoit tenté de le ramener par des voies plus douces, jusqu'à lui faire offrir, par quelques Nobles de Tezcuco, la liberté d'exposer ses raisons ou ses plaintes. Mais, apprenant qu'il avoit fixé l'exécution de son dessein à la nuit suivante, cette audace, à la veille de tirer l'épée pour la décision de l'Empire, lui parut d'une si pernicieuse conséquence dans le Chef de ses plus anciens Alliés, qu'il lui fit ordonner de venir sur le champ justifier sa conduite. Non-seulement le fier Indien refusa d'obéir; mais dans le chagrin de se voir trahi par ses propres Trouppes, il joignit ouvertement l'insolence à la révolte. Aussi-tôt Cortez détacha une partie des Espagnols, avec ordre de le saisir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il se défendit jusqu'au dernier soupir; quoique foiblement secouru par les Tlascalans qui le suivoient. Aussi revinrent-ils dans leur devoir, apres la perte de leur Chef; & le Détachement Espagnol les ramena paisiblement à l'Armée (46).

FERNAND CORTEZ. 1521.

(45) Diaz & Solis, *ubi supra*.

(46) C'est le récit de Diaz & de Solis. Herrera prétend seulement que Xicotencatl, après avoir été mis, sur ce refus, au premier arbre. Herrera ajoute qu'il fut amené [illegible] où Cortez, usant du pou-

FERNAND CORTEZ. 1521.

Etat des Brigantins, & forces de Cortez.

Pendant ces agitations, Lopez avoit mis la derniere main à son travail, & les Brigantins se trouverent achevés. On intéressa le Ciel au succès de cette Marine, par des exercices de Religion, dont les exemples sont rares dans une Armée (47). Ensuite Cortez fit la revue de ses Espagnols, dont le nombre montoit à neuf cens Hommes d'infanterie bien armés, & quatre-vingt-six Cavaliers. L'artillerie consistoit en dix-huit pieces, trois grosses de fer & quinze fauconeaux de bronze, avec une abondante provision de poudre & de balles. On mit, sur chaque Brigantin, vingt-cinq Espagnols, sous un Capitaine (48), douze Rameurs Indiens, &

voir qu'il avoit reçu du Sénat, le fit pendre en public. D'autres soutiennent que les Espagnols du Détachement le tuerent ou le pendirent après l'avoir pris, suivant l'ordre secret du Général. Solis se déclare pour Diaz, non-seulement parce qu'il étoit pour lors à Tezcuco, mais parce qu'on doit juger, dit-il, que Cortez étoit trop éclairé pour humilier publiquement les Trouppes Tlascalanes par le supplice honteux de leur Chef. Il ne pouvoit ignorer la différence qu'il y a toujours entre l'impression de la vue & celle du récit d'une action. Liv. 5. pages 481 & précédentes.

(47) Le Général & tous les Espagnols communierent. On célébra une Messe du Saint Esprit. Olmedo bénit le corps des Vaisseaux, en leur donnant à chacun leur nom. Il lui étoit venu, avec le dernier secours, un Vicaire, nommé Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux Franciscain. *Ibid.* pages 486 & 487.

(48) Ne dérobons point à l'Histoire les noms de

une piece d'artillerie. Le reste de l'Armée fut partagé en trois corps, qui devoient s'emparer des trois principales Chaussées, c'est-à-dire, celle de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan; sans s'attacher à celle de Suchimilco, parce que l'éloignement de ce Poste pouvoit mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier Corps, composé de cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, divisés en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Guttieres de Badajos, & André de Montaraz, eut pour Commandant général Pierre d'Alvarado, & fut soutenu de trente mille Tlascalans, avec deux pieces de canon. Le second, qui fut confié à Christophe d'Olid, pour attaquer la Chaussée de Cuyoacan, étoit de cent soixante Espagnols & trente Cavaliers divisés aussi sous François Verdugo, André Tapia, & François de Lugo, & soutenus d'environ

FERNAND CORTEZ. 1521.

tant de braves Guerriers. Pierre Barba, de Seville. Garcias Holguin, de Caceres. Jean Portillo, de Portillo. Jean Rodriguez de Villafuerte, de Medellin. Jean Jaramillo, de Salvatierra. Michel Diaz d'Aux, Arragonois. François Rodriguez Marguerino, de Merida. Christophe Flores, de Valence. Antoine de Caravajal, de Zamora. Jerôme Ruiz de la Motta, de Burgos. Pierre Brones, de Salamanque. Rodrigue Morcion de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo de Zamora.

FERNAND CORTEZ. 1521.

trente mille Indiens alliés ; Sandoval, troisiéme Commandant, chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de Soldats & de Cavaliers Espagnols, sous les Capitaines Louis Marin & Pierre d'Ircio, deux pieces d'artillerie & toutes les Trouppes de Chalco, de Guacocingo & de Cholula, qui montoient à plus de quarante mille Hommes (49). Alvarado & d'Olid partirent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils se logerent sans résistance. Toutes les Places qui touchoient au Lac étoient déja désertes. Une partie des Habitans avoit pris les armes, pour aller défendre la Capitale ; & les autres s'étoient retirés dans les Montagnes, avec tout ce qu'ils avoient été capables d'emporter.

Les Espagnols coupent l'eau douce aux Mexiquains.

On fut informé, à Tacuba, que les Mexiquains avoient des forces considérables aux environs de cette Ville, pour couvrir les Aqueducs qui venoient de la Montagne de Chapultepeque, & qui fournissoient de l'eau à Mexico. Les deux Commandans Espagnols for-

(49) On suit Herrera dans ce dénombrement des Indiens alliés qui furent employés aux trois attaques. Diaz n'en compte point un si grand nombre. Mais Solis l'accuse d'avoir eu la vanité d'attribuer toute la gloire aux Espagnols ; ce qui blesse, dit-il, toute vraisemblance, *ubi supra*, page 489.

tirent auſſi-tôt, avec la meilleure partie de leurs Trouppes ; & chaſſant les Ennemis, de ce Poſte, ils rompirent en pluſieurs endroits les tuïaux de l'Aqueduc, dont l'eau ſe perdit alors dans le Lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du Siége, réduiſit les Aſſiegés à la néceſſité de chercher leur eau douce dans les Ruiſſeaux qui deſcendoient de la Montagne, & d'occuper une partie de leurs Canots à l'eſcorte des Convois. Olid ſe rendit enſuite à Cuyoacan, qu'il trouva auſſi ſans défenſe.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Cortez, aïant laiſſé à Sandoval le tems de s'avancer vers Iztacpalapa, ſe chargea de la principale attaque, qui étoit réſervée aux Brigantins. Il monta le plus leger, pour être en état de veiller ſur tous les Poſtes, & d'y porter du ſecours, accompagné de Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, & de Suchitl, Frere de ce Prince, jeune Homme plein d'eſprit & de feu, qui reçut le Baptême, après la Conquête, ſous le nom de Dom Charles. Les treize Brigantins furent rangés ſur une ſeule ligne, parés de tout ce qui pouvoit ſervir à leur donner de l'éclat. Le deſſein du Général étoit de s'avancer d'abord vers Mexico, pour s'y faire voir trion-

Cortez ſe préſente devant Mexico avec les Brigantins.

FERNAND CORTEZ. 1521.

phant & maître absolu du Lac. Ensuite il se proposoit de rabbatre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui causoit d'autant plus d'inquiétude, que ce brave Capitaine étoit sans Barques & pouvoit trouver beaucoup d'obstacle dans la partie basse de la Ville, qui servoit continuellement de retraite aux Canots des Mexiquains. En prenant cette route avec toute sa Flotte, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite Isle, qui n'étoit qu'un Rocher, mais dont le sommet étoit occupé par un Château assez spacieux, d'où les Mexiquains, qui le gardoient, chargerent les Espagnols d'injures & de menaces, comme d'un Poste qu'ils croïoient à couvert de toute insulte. Il jugea que cette insolence ne devoit pas demeurer sans punition, sur tout à la vue de la Capitale, dont les terrasses & les Balcons étoient couverts d'une multitude d'Habitans, qui observoient les premiers exploits des Brigantins. Cent cinquante Espagnols, à la tête desquels il descendit dans l'Isle, monterent au Château par deux sentiers, & l'attaquerent si vivement, qu'après avoir fait main basse sur une partie de la Garnison, ils forcerent le reste de se sauver à la nage.

Il force un Château à la tête de ses gens.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Les treize Brigantins sont attaqués par quatre mille Canots.

Cet exploit, qui les avoit retardés, fit naître un incident auquel ils s'attendoient peu, & qui changea toutes les mesures du Général. On vit sortir de la Capitale un grand nombre de Canots, dont les premiers s'avancerent d'abord avec lenteur, pour attendre ceux qui les suivoient à la file. On n'en avoit pas compté plus de cinq cens, à la premiere vue ; mais lorsqu'ils eurent commencé à s'étendre, avec ceux qui s'y joignirent bientôt de tous les lieux voisins, on ne douta point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce spectacle, relevé par le mouvement des rames & par l'éclat des plumes & des armes, parut magnifique & terrible aux yeux des Espagnols, qui voioient le Lac comme abîmé tout-d'un-coup devant eux, & changé dans une Plaine, où l'eau ne paroissoit plus, sous tant d'Hommes & de Bâtimens qui la couvroient.

Cortez, sans marquer la moindre émotion, & plein de confiance à la force de ses Brigantins, se hâta de les former en demi-lune, pour faire un plus grand front à l'Ennemi, & combattre avec plus de liberté. Il s'avança, dans cet ordre, contre les Canots des Mexiquains. A quelque distance,

FERNAND CORTEZ. 1521.

il fit prendre quelques momens de repos à ſes Rameurs, avec ordre de fondre enſuite à toutes rames dans le gros de la Flotte ennemie. Un calme, qui s'étoit ſoutenu tout le jour, n'avoit pas ceſſé de donner de l'exercice à leurs bras; & les Mexiquains, dans la vue apparemment de reprendre auſſi des forces, firent la même manœuvre. Mais la Fortune, qui s'étoit déclarée tant de fois en faveur des Eſpagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les Brigantins, pouſſés par les voiles & les rames, tomberent impétueuſement ſur cette foule épaiſſe de Canots, & commencerent un fracas qui ſe conçoit mieux qu'on ne peut le repréſenter. L'artillerie, les arquebuſes & les arbalêtes, qui tiroient ſans perdre un ſeul coup, les piques, qui faiſoient une expédition terrible au paſſage, la fumée que le vent portoit devant la Flotte, & qui obligeoit les Ennemis de tourner la tête pour s'en défendre, le ſeul choc des Brigantins, qui couloit à fond autant de Canots qu'ils en rencontroient, ou qui les briſoit en pieces, enfin tous les avantages que la faveur du vent joignoit à la valeur des Eſpagnols leur aſſurerent bientôt la victoire, avec auſſi peu de perte que de

Ils en détruiſent un grand nombre.

danger. Quelques centaines de Canots, remplis de Nobles, se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur ; mais tout le reste ne fut qu'une affreuse confusion, entre des Malheureux qui se précipitoient les uns sur les autres, & qui se renversoient mutuellement dans leur fuite. Il en périt un fort grand nombre ; & les débris de leur Flotte furent poursuivis à coups de canon & d'arquebuse jusqu'à l'entrée de Mexico (50). FERNAND CORTEZ. 1521.

Une Victoire de cette importance rendit les Espagnols maîtres de la Navigation. Cortez retourna le soir à Tezcuco, pour y faire passer la nuit aux Vainqueurs ; & le lendemain, à la pointe du jour, il tourna ses voiles vers Iztacpalapa : mais, dans cette route, il rencontra un corps de Canots, qui ramoient avec beaucoup de vitesse, du côté de Cuyoacan. Ses allarmes pour d'Olid l'aïant fait voler à son secours, il le trouva sur la Digue, réduit à combattre de front, contre les Mexiquains qui la défendoient, & des deux côtés, contre les Canots qui venoient d'arriver. La nécessité avoit donné, à ces Barbares, des lumieres qu'ils ne pouvoient tirer de l'Art de la Guerre, pour Hasards qui conduisent Cortez jusqu'au dernier Pont de la Chaussée.

(50) *Ibid.* pages 495 & précédentes

FERNAND CORTEZ. 1521.

la défense de leurs Chaussées. Ils avoient levé les Ponts jusqu'à la Ville, surtout dans les lieux où les courans du grand Lac perdoient leur force, en passant dans l'autre. Ils tenoient des planches & des claies prêtes, pour s'en servir à traverser ces vuides ; & derriere l'espace, ils avoient élevé des tranchées, pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes sur les trois Chaussées, on avoit pris des mesures communes, pour détruire un ouvrage qui n'avoit de redoutable que sa situation. Les arquebuses & les arbalêtes faisoient disparoître ceux qui se montroient sur la tranchée, pendant qu'on faisoit passer de main en main des fascines, pour combler le fossé ; après quoi, l'on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui ouvroit le passage, & les débris d'une fortification servoient à remplir le fossé de l'autre. D'Olid s'étoit saisi de la premiere, lorsque les Canots Mexiquains étoient arrivés ; & cette attaque imprévue commençoit à lui causer de l'embarras : mais à peine eurent-ils découvert les Brigantins qu'ils prirent la fuite. Cortez, excité par les progrès du travail, le fit pousser jusqu'au jour suivant ; & d'Olid se trouva le matin au dernier

Pont, qui donnoit un passage dans Mexico. FERNAND CORTEZ. 1521.

On le trouva fortifié de remparts, plus hauts & plus épais que ceux qu'on avoit renversés. Les rues, qu'on découvroit facilement, étoient coupées d'un grand nombre de tranchées, & gardées par tant de Trouppes, qu'il y avoit peu de prudence à risquer l'attaque. Mais Cortez, se voïant engagé sans l'avoir prévu, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclat. Non-seulement, il fit une décharge de toute son artillerie, dont le ravage fut terrible dans la foule des Habitans, qui s'étoient rassemblés de toutes parts; mais en même tems, d'Olid, aïant rompu les fortifications & comblé le fossé, chargea ceux qui les défendoient, & gagna bientôt assez de terrein avec son Avant garde, pour donner le tems aux Alliés, qu'il avoit à sa suite, de se mettre en bataille sur le Quai. Les Mexiquains accoururent au secours de leurs Ponts, & firent une longue résistance; mais Cortez, sautant à terre avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux Ennemis, il se vit maître

Cortez pousse les Ennemis jusques dans les rues de Mexico.

FERNAND CORTEZ. 1521.

de l'entrée d'une des principales rues. Les Fuiards s'étoient jettés dans un Temple peu éloigné, dont ils couvroient les dégrés & les Tours, & d'où ils le défioient par leurs cris. L'indignation de leur voir joindre tant d'insolence à leur lâcheté lui fit prendre la résolution de les forcer dans ce Poste. Il se fit amener, des Brigantins, quatre de ses meilleures pieces, dont le premier fracas mit les Mexiquains en fuite & lui assura la possession du Temple. Toutes les Idoles furent jettées au feu, & leurs flammes servirent comme de lustre à la Victoire (51).

Il se saisit d'un Temple & brûle les Idoles.

La joie de se revoir dans Mexico faisoit souhaiter au Général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses Troupes, mais de se fortifier dans ce Poste, pour resserrer les Ennemis, & pour y former sa principale attaque. Ses Officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, surtout en faveur de Sandoval & d'Alvarado, dont on ignoroit la situation. D'Olid retourna le soir à Cuyoacan, sous l'escorte des Brigantins, qui ôte-

(51) *Ibid.* pages 501 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

rent aux Ennemis la hardieſſe de l'inquiéter dans ſa marche. Le Général ſe rendit le lendemain à Iztacpalapa, & trouva Sandoval, en effet, dans le beſoin du plus prompt ſecours. Il s'étoit emparé de la partie de la Ville qui étoit ſur la Digue; mais ſe voïant incommodé par les Canots des Ennemis, qui étoient demeurés maîtres de la partie baſſe & qui ne ceſſoient pas leurs attaques, il avoit entrepris, le même jour, de s'établir dans quelques édifices, d'où ſon artillerie pouvoit les écarter. Il avoit paſſé le Canal, à l'aide de pluſieurs faſcines; & depuis quelques heures, il s'étoit logé dans ce Poſte, avec une partie de ſes Eſpagnols. A peine y étoit-il entré, qu'une multitude de Canots, qui ſe tenoient en embuſcade, s'étoient avancés autour de lui; & jettant à l'eau des Plongeurs, qui avoient écarté les faſcines, non-ſeulement ils avoient coupé le paſſage au reſte de ſa Troupe, mais ils le tenoient lui-même aſſiégé de toutes parts, & dans l'impoſſibilité de faire ſa retraite. Son embarras ne pouvoit être plus preſſant, lorſque Cortez arrivant à pleines voiles découvrit cette foule de Canots, qui occupoient tous les Canaux de la

FERNAND CORTEZ. 1521.

baſſe Ville. Il fit jouer ſon artillerie avec tant de ſuccès, qu'il ne fut pas long-tems à les diſſiper ; & les Mexiquains furent ſi maltraités dans cette occaſion, qu'ils commencerent, ſuivant Solis (52), à remarquer l'affoibliſſement de leurs forces. On fit un butin conſidérable, dans la partie de la Ville qu'ils avoient occupée. Mais la vue d'une retraite ſi favorable aux Canots perſuada Cortez, que ſans la ruiner entierement il ſeroit impoſſible de tirer le moindre avantage de cette Chauſſée ; & tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la réſolution d'abandonner ce Poſte, & de faire paſſer Sandoval avec ſes Trouppes à celui de Tepeaquilla, où la digue étoit moins large & moins commode, mais plus utile au deſſein de couper à la Capitale les vivres dont elle commençoit à manquer. Cet ordre fut exécuté auſſi-tôt à la vue des Brigantins, qui eſcorterent Sandoval juſqu'au nouveau Poſte, où il ſe logea ſans réſiſtance.

Sandoval prend poſte à Tepeaquilla.

Le Général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui étoit chargé de cette attaque, l'avoit pouſſée avec divers ſuccès, en détruiſant des

(52) Page 504.

remparts, en comblant des fossés, & s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premieres maisons de Mexico; mais il y avoit perdu plusieurs Espagnols, & ses avantages ne compensoient point cette perte. Le chagrin que Cortez en ressentit lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'étoit renfermé jusqu'alors répondoient mal à son projet, & qu'un Siége qui se réduisoit à des attaques & des retraites, exposoit inutilement ses Soldats & sa réputation. Ces tranchées, que les Mexiquains relevoient, sans cesse, & la persécution continuelle de leurs Canots, lui parurent deux obstacles qui demandoient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le tems de rassembler ou de faire construire lui même une Flotte de Canots, avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du Lac. Ses Alliés reçurent ordre de lui envoïer tous les Canots qu'ils avoient en réserve; pendant que de son côté il en fit bâtir un grand nombre à Tezcuco : & dans l'espace de quelques jours, il en forma un gros redoutable, qu'il remplit d'Indiens, sous des Capitaines de leur Nation. Il les divisa en trois Escadres,

FERDINAND CORTEZ. 1521.

Nouvelles mesures de Cortez.

Il fait une Flotte de Canots.

FERNAND CORTEZ. 1521.

dont chacune devoit être soutenue de quatre Brigantins ; l'une pour Sandoval, l'autre pour Alvarado, & la troisieme pour la conduire lui-même à d'Olid. Aussi-tôt, les attaques furent reprises avec plus d'ordre & de facilité. On fit, nuit & jour, des rondes sur le Lac, par arrêter les sorties des Mexiquains. Leurs Canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer ; ou du moins on enleva ceux qui tenterent de passer avec des vivres & de l'eau. D'Olid, Alvarado & Sandoval s'avancerent en peu de tems jusqu'aux Fauxbourgs de Mexico, & la face du Siége fut changée par ces heureuses expéditions (53).

Adresse étonnante des Mexiquains.

Cependant la diligence & l'industrie ne manquerent point aux Assiégés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour tenir les Espagnols en allarme, & les fatiguer par l'inquiétude & les veilles. Ensuite ils envoïerent, par de longs détours, des Canots chargés de Pionniers, qui traversant directement le Lac pendant qu'on étoit attentif à ceux qu'on entendoit sortir de la Ville, venoient nétoïer, dans un instant, les fossés qu'on avoit eu beaucoup de peine à combler. Mais rien ne fait tant

(53) *Ibid.* pages 508 & précédentes.

d'honneur à leur adreſſe, qu'un ſtratagême qu'ils imaginerent contre les Brigantins. Ils conſtruiſirent, dans la Villé, trente grandes Barques, renforcées de groſſes planches, pour s'en faire comme un rempart, derriere lequel ils pouvoient être à couvert. Une nuit fort obſcure fut celle qu'ils choiſirent, pour aller ſe poſter dans quelques endroits couverts de grands roſeaux, au travers deſquels la vue ne pouvoit pénétrer. Ils y enfoncerent quantité de gros pieux, qui s'élevoient à fleur d'eau, & dont le ſeul choc étoit capable de nuire aux plus grands Vaiſſeaux. Leur eſpérance étoit d'attirer, dans cette forêt de roſeaux & de pieux, quelques-uns des Brigantins, qui alloient ſucceſſivement en courſe. Ils avoient préparé trois ou quatre Canots chargés de vivres, pour les faire ſervir d'amorce. En effet, deux des quatre Brigantins de Sandoval donnerent dans le piége, ſous le commandement de Pierre de Barba & de Jean Portillo. La vue des Canots qui ſe préſenterent fort habilement & qui feignirent de prendre la fuite, excita ſi vivement les Eſpagnols, que s'élançant vers les roſeaux, à force de rames, ils donnerent au travers des pieux. En mê-

FERNAND CORTEZ. 1521.

FERNAND CORTEZ. 1521.

me tems, les Mexiquains parurent dans leurs Barques, & vinrent à la charge avec une réſolution déſeſperée. Barba & Portillo ſentirent la grandeur du danger. Ils voïoient les Brigantins comme immobiles; & le ſeul effort des rames ne pouvoit les tirer de cette ſituation. Ils prirent le parti de ſoutenir le combat, pour occuper les Ennemis; pendant qu'ils firent deſcendre quelques Plongeurs, qui écarterent ou couperent les pieux à force de bras & de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de ſe remuer les mit en état de faire jouer leur artillerie, & les Barques n'y reſiſterent pas long-tems; mais la perte fut extrême pour les Eſpagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut pluſieurs coups de fleches, dont il mourut peu de jours après; & peu de leurs gens échapperent ſans bleſſures. Cortez, furieux de cette diſgrace, ne perdit pas un moment pour vanger deux Officiers qu'il aimoit. Les Mexiquains, avec une folle ſimplicité qui répondoit mal à leur invention, s'imaginerent que leurs Ennemis pourroient donner deux fois dans le même piége. Après avoir réparé leurs Barques, ils reprirent leur poſte entre les roſeaux. Le Général,

Vangeance de Cortez.

averti de ce mouvement, n'emploïa contr'eux que leur propre ruſe : c'eſt-à-dire, qu'aïant envoié à la file ſix Brigantins, qui ſe poſterent la nuit ſuivante dans un autre lieu couvert de roſeaux, il engagea le combat avec tant de ſuccès, qu'il détruiſit preſqu'entierement les trente Barques (54). FERNAND CORTEZ. 1521.

On eut, dans le même tems, divers avis de ce qui ſe paſſoit à Mexico, par les Priſonniers qu'on faiſoit continuellement aux attaques ; & le Général, apprenant que la ſoif & la faim commençoient à preſſer les Habitans, apporta plus de ſoin que jamais à leur couper les vivres. Mais, pour donner un nouvel éclat à la juſtice de ſes armes, il rendit la liberté à deux ou trois des principaux Priſonniers, en les chargeant de dire à l'Empereur qu'il lui offroit la paix, avec promeſſe de ne rien entreprendre ſur ſa Couronne, à la ſeule condition qu'il s'engageât à reconnoître la Souveraineté du Roi d'Eſpagne, dont les droits étoient fondés, entre les Mexiquains, ſur leur tradition & l'autorité de leurs Ancêtres. D'autres Priſonniers rapporterent que Guatimozin avoit reçu cette propoſition ſans orgueil, & qu'aïant aſſemblé tous Il offre encore la paix aux Mexiquains.

(54) *Ibid.* pages 514 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ſes Caciques, il leur avoit repréſenté le miſérable état de la Ville, avec des témoignages d'attendriſſement qui ſembloient marquer de l'inclination pour la paix. Tout le Conſeil étoit entré dans les mêmes ſentimens; à l'exception des Sacrificateurs, qui les avoient combattus avec la derniere opiniâtreté, en feignant que leurs Idoles leur promettoient la Victoire. Le reſpect, dont ils étoient en poſſeſſion, avoit ramené tous les Caciques à leur avis; & l'Empereur, pouſſé du même eſprit, malgré divers préſages par leſquels il croïoit ſa ruine annoncée, avoit fait publier qu'il puniroit de mort ceux qui auroient la hardieſſe de lui propoſer la paix (55).

Elle eſt rejettée.

Triple attaque des Eſpagnols contre Mexico.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette réſolution, qu'il entreprit d'attaquer en même tems Mexico par les trois Chauſſées, & de porter le fer & le feu juſqu'au Palais Impérial. Après avoir envoïé ſes ordres aux Poſtes de Sandoval & d'Alvarado, il ſe mit avec d'Olid à la tête des Trouppes de Cuyoacan. Les Ennemis avoient r'ouvert leurs foſſés, & élevé les autres fortifications de la Digue: mais l'artillerie des cinq Brigantins de ce

(55) *Ibid.* page 516.

Poſte rompit aiſément de ſi foibles remparts, tandis que les Trouppes de terre combloient les foſſés. Ainſi Cortez trouva d'abord peu d'obſtacles. Mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature, près du dernier Pont qui touchoit au Quai de la Ville. Les Mexiquains avoient coupé la Chauſſée, dans un eſpace d'environ ſoixante piés de longueur; ce qui avoit ſervi à rendre l'eau plus haute & plus groſſe vers les Quais. Le bord, du côté de la Ville, ſe trouvoit fortifié de deux ou trois rangs de poutres & de groſſes planches, liées par des traverſes & de longues chevilles; & cette redoutable barriere étoit défendue par une multidude innombrable de ſoldats. Cependant quelques décharges de l'artillerie la renverſerent, avec un fracas, qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexiquains. Les plus avancés, ſe voyant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme & le bruit les effraïoient autant que l'exécution dont ils avoient été témoins, reculerent ſur ceux qui les ſuivoient; & les forcerent de rentrer avec eux dans la Ville. Le Quai ſe trouvant nettoïé dans un inſtant, Cortez fit approcher les Brigantins & les Canots

FERNAND CORTEZ. 1521.

Obſtacle qu'ils ont à vaincre.

FERNAND CORTEZ. 1521.

de ſes Alliés, pour gagner la terre avec ſes Trouppes. Il fit paſſer ſa Cavalerie par la même voie. Trois pieces d'artillerie, qu'il fit débarquer, lui parurent ſuffire à ſon entrepriſe.

Imprudence funeſte aux Eſpagnols.

Avant que d'aller aux Ennemis, qui ſe montroient encore derriere quelques tranchées, il chargea Julien Alderete d'emploïer tous ſes ſoins à réparer l'eſpace rompu de la Chauſſée, ſous la protection des Brigantins, qui continuoient de border le Quai. Le combat aiant commencé dans les premieres rues, Alderete, échauffé par le bruit des armes, & craignant peut-être que l'emploi de combler & de garder un foſſé ne fît tort à ſa gloire, tandis qu'il voioit ſes Compagnons aux mains, ſe laiſſa tranſporter par une ardeur indiſcrete. Toute la Trouppe qu'il commandoit le ſuivit au combat, & ce foſſé, qu'on n'avoit pû traverſer en arrivant, fut abandonné avec une imprudence qui coûta cher aux Eſpagnols. Les Mexiquains ſoutinrent les premieres attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte; & le danger devint beaucoup plus grand, lorſqu'après être entré dans les rues, on eut à ſe garantir des traits & des pierres

qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Mais, dans la plus vive chaleur de l'action, Cortez crut s'appercevoir que celle des Ennemis se relâchoit; & ce changement parut venir de quelque nouvel ordre, qui leur fit abandonner le terrein, avec la derniere précipitation. C'étoit assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour étoit avancé, & les Espagnols n'avoient que le tems de retourner à leur Quartier. Cortez, qui ne pouvoit encore penser à s'établir dans la Ville, & qui n'avoit eu dessein que d'y répandre la terreur donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des Ennemis, pour faire abbatre & brûler les Maisons voisines du Quai, d'où il ne vouloit plus que leurs traits & leurs pierres pûssent l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci, dans la suite, du motif qui avoit fait disparoître les Mexiquains; & l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avoit appris que la grande ouverture de la Digue étoit abandonnée; & sur cet avis il avoit fait ordonner à ses Capitaines de se retirer avec leurs Trouppes, pour retourner vers le Quai, par d'autres rues, & pour charger les

FERNAND CORTEZ, 1521.

Ils sont fort maltraités en repassant la Digue.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Eſpagnols à leur paſſage. Auſſi Cortez n'eut-il pas plûtôt tourné le dos à la Ville, que ſes oreilles furent frappées par le ſon lugubre d'un inſtrument qui portoit le nom de Tocſin ſacré, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de le ſonner, pour annoncer la guerre, & pour animer le cœur des Mexiquains à la défenſe de leurs Dieux. On entendit auſſi-tôt d'effroïables cris, & les Eſpagnols qui compoſoient l'Arriere-garde, virent tomber ſur eux des légions d'Ennemis.

Sanglant déſordre.

Les Arquebuſiers firent tête, & Cortez, ſuivi des Cavaliers, repouſſa les premiers efforts de cette impétueuſe attaque. Mais, n'étant inſtruit qu'alors de l'indiſcrétion d'Alderete, il tenta inutilement de rallier ſes Troupes & de les former en Bataillons. Ses ordres furent mal entendus ou peu reſpectés. Les Indiens, qu'il avoit fait marcher vers la Digue, ſe précipiterent confuſément dans l'ouverture. Les uns paſſoient ſur les Brigantins & dans les Canots; les autres, en plus grand nombre, ſe jetterent dans l'eau, où ils trouvoient des troupes de Nageurs Mexiquains, qui les perçoient de leurs dards, ou qui les étouffoient au fond du Lac. Cortez ſoutenoit en-

core ces Furieux, qui continuoient de le preſſer ; mais ſon Cheval aïant été tué ſous lui, il ſe vit forcé, pour conſerver ſa vie, d'accepter l'offre de François Guzman, qui lui préſenta le ſien, & de ſe retirer vers les Brigantins, ſur leſquels il arriva couvert de ſang & de plaies. Cette généreuſe action coûta la liberté à Guzman. Quarante Eſpagnols furent enlevés comme lui par les Mexiquains, & tous les autres revinrent dangereuſement bleſſés. On perdit mille Tlaſcalans, & la meilleure des trois pieces d'artillerie.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Perte des Eſpagnols.

Le chagrin du Général fut plus dangereux pour ſa vie, que la multitude de ſes bleſſures. Il ne pouvoit ſe conſoler de la perte de Guzman & des quarante autres Eſpagnols. Alderete, pénétré de douleur, à la vue de tant de maux qu'on ne pouvoit reprocher qu'à lui, offrit ſa tête pour l'expiation de ſon crime. Il reçut une vive réprimande aux yeux de toute l'Armée ; mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple, qui ne lui parut propre qu'à décourager ſes plus braves Guerriers. Son affliction redoubla le jour ſuivant, lorſqu'il apprit qu'Alvarado & Sandoval avoient perdu vingt Eſpagnols (56)

(56) On ſuit Diaz. Herrera ſe contente de

FERNAND CORTEZ. 1521.

dans leurs attaques ; & tous les avantages, qu'ils y avoient remportés, lui parurent un foible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques. On se réduisit à serrer plus étroitement la Place, pour couper le passage des vivres, pendant les soins qu'on étoit obligé de donner à la guérison des Blessés (57).

Autre perte du côté de Sandoval & d'Alvarado.

Réjouissances des Mexiquains. Ils sacrifient les Prisonniers Espagnols.

Les Mexiquains célebrerent leur Victoire avec des transports de joie. Tous les Quartiers de la Ville furent éclairés, pendant la nuit, par de grands feux. On entendit le son des instrumens militaires, qui se répondoient en différens chœurs ; & les Temples jettant

dire que Cortez perdit ce jour là soixante Espagnols.

(57) Tous les Historiens rapportent qu'on employa dans cette occasion une pratique qu'ils reconnoissent contraire aux principes de la Religion, mais qui est quelquefois permise, suivant Solis, lorsqu'elle est employée par de bons motifs. On ne peut croire, ajoûte-t'il pour la justifier ici, que le Démon concourut à guérir les Espagnols, qui ne s'occupoient qu'à lui faire la guerre. Il étoit question d'un peu d'huile & de quelques versets de l'Ecriture Sainte, seul moien par lequel on guérissoit les plaies en fort peu de tems. C'est ce que le Peuple appelle en Espagne *curar por Ensalmo*, & en France, *guerir du Secret*. Diaz, qui avoit été témoin de ces merveilleuses opérations, les attribue à un Soldat, nommé Jean *Catalano*. Herrera prétend qu'on en fut redevable à une Femme Espagnole, nommée Isabelle *Rodriguez*. Solis se déclare pour le premier. Un auteur concilie tout, en disant que le remede fut donné par une Femme & employé par un Soldat.

un éclat particulier, qui paroiſſoit accompagner quelque cérémonie barbare, on ne douta point que cet appareil ne regardât les Priſonniers Eſpagnols, & qu'ils ne fuſſent ſacrifiés cette nuit aux Dieux de l'Empire. Quelques Soldats, qui s'avancerent vers le Quai dans des Canots, crurent entendre les cris de ces malheureuſes Victimes, & reconnoître même ceux qui les pouſſoient. » Pitoïable ſpectacle, s'écrie Solis, » qui frappa peut-être leur imagination plus que leurs oreilles & leurs » yeux; mais ſi funeſte & ſi ſenſible, » que Cortez, & tous ceux qui ſe » trouverent près de lui, ne purent » entendre ce récit ſans verſer des larmes (58).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Guatimozin tira plus heureuſement, de ſon propre fond, un artifice dont le même Hiſtorien juge que le plus grand Capitaine auroit pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué dans ſa retraite; & cette idée n'eut pas peu de force pour inſpirer un nouveau courage au Peuple, avec l'eſpérance de ſe voir promptement délivrés. Les têtes des Eſpagnols ſacrifiés furent envoïées dans toutes les Villes voiſines, comme des témoignages ſen-

Artifices de l'Empereur & ſes effets.

(58) Solis, Liv. 5. page 526.

FERNAND CORTEZ. 1521.

sibles d'une Victoire qui devoit les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le Dieu des Armes, principale Idole du Mexique, adouci par le sang des Victimes Espagnoles, avoit annoncé à l'Empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours, & que tous ceux qui mépriseroient cet avis périroient dans l'intervalle (59). Guatimozin hasardoit cette imposture, dans la confiance qu'il avoit à ses derniers avantages; & se persuadant, en effet, que la faveur de ses Dieux avoit commencé à se déclarer pour lui, il eut l'adresse d'introduire, dans le Camp des Alliés de Cortez, plusieurs Emissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les oracles du Dieu des Armes avoient une réputation si bien établie dans toutes ces Contrées, que les Indiens des différentes Nations étoient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination, jusqu'à les déterminer aussi-tôt à quitter les Espagnols; & dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs Quartiers se trouverent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogerent avec le même désordre, à l'exception de quelques No-

Cortez est abandonné de ses Alliés.

(59) *Ibid.* pages 27 & 28.

bles,

bles, sur lesquels la crainte n'agissoit pas moins, mais qui sembloient préférer l'honneur à la vie. Cortez, allarmé d'un incident qui entraînoit la ruine de son entreprise, jugea le remede d'autant plus difficile qu'il ne connoissoit point encore la nature du mal. Mais après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les Déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considerer que ce délai ne changeroit rien à leur sort, & les assurant d'ailleurs qu'ils regretteroient de s'être laissés tromper par de fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans les lieux où ils s'étoient arrêtés; & reconnoissant enfin leur illusion, ils revinrent à l'Armée, avec ce renouvellement de hardiesse & de confiance, qui succede ordinairement à la crainte. Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, avoit envoié, aux Trouppes de sa Nation, le Prince son Frere, qui les ramena le huitiéme jour, avec de nouvelles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans, retenus par la crainte de leur Sénat, autant que par les représentations de Cortez, ne s'étoient pas beaucoup éloignés; mais la

FERNAND CORTEZ. 1521.

Comment il les appelle.

FERNAND CORTEZ. 1521.

honte étoit capable de retarder leur retour, lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur République envoïoit à Cortez. Ils s'unirent à ce corps, pour venir reprendre leur Quartier; & le Général, feignant de confondre les Fugitifs, avec ceux dont il devoit louer le zele, affecta de leur faire le même accueil.

Il se voit deux cens mille Hommes sous ses ordres. Jonction des Otomies.

Ces Recrues qui augmentoient considérablement les forces des Espagnols, & les honteuses ressources de l'Empereur, qui trahissoient sa foiblesse & son embarras, porterent quelques Nations neutres, à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies; Montagnards féroces, qui conservoient leur liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité & la misere n'avoient jamais tenté les Mexiquains d'en entreprendre la conquête. Ils avoient toujours été rebelles à l'Empire, sans autre motif que leur aversion pour le faste & la molleſſe. On ne nous apprend point quel nombre de Trouppes ils amenerent aux Espagnols; mais Cortez se vit encore une fois à la tête de deux cens mille Hommes, & passa, suivant l'expression de Solis, d'une furieuse tempête au plus agréable calme (60).

(60) *Ibidem*, page 531.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Murmures du Peuple de Mexico.

Les Mexiquains n'étoient pas demeurés dans l'inaction, pendant que leurs Ennemis avoient suspendu les hostilités. Ils avoient fait de fréquentes sorties, la nuit & le jour; sans causer à la vérité beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des Brigantins étoit un rempart assuré contre les Canots. On apprit, de leurs derniers Prisonniers, que la rareté des vivres augmentant dans la Ville, les murmures du Peuple & des Soldats commençoient également à s'y faire entendre; que la malignité de l'eau du Lac, à laquelle on étoit réduit, y faisoit périr beaucoup de monde, & que le peu de vivres qu'on y recevoit, par quelques Canots qui échappoient aux Brigantins, étant partagé entre les Grands, c'étoit un nouveau sujet d'impatience pour ce Peuple, dont les cris alloient souvent jusqu'à faire trembler l'Empereur pour sa sûreté. Cortez assembla tous ses Officiers, pour déliberer sur ces avis. Toutes les opinions se réunirent, non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celles des trois Chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la Ville, & la résolution de s'y maintenir. Les Corps des trois Postes reçurent ordre de s'a-

FERNAND CORTEZ. 1521.

vancer, à toutes sortes de risques, jusqu'à la grande Place, qui se nommoit *Tlateluco*, pour s'y joindre, & pousser leurs attaques suivant l'occasion.

Les Espagnols parviennent à se loger dans Mexico.

Après avoir fait une abondante provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des Trouppes dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent de leurs Quartiers, à la premiere clarté du jour. Chacun étoit soutenu par ses Brigantins & ses Canors. Ils trouverent les trois Chaussées en défense, les Ponts levés, les fossés ouverts, avec un aussi grand nombre d'Ennemis, que si la guerre eût commencé de ce jour. On apporta les mêmes soins à surmonter les mêmes obstacles; & les trois Corps arriverent presqu'en même-tems à la Ville. On s'avança facilement jusqu'à l'entrée des rues, où les Maisons étoient ruinées. Les Ennemis, désespérant de se soutenir dans ce Poste, sembloient avoir remis leur défense aux fenêtres & aux terrasses. Mais les Espagnols n'emploïerent ce premier jour qu'à faire des logemens & à se retrancher dans les ruines des maisons, avec le soin d'établir leur sûreté par des Sentinelles & des Corps avancés (61).

(61) Solis, Liv. 5, Chap. 14.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Cette conduite jetta les Mexiquains dans la consternation. Elle rompoit les mesures qu'ils avoient prises pour charger l'Ennemi dans sa retraite ; & la naissance d'un mal imprévu leur fit mettre beaucoup de précipitation dans les remedes. Tous les Caciques s'assemblerent au Palais impérial. Ils supplierent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns, ne pensant qu'à la sûreté de leur Maître, demandoient qu'il abandonnât la Ville. D'autres vouloient fortifier son Palais ; & quelques-uns proposerent de déloger les Espagnols, des Postes dont ils s'étoient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis, & prit la résolution de mourir au milieu de ses Sujets. Il donna ordre que toutes les Trouppes de la Ville fussent prêtes, le lendemain, à fondre sur les Ennemis. Elles s'avancerent, à la pointe du jour, vers les trois Quartiers Espagnols, où l'on étoit déja informé de leur mouvement. L'artillerie & les arquebuses, qui avoient été disposées sur toutes les avenues, en abbatirent un si grand nombre, que tous les autres, perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur Maître, ne penserent qu'à se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols, qu'ils s'a-

Confusion dans le Conseil de l'Empereur.

Vaine attaque des Mexiquains.

FERNAND CORTEZ. 1521.

vancerent l'épée à la main ; & sans autre fatigue que celle de pousser des Ennemis qui ne cessoient pas de reculer, ils se logerent plus avantageusement pour la nuit suivante.

D'autres difficultés les attendoient. Ils se virent obligés d'avancer pas à pas, en ruinant les Maisons, & de combler une infinité de tranchées, que les Ennemis avoient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégea le tems. Dans l'espace de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vue du Tlateluco, par différens chemins, dont cette Place étoit comme le centre. La division d'Alvarado fut la premiere qui s'y établit, après avoir chassé quelques Bataillons que les Ennemis y avoient rassemblés. On découvroit, à peu de distance, un grand Temple, dont les Tours & les dégrés étoient occupés par une foule de Mexiquains. Alvarado, ne voulant rien laisser derriere soi, fit avancer quelques Compagnies, qui nettoierent facilement ce Poste, tandis qu'il mit le reste de ses Trouppes en bataille, dans la Place, pour y faire un logement. La précaution, qu'il eut en même tems, d'ordonner qu'on fit de la fumée au sommet du Temple, ne servit pas

Les Espagnols avancent jusqu'au centre de Mexico.

FERNAND CORTEZ. 1521.

moins à guider la marche des autres Capitaines, qu'à faire connoître la diligence & le succès de la sienne. Bientôt la Division d'Olid, commandée par Cortez même, arriva au même lieu; & la foule des Mexiquains, qui fuïoient devant elle, venant se jetter dans le Bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de piques & d'épées, qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuïoient devant Sandoval eurent le même sort; & la Division de ce Commandant ne tarda point à joindre les deux autres (62). Alors tous les Ennemis, qui occupoient les autres Places & les rues de communication, ne douterent point que le dessein des Espagnols, dont ils voïoient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'Empereur dans son Palais. Ils s'empresserent de courir à sa défense; & cette persuasion donna le tems au Général d'établir avantageusement tous ses Postes. On emploïa quelques Compagnies des Alliés à jetter les Morts dans les plus grands canaux; mais il fallut mettre des Commandans Espagnols à leur tête, pour les empêcher de se dérobber avec leur charge, & d'en faire ces abominables festins, qui étoient la derniere Fête de leur vic-

Carnage des Mexiquains.

Les Indiens alliés veulent manger leurs corps.

(62) *Ibid.* pages 538 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

toires (63). Cortez envoïa ordre, aux Officiers des Brigantins & des Canots, de courir inceſſamment d'une Digue à l'autre, & de lui donner avis de tous les mouvemens des Aſſiégés. Il diſtribua ſes Trouppes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur de cette diſpoſition, il leur promit le repos dont elles avoient beſoin pour la nuit. En effet, il ne fut troublé que par les ſupplications de pluſieurs trouppes d'Habitans, demi-morts de faim, qui s'approchoient ſans armes, pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils avoient été chaſſés des autres Quartiers, comme des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à Cortez, qu'il leur fournit quelques rafraîchiſſemens, pour leur donner la force d'aller chercher leur ſubſiſtance hors des murs (64).

Humanité de Cortez.

Le jour ſuivant fit découvrir un grand nombre de Mexiquains armés, dans les rues dont ils étoient encore en poſſeſſion; mais ils n'y étoient que pour couvrir divers ouvrages, par leſquels ils vouloient fortifier leur derniere retraite.

(63) Les Hiſtoriens remarquent qu'on ne pût arrêter tout-à-fait le mal, & qu'on diſſimula ce qu'il fut impoſſible d'empêcher.

(64) Solis, *ubi ſupra*, page 339.

Cortez, ne leur voïant aucune disposition à l'attaquer, suspendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il se flatta même de leur faire goûter de nouvelles propositions, dans une extrêmité qui devoit leur donner d'autant plus de confiance pour ses offres, qu'elles pouvoient leur faire connoître que son intention n'étoit pas de profiter de ses avantages pour les détruire. Il chargea de cette commission trois Prisonniers d'un nom connu; & vers le milieu du jour, il en conçut quelque espérance, lorsqu'il vit disparoître les Trouppes qui gardoient les rues.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Il offre encore la paix.

Le Quartier, où Guatimozin s'étoit retiré avec sa Noblesse & ses plus fideles Soldats, formoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac. L'autre, peu éloignée du Tlateluco, avoit été fortifiée d'une circonvallation de grosses planches, garnies de fascines & de pieux, & d'un profond fossé, qui coupoit toutes les rues voisines. Cortez, aïant passé la nuit suivante aussi tranquillement que la premiere, s'avança le lendemain dans les rues que les Ennemis avoient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications étoit couronnée d'une multitude innombrable

Situation du Quartier de l'Empereur.

Trêve de trois jours.

Evénemens qu'elle produit.

FERNAND CORTEZ. 1521.

de Soldats, mais avec quelques marques de paix, qui consistoient dans le silence de leurs instrumens militaires, & dans l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la portée des fleches, après avoir donné ordre, aux Espagnols qui le suivoient, de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexiquains baissérent leurs armes; & ce repos, qui fut accompagné du même silence, ne lui laissa aucun doute que ses ouvertures de paix, auxquelles il crut devoir l'attribuer, ne fussent agréables à toute la Nation. Il remarqua aussi leurs efforts pour cacher ce qu'ils souffroient de la faim, & pour faire connoître qu'ils ne manquoient ni de vivres, ni de résolution. Ils affectoient de manger publiquement, sur leurs terrasses, & de jetter leurs restes aux Habitans, qui tendoient les bras, de l'autre côté du fossé, pour recevoir ce misérable secours. Pendant trois jours, qui se passerent dans cette espece de trêve, plusieurs de leurs Capitaines sortirent de l'enceinte & vinrent défier les plus braves Espagnols. Leurs instances duroient peu, & la plûpart se hâtoient de repasser le fossé, lorsqu'on se disposoit à leur répondre. Mais ils se retiroient aussi contens de leur

Défis & combats particuliers.

bravade, qu'ils l'auroient été de la victoire (65).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Dans cet intervalle, le Conseil de l'Empereur n'avoit pas cessé de délibérer sur les propositions de Cortez, & la plûpart des Caciques avoient marqué du penchant pour la paix. Elle n'avoit trouvé d'opposition que de la part des Sacrificateurs, qui croïoient leur ruine attachée à l'alliance des Espa-

Les Sacrificateurs portent l'Empereur à la guerre.

(65) Il y eut néanmoins quelques combats particuliers, qui ne tournerent point à leur honneur. Diaz raconte qu'un de ces Avanturiers, armé de l'épée & du bouclier de quelque Espagnol qui avoit été sacrifié, s'approcha fort hardiment du Quartier de Cortez, & répéta plusieurs fois son défi avec beaucoup d'arrogance. Plusieurs Espagnols offrirent de se mesurer avec lui. Cortez l'a arrêta; & dans son indignation, il lui fit dire, par un Interprète, que s'il vouloit se faire accompagner de dix autres Mexiquains, on permettroit qu'un jeune Espagnol, qu'on lui montra, les combattit tous ensemble. Ce jeune Homme, âgé de seize ou dix-sept ans, étoit un Page de Cortez, & se nommoit Jean Nugnez de *Marcado*. Le Mexiquain parut irrité d'un langage si méprisant, & recommença ses bravades avec plus d'insolence. Alors, Marcado, qui crut que ce combat le regardoit, depuis que son Général l'avoit désigné, se déroba si légerement qu'on ne put le retenir. Il passa de même le fossé qui bordoit le Quartier; & chargeant le Mexiquain, avec autant de force que de courage, il le perça d'un coup qui le fit tomber mort à ses piés. Cette action, qui eut pour témoins, quantité d'Ennemis & d'Espagnols, lui attira les applaudissemens des deux Partis. Il revint aux piés de son Maître, avec l'épée & le bouclier du Vaincu. Cortez, charmé de sa valeur, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagnée si noblement.

FERNAND CORTEZ. 1521.

gnols. L'adreſſe, avec laquelle ils ſurent mêler les promeſſes & les menaces de leurs Dieux, fit prévaloir enfin le parti de la guerre; & l'Empereur déclara que ſon reſpect pour la Religion l'obligeoit de ſe rendre à leur avis: mais, avant que de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie de la Nobleſſe, avec tous les Canots qu'il avoit autour de lui, ſe rendiſſent dans une eſpece de Port que le Lac formoit derriere ſon Palais. C'étoit une reſſource qu'il ménageoit pour ſa retraite, ſi la fortune l'abandonnoit dans ſes derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confuſion, que les Capitaines des Brigantins s'apperçurent auſſi-tôt du mouvement qui ſe faiſoit ſur la Digue. Ils en informerent le Général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles meſures. Il dépêcha ſur le champ Sandoval, avec la qualité de Capitaine Général des Brigantins, & la commiſſion expreſſe d'aſſieger le Port avant la fin du jour. Enſuite, aïant diſpoſé ſes Trouppes au combat, il s'approcha des Fortifications, pour hâter la concluſion de la paix, par les menaces d'une ſanglante guerre.

Les Mexiquains avoient déja reçu l'ordre de ſe mettre en défenſe, & leurs

cris annoncerent la rupture du Traité. Ils se préparerent au combat avec beaucoup de résolution : mais les premiers coups de canon leur aïant fait connoître la foiblesse de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étoient menacés. On ne fut pas long-tems sans voir paroître quelques Drapeaux blancs, & sans entendre répéter, en Espagnol, le nom de Paix, qu'ils avoient appris à prononcer. Cortez leur fit déclarer, par ses Interprétes, qu'il étoit tems encore de prévenir l'effusion du sang, & qu'il écouteroit volontiers leurs propositions. Après cette assurance, quatre Ministres de l'Empereur se présenterent sur le bord du fossé, en habits qui répondoient à leur office. Ils saluerent les Espagnols, avec de profondes humiliations ; & s'adressant au Général, qui s'avança aussi sur le bord opposé, ils lui dirent que le puissant Guatimozin, leur Empereur, sensible aux miseres de son Peuple, les avoit nommés pour traiter de bonne foi ; qu'il souhaitoit la fin d'une guerre également funeste aux deux Partis, & qu'il n'attendoit que les explications du Général Espagnol pour lui envoïer les siennes. Cortez répondit que la paix étoit l'unique but de ses armes, & que malgré le pou-

FERNAND CORTEZ. 1521.

Négociation qui se forme au milieu des armes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

voir qu'il avoit d'emploïer la force contre ceux qui tardoient si long-tems à connoître la raison, il revenoit volontiers au Traité qu'on avoit rompu ; mais que pour abreger les difficultés, il lui paroissoit nécessaire que l'Empereur se laissât voir, accompagné, s'il le desiroit, de ses Ministres & de son Conseil ; que les Espagnols accepteroient toutes les conciliations qui ne blesseroient point l'autorité du Roi leur Maître ; & qu'ils engageoient leur parole, non-seulement de finir les hostilités, mais d'emploïer toutes leurs forces au service de l'Empereur du Mexique. Les Envoïés se retirerent avec toutes les apparences d'une vive satisfaction ; & Cortez se hâta d'envoïer ordre à Sandoval, de suspendre l'attaque du Port. Un quart d'heure après, les mêmes Officiers reparurent au bord du fossé, pour assurer le Général que l'Empereur viendroit le lendemain avec ses principaux Ministres ; & qu'aïant la paix fort à cœur, il ne se retireroit point sans l'avoir conclue (66).

L'Empereur trompe les Espagnols.

Cependant il ne pensoit qu'à faire traîner la négociation en longueur, pour se donner le tems d'embarquer ses richesses & d'assurer sa retraite. Ses

(66) Solis, Liv. 5. pages 546 & précédentes.

Envoïés revinrent à l'heure qu'ils avoient marquée ; mais ce fut pour donner avis qu'un accident, survenu à l'Empereur, ne lui permettoit de sortir que le jour d'après. Ensuite l'entrevue fut remise, sous prétexte d'ajuster quelques préliminaires de bienséance, & d'autres formalités. Quatre jours se passerent en vaines cérémonies : & l'Historien le plus déclaré pour Cortez convient qu'après tant d'expériences de la perfidie des Mexiquains, il se défia trop tard de leurs artifices. Le fond qu'il faisoit sur un engagement, auquel il croïoit Guatimozin forcé par sa situation, lui avoit fait prendre des mesures pour le recevoir avec éclat ; & ce soin paroît l'avoir occupé tout entier. Aussi n'apprit-il ce qui se passoit sur le Lac, qu'avec un transport de colere, & des menaces, par lesquelles il s'efforça, suivant Solis, de déguiser sa confusion. FERNAND CORTEZ. 1521.

Le matin du jour marqué pour la conclusion du Traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexiquains s'embarquoient à la hâte, sur les Canots qu'ils avoient rassemblés dans leur Port. Il en fit avertir aussitôt le Général ; tandis qu'assemblant ses Brigantins, qui étoient dispersés Il prend la fuite.

FERNAND CORTEZ. 1521.

en différens postes, il leur recommanda de se tenir prêts à tout évenement. Bien-tôt les Canots ennemis se mirent à la rame. Ils portoient la Noblesse Mexiquaine & les principaux Chefs des Trouppes de l'Empire, qui s'étoient déterminés à combattre les Brigantins, pour favoriser, au prix de leur sang, la fuite de l'Empereur. Leur dessein, après le succès de cette diversion, étoit de se disperser par autant de routes qu'ils avoient de Canots, & d'attendre le tems de la nuit pour le suivre. Ils exécuterent leur entrepriſe en vogant droit aux Brigantins, & les attaquerent avec tant de furie, que sans paroître effraiés du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancerent jusqu'à la portée de la pique & du sabre. Pendant qu'ils combattoient avec cet emportement, Sandoval observa que six ou sept grandes Barques s'éloignoient à force de rames. Il donna ordre à Garcie Holguin, qui commandoit le Brigantin le plus léger, de les suivre avec toute la diligence des rames & des voiles, & de les attaquer à toutes sortes de risques, mais moins pour les endommager que pour les prendre. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'aïant bientôt assez d'avantage pour

Réſolution de ſa Nobleſſe pour le ſauver.

tourner la proue, il tomba sur la premiere, qui paroissoit commander toutes les autres. Elles s'arrêterent comme de concert. Les Matelots Mexiquains haussérent leurs rames ; & ceux de la premiere Barque poussérent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols, qui commençoient à savoir quelques mots Mexiquains, crurent démêler qu'ils demandoient du respect pour la personne de l'Empereur. Leurs Soldats baissérent les armes ; & cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu : mais abordant la Barque, il s'y jetta, l'épée à la main, avec quelques Espagnols.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Il est pris par Garcie Holguin.

Guatimozin, qui étoit effectivement à bord, s'avança le premier ; & reconnoissant le Capitaine à la déférence qu'on avoit pour lui, il lui dit, d'un air assez noble, qu'il étoit son Prisonnier, & disposé à le suivre sans résistance ; mais qu'il le prioit de respecter l'Impératrice & les Femmes de sa suite. Il exhorta cette Princesse à la constance, par quelques mots qui ne furent point entendus. Ensuite, il lui donna la main pour monter dans le Brigantin ; & s'appercevant qu'Holguin regardoit les autres Barques avec quelque embarras,

Sa fermeté.

FERNAND CORTEZ. 1521.

il lui dit; soïez sans inquiétude : tous mes Sujets viendront mourir aux piés de leur Prince. En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laisserent tomber leurs armes; & se reconnoissant Prisonniers par devoir, ils suivirent tranquillement le Brigantin.

La guerre cesse aussi-tôt.

Sandoval continuoit de combattre, & s'appercevoit, à la résistance des Caciques, qu'ils étoient résolus de l'arrêter, aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner, aussi tôt qu'ils se crurent certains de la captivité de l'Empereur. Ils passerent, en un instant, de la surprise au désespoir; & les cris de guerre se changerent en gémissemens lamentables. Non-seulement ils prirent le parti de se rendre, mais la plûpart s'empresserent de passer sur les Brigantins, pour suivre la fortune de leur Maître. Holguin, qui avoit dépêché d'abord un Canot à Cortez, passa dans ce moment à la vue de Sandoval; & voulant conserver l'honneur de conduire son Prisonnier au Général, il évita de s'approcher des Brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'auroit pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la Ville, & les Mexiquains

FERNAND CORTEZ. 1521.

emploïés de toutes parts à les défendre. Mais l'infortune de l'Empereur, qu'ils apprirent bientôt de leurs Sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils se retirerent, avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas tout-d'un-coup la cause, & qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du Canot d'Holguin. Dans le premier mouvement de sa joie, Solis lui fait lever les yeux vers le Ciel, comme à la source de tous les succès humains. Son premier soin fut d'arrêter l'ardeur de ses Troupes, qui commençoient à traverser le fossé. Ensuite, aïant envoïé deux Compagnies d'Espagnols au bord du Lac, pour y prendre Guatimozin sous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le seul dessein de lui faire honneur, en allant le recevoir assez loin (67).

Cortez va au-devant de l'Empereur.

Il lui rendit, en effet, ce qu'il crut devoir à la Majesté impériale; & Guatimozin parut sensible à cette attention du Vainqueur. Lorsqu'ils furent arrivés au Quartier des Espagnols, toute la suite de ce Monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier, avec l'Imperatrice. Il s'assit un instant, mais il se leva presqu'aussi-tôt, pour

Circonstances de leur entrevue.

(67) Solis, Liv. 5. pages 554 & précédentes; Herrera, Dec. 3. Liv. 1.

FERNAND CORTEZ. 1521.

faire asseoir aussi le Général. Alors, demandant les Interprêtes, il leur ordonna, d'un visage assez ferme, de dire à Cortez » Qu'il s'étonnoit de le » voir tarder si long-tems à lui ôter » la vie ; qu'un Prisonnier de sa sorte » ne causoit que de l'embarras après la » Victoire, & qu'il lui conseilloit » d'emploïer le poignard qu'il portoit » au côté, pour le tuer de sa propre » main. « Mais, en achevant ce discours, la constance lui manqua, & ses larmes en étoufferent les derniers mots. L'Imperatrice laissa couler les siennes avec moins de réserve. Cortez, attendri lui-même de ce triste spectacle, leur laissa quelques momens pour soulager leur douleur, & répondit enfin » que l'Empereur du Mexique n'étoit » pas tombé dans une disgrace indigne de lui ; qu'il n'étoit pas le Prisonnier d'un simple Capitaine ; mais » celui d'un Prince si puissant, qu'il » ne reconnoissoit point de Supérieur » au Monde, & si bon, que le grand » Guatimozin pouvoit esperer de sa » clémence non-seulement la liberté, » mais encore la paisible possession de » l'Empire Mexiquain, augmenté du » glorieux titre de son amitié, & qu'en » attendant les ordres de la Cour

» d'Eſpagne, il ne trouveroit point » de différence entre la ſoumiſſion » des Eſpagnols & celle de ſes pro- » pres Sujets.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Guatimozin étoit âgé d'environ vingt-quatre ans. Sa taille étoit haute & bien proportionée. Il avoit le teint d'une blancheur, qui le faiſoit paroître Etranger au milieu des Indiens. Mais quoique ſes traits n'euſſent rien de déſagréable, une majeſtueuſe fierté, qu'il affectoit de conſerver dans ſon malheur, ſembloit plus propre à lui attirer du reſpect que de l'affection ou de la pitié. L'Imperatrice étoit à-peu-près du même âge. Elle intereſſoit d'abord par la grace & la vivacité de ſes manieres; mais ſon viſage n'avoit qu'un premier air de beauté, qu'il ne ſoutenoit pas, & qui laiſſoit découvrir de la rudeſſe dans ſes traits. Elle étoit Niece de Motezuma; & Cortez ne l'eut pas plutôt appris, que lui renouvellant ſes offres de ſervice, il déclara hautement que tous les Eſpagnols devoient reſpecter, dans cette Princeſſe, la mémoire & les bienfaits de ſon Oncle (68).

Portrait de Guatimozin & de l'Imperatrice.

On vint l'avertir que ſans continuer

(68) Solis, page 555. Quelques Relations la font ſa fille, ce qui paroit aſſez prouvé dans la ſuite.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Tranquillité qui renaît dans Mexico.

le combat les Mexiquains se montroient encore sur leurs remparts, & qu'on avoit peine à retenir l'emportement des Alliés. Il mit ses Prisonniers entre les mains de Sandoval : & sans s'expliquer avec eux, il se disposoit à partir, pour achever lui-même de soumettre la Ville ; lorsque l'Empereur, pénétrant la raison qui l'obligeoit de se retirer, le conjura fort ardemment de ménager le sang de ses Sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eussent pas quitté les armes après avoir su qu'il étoit au pouvoir des Espagnols ; & reprenant toute sa liberté d'esprit, il proposa d'envoïer un Ministre de l'Empire, par lequel il promit de faire déclarer aux Soldats & au Peuple qu'ils ne devoient point irriter les Espagnols, qui étoient maîtres de sa vie, & qu'il leur ordonnoit de se conformer à la volonté des Dieux, en obéissant au Général étranger. Cortez accepta cette offre ; & le Ministre n'eut besoin que de paroître, pour les disposer à la soumission. Ils exécuterent aussi promptement l'ordre qu'ils reçurent, de sortir sans armes & sans bagage ; & le nombre de Trouppes, qui leur restoit après tant de pertes (69), causa beau-

(69) Soixante-dix mille Hommes.

coup de surprise aux Espagnols. Cortez défendit, sous les plus rigoureuses peines, qu'on leur fit la moindre insulte dans leur marche; & ses ordres étoient si respectés, qu'on n'entendit pas un mot injurieux de la part de tant d'Alliés, qui avoient les Mexiquains en horreur (70).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Toute l'Armée entra, sous ses Chefs, dans cette partie de la Ville, & n'y trouva que des objets funestes; des Blessés & des Malades, qui demandoient la mort en grace, & qui accusoient la pitié des Vainqueurs. Mais rien ne parut plus effroiable, aux Espagnols, qu'un grand nombre de cours & de maisons déserres, où l'on avoit entassé les cadavres des Morts, pour célébrer leurs funérailles dans un autre tems (71). Il en sortoit une infection, qu'on crut capable d'empester l'air: ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter sa retraite. Il distribua les Troupes d'Alvarado & de Sandoval dans les Quartiers de la Ville, où la contagion lui parut moins dangereuse; &

Triste état de cette Ville.

(70) *Ibid.* page 557.

(71) Tous les Historiens font monter la perte des Mexiquains, dans la seule Capitale, à plus de cent vingt mille Hommes. Cortez n'avoit perdu que cinquante Espagnols & six Chevaux, dans la derniere attaque: mais la perte de ses Alliés fut environ huit mille Hommes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

bientôt il reprit le chemin de Cuyoacan, avec celles d'Olid & ſes Priſonniers.

Telle fut la fin du Siege de Mexico (72), & la Conquête abſolue d'un Empire, dont toutes les Provinces, entraînées par l'exemple de la Capitale, ſe réunirent ſous la domination de Cortez. Juſqu'alors, il n'avoit connu la grandeur de ſon entrepriſe, que par les difficultés qu'il avoit eues à ſurmonter; mais la ſoumiſſion volontaire d'un grand nombre de Provinces, & la découverte de quantité d'autres Païs qu'il eut peu de peine à réduire, lui apprirent mieux que jamais l'importance du ſervice qu'il avoit eu le bonheur de rendre à ſa Patrie. On n'en porta point un autre jugement

Cortez ſoumet facilement le reſte de l'Empire, & d'autres Contrées voiſines.

(72) On fixe le jour au 13 d'Août, Fête de Saint Hippolyte, qui en eſt devenu le Patron de la Ville. L'anniverſaire d'un ſi grand évén ment s'eſt célébré depuis par une Proceſſion ſolemnelle, où l'on porte la principale Enſeigne de l'Armée victorieuſe. Le Blocus de la Ville avoit duré trois mois; mais on ne compte que quatre-vingt jours de ſiége, pendant leſquels il y eut ſoixante combats ſanglans. Herrera, Déc. 3. Liv. 2, chap. 8. Solis, qui termine ici ſon Hiſtoire, paroit perſuadé que les Mexiquains furent épargnés après leur reddition: mais Diaz & Herrera déclarent nettement que la Ville fut abandonnée au pillage, & que tous les Alliés de Cortez partirent chargés de richeſſes. On verra, dans la Deſcription, ce qui lui revint des Tréſors de l'Empereur, & d'autres circonſtances de ſa Victoire.

On

en Europe ; & pendant qu'il s'emploïoit à rétablir le calme parmi tant de Nations qu'il avoit subjuguées, à rebâtir Mexico & plusieurs autres Villes, à confirmer ses Etablissemens par des Loix, en un mot, à jetter les fondemens de l'ordre qui regne aujourd'hui dans ses Conquêtes, & dont l'article suivant contient la description, tous les efforts de la haine & de l'envie (73) ne purent empêcher qu'on ne lui rendit justice, à la Cour d'Espagne.

FERNAND CORTEZ. 1521.

L'Empereur Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avoient retenu en Allemagne, crut sa gloire interessée à terminer un différend dont il se reprocha d'avoir abandonné la connoissance à ses Ministres. L'Evêque de Burgos, qui s'étoit déclaré l'Ennemi de Cortez, comme il l'avoit été des Colombs, fut éloigné du Conseil. Un Tribunal, composé des plus grands Personnages (74) de l'Espagne, eut

Justice qu'on lui rend en Espagne.

(73) Diego de Velasquez, Gouverneur de Cuba, tenta encore de lui ôter le fruit de ses travaux, par une Flotte contre lui, sous le commandement de Christophe Tapia ; mais elle trouva Cortez si bien affermi, qu'elle n'osa rien entreprendre. François Garay remua aussi du côté de Panuco, & fut vaincu dans une Bataille. D'ailleurs, l'Evêque de Burgos & les Emissaires de Velasquez ne cessoient point d'agir en Espagne.

(74) Solis nomme pour Président, Mercure de Gattinara, grand Chancelier

FERNAND CORTEZ. 1521.

ordre d'éclaircir les ténébres qu'on avoit jettées sur les droits de la valeur & de la Fortune. Les Agens des deux Partis assisterent à toutes les Assemblées. On lut leurs Mémoires. Ils furent interrogés ; ils répondirent. Enfin quelques jours de délibération mirent les Commissaires en état de juger » que

Jugement.

» Velasquez n'aïant point d'autre titre sur la Nouvelle Espagne que celui d'avoir fait quelque dépense pour » cette entreprise & d'avoir nommé » Cortez, ses prétentions devoient se » réduire à la restitution de ce qu'il y » avoit emploïé, après avoir prouvé » que ces avances étoient de son propre bien, & n'avoient point été prises sur les effets roïaux, dont il avoit » la disposition dans son Gouvernement ; que la nomination de Cortez lui donnoit d'autant moins de » droit sur la gloire & le profit de » la Conquête, que sans la participation de l'Audience roiale de l'Isle » Espagnole, dont il auroit dû recevoir les ordres, elle avoit manqué

d'Espagne, & pour Confesseurs, Hernand de Vega, le grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, François de Vargas, Camerier de sa Majesté, & le Docteur Rode, Flamand, & Ministre d'Etat. Diaz & Herrera se trompent en y joignant M. de la Chaux qui étoit mort depuis un an à Sarragosse.

FERNAND CORTEZ. 1521.

» de force & d'autorité ; que d'ailleurs
» il étoit déchu de son pouvoir, le jour
» qu'il avoit révoqué Cortez ; & que
» cette révocation aïant détruit son
» unique Titre, qui consistoit dans
» ses premiers frais, il avoit laissé à
» Cortez la liberté de suivre ses pro-
» pres vues pour le service de l'Espa-
» gne, sur-tout depuis que cet illus-
» tre Avanturier avoit levé à ses dé-
» pens la plus grande partie de ses
» Trouppes, & qu'il avoit équipé la
» Flotte victorieuse, ou de son pro-
» pre fond, ou de l'argent qu'il avoit
» emprunté de ses Amis. « Ces Con-
clusions furent envoïées à l'Empereur, qui ne différa point à les approuver ; & par une Sentence solemnelle, on impo-sa un éternel silence à Diego de Ve-lasquez sur la Conquête de la Nou-velle Espagne, avec réserve néanmoins de ses droits pour les premiers frais de l'Armement. Il fut si touché d'une nouvelle si funeste à son ambition, & d'une Lettre de l'Empereur qui con-damnoit sa conduite, qu'il ne survé-cut pas long tems à cette double in-fortune. Garay n'obtint point un trai-tement plus favorable. Il fut blâmé, par le même Tribunal, d'avoir osé former des entreprises sur la Nouvelle

FERNAND CORTEZ. 1521.

Espagne, & forcé de renoncer pour jamais à ses prétentions (75).

Cortez, aussi triomphant par la disgrace de ses Ennemis, que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer, non-seulement des titres de grand Capitaine & de fidele Sujet de Sa Majesté, mais de la dignité de Gouverneur & de Viceroi de la Nouvelle Espagne, avec une exhortation de la main de l'Empereur à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses services. Martin Cortez, son pere, reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée ; & tous les Guerriers, qui avoient eu part à l'Expédition, se ressentirent de la reconnoissance de leur Maître. On fit esperer, au nouveau Gouverneur, des secours qui lui furent envoïés fidélement. Toutes ces faveurs furent confirmées par le Sceau impérial, le 22 d'Octobre 1522. Deux des Envoïés de Cortez (76), chargés de ces agréables dépêches,

(75) Solis, Liv. 4, pages 362 & précédentes. Herrera, Décad. 3. Liv. 2.

(76) Outre ceux dont on a vu les noms, il avoit fait partir, après la prise de Mexico, Alfonse d'Avila & Antonio de Quinones, pour porter à l'Empereur la principale partie de son butin, en plaques

FERNAND CORTEZ. 1521.

mirent à la voile auſſi-tôt pour Vera-Cruz; & les autres ne furent retenus en Eſpagne, que pour prendre le commandement de la Flotte qu'on lui deſtinoit.

Revers de ſa fortune, & ſuite de ſes Avantures.

Cependant, après avoir joui pendant quelques années, de ſa gloire & de ſa Fortune, il ſe vit rappeller en Europe, ſur quelques accuſations, qui le mirent dans la néceſſité de juſtifier ſa conduite. On ne laiſſa point de le recevoir avec la plus haute diſtinction. L'Empereur le créa Marquis *del Valle*, Terre Mexiquaine d'un revenu conſiderable, & lui fit l'honneur de le viſiter, dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à ſe rétablir. Il re-

d'or. On prétend que d'Avila fut pris aux Terceres par un Corſaire François, qui le conduiſit en France, & que François I, voïant le tréſor qu'il portoit en Eſpagne, lui dit, Votre Maître & le Roi de Portugal ont partagé entr'eux le Nouveau Monde, ſans penſer à moi. Je voudrois qu'ils me fiſſent voir le teſtament d'Adam, d'où ils tirent apparemment leur droit. D'Avila n'en obtint pas moins la liberté d'achever ſon Voïage, mais Quintanes étoit mort dans ſa priſonnigrion. Peu de tems après, Cortez, enviant un autre préſent à l'Empereur, y joignit une Couleuvrine d'un mélange d'or & d'argent, qu'il avoit nommée le Phenix, & qui portoit cette inſcription :

Ave Nacio ſin par,
Yo en ſervicios ſin ſegundo,
Y ave ſin ygual en el mundo.

c'eſt à dire ; comme le Phenix eſt un Oiſeau ſans pareil, de même perſonne ne vous ſert comme moi, & vous n'avez point d'egal au monde.

FERNAND CORTEZ. 1521.

tourna même aux Indes, avec le titre de Capitaine général de la Mer du Sud, & l'ordre de pouſſer les découvertes. Mais celle de la Californie, qu'on lui verra faire avec la même grandeur d'ame, & qui lui coûta une partie de ſon bien, ne le ſauva point d'une nouvelle diſgrace qui le fit mourir dans l'humiliation. Ce récit appartient à d'autres tems.

DESCRIPTION

DU MEXIQUE,

OU

LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

UNE premiere Description du Continent de l'Amérique sembleroit demander, pour introduction, quelques remarques sur la position générale de ce Nouveau Monde, sur son étendue, & sur le rapport de ses parties avec celles du Monde ancien, c'est à-dire avec l'Asie, l'Europe & l'Afrique. Mais, si l'on considere que jusqu'ici les Européens sont comme à l'entrée d'une si vaste Région, & que tout ce qui n'étoit pas découvert alors, ou qui ne l'étoit qu'imparfaitement, par des essais & des conjectures, doit encore passer ici pour inconnu, on approuvera que l'idée d'un meilleur ordre me fasse remettre, à d'autres tems, des Observations qui supposent d'autres lumieres. Comment juger, comment esperer de se faire entendre en jugeant, d'une in-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

finité de lieux dont on doit se figurer que l'existence & les noms sont encore ignorés ? C'est donc par dégrés qu'il faut conduire un Lecteur à ces connoissances ; comme c'est par dégrés que les Voïageurs y sont parvenus : & le jour ne sera pas plutôt répandu sur la totalité de l'objet, qu'il en sera distinguer aisément toutes les parties.

Situation & bornes de la Nouvelle Espagne.

Je me crois ici borné, comme on l'étoit au tems que je représente, à la division générale qui distingue l'Amérique en deux grandes moitiés, l'une Septentrionale, & l'autre Méridionale (77). Les Espagnols, en entrant dans le Païs auquel ils donnerent le nom de Nouvelle Espagne, ne purent ignorer qu'il étoit dans la premiere. Lorsque leur Conquête les eut mis en état d'en connoître l'étendue, ils observerent bientôt qu'il est situé entre les sept & trente dégrés de latitude du Nord, & entre les deux cens soixante-trois & deux cens quatre-vingt-quatorze de longitude ; que dans sa plus grande étendue, qui est du Nord-Ouest au Sud-Ouest, il contient plus de six cens lieues, & que sa largeur, qui est fort

(77) On remarquera, dans un autre lieu, que cette division se prend aujourd'hui de l'Isthme du Darien ou de Panama ; quoique les premiers Européens la prissent de la Ligne équinoxiale.

irréguliere, n'en a pas plus de deux cens cinquante. Mais c'eſt dans la ſuite qu'ils lui ont reconnu pour bornes, au Nord, la grande Contrée qu'ils ont nommée *Nouveau Mexique*, & celle que les François ont nommée la *Louiſiane*; au Midi, la Mer du Sud; & au couchant, la Mer vermeille. Du côté de l'Orient, par lequel ils étoient venus, ils ne pouvoient douter qu'il n'eût la Mer qui a pris le nom de Golfe du Mexique, & l'Iſthme du Darien, qu'ils avoient déja découvert.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ses diviſions.

Ce ne fut pas tout d'un coup qu'ils apprirent auſſi le nombre & la diviſion des Provinces de l'Empire Mexiquain, ſoit de celles qu'ils avoient trouvées actuellement ſoumiſes à l'Empereur Motezuma, ſoit de pluſieurs autres qui avoient ſecoué le joug, ſous ſon regne ou ſous celui de ſes Prédéceſſeurs. Il ne paroit pas même que leurs Ecrivains en aient jamais eu d'exacte connoiſſance; & quoique la plûpart ſe trouvent nommées dans les Relations, c'eſt avec ſi peu d'ordre & de clarté, que pour ſe former une juſte idée de ce grand Empire, on eſt obligé de ſuivre la nouvelle diviſion, c'eſt-à-dire, celle qui fut établie par Cortez & ſes ſucceſſeurs, dans laquelle une partie

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des anciens noms ont été conservés.

Les Espagnols ont divisé la Nouvelle Espagne en trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences*, ou *Governacions*, & qui contiennent ensemble vingt-deux Provinces, mais qui reconnoissent toutes l'autorité d'un seul Viceroi. 1. L'Audience de Mexico, qui est la premiere & dont la situation est au milieu des deux autres, est composée de sept Provinces : celle même de Mexico ; Mechoacan ; Panuco ; Tlascala ; Guaxaca ; Tabasco ; Yucatan. 2. L'Audience de Guadalajara, située au Couchant d'Eté de Mexico, contient aussi sept Provinces : celle de Guadalajara ; Los Zacatecas ; Nueva Biscaïa, ou Nouvelle Biscaie ; Cinaola ; Culiacan ; Chiametlan ; Xalisco, ou Nouvelle Galice. 3. L'Audience de Guatimala, située à l'Orient d'Hiver de Mexico, renferme huit Provinces ; Soconusco ; Chiapa ; Vera Paz ; Guatimala ; Honduras, ou Hibueras ; Nicaragua ; Costa ricca, & Veragua.

§ I.

Audience de Mexico.

Province de Mexico.

ON concevroit difficilement tout ce qui regarde la premiere Province

d'où cette Audience tire son nom ; si l'on n'étoit guidé par la description & par le Plan du fameux Lac, qui servit comme de champ aux principaux Exploits de Cortez.

Il est situé dans la Partie orientale d'une Vallée presque plate ; dont la longueur, suivant Gemelli Carreri (78). est de quarorze lieues d'Espagne, du Nord au Sud ; la largeur de sept, & le circuit d'environ quarante. On donne plus de cent mille piés de hauteur aux Montagnes qui environnent cette Vallée. Le Lac est composé de deux parties, qui ne sont séparées que par un espace fort étroit ; l'une d'eau douce & tranquille, fort poissonneuse, & plus haute que celle de l'autre, dans laquelle elle tombe, sans retourner en arriere, comme plusieurs Ecrivains se le sont imaginé. La seconde partie est d'eau salée, qui ne nourrit aucune sorte de poisson, & qui est sujette à des agitations fort violentes. Elles ont toutes deux environ sept lieues de long, & sept de large, quoiqu'avec différentes inégalités dans leur figure ; & leur circonférence commune est d'environ trente lieues (79).

Description du Lac de Mexico.

(78) Voïage autour du Monde, Tome 6, page 18.
(79) Herrera, Decad. 2. Thomas Gage, fol. 87.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Depuis si long-tems que les Espagnols sont en possession du Pais, les opinions ne s'accordent point encore sur l'origine de ces eaux. Quelques uns prétendent qu'elles n'ont qu'une même source, qui vient d'une grande & haute Montagne, située au Sud-Oueſt de Mexico, & que ce qui rend une partie du Lac salée est le fond de la terre, que cette partie couvre, & qui est plein de sel. Il est certain qu'on en fait tous les jours, de son eau, & qu'on en tire assez, non-seulement pour en fournir à toute la Province, mais pour en transporter, tous les ans, une quantité considérable aux Philippines (80). D'autres sont persuadés que le Lac a deux sources, & que si l'eau douce sort de la Montagne qui est au Sud Oueſt de Mexico, l'eau salée vient de quelques-autres Montagnes qui sont plus au Nord-Oueſt. Ils ajoûtent que ce qui la rend salée n'est que son agitation, ou son flux & son reflux, qu'on

chap. 15, leur en donne cinquante; ce qui seroit impossible, si la Vallée n'en avoit elle même que quarante: mais cette difficulté se trouve levée par Carreri, qui en prenant la Vallée depuis les Montagnes lui croit soixante-dix & même quatre-vingt-dix lieues de circuit, quoiqu'elle n'en ait que quarante de fond plat. *Ibidem.*

(80) Voïage de Thomas Gage, *ubi supra.* Je puis témoigner, dit il, que j'en ai vu l'expérience.

ne doit pas traiter néanmoins de marée réguliere, mais qui étant causé par le souffle des vents, rend quelquefois cette partie du Lac aussi orageuse que la Mer même. Gage, qui se déclare pour la premiere de ces deux opinions, croit renverser la seconde en demandant pourquoi les vents ne produisent pas le même effet dans le Lac d'eau douce. Que les deux eaux, dit-il, sortent de la même source, ou qu'elles aient une source différente, il lui paroit également certain que la salure de l'une vient de quelques terres minérales qu'elle traverse en descendant, & qui la chargent d'un sel qui se fond dans sa course (81). Cependant il rapporte lui même une troisiéme opinion, qui fait venir la partie salée du Lac, de la Mer du Nord, par des canaux

(81) Il confirme son sentiment par ce qu'il a vu dans la Province de Guatimala, ou, proche d'une Ville nommée *Amatitlan*, on trouve un Lac d'eau dormante, qui est un peu salée, & qui sort d'une Montagne brûlante, ou d'un Volcan, dont le feu est causé par des Mines de soufre. Il en sort aussi, proche de la même Ville, deux ou trois Fontaines d'une eau extrêmement chaude & soufrée, qui forme des bains très salutaires. Cependant le Lac, qui vient incontestablement de la même Montagne, est d'une telle propriété qu'il rend la terre même, salée aux environs; & tous les matins, le Peuple va recueillir le sel qui se trouve au bord de l'eau, en consistance de gelée blanche. *Ibidem.*

DISCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

souterrains (82), & qu'il préféreroit encore à la seconde, s'il ne trouvoit pas une forte apparence de vérité dans la premiere. Quelque jugement qu'on en puisse porter, conclut-il, on ne connoît point de Lac au monde qui ressemble à celui-ci; c'est-à-dire, qui soit d'une eau douce & d'une eau salée, dont une partie produit du poisson, tandis que l'autre n'en produit aucune espece. Mais la Capitale, & quantité d'autres Villes, placées sur ses bords, étoient sujettes à des inondations qui en rendoient le séjour fort dangereux. Les Digues qu'on a nommées tant de fois, & que plusieurs des anciens Rois avoient fait construire avec une dépense & des travaux incroïables, ne suffisoient pas toujours pour arrêter la violence des eaux qui tomboient des Montagnes. Cortez éprouva lui-même qu'il y avoit peu de sûreté contre un péril si pressant; & ce fut lui qui entreprit le premier d'y apporter d'autres remedes. On ne trouve que dans Carreri, les grands

(82) Quoique les eaux qui viennent de la Mer perdent leur salure en passant dans la terre, celle-ci, dit il, en peut conserver une partie, non-seulement parce que le Païs est rempli de minéraux, mais encore plus, parce que les tremblemens de terre y sont si fréquens, qu'on peut supposer qu'ils forment de grandes cavités, par lesquelles les eaux de la Mer passent sans filtration. *Tom.*

des opérations, par lesquelles on est parvenu successivement à couper le mal dans sa source. Ce curieux détail (83) seroit déplacé, dans tout autre endroit que cet article.

DES RIVT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'année qui suivit la prise de Mexico, c'est-à-dire, avant que les Espagnols eussent achevé de rebâtir cette Capitale, les eaux s'élevèrent avec tant de danger, que Cortez abandonna les travaux de la Ville, pour faire construire une nouvelle Chaussée, qui fut nommée *Saint-Lazare*. Elle servit, aussi longtems que les inondations ne furent pas plus violentes : mais en 1556, sous le Gouvernement de Dom Louis de Velasco, elle ne put empêcher que la Ville ne fût presqu'entiérement submergée. On essuia la même disgrace en 1580. Dom Martin Enriquez, qui gouvernoit alors la Nouvelle Espagne, conçut le dessein de dessécher absolument le Lac. Il crut avoir trouvé, près d'un Village nommé *Gueguetoca*, un lieu par lequel on pouvoit faire passer les eaux dans la Riviere de Tula. Mais lorsque le péril eut cessé, on perdit l'i-

Ouvrages Espagnols, pour préserver Mexico de l'inondation.

(83) Carreri fait profession de l'avoir tiré non-seulement du récit des Espagnols de Mexico, mais d'un Mémoire qui fut imprimé dans cette Ville le 7 d'Avril 1637 ; sans compter son témoignage oculaire, pour l'état présent de l'Ouvrage.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dée de cette entrepriſe. En 1604, l'inondation fut ſi grande, qu'elle faillit d'abîmer toute la Ville. Le Marquis de Monteſclaros, qui avoit été chargé de l'exécution du débouchement, reprit ſa Commiſſion avec beaucoup de chaleur. Il étoit prêt à commencer, lorſque les eaux aïant baiſſé, le Conſeil de Ville repréſenta qu'un travail de cette nature demandoit un ſiecle, & qu'il n'en couteroit pas moins à conſerver l'ouvrage qu'à l'exécuter, puiſqu'il étoit queſtion non-ſeulement d'ouvrir un Canal de 9 à 10 lieues de longueur, & de 36 juſqu'à 232 piés de profondeur, mais d'empêcher conſtamment qu'il ne ſe remplît; ce qui obligeroit d'y emploier un nombre continuel de 15000 Indiens. L'entrepriſe fut encore ſuſpendue juſqu'en 1607, qu'une autre inondation, & l'inutilité de quelques travaux qu'on avoit faits dans l'intervalle, ramenerent tout le monde au projet du débouchement. Le Viceroi, le Conſeil, tous les Magiſtrats de la Ville, & le Clergé même, ſe rendirent en Corps à Gueguetoca, le 28 de Novembre de la même année. L'ouvrage fut commencé le même jour; & Martinez, Ingénieur Eſpagnol, en obtint la direction. Une dépenſe, telle

qu'on se la proposoit, mit le Viceroi dans la nécessité d'établir un impôt sans exemple au Mexique. Il fit apprécier les Maisons, les Terres, les Marchandises, en un mot, tous les biens connus des Habitans, pour en tirer le centiéme, qui rapporta 304013 pieces de huit.

On creusa d'abord un Canal souterrain, depuis le Port de Gueguetoca, jusqu'au Lac de Zitlaltepeque; & 471154 Indiens y furent emploiés pendant six mois. Mais après tant d'efforts, on reconnut que les mesures avoient manqué de justesse, & que toute la dépense d'un si long travail étoit inutile. Un Ingénieur, nommé Alfonse d'*Arias*, jugea que le Canal devoit avoir beaucoup plus de profondeur, & 217500 piés de plus en longueur vers Mexico, pour mettre cette Ville à couvert; que d'ailleurs il étoit impossible de finir celui qu'on avoit commencé, parce qu'il se trouvoit trop étroit, & qu'il y avoit encore moins d'apparence de pouvoir l'entretenir. On conclut que Martinez s'étoit trompé, pour n'avoir pas suivi le premier plan. La dépense étoit déja montée à 413324 pieces de huit. On en écrivit en Espagne; & Martinez de son côté ne négligea rien pour se justifier.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Cour de Madrid prit le parti d'envoïer au Mexique Martin Boot, Ingénieur François, qui n'y put arriver qu'en 1614. Après avoir fait la visite des Lacs & des Rivieres qui pouvoient incommoder la Ville, il declara que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors n'étoit, en effet, d'aucune utilité, ou ne pouvoit servir qu'à la garantir des eaux de la Riviere de Guautitlan, dont la plus grande partie se jette dans les Lacs de Mexico, de Zulaltepeque & de Zumpango. Il proposa au Marquis de Gualalacasa de faire multiplier les Digues autour de la Ville : mais la proposition ne fut point écoutée, parce que cet expédient n'avoit produit aucun effet dans d'autres années. Martinez reçut ordre de reprendre l'Ouvrage sur l'ancien plan ; & la Cour d'Espagne ceda, pour l'exécution, ses droits sur les vins qui se transportent à Mexico.

Le Comte de *Priego*, Gouverneur de la Nouvelle Espagne en 1623, eut la curiosité de vouloir éprouver combien l'eau devoit être élevée pour inonder la Ville. Il fit cesser l'ouvrage du Canal & rompre les Digues ; pour laisser entrer la Riviere de Guautitlan & les autres eaux, depuis le 15 Juin

jusqu'au dernier d'Octobre. On remarqua que dans cet espace, l'eau n'avoit crû que d'environ deux piés ; mais elle augmenta si considérablement au mois de Decembre, que la Ville retomba dans un grand danger. Le Marquis de Serralvo, trouvant les choses au même état en 1627, fit faire, à l'exemple de ses Prédécesseurs, plusieurs Digues, qui n'empêcherent point que dans le cours de cette année, la Ville ne fût inondée à la hauteur d'environ deux piés. On reprit l'ouvrage du Canal ; mais le jour de Saint Matthieu de l'année suivante, quelques Digues aïant manqué, l'inondation fut si considérable, que l'eau montoit à quatre piés & demi dans toutes les rues. Les Habitans menacés de leur ruine, commencerent à se lasser d'une si fâcheuse situation, & parlerent de bâtir la Ville dans un lieu plus élevé. Mais après l'écoulement des eaux, on revint, en 1629, à la continuation du Canal de Gueguetoca. L'entreprise fut recommencée au mois de Janvier 1630, sur un nouveau Plan de Martinez, qui ne devoit coûter que 280000 pieces de huit, & qui devoit être fini dans l'espace de vingt & un mois. Mais cette nouvelle tentative ne promettant pas

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

plus de succès, la Cour d'Espagne se persuada qu'il étoit impossible de donner une décharge à toutes les eaux, & régla, par une Ordonnance du 19 de Mai 1631, qu'on bâtiroit une nouvelle Ville entre Tacuba & Tacubaja, dans la Plaine de *Sanctorum*. Cependant, comme elle faisoit dépendre l'exécution d'un si grand projet, du Conseil général de Mexico, les Magistrats Civils & les Chefs du Clergé refuserent d'y consentir, sous prétexte qu'il n'étoit pas juste de sacrifier la valeur de plus de cinquante millions en Edifices, pour épargner quatre millions en especes, au-delà desquels ils jugeoient que le dessechement entier du Lac ne pouvoit monter. En vain Christophe Molina, Contrôleur général, s'efforça de leur prouver qu'ils se trompoient dans le dernier de ces calculs, ses raisons ne prévalurent point sur l'intérêt particulier. Martinez mourut, en 1632, du chagrin d'avoir si mal exécuté ses engagemens, & de voir toutes ses fautes au grand jour, par les Observations de l'Auditeur Villabuena.

Le Marquis de Cadereyta, qui vint prendre le Gouvernement en 1635, commença par faire nettoïer tous les Canaux de la Ville, pour faciliter le

passage des eaux, & pour la commodité des Barques. L'année suivante, il chargea Zepeda & Carillo de rassembler dans un Mémoire toutes les méthodes qu'on avoit emploïées depuis 1607, date du premier travail. Trois points furent examinés dans cet Ecrit : 1°. S'il étoit utile de continuer le Canal de Gueguetoca, c'est à dire, si ce Canal suffisoit, en le faisant plus large & plus profond, pour l'écoulement du Lac de Mexico; & dans cette supposition, s'il étoit possible de l'entretenir : 2°. Si, ne trouvant point, par le Canal de Gueguetoca, ou par les autres méthodes qu'on avoit tentées, de sortie entiere pour les eaux, on pouvoit esperer de conserver Mexico par le seul secours des Digues : 3°. Si, dans l'impossibilité de l'un & de l'autre, on devoit changer la situation de la Ville. Enfin, le compte de toutes les sommes qu'on avoit employées montoit à 29501 64 pieces de huit, sept réales & demie, qui font près de trois millions d'or.

On ne nous apprend point quelle fut la décision sur ces trois articles : mais, quoiqu'il paroisse que la difficulté du Canal fût mieux prouvée que jamais, puisque les Géometres assurerent

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

que pour faire sortir seulement dix piés & demi d'eau du Lac il falloit enlever 185643193 piés cubiques de terre, le Marquis de Cadereyta, désespérant de vaincre la répugnance des Habitans à quitter leurs murs, fit reprendre l'ouvrage de Gueguetoca. Il fallut rompre les anciennes voutes, pour réparer les fautes passées, & pour continuer le travail dans une meilleure esperance. C'est en 1637 qu'il fut recommencé; & Carreri, qui se trouvoit à Mexico, en 1697, c'est-à-dire, soixante ans après, rend témoignage qu'il restoit plus à faire, pour la perfection de l'entreprise, qu'on n'avoit fait jusqu'alors (84). On ne cessa point d'y travailler, dit-il, surtout dans les tems de pluie, parce que le courant des eaux aide à charier les pierres qu'on tire continuellement. Il ajoute que ce qu'il y a de plus fâcheux est la necessité d'ouvrir des allées très profondes, pour découvrir le lit des anciennes voutes, que les premiers Travailleurs firent, comme des Lapins, en perçant la terre au hasard (85).

Carreri visite les Ouvrages

Mais le spectacle, qu'il se donna, mérite d'être rapporté dans ses termes.

(84) Voyage de Gemelli Carreri, Liv. 1, chap. 8.
(85) *Ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» L'envie que j'avois de voir ce grand ouvrage me fit monter à Cheval, » le Lundi 15 d'Avril 1697, sans au- » tre suite qu'un Esclave. Après avoir » fait trois lieues dans une Plaine, » j'arrivai au Village de Tanipantla. » Ensuite, montant la Colline de Va- » rientos, je me trouvai, après deux » autres lieues, à Guautitlan, où l'on » fait de la Poterie, si estimée en Eu- » rope, que les Dames en rongent les » morceaux. Je dinai chez l'Alcade. » Sur le soir je passai la Riviere, qui ti- » re son nom de ce Bourg, & qui se » rend dans le Canal du débouche- » ment. Une lieue plus loin, je m'ar- » rêtai à Teplosotlan, dans une Mai- » son de Jésuites, qui est leur Novi- » ciat, & dont la situation est sur une » Montagne. Elle a des logemens com- » modes pour cinquante-deux Reli- » gieux. L'Eglise, dédiée à Saint Fran- » çois Xavier, offre six Autels riche- » ment dorés, sur-tout le grand, qui » est d'une rare magnificence. Elle » contient d'ailleurs une Chapelle de » Notre-Dame de Lorette, de la mê- » me grandeur & dans la même for- » me que celle d'Italie. Le Jardin qui » est spacieux, ne manque d'aucun » fruit de l'Europe.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» Le Mardi, après avoir marché
» quelque tems par des Plaines bien
» cultivées, j'arrivai à Gueguetoca ;
» premier endroit où les eaux ont
» leur paſſage, ſous la direction d'un
» *Guardamayor*. Les ordres de la Cour
» obligent le Viceroi de faire tous
» les ans, au mois d'Août, la viſite
» de ce lieu, pour obſerver les pro-
» grès du travail, & pour y donner
» de nouveaux ordres. Dans l'abſen-
» ce du Guardamayor, je fus reçu ci-
» vilement par Dom Thomas de Buy-
» tron y Moxicea, Curé du Bourg,
» qui me donna l'Hiſtoire des opéra-
» tions de près d'un ſiécle. Il me con-
» duiſit lui-même au Canal. Je le
» trouvai découvert pendant l'eſpace
» d'une lieue & demie, juſqu'à *Gui-*
» *gnata*, où il fait un coude, le long
» d'une pierre dure qu'on n'a pû per-
» cer, & de-là tout couvert pendant
» une demi-lieue, juſqu'à la bouche
» de Saint Grégoire, excepté dans
» quelques endroits pour les évents.
» Je remarquai que pour le mettre de
» niveau, il faudroit creuſer beau-
» coup dans ce lieu ; ce qui deman-
» deroit des milliers d'Hommes, &
» des ſommes fort au-deſſus des cent
» mille pieces de huit, que le Roi
» donne

donne aujourd'hui. Avec ce travail même, on ne préserveroit pas tout-à-fait Mexico de l'inondation ; car outre cela, il faudroit un lit assez large pour recevoir toutes les eaux qui s'assemblent dans le Lac après les grandes pluies. J'allai voir ensuite la Digue qu'on a construite, une demi-lieue au dessus de Gueguetoca, pour empêcher que la Riviere de Guautitlan n'entre dans les Lacs, & pour la retenir dans le petit Cuyatepeque, afin qu'elle ne rompe point le Canal, dont le lit n'est pas capable de la recevoir dans le tems des grosses eaux. Les Siennes se dégorgent quelquefois dans le Lac de Zumpango, qui est plus bas, de quatre piés, que celui de Cuyatepeque, & plus haut d'autant, que celui de Xaltocan ; & c'est-là qu'elles demeurent, comme dans des réservoirs jusqu'à la fin des pluies. On entretient soigneusement plusieurs autres Digues, pour arrêter la premiere impétuosité des eaux, & leur donner le tems de s'écouler par un grand nombre d'écluses (86).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On connoit, par ce récit, qu'outre les deux Lacs d'eau douce & d'eau sa-

(86) *Ibidem*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

lée, qui ſont contigus, & qui forment proprement le grand Lac de Mexico, il s'en trouve pluſieurs petits à quelque diſtance du grand, ſur-tout au Nord-Oueſt de cette Ville, qui a, de ce côté-là, des Marais derriere elle, juſqu'au pié des Montagnes. Mais la belle perſpective, qu'on a vantée pluſieurs fois, eſt celle du grand Lac, dont les bords offroient, avant la Conquête, plus de cinquante Villes, ou Bourgades conſidérables, & n'en conſervent pas aujourd'hui moins de trente. (87).

Belle Perſpective du Lac, & nombre de ſes Villes.

Deſcription de l'ancien Mexico.

Mexico, que les Indiens nommoient *Tenuchtitlan* (88), comme ils donnoient le nom de *Themiſtitan*, à ſa Provin-

(87) Herrera, Décad. 2, Liv 7, chap. 14. Thomas Gage, Tome 1, chap. 15.

(88) Le nom de Mexico, que les Eſpagnols lui ont donné, & qui ſignifie ſource d'eau, n'étoit que celui d'une des deux parties de la Ville, dont l'autre ſe nommoit *Tlateluco*, c'eſt-à dire, Iſle. Quelques uns font venir Tenuchtitlan de *Tenux*, ſon premier Fondateur; d'autres, du nom Mexiquain de la Cochenille. Herrera, *ubi ſuprà*. D'autres encore veulent que Mexico ait été le premier nom de toute la Ville, quoiqu'il n'ait été donné enſuite qu'à l'une de ſes parties, & le font venir de *Mexitli*, ancien Prince, ou ancienne Idole des Habitans, & la même que celle qu'ils nommoient auſſi *Vitzliſpuli*. Il paroît du moins inconteſtable qu'ils donnoient le nom de *Mexitl* à tout l'Empire, & celui de *Themiſtitan* à la Province particuliere de Mexico. Cortez n'emploie lui-même que ce dernier nom, dans ſes Lettres.

ANCIEN MEXICO.

ee, est situé sur le bord septentrional du Lac salé, de maniere néanmoins que par sa forme, & par la multitude de ses Canaux, tout le corps de la Ville paroît bâti dans l'eau, à peu près comme Venise l'est dans la Mer. L'ancienne Ville étoit composée d'environ vingt mille maisons; & l'on y distinguoit trois sortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes, qui étoient des Canaux, traversés de plusieurs Ponts; d'autres sur la terre; les troisiemes, moitié sur la terre & sur l'eau; c'est-à-dire, sur une partie desquelles on pouvoit marcher, tandis que l'autre partie servoit aux Canots qui apportoient des vivres. La plûpart des maisons avoient deux portes, l'une vers la Chaussée, & l'autre vers l'eau. Elles étoient petites, basses & sans fenêtres; par une Police singuliere, qui ordonnoit que les simples Habitans fussent plus humblement logés que les Seigneurs; mais elles étoient propres, commodes, & capables, dans leur petitesse, de servir de logement à plusieurs ménages. Les premieres Relations donnent, à l'ancien Mexico, deux fois la grandeur de Milan. Elles assurent que par l'apparence il l'emportoit beaucoup sur Venise; ce qui

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

venoit de la multitude des Palais impériaux, de ceux des Seigneurs, qui étoient environnés de jardins, & surtout de la hauteur des Temples. Mais, quoique la Ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des Habitans étoit de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvoient leur venoit de Chapultepeque, petite Montagne à trois milles de la Ville, par des Aqueducs de terre cuite. Aujourd'hui même, les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuïaux, soutenus sur des arches de pierre & de brique, qui forment un très beau Pont. Mexico n'avoit proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers, dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tacuba, qui regardoit l'Occident, par une Chaussée d'une demi-lieue de longueur; celle d'Iztacpalapa, dont la Chaussée, longue d'une lieue, venoit du Sud-Est, & de la Digue de pierre qui séparoit la partie d'eau douce de celle de l'eau salée; celle de Cuyoacan, par laquelle Cortez fit son entrée, & qui venoit du Sud-Ouest par une Chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres; & Carreri nous apprend,

sans les distinguer, que les cinq Chaussées, qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent à présent les noms de la *Piedad*, *Saint-Antoine*, *Guadeloupe*, *Saint-Côme*, & *Chiapultepeque*. Il ajoûte que celle par où Cortez prit la Ville, & que les Espagnols avoient nommée *del Pegnon*, ne subsiste plus (89).

Palais de l'Empereur.

Le principal des Palais impériaux, qui se nommoit *Tepac*, étoit d'une grandeur & d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles Portes, qui donnoient sur autant de rues, & dont la principale offroit les armes de l'Empire, déja représentées dans la premiere Audience de Cortez. La partie des Edifices, qui servoit de logement à l'Empereur, renfermoit trois grandes cours, chacune ornée d'une belle Fontaine; cent chambres, de vingt-cinq ou trente piés de long, & cent bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste Bâtiment, tout y étoit d'une solidité que les Espagnols ne se lassoient point d'admirer. Les murs étoient un mêlange de Marbre, de Jaspe, de Porphire, & de différentes pierres; les unes noires & rayées de rouge,

(89) Carreri, Tome 6, chap. 3, page 31.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

d'autres blanches, qui jettoient un éclat merveilleux. Les toîts étoient de planches, jointes avec beaucoup d'art ; minces, ſans en être moins fermes. Toutes les chambres étoient curieuſement parquetées de cedre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. Les unes étoient enrichies de Tableaux & de Sculptures, qui repréſentoient différentes ſortes d'Animaux ; & les autres revêtues de riches Tapiſſeries de coton, de poil de Lapin, & de différentes ſortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondoient point à cet air d'opulence & de grandeur. C'étoit de ſimples couvertures, étendues ſur des nattes. Mais peu d'Hommes couchoient dans ce Palais. Il n'y reſtoit, le ſoir, que les Femmes de l'Empereur, dont on fait monter le nombre juſqu'à trois mille, en y comprenant les Suivantes & les Eſclaves. Il n'étoit pas rare d'en voir cent cinquante, qui ſe trouvoient groſſes à la fois ; mais l'héritage du Trône regardant les ſeuls Enfans des trois Impératrices, les autres étoient dans l'uſage de prendre des médicamens pour faire périr leur fruit. La plûpart étoient les Filles des principaux Seigneurs, entre leſquelles Motezuma s'étoit attribué le droit de choiſir celles

Ses Femmes.

qui lui plaiſoient. Elles étoient entretenues avec autant de propreté que d'abondance ; mais leurs moindres fautes étoient ſévérement punies. Chriſtophe d'Olid, & d'autres Officiers de Cortez en épouſerent quelques-unes, dont l'Empereur leur fit préſent, & qui reçurent le baptême pour ſe rendre dignes de l'alliance Eſpagnol (90).

Outre le Tepac, qui ſignifie proprement Palais, l'Empereur avoit dans la Ville pluſieurs autres Maiſons, dont chacune offroit des ſpectacles fort ſinguliers. Dans l'une, qui contenoit de grandes galeries, ſur des colomnes de Jaſpe, on voïoit toutes les eſpeces d'Oiſeaux qui naiſſent au Mexique, & dont on eſtime le plumage ou le chant. Les Oiſeaux marins étoient nourris dans un Etang d'eau ſalée, & ceux de Riviere dans de grandes Pieces d'eau douce. Mais chaque galerie étoit peuplée de ceux des Bois & des Champs, entre leſquels il s'en trouvoit de fort

Autres Maiſons impériales, & leurs ſingularités.

(90) Il paroît que Cortez épouſa lui même, ou prit pour Maîtreſſe, une Fille de ce Prince, qui lui en avoit offert deux, croïant, dit Herrera, qu'il pouvoit avoir auſſi pluſieurs Femmes, quoiqu'elles fuſſent Sœurs. Ce fut l'une de ces deux Princeſſes, qui fut mariée à d'Olid. Herrera, Décad. 3. Liv. 8, page 135.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

étranges, dont les Eſpagnols n'avoient aucune connoiſſance. On les plumoit dans certaines ſaiſons, pour tirer un grand profit de leurs plumes; marchandiſe précieuſe, qui ſervoit à faire des étoffes, des tableaux & d'autres ornemens. Plus de trois cens Hommes étoient emploïés au ſervice de ces Animaux. Dans une autre Maiſon, l'Empereur avoit ſon Equipage de chaſſe, compoſé particulierement d'un grand nombre d'Oiſeaux de proie; les uns dans des cages nattées & commodes; d'autres ſur la perche, & dreſſés à tous les exercices de la Fauconnerie. Une ſeconde cour de la même Maiſon étoit remplie de Bêtes féroces, telles que des Lions, des Tigres, des Ours, & diverſes eſpeces inconnues en Europe, rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de bois. Quelques Relations vantent, dans ce nombre, un Animal très rare, qu'elles nomment le Taureau du Mexique, & qui réuniſſoit les propriétés de pluſieurs autres Animaux. Il tenoit, du Chameau, la boſſe des épaules; du Lion, le flanc ſec & retiré, la queue touffue, & le col armé d'une longue criniere; du Taureau, les cornes, le pié fendu, & ſur tout la vigueur & la férocité. Les mêmes

Ecrivains racontent qu'une troisiéme cour renfermoit dans des vaſes, dans des caves & d'autres trous, un horrible assemblage de Viperes, de Scorpions & d'autres Animaux venimeux, juſqu'à des Serpens à ſonnettes & des Crocodilles, qu'on nourriſſoit du ſang des Hommes qui avoient été ſacrifiés (91).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dans les chambres hautes de la Maiſon, l'Empereur faiſoit nourrir des Bouffons & des Bateleurs, des Nains,

(91) Solis doute de la vérité de ce récit, & ne le croit fondé que ſur de faux bruits, parce que les Hiſtoriens de ſa Nation, qui l'ont publié, ajoutent, dit-il, que cet affreux étalage ne parut point aux yeux des Eſpagnols, qui en trouverent ſeulement des veſtiges, Tome, 1. Cependant voici les propres termes d'Herrera : » Ils donnoient aux Serpens le ſang des Victimes humaines. Quelques-uns diſent même » qu'on leur en donnoit » la chair ; ce qui les faiſoit croître prodigieuſement. Les Caſtillans ne leur en virent pas manger ; mais ils trouverent le lieu figé de ſang, & d'une horrible puanteur. Ils admirerent l'empreſſement des Hommes qui étoient occupés dans » cette Maiſon au ſoin des Oiſeaux, des Bêtes farouches & des Serpens. Ils n'entendoient » pas d'abord ſans horreur & ſans épouvante » les ſifflemens des Serpens, les rugiſſemens » des Lions, les glapiſſemens des Ours & des » Tigres, & d'autres cris » que la faim ou la contrainte de leur captivité faiſoit pouſſer à tant » d'eſpeces différentes. » Cependant ils s'y accoutumerent à la fin, & » quelques-uns diſoient » ſeulement que cette » Maiſon étoit une véritable image de l'Enfer. Décad. 3. Liv. 7, chap. 10. Thomas Gage, qui avoit fait un ſi long ſéjour dans la Nouvelle Eſpagne, s'accorde avec Herrera, & ne rabbat rien de cette peinture. Liv. 1, chap. 16.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des Boſſus, des Aveugles, & tous ceux qui avoient apporté, en naiſſant, quelque ſingularité monſtrueuſe. Ils avoient des Maîtres qui leur faiſoient apprendre divers tours de ſoupleſſe, convenables à leurs défauts naturels; & le ſoin qu'on prenoit d'eux rendoit leur condition ſi douce, qu'il ſe trouvoit des Peres qui eſtropioient volontairement leurs Enfans, pour ſe procurer une vie paiſible & l'honneur de ſervir à l'amuſement de leur Souverain. Mais ce qui doit paroître encore plus étrange, c'étoit cette Maiſon que l'Empereur avoit choiſie pour exercer particuliérement ſes pratiques de Religion. On y voioit une Chapelle, dont la voute étoit revêtue de lames d'or & d'argent, enrichies d'un grand nombre de pierres précieuſes, où il ſe rendoit chaque nuit, pour y conſulter ſes Dieux, au milieu des cris & des hurlemens qu'on vient de repréſenter.

Deux autres de ſes Maiſons tenoient lieu, l'une d'Arſenal pour fabriquer des armes, & l'autre de Magaſin pour les conſerver. Les plus habiles Ouvriers étoient entretenus dans la premiere, chacun à la tête de ſon attelier, avec la diſtinction qui convenoit à ſes talens. L'art le plus commun étoit celui

de faire des fleches, & d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en faisoit de prodigieux amas, qui se distribuoient régulièrement aux Armées & aux Places frontieres, mais dont il restoit toujours une grande partie dans le Magasin. Les autres armes étoient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierre, qui en faisoit le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & jusqu'aux pierres qu'elles servoient à lancer, des cuirasses, des casques, des casaques de coton piqué qui résistoient aux fleches, de petits boucliers, & de grandes rondaches de peau, qui couvroient tout le corps, & qui se portoient roulées sur l'épaule, jusqu'à l'occasion de combattre. Les armes destinées à l'usage de l'Empereur étoient dans un appartement particulier, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles, d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuses, qui formoient un spectacle éclatant. Cortez, & tous les Espagnols qui l'avoient accompagné dans le premier Voïage, ne s'étoient point lassés d'admirer ce dépôt militaire. Ils l'avoient trouvé digne du plus grand Monarque & de la plus brave Nation.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Mais de tous les Palais de Motezu-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ma, celui qui lui causa le plus d'étonnement fut un grand Edifice, que les Mexiquains nommoient la Maison de tristesse. C'étoit le lieu où ce Prince se retiroit avec peu de suite, lorsqu'il avoit perdu quelque femme ou quelque parent qu'il aimoit, & dans les calamités publiques qui demandoient un témoignage éclatant de douleur ou de compassion. La seule architecture de cette Maison sembloit capable d'inspirer les sentimens qu'il y portoit. Les murs, le toit, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres étoient petites, & couvertes d'une espece de jalousies si serrées, qu'elles laissoient à peine quelque passage à la lumiere. Il demeuroit dans cette affreuse retraite, aussi long-tems que ses regrets lui faisoient perdre le goût du plaisir.

Toutes les autres Maisons impériales étoient accompagnées de jardins fort bien cultivés. Les fruits & les légumes en étoient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendoit au Marché, & que suivant les principes de la Nation, un Prince ne devoit pas chercher du plaisir dans ce qui faisoit un objet de lucre pour ses Sujets. Mais on y voïoit les plus belles fleurs d'un heureux cli-

mat, disposées en compartimens jusques dans les cabinets, & toutes les herbes médecinales que la Nouvelle Espagne produit avec autant de variété que d'abondance. Motezuma se faisoit honneur de laisser prendre gratuitement dans ses Jardins tous les Simples dont les Malades de Mexico avoient besoin, & dont les Médecins du Païs composoient leurs remedes. Tous ces Jardins & toutes ces Maisons avoient plusieurs Fontaines d'eau douce, qui venoient des deux grands Aqueducs, par des conduits détachés.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les Maisons de la Noblesse devoient être en fort grand nombre, puisque l'Empire n'avoit pas moins de trois mille Caciques, ou Seigneurs de Villes, qui étoient obligés de venir passer une partie de l'année dans la Capitale; sans compter la Noblesse inférieure & les Officiers du Palais. Elles étoient bâties de pierre, vastes, environnées aussi de Jardins, & de toutes les commodités qui sont le partage de la fortune & de la grandeur. Les Edifices publics n'étoient pas moins magnifiques, sur-tout les Temples, dont on remet la description à l'article des Divinités & des Sacrifices. Entre plusieurs grandes Places, qui faisoient un

Autres Edifices, & Places de Mexico.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des principaux ornemens de Mexico, & qui servoient de Marchés, sous le nom général de *Tianguitzli*, que les Espagnols ont changé depuis en *Tianguez*, on vante beaucoup celle qu'on a déja nommée Tlateluco. Il ne paroîtra point surprenant qu'elle eût pu contenir les trois Divisions de l'Armée Espagnole, à la derniere attaque de Cortez, puisqu'on lui donne tant d'étendue, que dans les Foires, qui s'y tenoient à certains jours, il s'y rassembloit plus de cent mille Hommes. On y voïoit paroître toutes les productions de l'Empire. Elle étoit remplie de Tentes, si serrées dans leurs alignemens, qu'à peine y trouvoit-on la liberté du passage. Chaque Marchand connoissoit son poste; & les boutiques étoient couvertes de toiles de coton, à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Toutes les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre & la variété des marchandises (92).

Grand Marché de Tlateluco, & ses marchandises.

(92) Herrera ne se lasse point de ce détail, *ubi supra*, chap. 15 & 16. Gage se contente d'en donner une idée qu'on croit devoir placer ici, parce qu'elle contient les seules lumieres qu'on ait sur le Commerce & les Arts des anciens Mexiquains.

Les Marchandises les plus communes étoient diverses sortes de nattes, fines & grosses; toutes sortes de vaisseaux de terre peints ou vernis; des peaux de divers Animaux, sur-tout de Cerfs, apprêtées

Si l'on joint, à tous les trairs de cette Description, deux cens mille Canots sans poil & avec le poil, & diversement colorées; des Oiseaux en plumes, de toutes les especes & de toutes les couleurs; des amas de plumes, dont on depouilloit les Oiseaux, en certaines saisons; du fel; des toiles & des draps de coton; des toiles composées de feuilles & d'écorce d'arbres, de poil de Lapin, & de plumes; du fil de poil de Lapin; d'autres fils de toutes les couleurs. Il y avoit des lieux particuliers pour les choses qui tenoient beaucoup d'espace, comme la pierre, la chaux, la brique, & les autres matériaux de construction.

Mais la plus riche partie du Marché étoit celle où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes. On y trouvoit tout ce qui pouvoit demander d'être representé au naturel, en plumes de toutes sortes de couleurs. Les Mexiquains étoient si experts dans cet Art, & representoient si bien les Animaux, les Arbres, les Fleurs, les Herbes & les Racines, que ces Ouvrages faisoient l'admiration des Espagnols. Ils devoient leur habileté à leur application; car souvent un Ouvrier passoit un jour entier sans manger, pour mettre une plume à sa vraie place, la tournant & la retournant une infinité de fois au jour & à l'ombre, pour juger mieux de son effet. Leur Orfévrerie étoit aussi fort belle. Ils faisoient d'excellens ouvrages au moule, & les gravoient ensuite avec des poinçons de caillou; entr'autres des plats à huit faces, chacune d'un métal different, c'est à-dire, alternativement d'or & d'argent, sans aucune soudure, & des chaudrons avec des anses. Ils jettoient aussi en moule des poissons dont les écailles étoient mêlées d'or & d'argent; des Perroquets, qui remuoient la tête, la langue & les ailes; des Singes qui faisoient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, &c. Ils entendoient aussi fort bien l'art d'émailler, & de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

Dans la même partie du Marché, on vendoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du laiton & de l'étaim, mais peu de ces trois derniers métaux. On y vendoit des perles, des pierres précieuses, toutes sortes de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de différentes grandeurs, qui voiturgeoient sans cesse sur le Lac, pour les

coquilles & d'éponges, des amandes de cacao, qui servoient de monnoie courante dans le Païs; comme à présent même six ou sept vingt de ces plus grosses amandes, & deux cens des moindres, valent une réale de cinq sous, & servent encore, aux Indiens de la Nouvelle Espagne, pour acheter les denrées. On y vendoit diverses sortes de couleurs & de belles teintures, qu'ils faisoient avec des roses & d'autres fleurs, avec des fruits, des écorces d'arbres & diverses especes de végéraux.

Il y avoit un Quartier pour les herbes, les racines & les graines, tant celles qui se mangent, que celles qu'on employoit à la Médecine; car ils avoient tous une grande connoissance des Simples, jusqu'aux Femmes & aux Enfans. Dans un autre Quartier, on vendoit toutes sortes de fruits, tant verds que murs. Dans un autre, toutes sortes de viandes, entieres, ou par quartiers; comme des Chevreuils, des Lievres, des Lapins, des Chiens sauvages, & d'autres Animaux qu'ils prenoient, ou qu'ils tuoient, à la chasse. On y vendoit jusqu'à des Couleuvres, auxquelles on avoit coupé la tête & la queue, de petits Chiens châtrés, des Souris, des Rats & de longs Vers. Une vente considérable étoit celle d'une sorte de terre, ou d'un limon poudreux, qui s'amassoit, dans une certaine saison de l'année, sur l'eau du Lac, & qui ressemblant d'abord à l'écume de la Mer; mais qui étant enlevée avec les roseaux, & condentée en grands tas, servoit à faire des gâteaux plats, en forme de brique. Cette marchandise n'étoit pas recherchée seulement des Habitans de Mexico; elle s'envoïoit au loin dans les Provinces, où elle étoit aussi estimée que le meilleur fromage l'est en Europe. On croit même que c'étoit l'excellence de cette écume qui attiroit tant d'Oiseaux sur le Lac, particuliérement en Hiver, où le nombre en étoit infini.

Tous les Marchands du Tlateluco païoient à l'Empereur un droit pour leurs Boutiques; moïennant lequel ils devoient être garantis des Voleurs, par des Officiers qui veilloient incessamment à la sûreté du Commerce. Il y avoit, au milieu de ce grand Mar-

communications d'un bord à l'autre, & plus de cinquante mille qui étoient habituellement occupés dans les seuls Canaux de la Ville (93), on ne trouvera point d'exagération dans la premiere idée que les Mexiquains avoient fait prendre, aux Espagnols, de la Capitale de leur Empire. Cependant cette magnificence barbare n'approchoit point de celle où Cortez l'éleva bientôt, en lui donnant une nouvelle forme.

ché, un Edifice, d'où l'on en pouvoit voir toutes les parties; & dans lequel douze Vieillards tenoient leur Siége, pour juger toutes sortes de Procès & de différends. Le principal Commerce se faisoit par échange. On donnoit une Poule pour un faisceau de maïz, de la toile pour du sel, &c. Les cacaos servoient de monnoie courante pour les appoints. Ils avoient des mesures de bois, pour les grains & les blés; des mesures de corde, pour les herbes, & des mesures de terre, pour l'huile, le miel & les liqueurs. Toutes les infractions de la justice naturelle étoient punies avec la derniere sévérité. L'Empereur traitoit favorablement ceux qui apportoient de nouvelles marchandises, des Païs étrangers. *Voïage de Thomas Gage*, Tome 1, chap. 19. Herrera, parlant des ouvrages d'or & d'argent, qui se vendoient au Tlateluco, assure qu'ils donnoient de l'admiration aux meilleurs Orfévres de Castille, qui ne concevoient point comment des Barbares pouvoient atteindre à cette perfection, sans marteau & sans ciseau. Il parle des ouvrages de plumes avec le même étonnement, sur-tout des portraits d'Hommes & d'Animaux. Il ajoute qu'on en apporta au Pape, dans un tems où la Peinture étoit déja fort cultivée en Italie, & qu'il n'y avoit point de dessein, ni de coloris, qui les surpassât, *ubi suprà*, chap. 17.

(93) Herrera, *ubi suprà*; Thomas Gage, Tome 1, chap. 19.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Pendant qu'il prenoit quelques jours de repos à Cuyoacan, il fit faire de grands feux dans toutes les rues de Mexico, pour purifier l'air. Un grand nombre d'Habitans, qu'il deſtinoit aux travaux publics, fut marqué d'un fer chaud (94). Le reſte obtint la liberté de ſe retirer, ou de contribuer volontairement au rétabliſſement de la Ville. Tous les Indiens, qui l'avoient ſervi pendant le Siége, reçurent des récompenſes proportionnées à leur zele; ſurtout les Tlaſcalans, qui partirent chargés de richeſſes, & que la Cour d'Eſpagne diſtingua, dans la ſuite, par une exemption perpétuelle de toutes ſortes de tributs. Ceux, qui ſe trouverent diſpoſés à s'établir dans la Ville, en reçurent la permiſſion. Mais entre ces premiers ſoins, Alderete qui avoit été nommé Tréſorier général, n'oublia point les tréſors de Guatimozin, ſur leſquels il ſembloit que les Vainqueurs pouvoient s'attribuer de juſtes droits. Le délai, que Cortez apportoit à cette recherche, avoit déja fait naître des murmures. On le ſoupçonnoit de s'entendre avec les principaux Officiers, pour détourner l'or & l'argent, & les plus hardis menaçoient ouvertement

Meſure de Cortez pour rébâtir Mexico.

(94) Herrera, *ubi ſuprà*, chap. 8.

d'en écrire à la Cour. Il y a beaucoup d'apparence qu'un motif d'honneur lui fit fermer les yeux sur les moïens qui furent emploïés pour forcer l'Empereur à déclarer ses richesses (95). Après d'inutiles menaces, on prit le parti de livrer ce malheureux Prince à la question, avec un des principaux Seigneurs de sa suite, qui expira dans les tourmens, sans aucune marque de foiblesse. On jugea néanmoins, par les regards touchans qu'il jettoit sur son Maître, qu'au milieu de sa douleur il lui demandoit la permission de parler ; & l'on crut comprendre aussi, par ceux de l'Empereur, & par quelques mots dont ils furent accompagnés, qu'il lui reprochoit de manquer de constance & d'honneur. Enfin Cortez emploïa son autorité pour faire cesser cette odieuse exécution, & sa conduite fut applaudie de toute l'Armée. Cependant il paroît aussi qu'il ne prit cette résolution, qu'après avoir fait confesser à Guatimozin qu'il avoit jetté son trésor dans

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Empereur est mis à la question. Sa constance.

(95) *Ibid.* L'Historien s'enveloppe ici dans des expressions assez obscures. Il convient que Cortez fut sensible aux murmures de ses Soldats, & qu'il chercha quelque moïen de les satisfaire ; mais il rejette les résolutions violentes, » sur plusieurs personnes » qui demeurerent d'accord, dit-il, que Guatimozin devoit être mis » à la question.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le Lac (95). Tous les Historiens assurent du moins que les Espagnols s'attacherent long-tems à le chercher au fond des eaux, & que n'en aiant rien découvert, ils demeurerent surpris qu'on eût trouvé le moïen de leur dérobber tant de richesses. Quelques Prisonniers indiquerent plusieurs sépultures, où l'on trouva une petite quantité d'or.

Nouvelle forme de Mexico, après la Conquête.

CORTEZ, s'étant déterminé à rebâtir la Capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens, commença par y rétablir l'ordre, en créant de nouveaux Magistrats, & sur-tout un grand nombre d'Officiers pour l'entretien de la Police. Ses Brigantins, qui demeurerent à la vue du Rivage, sous le commandement de Rodrigue de Villa-Fuerte, & la meilleure partie de son

(96) *Ibid.* Cortez, ajoute encore l'Historien, s'excusa du fait, & dit qu'il avoit été prié, importuné, & même menacé par Alderete. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malheureux Empereur du Mexique ne prolongea sa vie que pour en passer le reste dans l'humiliation, & qu'environ deux ans après il fut condamné à la perdre par un supplice honteux, sur la dénonciation d'un Seigneur du Païs, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols. Herrera, Dec. 3. Liv. 7, chap. 9.

Canon, qu'il mit en batterie dans le Poſte qu'il avoit fait prendre à ſes Trouppes, lui répondoient de la ſoumiſſion des Habitans. Mais, pour ne rien donner au haſard, il fit ſéparer la demeure des Eſpagnols, de celle des Indiens, par un large Canal; & cette ſéparation a duré juſqu'aujourd'hui. La promeſſe qu'il avoit fait publier, de donner à tous les Indiens, qui voudroient s'établir ſous ſa protection, un fond pour bâtir, dont leurs Enfans hériteroient après eux, & des privileges qui les diſtingueroient du reſte de la Nation, lui attira plus de monde qu'il n'avoit oſé l'eſpérer. Il donna, aux principaux Seigneurs, des rues entieres à bâtir, en les nommant Chefs des Quartiers qu'ils auroient peuplés. Dom Pierre Motezuma, fils de l'Empereur de ce nom, & Xitivaco, Général des Trouppes de Guatimozin, furent diſtingués dans cette diſtribution. On prit le parti de remplir la plûpart des anciens Canaux, lorſqu'on eut obſervé qu'ils jettoient quelquefois une vapeur incommode. Le travail fut pouſſé avec tant d'ardeur, que dans l'eſpace de peu de mois, on vit naître environ cent mille Maiſons, beaucoup plus belles, & dans un meil-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

leur ordre que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la maniere d'Espagne, & Cortez se fit élever, sur les débris du Tepac, un Palais si somptueux (97), qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux Vicerois, il n'est pas loué moins de quatre mille ducats, au profit de ses Descendans. Pour faire prendre une forme solide à son Etablissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs Femmes; & quantité d'autres familles Castillanes y vinrent à sa sollicitation. Le Commandeur Leonel de Cervantes donna l'exemple, avec sept Filles & plusieurs Fils qu'il avoit eus d'un seul mariage, & qui trouverent aussi-tôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter, des Isles conquises, un grand nombre de Vaches, de Truies, de Brebis, de Chevres, & de Jumens; des cannes de sucre, & des Meuriers pour les Vers à soie. Plusieurs Flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent dans la Colonie une grande abondance des plus utiles provisions de l'Europe. Il y arriva des Ouvriers,

(97) Gage, *ubi supra*, page 157. Il rapporte, après Herrera, qu'on y avoit employé sept mille grosses poutres de cedre.

qui formerent toutes sortes de Manufactures. L'imprimerie même y fut introduite, & l'on y fabriqua de la Monnoie. Cortez, n'ayant pas manqué de faire travailler aux Mines, en tira beaucoup d'or & d'argent. Il découvrit des Mines de fer & de cuivre, qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie : & dès l'année suivante, il s'en trouva trente-cinq pieces de bronze, & soixante de fer. Enfin, peu de tems après la conquête, Mexico étoit la plus belle Ville des Indes ; Herrera dit, la plus grande & la plus peuplée (98) ; & par dégrés, elle est devenue, suivant le témoignage de tous les Voïageurs, une des plus riches & des plus magnifiques du Monde.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Quoiqu'ils s'accordent tous dans cet éloge, leurs Descriptions se ressemblent moins. Comme cette différence semble venir de celle des tems, qui changent la perspective par des progrès & des embellissemens continuels, on ne voit point de meilleure méthode, pour lever les doutes du Lecteur & l'embarras de ceux qui feront le même Voïage, que de rapporter chaque peinture à l'année qu'elle regarde. Commençons par

(98) Herrera, Décad. 3, Liv. 4, chap. 8.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

celle de Gage (99), qui paroît la plus ancienne.

Description de Mexico en 1625.

MEXICO, dit-il, est à présent une des plus grandes & des plus riches Villes du Monde. Comme les Indiens des Païs voisins ont été subjugués, & la plûpart même anéantis, les Espagnols y vivent dans une si grande sécurité, qu'ils n'ont point de Portes, de Murailles, de Bastions, de Tours & de Platte-formes, non plus que d'Arsenal,

(99) Voïage de Thomas Gage, Jacobin Anglois, qui s'étant embarqué à Cadix en 1625, pour les Millions des Philippines, trouva tant d'agrément dans la Nouvelle Espagne, qu'il prit le parti d'y demeurer. Après y avoir fait un long séjour, il revint en Angleterre, où sa Famille tenoit un rang considérable. Sa Relation, qu'il publia bientôt en Anglois, eut un succès étonnant; parce qu'il étoit le premier Etranger qui eût parlé, avec connoissance, d'un Païs dont les Espagnols ferment soigneusement l'entrée. L'Auteur de la Préface nous apprend que cette raison porta M. Colbert à charger M. de Carcavi de la faire traduire en François par Beaulieu, Huet & Neil. Thevenot l'a donnée aussi en François dans le second Tome de son Recueil, avec une Histoire des Mexiquains, en Figures hieroglyphiques, dont on a obligation au même Voïageur. C'est l'Edition d'Amsterdam de 1721, à laquelle on s'attache ici. Gage est un Ecrivain assez judicieux, dont on ne peut soupçonner raisonnablement la bonne foi. Ses avantures particulieres n'étant rien d'utile ni d'interessant, on se croira dispensé d'en faire un article particulier; mais ses remarques entrent souvent nos Descriptions.

d'Artillerie

Tom XII. N.° VI

d'artillerie & de munitions. Saint-Jean d'Ulua leur paroît ſuffire, pour les défendre contre les invaſions des Etrangers. On peut dire que la Capitale de la Nouvelle Eſpagne a été rebâtie une ſeconde fois, depuis Cortez; car perſonne n'oſeroit prétendre qu'elle contienne cent mille Maiſons, comme elle les contenoit après la Conquête; c'eſt-à-dire, dans un tems où Cortez en faiſoit habiter la plus grande partie par des Indiens. Ceux, qu'on y voit aujourd'hui, demeurent dans un des Fauxbourgs de la Ville, nommé *Guadalupa*, qui pouvoit avoir, en 1625, environ cinq mille habitans. Pluſieurs pauvres Eſpagnols épouſent des Indiennes. D'autres les débauchent. Ils uſurpent, de jour en jour, les fonds ſur leſquels leurs Maiſons ſont bâties; & de trois ou quatre Maiſons d'Indiens, ils en bâtiſſent une grande, à la maniere d'Eſpagne, avec des Jardins & des Vergers: de ſorte que la Ville eſt preſqu'entierement rebâtie de beaux & grands Edifices de pierre & de brique, mais peu élevés, parce qu'il arrive ſouvent des tremblemens de terre qui les mettroient en danger, s'ils avoient plus de trois étages. Les rues ſont ſi larges, que trois caroſſes peuvent aller

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de front dans les plus étroites, & six au moins dans les plus larges; ce qui fait paroître la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'eſt en effet. On m'aſſura (1) que ſes Habitans Eſpagnols étoient environ quarante mille; la plûpart ſi riches, que plus de la moitié de ce nombre entretenoit de ſomptueux équipages. Il eſt certain qu'on comptoit dans la Ville plus de quinze mille caroſſes.

Les rues des Villes de l'Europe n'approchent point de la netteté de celles de Mexico. La plus grande Place eſt celle du Marché, qui ſe nommoit Tlateluco, avant la Conquête. Quoiqu'elle ne ſoit plus ſi ſpacieuſe que du tems de Motezuma, elle eſt encore fort belle, & d'une ſinguliere étendue. Un des côtés eſt bâti en arcades, ſous leſquelles on eſt à couvert de la pluie, & qui ſont bordées de Boutiques, où l'on trouve toutes ſortes d'étoffes de ſoie. Devant ces Boutiques, il y a toujours des Femmes qui vendent des légumes & des fruits. Du côté qui fait face aux arcades, la Place offre le derriere du Palais, qui contient preſque toute ſa longueur avec

(1) Quoiqu'on faſſe parler Gage, ceci n'eſt qu'un extrait de pluſieurs chapitres.

les Cours & les Jardins qui en dépendent. Au bout du Palais, on trouve la principale Prison de la Ville. Proche de-là est la belle rue, qui se nomme *Plateria*, ou rue des Orfévres, dans laquelle on peut voir, en moins d'une heure, plusieurs millions en or, en argent, en perles & en pierres précieuses. La rue de Saint Augustin, qui contient la plûpart des Marchands de soie, est aussi fort riche & fort agréable. Mais une des plus longues & des plus larges rues de la Ville est celle qu'on nomme *Tacuba*, où presque toutes les Boutiques sont remplies d'ouvrages de fer, d'acier & de cuivre. Elle s'étend jusqu'à l'Aqueduc, qui conduit l'eau des Montagnes à Mexico; & son nom lui vient de l'ancien Bourg de Tacuba, dont elle est le chemin. Sa longueur & sa largeur la rendent encore moins célebre que les aiguilles qui s'y vendent, & qui passent pour les meilleures de l'Amérique. Une autre rue, qui tient le premier rang par la magnificence de ses Maisons, est celle de l'*Aigle*, ainsi nommée d'une ancienne Idole, qui est une grosse Aigle de pierre, placée au coin de la rue, où l'on assure qu'elle s'est conservée sans altération depuis la Conquête.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

C'eſt dans cette rue que demeurent la plupart des Seigneurs Eſpagnols & les Officiers de la Chancellerie. On y voit auſſi la façade du fameux Palais des Marquis del Valle, Deſcendans de Cortez.

On compte, dans Mexico, plus de cinquante Egliſes, ſoit des Paroiſſes ou des Monaſteres. Je n'ai vu nulle part de ſi beaux Couvens. Les toits & les poutres en ſont dorés; la plûpart des Autels, ornés de colomnes du plus beau marbre, & leurs dégrés, de divers bois précieux; avec de ſi riches Tabernacles, que le moindre eſt eſtimé vingt mille ducats. Les richeſſes intérieures, en Chaſſes d'or & d'argent, en Couronnes, en Joïaux, en Ornemens, en Tapiſſeries, feroient l'opulence d'une grande Nation. L'Egliſe des Jacobins poſſede un Candelabre d'argent à trois cens branches, & cent Lampes du même métal, d'un travail ſi exquis, qu'on fait monter leur valeur à quatre cens mille ducats.

La Ville étant bâtie ſur des Canaux comblés, & ſur des terres deſſéchées, qui ont fait partie du Lac, l'eau paſſe ſous toutes les rues. Je puis aſſurer que vers la rue Saint Auguſtin, & dans les lieux auſſi bas, les Cadavres ſont

plutôt noïés qu'enterrés dans leurs sépultures. On ne peut creuser une fosse sans trouver l'eau ; & j'ai vu des cercueils y disparoître tout-d'un-coup. Si le Couvent des Augustins n'avoit été souvent réparé, & presqu'entiérement rebâti, il seroit actuellement abîmé. On y travailloit, pendant mon séjour à Mexico ; & je remarquai que les anciennes colomnes étoient tellement enfoncées, qu'on les faisoit servir de fondemens pour le nouvel Edifice. C'étoit la troisiéme fois qu'on avoit posé de nouvelles colomnes sur les anciennes ; & tous ces matériaux s'abîmoient comme à la file.

L'usage des Habitans est d'aller se promener tous les jours, vers quatre heurs du soir, les uns à cheval, les autres en carosse, dans un fort beau Cours, qui se nomme la *Alameda*, & dont les arbres forment des allées impénétrables au Soleil. On y voit régulièrement plus de deux mille carosses. Ceux des Hommes sont suivis d'un grand nombre d'Esclaves Mores, en riches livrées d'or & d'argent, en bas de soie, avec des nœuds de ruban à leurs souliers, & tous, l'épée au côté. Le cortege du Viceroi, qui se fait voir souvent dans cette promenade, n'a pas

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

moins de magnificence & d'éclat que celui du Roi d'Eſpagne. Les Dames ſont eſcortées auſſi d'une trouppe d'Indiennes, la plûpart Mulâtres, vêtues d'étoffes de ſoie, & couvertes de pierres précieuſes. L'ajuſtement de ces Créatures eſt ſi laſcif, & leurs manieres ont tant d'agrément, que la plûpart des Eſpagnols les préferent à leurs propres Femmes. Elles portent ordinairement une juppe chamarrée de galons ou de dentelles d'or & d'argent, avec un grand ruban de couleur vive, & frangé d'or, dont les bouts leur deſcendent juſqu'aux piés. Leurs corſets ſont ſans manches, & lacés de rubans d'or ou d'argent. Leurs ceintures ſont d'un tiſſu d'or, enrichi de perles & de pierreries. Leurs manches ſont de toile d'Hollande ou de la Chine, fort larges & fort ouvertes, enrichies d'une broderie de ſoie, ou d'or & d'argent, & pendantes de la longueur de leur juppe. Elles couvrent leurs cheveux d'une coeffe ouvragée; & par-deſſus, elles mettent un rézeau de ſoie, attaché négligemment avec un beau ruban d'or, ou de couleur, qui croiſe ſur le haut du front, & ſur lequel il y a toujours quelques lettres en broderie, qui expriment une maxime ou

un ſentiment d'amour. Leur ſein eſt couvert d'une toile fine, qui prend au-deſſus du cou, en forme de mentoniere. Cette parure eſt celle qui ne les quitte pas, dans l'intérieur même des Maiſons; car, lorſqu'elles en ſortent, elles prennent une mante de la plus fine toile, garnie de rubans; & la plûpart ſe la font paſſer ſur la tête, de maniere qu'elle ne deſcende pas au deſſous du milieu du corps, pour laiſſer voir leur ceinture & leurs autres ornemens. Quelques-unes ne portent leur mante que ſur une épaule; & la paſſant ſous le bras droit, elles rejettent l'autre bout ſur l'épaule gauche, pour conſerver la liberté de remuer les deux bras, & de montrer leurs belles manches. D'autres ſe ſervent, au lieu de mante, d'une riche juppe de ſoie, dont elles jettent une partie ſur l'épaule; & ſoutenant l'autre de la main, elles accordent librement la vue de leurs jambes. Leurs ſouliers ſont fort hauts. Ils ont pluſieurs ſemelles, garnies d'un bord d'argent, qui eſt attaché avec de petits cloux de même métal, dont la tête eſt très-large. La plûpart de ces Femmes ſont des Eſclaves, ou l'ont été, & ne doivent la liberté qu'à l'Amour. En général,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le goût du faſte regne à Mexico dans toutes les conditions. Les caroſſes y ſont beaucoup plus riches que dans les principales Cours de l'Europe. On n'épargne point pour les embellir, l'or, l'argent, les pierres précieuſes, le drap d'or, & les plus belles ſoies de la Chine. Les brides des Chevaux ſont enrichies de pierres précieuſes; & tout ce qui eſt de fer ailleurs eſt ici d'argent. Il eſt paſſé en proverbe qu'il y a quatre belles choſes à Mexico; les Femmes, les habits, les équipages & les rues. Le Viceroi, qui gouvernoit en 1625, fit faire un Oiſeau, plus grand qu'un Faiſan, d'or, d'argent & de pierres précieuſes, dont toutes les parties étoient ajuſtées avec tant d'art, pour repréſenter naturellement le plumage, qu'il fut eſtimé quinze cens mille ducats (2). C'étoit un préſent qu'il deſtinoit au Roi d'Eſpagne. Rien n'eſt ſi commun que de voir des cordons & des roſes de diamans, aux chapeaux des Perſonnes de condition, & des cordons de perles, à ceux des plus vils Artiſans. Mais, quoique tous les Habitans paroiſſent livrés aux plaiſirs, il n'y a point de Ville au Monde où le Cler-

(2) C'eſt peut être une faute d'impreſſion; car cette ſomme paroît exceſſive.

gé soit traité avec plus de faveur. Chacun aspire à se distinguer par les libéralités qu'il fait aux Eglises & aux Couvens. Les uns font bâtir de riches Autels, dans les Chapelles des Saints qu'ils prennent en affection; les autres présentent des Couronnes d'or, des Chaînes & des Lampes, aux Images de la Vierge, bâtissent des Couvens, ou les font rebâtir à leurs frais, & leur donnent jusqu'à deux ou trois mille ducats de revenu.

Je ne m'étendrai pas sur les Religieux de cette Ville: mais qu'il me soit permis d'observer, qu'ils y ont beaucoup plus de liberté qu'en Europe. C'est un usage établi pour eux de visiter les Religieuses de leur Ordre, & de donner une partie du jour au plaisir d'entendre leur Musique & *de manger leurs confitures*. Les Couvens de Filles ont des appartemens fort ornés, qui sont partagés par des grilles de bois, pour la séparation des deux Sexes. Tous les Habitans d'une naissance honnête font élever leurs Filles dans ces lieux; & l'éducation qu'elles y reçoivent consiste à faire toutes sortes de confitures & d'ouvrages à l'aiguille, à se perfectionner dans la Musique, qui est fort en honneur à Mexico, & à jouer des

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Comédies, qui se représentent dans les Eglises, aux grandes Fêtes.

La Capitale de la Nouvelle Espagne reçoit un grand lustre de son Université, dont les Edifices sont l'ouvrage de Dom Antoine de Mendoza. Outre le somptueux Palais que les Vicerois ont dans la Ville, on leur en a fait bâtir un à Chapultepeque, ancienne sépulture des Empereurs Mexiquains. Ce lieu est devenu comme l'Escurial de l'Amérique, depuis qu'on y enterre les Vicerois qui meurent pendant leur administration. Les Bâtimens en sont magnifiques ; & les Jardins y répondent, par la beauté de leurs parterres, de leurs allées & de leurs eaux. On assure que la Chapelle vaut plus d'un million d'or.

En 1625, Mexico n'avoit encore que trois entrées, par les trois anciennes Chaussées qui servirent aux attaques de Cortez (3).

(3) Voïage de Gage, Tome 1. Partie premiere, chap. 21 & suiv. & Part. 2, chap. 1.

CARTE DES ENVIRONS
DE LA VILLE DE MEXICO
Pour l'Histoire gen.e des Voyages.
1754.
Tula
Tetlapamaloya
Pachuca
R. de Tula
Bouche de S.t Gregoire
Tequixquiac
Plaine de Pachuca
Tezontepec
Rivi.e de Pachuca
Tezelapec
S.t Marie
Tepeac
S. Jaques
Adelma
Temecapa
Lac
S. Michel
Rocher
Tyzapanca
Nouveau
Capula
Zampango
Zumpango
Coyotepec
Lac Zum pango
S.t Andre
Vieux Canal
S.t Luce
Lac de Xaltocan
Otumba
Tepozotlan
Tacuba
Lac de S. Christophe
Ozumbilla
Chiconauhtla
Hostellerie
Rivi.e de Tlalnepantla
Quauhtitlan
S.t Barbe
S. Christophe
S.t Marie
S.t Claire
Vieux Canal
Cutitlan
LAC
DE
MEXICO
Tenayuca
Tlalneplantla
Tlalpitzactzinco
S. Christophe
S. Francois
Tezcutzingo
R. Papaloticpac
Rivi.e de Tlalneplantla
Tulasco
Guadeloupe
Moulin
Tepetlatoc
Chiauhtla
Zacuba
Chaussée
Rocher
Ville de Mexico
Rivi.e de Texcuco
Tezcuco
Chimca
Atengo
Atlapilco
N.D.e des Remedes
Rocher du Marquis
S. Bernard
Estapaluca
Tacubaya
Rayci
Tacuba
S.t Marie
S.t Marie
Chalco
Xalatlaco
Chiribisco
S. Jean
Lac de Chalco
Rocher
Chalco
Echelle de 4 Lieues
communes de France
1 2 3 4
R.
S. Jean
S. Jean
S.t Augustin
S.t Croix
S.t Marie
S. Jean
Tultitlandco
Mexiquito
Tlalmanalco

Description de Mexico en 1678.

MEXICO est bâti (4) sur un Terre-plein, & situé au bord d'un Lac, qui par sa vaste étendue forme une espece de Mer; il est entouré, des autres côtés, de quatre autres plus petits Lacs, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges Chaussées pavées & revêtues de pierres de taille.

Le Plan de cette Babylone Indienne est uni. Elle a trois lieues de longueur, à prendre depuis Guadalupa jusqu'à Saint Antoine, & presqu'autant de large, depuis l'Arsenal & l'Hôpital de Saint Lazare, jusqu'à Tacuba. Les rues sont si droites, qu'elles paroissent tirées au cordeau; & si larges que six carosses de front peuvent y passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq Canaux

(4) Cet article est tiré de Lionnel Wasser, autre Voïageur Anglois, qui étant parti d'Angleterre en 1677, pour Bantam dans l'Isle de Java, fit l'année suivante le Voïage de la Jamaïque, & de là, par diverses avantures, ce qui de plusieurs Etablissemens Espagnols. On loue beaucoup l'exactitude de ses connoissances; & nous aurons souvent l'occasion de les employer. Sa Relation fut traduite en 1706 par Montirat, Interprete des Langues, & publiée à Paris chez Claude Cellier, *in*-12.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qui sortent d'un des Lacs, & qui arrosent la Ville, par plusieurs détours, dans ses différens Quartiers. C'est à ces Canaux que les Habitans doivent l'abondance & les commodités dont ils jouissent, par un Commerce continuel. Chaque jour de la semaine a ses différentes marchandises; mais le Samedi se fait distinguer. C'est le jour où l'on voit arriver de toutes parts, à Mexico, des Flottes de fruits & de fleurs, qui donnent à toute la Ville l'apparence d'un Jardin. La grande Place est d'une si vaste étendue, qu'aux jours destinés pour les courses de Taureaux & pour les Jeux de Cannes, le Peuple en remplit à peine la troisieme partie. L'Eglise Cathédrale, bâtie d'un mêlange de pierre de taille, & de brique, borne le milieu d'une de ses faces, du côté du Nord. A l'opposite, du côté du Midi, sont l'Hôtel de Ville, la Maison du Juge de Police, les Greniers publics, & la Prison. Chacun de ces Edifices offre un grand Portail de pierre de taille, soutenu de deux Piliers de la même pierre, & tout d'une piece. On trouve ensuite les Boutiques & les Magasins de plusieurs riches Marchands. Le côté du Couchant est presqu'entiérement occu-

pé par un grand nombre de Maisons, qui servent de demeure aux plus riches Particuliers de la Nouvelle Espagne. Elles sont suivies de cinq ou six grands Magasins d'étoffes d'or, travaillées en Europe. Du côté de l'Orient sont le Palais du Viceroi, l'Audience roïale, l'Université, le Collége des Religieux de Saint Dominique, & le Saint Office, c'est à-dire, la Maison de l'Inquisition. L'encognure est remplie par l'Hôtel de la Monnoie. Cinq rues, par lesquelles on entre sur la Place, sont toutes si larges, qu'un carosse à six Chevaux y tourne sans peine.

Le Palais du Viceroi est un Edifice de Fernand Cortez. Il est plus grand & plus magnifique que le Palais roïal de Madrid. La cour, qui est fort spacieuse, est entourée de riches balcons de fer; & l'on voit au centre un fort beau Cheval de bronze, sur un large piédestal. Le Portail de la principale Eglise soutient une espece de petite Tour, où le Duc d'Albuquerque fit poser un fanal de cristal, dans lequel on allume tous les jours, à l'entrée de la nuit, un Flambeau de cire blanche. Le centre de la Place est marqué par un très beau Pilier de marbre, au sommet duquel une Aigle de bronze se fait ad-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

mirer par l'excellence du travail. Autour du Pilier, quatre rangs de petites Boutiques de bois, d'une extrême propreté, offrent tout ce qu'on peut desirer de curieux en soie, en or, en linge, dentelles, rubans, gazes, coeffures, & autres marchandises de mode.

En sortant de la Place par le côté opposé à l'Eglise, on entre dans la rue des Orfévres, qui est extrêmement longue, & d'une richesse surprenante. Elle conduit dans une grande Aulnaie, dont les arbres sont très hauts, & forment un charmant quinconce, au milieu duquel sort une très belle Fontaine d'eau vive & pure. Il y a peu de promenades aussi délicieuses. Le terrein, qu'occupe à présent la Maison professe des Jésuites, contenoit autrefois un des Palais de Motezuma, qui servit long tems de demeure à Cortez avec les Espagnols & les Tlascalans. On y conserve encore, dans une petite partie de l'ancien Edifice, la fenêtre où ce Prince fut tué d'un coup de pierre. Elle a six piés de hauteur. Sa forme est en arc, soutenue d'un pilier de marbre blanc. Il y a, dans Mexico, deux très beaux & très spacieux Amphithéâtres, destinés pour la Comédie & d'autres Specta-

cles. Cette insigne Capitale de la Nouvelle Espagne est remplie de Noblesse, & de gens considérables par leurs richesses, leur mérite, & leurs services. On nommoit, entre les principaux, Dom Fernand d'Altamirono, Comte de Saint Jacques de Colimaya, & Sénéchal des Philippines; Dom Garcie de Valdez Osorio, Comte de Peñalva, & Vicomte de Saint-Michel; & Dom Nicolas de Bivero Peredo, Comte d'Orizalva. Je n'entreprens point de rapporter les noms de plus de cent Chevaliers de tous les Ordres militaires d'Espagne. Le nombre des caroſſes montoit à quatre mille (5). On comptoit dix-sept Couvens de Religieuses, & un si grand nombre de Monasteres ou de Couvens d'Hommes, que je pourrois nommer jusqu'à quatre-vingt neuf grandes & somptueuses Eglises (6), sans parler de celles des Mandians, qui sont moins superbes, mais fort propres. Mexico n'a qu'un College pour l'éducation de la Jeunesse.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La beauté des Maisons est incomparable, soit qu'on en considere l'étendue, la matiere, la figure & la com-

(5) Diminué par conséquent des deux tiers, depuis Gage.

(6) Augmentation de nombre, depuis le même tems.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

modité. Les plus hautes n'ont pas plus de trois étages. Toutes les murailles sont incrustées, en dehors, de petits cailloux de diverses couleurs, taillés, les uns en cœur, d'autres en soleils, en étoiles, en roues, en fleurs de toutes les espèces, & d'autres figures, dont la variété forme un agréable spectacle. Les portes sont fort grandes & fort hautes. Presque toutes les fenêtres ont des balcons de fer, dont la plûpart tiennent toute la face de l'Edifice. Ils sont ornés, dans toutes les saisons, d'un grand nombre de caisses d'Orangers & de toutes sortes de fleurs; car le Printems regne sans cesse à Mexico. Le climat y est si doux & si temperé, qu'on n'y ressent jamais de chaleur incommode, ni de froid qui oblige d'y allumer du feu. L'eau d'ailleurs y est très saine; & le grand Aqueduc, soutenu de trois cens soixante & cinq arcades de pierres de taille, qui l'amene au travers du Lac, fait un des principaux ornemens de cette partie.

La Ville est divisée en dix-sept Paroisses, cinq d'Espagnols & douze d'Indiens. On y compte vingt deux mille Espagnols habitués avec leurs familles, environ vingt mille qui n'y sont que pour un tems, & trente mille Femmes

de la même Nation, qui ſont généralement belles, & d'une magnificence ſurprenante. Les Indiens établis ne montent pas à plus de quatre-vingt mille ; mais le nombre des Paſſagers va toujours beaucoup plus loin. Si l'on y joint plus de cent mille Eſclaves & Domeſtiques, de l'un & de l'autre ſexe, on doit ſuppoſer que Mexico ne contient pas moins de quatre cens mille Ames, ſans y comprendre les Enfans. Pedro Ordoñez aſſure, dans ſon Voïage autour du Monde, qu'il y avoit, de ſon tems, deux cens mille Indiens, & un plus grand nombre d'Indiennes ; vingt mille Negres, & plus de Femmes du même ſang ; trente mille Eſpagnols, & plus de Femmes de leur Nation.

Les Mexiquains, qui habitent la Ville, ſont dociles, bons Catholiques, & preſque tous riches, parce qu'ils s'attachent beaucoup au Commerce, d'une Province à l'autre. Les principaux ne ſont pas moins conſidérés que les Habitans de race Eſpagnole. Il n'eſt reſté du ſang de Motezuma, que Dom Diego Cano Motezuma, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques ; ſon Fils, Dom Juan ; ſon Neveu, Dom Diego, & ſa Niece, Donna Leonor ; Enfans de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dom Antoine Motezuma. Ils jouissent tous d'une pension, sur la Caisse royale, qui aide à les faire subsister avec honneur.

On ne sera point surpris que Mexico soit dans l'abondance de tout ce qui peut servir au luxe comme aux besoins de la vie, si l'on considere qu'outre la merveilleuse fécondité du Païs, il y arrive tous les ans deux Galions d'Espagne, avec une Frégate légere, qu'on nomme la Patache du Roi, & plus de quatre-vingt Vaisseaux marchands, qui lui fournissent ce qu'il y a de plus précieux en Europe; & que de l'autre côté, une Flotte, qui part réguliérement des Philippines, lui apportant les raretés de la Chine, du Japon, de l'Indoustan & de la Perse, il jouit continuellement de toutes les richesses de l'Europe & des deux Indes.

C'est une tradition du Païs, qu'il y avoit autrefois des Géans, aux environs de Mexico. J'y ai vu, sous le Gouvernement du Duc d'Albuquerque, des ossemens & des dents d'une prodigieuse grandeur; entr'autres, une dent de trois doigts de large, & longue de quatre. Les plus habiles gens du Païs, qui furent consultés, jugerent, sur les proportions ordinaires, que la tête

ne devoit pas avoir moins d'une aulne de largeur ; & le Duc, s'attachant à leurs idées, fit faire deux Portraits de cette énorme tête, dont il envoïa l'un au Roi d'Eſpagne (7).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Deſcription de Mexico en 1697.

CARRERI eſt le dernier Voïageur qui ait publié ſes Obſervations ſur la Nouvelle Eſpagne. Il reconnoît, dans la Capitale, toute la magnificence qu'on

(7) Lionnel Waſſer, *ubi ſuprà*, pages 367 & ſuivantes. On a donné en Hollandois une traduction du même Voïage, dans le Recueil de Paul Maret, à la ſuite du Voïage de Dampier aux Terres auſtrales. Elle contient quantité de Deſcriptions, ſurtout d'animaux & de fruits, qui ne ſont point dans l'original Anglois, & qui paroiſſent empruntées de divers autres Ecrivains ; tandis qu'en contraire, on y a ſupprimé tout ce qui regarde la Nouvelle Eſpagne, apparemment parce que Waſſer fait profeſſion de le tenir d'un autre. Mais l'éclairciſſement, qu'il y joint, doit donner beaucoup de poids à ſon récit. *Ibid.* page 215. Montanus, dont la traduction parut l'année d'après, ſe garda bien de faire le même vol au Public, & loue particuliérement, dans Waſſer, ſa Deſcription de l'Iſthme du Darien & celle de la Nouvelle Eſpagne. Celle-ci d'ailleurs eſt confirmée par François Correal, Eſpagnol, né à Cartagene, qui étant parti en 1666 pour voïager en Amérique, ſe trouva dans la ſuite, à Mexico, vers le tems que Waſſer repréſente ; & ſi l'on ne donne point place ici à la Deſcription de Correal, c'eſt qu'elle ne contient preſque rien qui ne ſoit dans l'autre, avec un détail plus inſtructif. Mais on en tirera quelques lumieres, pour la Deſcription des Provinces.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

y admiroit avant lui. Il joint même à cet aveu, des remarques qui doivent faire ſuppoſer que dans l'intervalle, elle a reçu de nouveaux accroiſſemens. Cependant, on eſt ſurpris de le voir ennuié (8) d'un ſi beau ſéjour; & l'on croit pouvoir conclure qu'en s'embelliſſant par une augmentation d'Edifices, elle a perdu des avantages plus eſſentiels à ſa véritable grandeur.

Mexico, dit-il, eſt ſitué proche du Lac, dans une Plaine fort marécageuſe, à dix-neuf dégrés quarante minutes de latitude du Nord. Quelque ſoin que les Habitans apportent à faire de bons fondemens, leurs Maiſons ſont à demi-enſevelies, dans un terrein qui n'eſt pas capable de les ſoutenir. La forme de cette grande Ville eſt quarrée; & ſes rues droites, larges & bien pavées, qui répondent aux quatre Vents principaux, lui donnent quelque reſſemblance avec un Echiquier. Auſſi la voit-on toute entiere, non-ſeulement du centre, mais de toutes ſes parties. Son circuit eſt de deux lieues, & ſon diametre, d'environ une demie. On y entre aujourd'hui par cinq Chauſſées, qui ſe nomment la Piédad, Saint-Antoine, Guadalupa, Saint-Côme, & Chiapulte-

(8) Tome 6, page 236.

peque. Celle de Cuyoacan, ou del Peñon, par laquelle Cortez y fit ſon entrée, ne ſubſiſte plus. DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On peut dire que Mexico le diſpute aux meilleures Villes d'Italie, par les Edifices; & qu'il l'emporte, par la beauté des Femmes. Elles ſont paſſionnées pour les Européens, qu'elles appellent Cachopins; & quelque pauvres qu'ils ſoient, elles préferent leur main à celle des plus riches Créoles. De-là vient que les Créoles ont tant d'averſion pour les Européens, qu'ils les inſultent par des railleries continuelles. Les Eſpagnols, qui arrivent, s'en trouvent quelquefois offenſés juſqu'à répondre à leur plaiſanteries par des coups de piſtolet.

On compte aujourd'hui, dans la Capitale de la Nouvelle Eſpagne, environ cent mille Habitans, dont la plus grande partie eſt de Noirs ou de Mulâtres; ce qui paroît venir, non-ſeulement du grand nombre d'Eſclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens étant paſſés entre les mains des Eccleſiaſtiques, les Eſpagnols & les autres Européens, qui ne trouvent plus moïen de ſe faire un fond certain, ont peu de goût pour le mariage, & ſe jettent eux-mêmes,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

à la fin, dans l'Etat écclesiastique. Quoique la Ville n'ait pas moins de 29 Couvens d'Hommes & 22 de Filles, ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux Etrangers (9). On

(9) Il s'est formé, dans le cours de ce siècle, un grand nombre de ces Etablissemens. Dom Melchior *Quallar* emploïa six cens mille piastres, tant à bâtir qu'à doter le Couvent des Carmes, qui se nomme l'*Hermitage* ou le *Désert*, à peu de distance de Mexico; & sa Femme fonda, pour le même Ordre, un College qui porte le nom de *Saint Ange*. Diegue *del Castillo*, qui étoit venu d'Espagne, très pauvre, & qui avoit commencé sa fortune par le métier de Chaudronnier, bâtit le grand Couvent des Peres de Saint Pierre d'Alcantara, celui des Religieuses de Saint François, & celui de Sainte Agnès: ce qui ne l'empêcha point de laisser, en mourant, un million à une Fille qu'il avoit élevée par charité. Joseph de *Retes*, après avoir fait bâtir un superbe Couvent de Religieuses, sous le titre de Saint Bernard, laissa aussi un million à sa Fille. Dom François *Canales*, Chevalier de Calatrava, aïant laissé à sa Femme tout son bien, qui étoit de six cens mille pieces, cette Dame, quoique jeune, mépriſa tous ceux qui s'offroient pour l'épouser, distribua son bien aux Pauvres, se fit Religieuse en 1695, & fonda le Couvent des Capucines. Simon de *Haro*, qui étoit venu d'Espagne avec la cappe & l'épée, fonda celui de la Conception. Domique *Laurenſana*, pauvre aussi à son arrivée, bâtit le fameux Couvent des Filles de l'Incarnation. Ensuite une Religieuse de ce Couvent fonda celui des Religieuses de Valvaneda. Jean Navarro *Prestana*, gagna tant de bien dans la profession de Maître Carollier, qu'il fit bâtir le Couvent de Saint Joseph de Gratias, & celui de la Conception, tous deux de Filles. Etienne de *Molina Molinera*, après avoir bâti le Couvent des Carmelites, laissa encore en mourant cent mille pieces de huit. Dom Marc de *Guevara*, fit faire les Aqueducs de Mexico, dont les arcades sont en si grand nombre, dans l'espace d'une lieue, que la dépense doit en avoir été prodigieuse. En récom-

prendra quelque idée des richeſſes de l'Egliſe Mexicaine, par celles du Chapitre de la Cathédrale, qui n'eſt compoſé que de neuf Chanoines, & d'une dixieme place, qu'on nomme le Canonicat du Roi, mais dont le revenu ſe paie au Tribunal de l'Inquiſition, comme dans tous les Dioceſes de la Nouvelle Eſpagne; de cinq Dignités, qui ſont le Doyen, l'Archidiacre, le Maître d'Ecole, le Chantre & le Tréſorier; de ſix Chapelains, & ſix demi-Chapelains, un Sacriſtain principal, quatre Curés que le Viceroi nomme, douze Chapelains roïaux à la nomination du Chapitre, & huit autres, qui portent le titre de Laurenzana. Leurs rentes annuelles ſont de trois cens mille pieces de huit, dans leſquelles il faut comprendre à la vérité le revenu de l'Archevêque qui eſt de ſoixante mille pieces: mais le Doïen en tire onze mille; chacune des quatre autres Dignités huit mille; les Chanoines, chacun ſix mille, les Chapelains, cinq mille; les demi-Chapelains,

Perez, il obtint la Charge d'Alguazil Major, avec une place dans le Chapitre pour lui & ſes Deſcendans. J'omets une infinité d'autres exemples: mais on voit que tout ce qu'il y a de magnifique, à Mexico, eſt l'ouvrage des Particuliers. Carreri, Tome 6, chap. 4.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

trois mille ; chaque Curé, quatre mille, & les Chapelains roïaux, trois cens. Le reſte paſſe aux Sacriſtains & à d'autres Clercs, qu'on fait monter à trois cens. Mexico eſt une petite Ville pour le nombre de ſes Egliſes. La plûpart des Habitans ne peuvent plus s'y faire des logemens commodes. Cependant on y vit à fort bon marché. Une demi-piece de huit ſuffit chaque jour pour la dépenſe d'un homme. Mais comme il n'y a point d'Eſpeces de cuivre, & que la moindre piece d'argent eſt une demi-réale, on eſt dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, telles que les fruits & les légumes. Aujourd'hui, comme avant la Conquête, les noix de cacao ſont la monnoie courante du Marché aux herbes, ſur le pié de ſoixante ou quatre-vingt pour une réale, ſuivant le prix actuel du cacao, qui n'eſt jamais fixe.

L'Egliſe Cathedrale eſt fort grande. Elle a trois nefs, ſoutenues par de hauts piliers de belle pierre. Le Bâtiment n'étoit point encore fini ; mais il ſe continuoit aux dépens du Roi, qui faiſoit joindre néanmoins, aux ſommes tirées du Tréſor, une taxe d'une demi-réale par tête, ſur tous les Diocéſains.

ſains. Le Chœur eſt orné de quantité d'ouvrages de ſculpture, en bois aromatiques, & de quatre Autels qui forment les coins du quarré, indépendamment du grand, dont la magnificenſe eſt ſurprenante. Pluſieurs Chapelles, richement dorées, augmentent l'éclat du ſpectacle. Le Portail eſt ſomptueux : il eſt compoſé de trois portes ; & l'Egliſe en a cinq autres dans les côtés. Quelques-uns prétendent qu'elle fut commencée par Cortez, ſur les débris du grand Temple des Mexiquains ; mais d'autres prouvent, par d'anciennes peintures, que ce Temple étoit dans le lieu que le College de ſaint Alfonſe occupe aujourd'hui. Le Siége archiepiſcopal de Mexico a onze Suffragans ; la Puebla de los Angeles, Mechoacan, Guaxaca, Guadalaxara, Guatimala, Jucatan, Nicaragua, Chiapa, Honduras, & Neuva Biſcaïa. On fait monter le revenu de ces onze Evêchés à plus d'un million deux mille piaſtres ; & la dépenſe pour le Bâtiment de la Cathedrale de Mexico, juſqu'au tems de Carreri, à un million cinquante-deux mille.

Le College des Carmes Deſchaux, qui ſe nomme Saint Ange, poſſede une des plus belles Bibliotheques de l'A-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

mérique. Elle contient douze mille volumes. Le jardin, qui s'étend hors de la Ville, dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue, eſt arroſé par une groſſe Riviere ; ce qui le rend ſi fertile, que les Arbres fruitiers rapportent plus de treize mille piaſtres au Couvent.

La Conception eſt un célebre Couvent de Filles, dont le nombre n'eſt que d'environ quatre-vingt-cinq : mais elles ont plus de cent Domeſtiques à leur ſervice ; parce que dans la plûpart des Monaſteres de la Nouvelle Eſpagne, on ne vit point en Communauté. Chaque Religieuſe reçoit, de la maſſe commune, de quoi fournir à ſon entretien, & peut avoir juſqu'à cinq ou ſix Servantes. Les Edifices & l'Egliſe de cette Maiſon ſont magnifiques. Le Couvent de l'Incarnation eſt d'une grandeur extraordinaire. Auſſi contient-il cent Religieuſes & plus de trois cens Domeſtiques du même ſexe.

Carreri ſuit, dans ſes Deſcriptions, l'ordre de ſes viſites. Il vit le Tréſor roïal, qui eſt dans le Palais du Vice-roi. Trois Officiers en ont la garde, ſous les titres de *Contador*, ou Contrôleur, de Facteur & de Tréſorier.

L'argent qu'ils reçoivent, pour les droits du Roi & pour le cinquieme de la marque, ou du contrôle des monnoies, monte annuellement à 600000 marcs: mais il s'y commet beaucoup de fraude; & l'Essaïeur ne fit pas difficulté d'avouer à Carreri, qu'en 1691, il en avoit marqué 800000 marcs. On frappe cet argent au coin de Sa Majesté lorsqu'on en a séparé l'or, c'est-à dire, s'il s'en trouve 40 grains par marc, car autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine de le séparer.

Le Canal de Xamaica est une promenade charmante, qu'on peut nommer le Pausylipe de Mexico. On s'y promene également sur l'eau & sur ses bords. Quantité de petites Barques, remplies de Musiciens, font entendre des concerts de voix & d'instrumens. Les bords du Canal sont couverts de petites maisons & de cabarets d'Indiens, où l'on prend, pour rafraîchissemens, du chocolat, de l'atole & des tamales. L'atole est une liqueur composée de blé d'Inde, dont Carreri se fit expliquer la préparation. Elle consiste, dit il, à faire bouillir le maïz avec de la chaux; & lorsqu'il est reposé, à le broïer comme le cacao. On passe cette pâte, avec de l'eau, au

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

travers d'un tamis. Il en sort une liqueur blanche & épaisse, qu'on fait un peu bouillir, & qui se boit, ou seule, en y mettant du sucre, ou mêlée de chocolat. Elle est assez nourrissante. De la même pâte, bien lavée, on fait des tamales, avec un mêlange de viande bien hachée, de sucre & d'épicerie. L'atole & les tamales sont d'un goût fort agréable.

L'Eglise de saint François le Grand renferme le Tombeau de Fernand Cortez, Conquérant du Mexique. Son Portrait est à la droite de l'Autel, sous un dais; & près du même lieu, on montre un Tombeau, peu élevé, où l'on prétend que ses os furent apportés d'Espagne: mais Carreri ne le trouva pas digne d'un si grand Homme.

Le College de l'Amour-de-Dieu, est une sorte d'Hôpital, fondé par les Rois d'Espagne, avec 36000 piastres de revenu, pour la guérison des maux vénériens. On y enseigne d'ailleurs les Mathématiques. Dom Carlos de Syguenza y Gongora, revêtu alors du double emploi de Directeur & de Professeur, étoit un fort savant Homme, dont Carreri reçut quelques Antiquités Indiennes qu'il a fait graver dans sa Relation.

Dans l'Eglise de saint Dominique on voit la Chapelle d'un Fils de l'Empereur Motezuma, & son Tombeau, avec l'inscription suivante : » Dom Pierre » Motezuma, Prince, Héritier de l'Empereur Motezuma, & Seigneur de » la plus grande partie de la Nouvelle » Espagne «. L'Eglise est fort riche ; & le Couvent, d'une si grande étendue, qu'il contient 130 Religieux, dans des Dortoirs fort commodes. C'étoit un des Descendans de Dom Pierre, qui remplissoit alors la dignité de Vice-roi, sous le titre de Comte de Motezuma. Il perdit, pendant le séjour de Carreri à Mexico, l'Aînée de ses deux Filles, nommée Donna Fausta Domenica, qui mourut à l'âge de huit ans, & dont la mort fit hériter à sa Sœur un revenu de 40000 piastres. Carreri en prend occasion de nous donner la généalogie de cette Maison roïale. Entre les Femmes de l'Empereur Motezuma, il y en avoit une qui se nommoit *Miyahuaxochitl*, & qui étoit en même-tems sa Niece, comme Fille d'Ixtlicuechahuaque, Frere de ce Prince. Il eut d'elle un Fils, qui fut nommé Tlaca Huque Panrzin Yohualica Hua-catzin, & qui reçut le Baptême après la Conquête, sous le nom de Dom Pierre. Ce Fils

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

épousa Donna Madelaine Quayouhxocitl, sa Cousine germaine, c'est-à-dire, Fille de Tlaca Huc Pan, troisieme Frere de l'Empereur Motezuma, d'où vint Dom Diego Louis Ihuil Temoctzin, qui se maria en Espagne. De lui sont descendus les Comtes de Motezuma, Tula, &c, auxquels le Trésor roïal de Mexico paie tous les ans quatre mille piastres. Les Armes de cette Maison sont une Aigle, regardant le Soleil, les aîles éploïées, & plusieurs figures des Indes à l'entour. Motezuma eut d'une autre Femme, nommée *Teitalco*, une Fille qui prit au Baptême le nom de Donna Isabelle, pour celui de Tecubichpotzin, qu'elle avoit porté jusqu'alors. Elle eut pour premier Mari son oncle Cuitlahuatzin, qui auroit dû succeder à Motezuma, si Quauhtimoch n'eût profité des troubles publics pour s'emparer du Trône. Son second Mari fut Guatimozin(10), après la mort duquel Fernand Cortez la fit épouser à *Grados*, qui n'en eut point d'Enfans. Elle se maria, pour la quatrieme fois, avec Pierre Gallego d'*Andrada*, d'où sont venus les Andradas Motezumas,

(10) Cette remarque éclaircit le doute des Historiens sur cette Princesse, que les uns font Niece de Motezuma, & confirme le sentiment de Solis, sur la distinction de Quauhtimoch & de Guatimozin.

qui ont leurs Etabliſſemens dans la Nouvelle Eſpagne ; & pour la cinquieme, avec Jean de Cano, d'où deſcendent les Canos Motezumas. DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On paſſe ſur quantité d'autres Couvens & d'Hôpitaux de Mexico que Carreri eut la curioſité de viſiter, mais dans leſquels il n'obſerva rien qui mérite la nôtre. Ce qu'il rapporte des Mines de Pachuca, & des Cous ou des Pyramides de ſaint Jean Teſtiguacan, qui ſont à peu de diſtance de cette Capitale, a déja trouvé place dans ſa propre Relation (11), dont ces deux Articles ne pouvoient être détachés. Il finit par une biſarre peinture des Proceſſions de la Nouvelle Eſpagne, qui ne donne pas une haute idée de la Religion des Habitans (12), au milieu de tant d'Egliſes & de Prêtres.

(11) Tome XLIV de ce Recueil.

(12) Il ſuffira d'en rapporter quelques traits : Un jour, il en vit paſſer trois l'une après l'autre ; celle des Freres de la Trinité ; celle des Freres de Saint Gregoire, & celle des Freres de Saint François, qu'on appelle la Proceſſion Chinoiſe, parce qu'elle eſt compoſée d'Indiens des Philippines. Chacun portoit les Images, avec quantité de lumieres, &c. lorſqu'elles furent arrivées au Palais, les Freres Chinois & ceux de la Trinité prirent querelle pour la preſſéance ; & l'on ſe battit ſi vivement, qu'il y eut beaucoup de bleſſés. Le jour du Vendredi Saint, Carreri vit paſſer une fameuſe Proceſſion, qui ſortit de Saint François le Grand, avec l'Euſeigne du ſaint Sépulcre. A huit heures

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Roi d'Espagne donne ordinairement, aux Vicerois, cent mille ducats à prendre sur les revenus de la Couronne, pendant la durée de leur Gouvernement, qui est ordinairement de cinq années. Mais la plûpart obtiennent, par les présens qu'ils font au Conseil des Indes, que leur Commission soit continuée jusqu'à dix ans; & la part qu'ils peuvent prendre au Commerce leur donne continuellement l'occasion d'acquérir d'immenses richesses; sans compter que les Gouverneurs particuliers des Audiences & des Villes étant dans leur dépendance, ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces Emplois (13), ou qu'ils

du matin, on avoit entendu trois Trompettes, qui sonnoient des airs fort lugubres. Bientôt on vit marcher un grand nombre de Confreres, avec des cierges en main, & quantité de Pénitens, qui se donnoient la discipline. Ils étoient suivis d'une Compagnie de gens armés, quelques uns à cheval, portant la Sentence, l'Ecriteau, la Robbe & les autres symboles de la Passion. Puis venoient plusieurs personnes, qui figuroient le bon & le mauvais Larron, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, Saint Jean, la sainte Véronique, deux Prêtres Juifs montés sur des Mules, &c. Au retour, on représenta au naturel les trois chûtes de Notre-Seigneur, & d'autres spectacles. L'après-midi, les Indiens, les Négres & les Espagnols donnerent successivement de nouvelles scenes.

(13) Il y en a de si lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à ceux qui les obtiennent. Il en est de cent mille & cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6 & de

se dispensent de révoquer à la fin du terme. Gage nomme un Viceroi, qui mettoit un million, chaque année, dans ses coffres (14), & qui exerça l'Administration pendant dix ans. Elle n'est pas si absolue, que le Conseil, qui est composé de deux Présidens, de six Assesseurs, & d'un Procureur du Roi, n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les Loix & le bien public : mais ces Officiers, qui ont un intérêt continuel à ménager leur Chef, n'usent de leur autorité que pour juger, avec lui, les Causes civiles & criminelles (15).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Province de Mexico contient plusieurs autres Villes, dont la plûpart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la Conquête, sur-tout celles qui environnent le Lac : mais, loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroïable diminution des Indiens, par les travaux excessifs

Autres Villes de la Province de Mexico.

4. Ceux, qui commencent par les petits, se mettent peu-à-peu, par leurs profits casuels & leurs épargnes, en état d'aspirer aux plus considérables. Lionnel Wafer, *ubi supra*, pages 351 & 352.

(14) Le Marquis de Serralvo. Ce fut lui qui envoïa au Roi un Papegai de 1500000 livres, & plus d'un million aux Ministres, pour faire prolonger son Gouvernement. Gage, Part. 1, page 181.

(15) *Ibidem.* Correal, Voïageur Espagnol, rend le même témoignage dans un tems postérieur, *ubi supra*, page 52.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes ; & le plus grand nombre ne peut passer que pour de médiocres Bourgades, dont les Habitans suffisent à peine pour la culture des Terres voisines. Tezcuco, qu'on a représenté si grand & si florissant, ne contient pas à présent plus de cent Espagnols & de trois cens Indiens, dont les richesses viennent uniquement des fruits & des légumes qu'ils envoient chaque jour à Mexico. Tacuba n'est plus aussi qu'un Bourg agréable. La Piedad en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez régulierement, au bout de la nouvelle Chaussée de ce nom, & qui s'est accru par la dévotion des Mexiquains pour une célebre Image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent point de porter de riches présens. Toluco est un Bourg situé vers le Midi, où il se fait un riche commerce de Jambons & de Porc salé. Escapuzalco, célebre encore par le Palais de son ancien Cacique, n'est qu'un Village, & ne seroit rien, sans un Couvent de Dominiquains qui aide à le soutenir. En un mot, d'environ trente Villes, Bourgs ou Villages, qui restent autour du Lac, il n'y en a pas six qui contiennent plus de cinq cens

317.

(17) Il devroit appartenir naturellement à la

à celle de Mechoacan, entre lesquelles il est situé.

PLAN DU PORT
D'ACAPULCO
Sur la Côte du Mexique dans la Mer du Sud

à 16° 45′ de Latit. Septentrionale et à 108° 22′ de Longitude Occidentale de Londres.

A. *Le Port*
B. *La Ville*
C. *Le Fort S.t Diego ou il y a* ..... *100* *Pieces de Canon*
D. *4 Nouveaux Bastions chacun de* *5*
E. *Une Batterie de* *7*
F. *Aiguade.*
G. *Punto del Grifo ou il y a un nouveau Fort de 30 Canons.*
H. *Chemin de Mexico*
I. *Maison de Campagne du Gouverneur.*
K. *Echauguettes.*
L. *Isle a l'entrée du Port.*
M. *Port Marquis.*
N. *Maison de Campagne.*
O. *Deux Arbres ou le Galion de Manille attache un Cable.*

Milles d'Angleterre.

maisons. Gage assure que deux ans avant son départ de Mexico, un travail extraordinaire, pour faire un nouveau chemin au travers des Montagnes, avoit fait périr un million d'Indiens (16). DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Description d'Acapulco.

Tous les Voïageurs comptent dans la même Province, le fameux Port d'Acapulco, quoiqu'il soit à quatre-vingt lieues de la Capitale (17), sur le bord de la Mer du Sud, c'est-à-dire, à peu près au même éloignement de Mexico, que le Port de Vera-Cruz. On n'en trouve point d'autre raison, que sa dépendance immédiate du Viceroi de la Nouvelle Espagne, comme la plus importante Place de son Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales, & des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans à Mexico par les Vaisseaux des Philippines & du Perou. Cependant la description, que Carreri nous en donne, répond mal à cette grande idée.

Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre Village de Pêcheurs,

(16) Part. 1, page 317.

(17) Il devroit appartenir naturellement à la Province de Guaxaca, ou à celle de Mechoacan, entre lesquelles il est situé.

DESCRIPT DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

que celui de premiere Foire de la Mer du Sud & d'Echelle de la Chine. Ses Maiſons ne ſont que de bois, de boue & de paille. Il eſt ſitué au dix-ſeptieme dégré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cens ſoixante-quatorzieme de longitude (18), au pié de pluſieurs Montagnes fort hautes, qui le couvrent du côté de l'Eſt, mais qui expoſent ſes Habitans à de grandes maladies, depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de Mai. J'y arrivai au mois de Janvier, & j'y ſentis la même chaleur que celle de la Canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluie pendant ces ſept mois, & que le reſte même de l'année il n'en tombe point aſſez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaiſe qualité du climat & la ſtérilité du terroir obligent de tirer d'aſſez loin toutes les proviſions néceſſaires à la Ville, & les y rendent par conſéquent fort cheres. On n'y ſauroit vivre à moins d'une piaſtre par jour; & les logemens n'y ſont pas moins incommodes par leur mal-propreté, que par leur chaleur.

La Ville n'eſt habitée que par des Noirs & des Mulâtres. Il eſt rare qu'on

(18) D'autres mettent dix-ſept dégrés juſtes, & deux cens ſoixante-ſeize de longitude.

y voïe des Originaires du Païs, avec leur teint olivâtre; & les Marchands Eſpagnols ſe retirent dans d'autres lieux, lorſque le Commerce eſt fini avec les Vaiſſeaux des Philippines & ceux du Perou. Les Officiers du Roi, & le Gouverneur même du Château, prennent le même parti, pour ne pas demeurer expoſés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que ſon Port, dont le fond eſt égal, & dans lequel les Vaiſſeaux ſont renfermés comme dans une cour, & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures; l'une au Nord-Oueſt, & l'autre au Sud-Eſt. Il eſt défendu par un Château, qui a quarante-deux pieces de canon de fonte, & ſoixante Soldats de Garniſon (19).

(19) Dampier, qui avoit viſité ce Port avec beaucoup de ſoin, en fait la deſcription ſuivante: Il eſt également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Iſle baſſe, qui s'étend d'un demi mille & demi, de l'Eſt à l'Oueſt, & qui n'a pas plus d'un demi-mille de largeur. Le Canal eſt bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de mer, comme on ſort par un vent de terre; & ces deux vents ſont favorables tour à tour, l'un de jour & l'autre de nuit. Le Canal occidental eſt le plus étroit; mais il eſt ſi profond, qu'on ne peut y mouiller. C'eſt celui par lequel paſſent les Vaiſſeaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud Eſt. Le Port s'étend d'environ trois milles au Nord; enſuite, s'étréciſſant beaucoup, il tourne à l'Oueſt, & regne encore l'eſpace d'un mille. La Ville eſt au

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cette Place rapporte annuellement au Gouverneur, qui eſt auſſi Alcalde Major, vingt mille piaſtres, & preſqu'autant à ſes principaux Officiers. Le Curé, qui n'a que cent quatre-vingt piaſtres du Roi, en gagne quelquefois dans une année juſqu'à quatorze mille, parce qu'il fait payer fort cher la ſépulture des Etrangers; non-ſeulement de ceux qui s'arrêtent dans la Ville, mais de ceux même qui meurent en mer ſur les Vaiſſeaux des Philippines & du Perou. Comme le Commerce y monte à pluſieurs millions de piaſtres, chacun fait en peu de tems d'immenſes profits ſuivant ſa profeſſion. Enfin,

Nord Oueſt, à l'entrée de ce paſſage étroit. Elle eſt défendue, vers le rivage, par une plate-forme, montée de pluſieurs pieces de canon. Sur la rive oppoſée, du côté de l'Eſt, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de 40 pieces de gros calibre. Les Vaiſſeaux paſſent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la plate-forme. A une lieue d'Acapulco, à l'Eſt, on trouve un bon Havre, nommé *Port Marquis*. En côtoiant l'Oueſt vers Acapulco, on découvre, à la diſtance d'environ douze lieues, une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus occidentale, qui eſt fort groſſe & d'une hauteur extraordinaire, ſe termine par un double ſommet de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient eſt plus haute & plus pointue que celle du milieu. Depuis la derniere de ces trois Montagnes, la terre s'allonge en panchant du côté de la Mer, & finit par une pointe haute & ronde. *Voiture autour du Monde, Tom. I chap. 9.* Le Plan qu'on donne ici, avec les nouveaux Ouvrages, eſt tiré d'Anſon.

tout le monde y vit du Port. Les Vaisseaux du Perou, qui apportent des marchandises de contrebande, vont mouiller, pour les vendre, dans le Port Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco. Malgré la stérilité des Montagnes voisines, on y trouve une grande abondance de Cerfs, de Lapins, & de plusieurs autres animaux, sur-tout des Perroquets, des Merles à longue queue, des Canards, & des Tourterelles plus petites que les nôtres, qui ont la pointe des aîles colorée, & qui volent jusques dans les maisons (20).

(20) La route, d'Acapulco à la Capitale de la Nouvelle Espagne, est dans le Tome XLIV de ce Recueil, mais un peu allongée, avec des circonstances qui n'ont pas permis de la détacher de la Relation de Carreri. Il suffira de rassembler ici les noms de lieux & leur distance. Le premier jour, il fit trois lieues jusqu'à *Attaxo*, & trois d'Attaxo à *Tavilo*. Le second jour, 4 lieues jusqu'à *los Arroyos*, & 4 ensuite jusqu'à *los Piquetes*. Le troisième, six lieues jusqu'à *Cacaxtal*. Le quatrième, quatre lieues jusqu'à *los Caminos*, & quatre autres jusqu'à *Acapuyeta*. Le cinquième, quatre lieues jusqu'à *Tra-piche de Massatlan*, & deux de-là jusqu'à *las Pataquillas*. Le sixième, deux lieues jusqu'à *Cilpantirgo*, & deux jusqu'à *Zumpango*, dans la Vallée que les Espagnols nomment Cañada. Le septième, onze lieues jusqu'à *Nopalillo*, dans la Vallée *del Carizal*. Le huitième, quatre lieues jusqu'à *Rancho de Palula*, & trois autres jusqu'à *Pueble-nuevo*. Le neuvième, douze lieues jusqu'à *Amacusac*. Le dixième, trois lieues jusqu'à *Aguaguezingo*, deux ensuite jusqu'à *Alpuglaca*. Le onzième, une lieue jusqu'à *Cuzitepeque*, & quatre jusqu'à *Comaxtaca*, Capitale d'une Prévôté de ce nom qui appartient au Marquisat del

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Mechoacan, seconde Province de la premiere Audience, au Nord-Oueſt de Mexico, a quatre-vingt lieues de tour. C'eſt un Païs fertile en ſoie, en miel, en ſouffre, en cuirs, en indigo en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont l'invention eſt particuliere aux Mexiquains, & que tous les Voïageurs ne ſe laſſent point de vanter. Le langage de cette Province eſt le plus élegant de la Nouvelle Eſpagne; & ſes Habitans l'emportent ſur le commun des Indiens, par la taille & la force, autant que par l'eſprit & l'adreſſe. Elle s'étend juſqu'à la Mer du Sud, par quelques Villes quelle a ſur ſur ſes bords, telles que Sacatula & Colima; ſans compter deux fort bons Ports, qui ſe nomment Saint-Antoine & Sant-Jago ou Saint Jacques. Sa Capitale, qui portoit autrefois le nom de Mechoacan, a reçu des Eſpagnols celui de Valladolid. C'eſt un riche Evêché. Paſcuar,

Mechoacan, II. Province de l'Audience de Mexico.

Valle. Le douzieme, une demi lieue juſqu'à *Taltenango*, une lieue juſqu'à *Guiſilac*, & ſept juſqu'à *Saint Auguſtin de las Cuevas*. Le treizieme, trois juſqu'à la Chauſſée du Lac de Mexico. *Voïages de Gemelli Carreri, Tome VI. chap. 2.*

Saint Miguel & Saint Philippe ſont trois autres Villes bien peuplées, & ſituées fort avantageuſement dans les terres.

Panuco; III. Province.

La troiſieme Province eſt celle de Panuco. Elle tire ce nom d'une ancienne Ville Indienne, qui le conſerve encore, quoique les Eſpagnols aient voulu lui faire prendre celui de *San-Stilvara del Puerto*, en lui donnant le titre de Capitale de la Province. Sa ſituation eſt à deux cens ſoixante-dix-ſept dégrés de longitude, & trente dégrés vingt-quatre minutes de latitude du Nord, ſur une belle Riviere qui ſe nomme auſſi Panuco, & qui va ſe jetter dans le Golfe du Mexique, dont la Ville eſt éloignée de quelques lieues. Tampice, Saint Jacques de los Valles, & quelques autres Places du même Païs méritent à peine le nom de Villes.

Tlaſcala; IV. Province.

Cette Province, célebre dans les Annales de la Nouvelle Eſpagne, par les ſervices que Cortez reçut de ſes Habitans, s'étend fort loin dans les terres; c'eſt-à-dire, qu'étant bordée au Nord-Eſt par le Golfe du Mexique, elle court juſqu'au Mechoacan, & juſqu'aux Montagnes qui environnent le Lac de Mexico. Ses principales Places

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

sont la Puebla de los Angeles, qui a dérobé le titre de Capitale à l'ancienne Ville de Tlascala, Cholula, Tlascala, Goaxocingo, Segura de la Frontera, Tepeaca, Xalappa, & Vera-Cruz, principal Port de la Nouvelle Espagne sur le Golfe du Mexique.

Angeles est devenu une Ville considérable, depuis que le Siége Episcopal y a été transferé de Tlascala. Elle est située à vingt cinq lieues de Mexico, & trois lieues de Tlascala, dans une agréable Vallée, éloignée, d'environ dix lieues, d'une fort haute Montagne qui est toujours couverte de nege (21). Tous les Edifices en sont de pierre, & ne le cedent pas à ceux de Mexico : mais, en 1697, tems de sa derniere description (22), ses rues, quoique droites & fort propres, n'étoient point encore pavées. Elles se croisent les unes les autres, vers les quatre Vents principaux. La grande Place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes, sous lesquels on voit de riches boutiques. La quatrieme face est remplie par l'Eglise Ca-

(21) Elle fut bâtie en 1550, sur les ruines d'une Ville Indienne, nommée *Cuetlaxtlapan*, par l'ordre de Dom Antoine de Mendoza, Viceroi de la Nouvelle Espagne. *Ubi supra*, page 89.

(22) Par Carreri.

thedrale, qui offre un Portail magnifique & des Tours fort élevées. On doit juger de sa splendeur par les revenus du Clergé qui produisent à l'Evêque quatre-vingt mille piastres ; cinq mille à chacun des dix Chanoines, quatorze mille au Doïen, huit mille au Chantre, sept mille à l'Ecolâtre, & presque autant à l'Archidiacre & au Tréforier. La Ville a plusieurs Paroisses, & quantité de Couvens & d'Eglises, dont Carreri rapporte les noms (23). On ne comptoit, du tems de Gage, que dix mille Habitans dans cette Ville : mais le nombre en est fort augmenté, depuis la derniere inondation de Mexico, & cette raison explique en même tems la diminution extraordinaire des Habitans de la Capitale. L'air d'Angeles est d'une pureté qui rend les maladies fort rares. On y fait des Draps qui ne sont pas moins estimés que ceux de Ségovie, d'excellens Chapeaux, & des Verres, dont le Commerce est d'autant plus considerable, que c'est la seule Verrerie de cette Contrée. Mais rien ne sert tant à l'enrichir que sa Monnoie, où l'on fabrique la moitié de l'argent qui sort

(23) Tome 6, pages 140 & précédentes. Voïez son Journal au Tome de ce Recueil.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des Mines de Zacatecas, comme l'autre moitié se fabrique à Mexico. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en légumes, en cannes de sucre; & la campagne est remplie de belles Fermes, entre lesquelles Gage vante celle de son Ordre, où l'on entretient plus de deux cens Négres, de l'un & de l'autre sexe, sans comprendre leurs Enfans dans ce nombre.

Tlascala est situé sur le bord d'une Riviere qui sort d'une Montagne nommée *Atlancatepeque*, & qui, arrosant la plus grande partie de la Province, va se jetter dans le Golfe par Zacatulan. Les Indiens de la Ville obtinrent de Charles-Quint, après la Conquête, une exemption perpétuelle de toutes sortes d'impôts & de tributs: mais, quoique cette faveur eût dû servir à la rendre long-tems florissante, il paroît que rien n'a pu l'emporter sur les incommodités de sa situation. Elle a néanmoins quatre belles rues, qui se nomment encore *Tepetiepaque*, *Ocotelulco*, *Tizatlan*, & *Quiahuiztlan*. La premiere est sur un côteau, éloignée d'une demi-lieue de la Riviere; une autre est sur le revers d'une seconde hauteur, & descend jusqu'au bord de l'eau. Cette seconde rue étoit

anciennement fort habitée. On y voïoit une grande Place, qui servoit de Marché, sous le nom de Tianguitzli. La troisieme & la quatrieme sont dans la Vallée. Tous les anciens Bâtimens ont été changés sous la domination des Espagnols. L'Hôtel de Ville & d'autres Edifices publics sont dans la Plaine, sur le bord même de la Riviere. On voit encore, à Tlascala, des Orfévres, des Plumassiers, & sur-tout des Potiers, qui font d'aussi belle Terre qu'il s'en fasse en Espagne; mais tous Indiens, qui ne se sentent plus de l'ancienne noblesse de leur Nation. On parle, dans cette Ville, trois langues différentes : l'une qu'on nomme *Nahuahl*, langue des Empereurs, & de leurs Courtisans, qui est encore aujourd'hui celle des Principaux Indiens; la seconde, nommée *Otoncir*, qui est le langage commun; & le *Pinomer*, qui étoit particulierement en usage dans la République de Tlascala, mais qui passant pour la plus grossiere ne s'est conservée que dans une seule rue d'Artisans. Au reste, on a trouvé par d'exactes observations, que cette République, si formidable & si vantée, ne comprenoit que vingt-huit Bourgades, où l'on comptoit environ cent

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

cinquante mille Chefs de famille. Ocotelulco & Tizatlan sont à présent les deux rues les plus habitées. Il y a dans la premiere un Couvent de Franciscains, & deux Chapelles dans celles de Tepetiepaque & de Quiahuitzlan. Les Habitans sont un mêlange d'Espagnols & d'Indiens, qui menent une vie assez douce, parce que les campagnes voisines leur fournissent du blé & des fruits, & que l'herbe croissant dans les Bois entre les plus grands arbres, ils y élevent des Bestiaux à peu de frais. Gage apprit que la premiere cause de la décadence de Tlascala fut la rigueur des Officiers Espagnols, qui sous prétexte que cette Ville étoit exempte de tribut, emploïoient le Peuple à toute sorte de travaux, sans aucun salaire. Quarante ans après, Carreri voulut voir aussi les restes d'une République, qui avoit résisté de tous tems aux armes de l'Empire Mexiquain, & qui avoit aidé Cortez à le détruire. En venant de Mexico, il avoit passé par Mexicalsingo, qui n'est aujourd'hui qu'un Village; par Iztacpalapa & Chalco, qui ne soutiennent pas mieux leur ancienne réputation; par Cordova, Rio Frio, Tesmolucca & San-Martino qui ne sont que des Hameaux ou de

mauvaises Hôtelleries. Il ne lui restoit que trois lieues, qu'il fit par des Plaines marécageuses; & passant la Riviere à gué, il entra dans une Ville qu'il ne trouva pas différente d'un Village. Le Couvent des Cordeliers, & la figure du Vaisseau qui apporta Cortez à la Vera-Cruz, gravée sur les murs de l'Eglise Paroissiale, furent les seuls objets qui lui parurent dignes de son attention. Cholula, que sa curiosité lui fit aussi visiter, entre Tlascala & Puebla de los Angeles, a du moins l'avantage d'être rempli de beaux Jardins; & quoiqu'il ne mérite pas non plus le nom de Ville, il est habité par quantité de riches Marchands. On voit, au centre de cette Place, une ancienne Pyramide, dont le sommet étoit alors la retraite d'un Hermite (24).

Guacocingo, qui est un peu au Nord, entre Tlascala & les Montagnes qui séparent cette Province de celle de Mexico, est peuplé d'environ cinq cens Indiens & cent Espagnols. Cette Ville jouit de presqu'autant de privileges que Tlascala, parce qu'elle joignit aussi ses forces à celles des premiers Conquérans.

Segura de la Frontera, qui fut bâtie par Cortez, pour faciliter aux Espa-

(24) Carteri, Tome 6, page. 223 & suivantes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gnols le passage de Vera-Cruz à Mexico, est dans une situation fort avantageuse, un peu au Sud-Ouest de Tlascala. La Plaine, qu'elle commande par son élévation, produit en abondance toute sorte de vivres & de fruits. On compte, dans ses murs, mille Habitans, Espagnols & Indiens.

Tepeaca & *Culhua* sont deux anciennes Bourgades qui subsistent avec peu de changement, parce qu'elles n'ont que des Indiens pour Habitans.

Xalappa, derniere Place de la Province du côté de Vera-Cruz (25), dont elle n'est éloignée que de cinq ou six lieues, est une Ville Episcopale, qui n'a pas plus de deux mille Habitans. Son Siege est un démembrement de los Angeles; mais il ne laisse pas de valoir dix mille ducats, parce qu'il est situé dans un canton également fertile en froment, en maïz, en cochenille & en sucre. Cette Ville est environnée de plusieurs Bourgades, où l'on éleve un grand nombre de Mules & de Bestiaux, qui servent aussi à l'enrichir.

Vera-Cruz ou *Saint-Jean d'Ulua*,

(25) Gage, *ubi supra*, rencontra quelques autres Carreri prit un autre Places. Voiez son Tour. chemin, sur lequel il nal.

Port

Port moins célebre par sa beauté que par son Commerce, n'est pas la premiere Ville du même nom, que Cortez bâtit en arrivant sur cette Côte. Elle fut fondée après la Conquête, à six lieues de la premiere, dont les débris subsistent encore, avec un fort petit nombre d'Habitans. L'ancien Port étoit si dangereux, par la violence des vents du Nord, que les Espagnols prirent le parti de transporter un Etablissement de cette importance vis-à vis de l'Isle d'Ulua, où la Rade est plus sûre, & défendue d'ailleurs par quelques Forts. On y comptoit, du tems de Gage, environ trois mille Habitans, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qu'on estimoit riche de trois & quatre cens mille ducats. Mais tous les Edifices, sans excepter les Couvens & les Eglises, étoient de bois; & la principale force de la Ville consistoit, dit il, en ce que l'entrée du Havre étoit très difficile. On a vu, dans le Journal de Carreri, l'état où il trouva cette Place en 1697. Il reste à la représenter telle qu'elle est aujourd'hui, sur les Mémoires d'un Voïageur Anglois, qui paroit avoir apporté beaucoup d'exactitude à ses observations.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'ancienne Vera-Cruz, qui dans son origine avoit été nommée auſſi *Villa ricca*, & qu'on appelle aujourd'hui plus ordinairement *Vera-Cruz vieja*, pour la diſtinguer de la Nouvelle, eſt ſituée dans une grande Plaine. Elle a d'un côté la Riviere, & de l'autre des Campagnes couvertes de ſable, que la violence du vent y pouſſe des bords de la Mer. Ainſi le terroir eſt fort inculte aux environs. Entre la Mer & la Ville eſt une eſpece de Bruïere, remplie de Daims rouges. La Riviere coule au Sud; & pendant une partie de l'année, elle eſt preſque ſans eau; mais elle eſt aſſez forte, en hiver, pour recevoir toutes ſortes de Vaiſſeaux.

La Ville contient encore quatre ou cinq cens Maiſons. Une grande Place, qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuſe grandeur. L'air eſt ſi mal ſain, dans l'intérieur des murs, que les Femmes quittent toujours la Ville dans le tems de leurs couches, parce que ni elles, ni les Enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent réſiſter alors à l'infection; &, par un uſage extrêmement ſingulier, on fait paſſer le matin, dans toutes les rues, des troupes de Beſtiaux

fort nombreuſes, pour leur faire emporter les pernicieuſes vapeurs qu'on croit ſorties de la terre.

DESCRIPTA DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Villa ricca, ou la vieille Vera-Cruz, étant dans cette Mer le Port le plus voiſin de Mexico, qui n'en eſt éloigné que de ſoixante lieues d'Eſpagne (26), on a continué fort long-tems d'y décharger les Vaiſſeaux. Enſuite les dangers du Port ont fait penſer à choiſir un autre lieu. Avant qu'on ſe fut déterminé à ce changement, les plus riches Négocians ne venoient à l'ancienne Ville que dans le tems où les Flottes arrivoient d'Eſpagne. Ils faiſoient leur ſéjour habituel à Xalapa, Ville ſituée à ſeize milles de la Mer, ſur le chemin de Mexico; mais comme ils avoient beſoin, à cette diſtance, de quatre ou cinq mois pour décharger les Vaiſſeaux & pour tranſporter les marchandiſes, une incommodité ſi nuiſible au Commerce, les fit penſer à prendre un lieu nommé *Buytron* (27), ſitué dix-ſept ou dix-

(26) La plûpart des Voïageurs mettent 80 lieues.

(27) Il s'eſt gliſſé beaucoup d'erreurs, dans la Géographie ſur la ſituation de cette fameuſe Place. Quelques uns la mettent au dix-huitieme degré de latitude du Nord, & d'autres au dix huitieme trente minutes. La Carte de Popple marque dix huit dégrés quarante-huit minutes. Hawkinge veut dix-neuf dégrés. Mais, ſuivant les obſervations de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

huit milles plus bas sur la même Côte, vis-à-vis de l'Isle Saint Jean d'Ulua, qui n'est gueres à plus de huit cens pas du rivage. Outre la défense que le Port y reçoit de cette Isle, contre la fureur des vents du Nord, on trouva qu'il n'y falloit que six semaines pour décharger les Vaisseaux; & ces deux avantages firent prendre la résolution d'y bâtir une Ville, qui est aujourd'hui Vera-Cruz.

En approchant de l'Isle d'Ulua, qui est à l'entrée du Port, ou plutôt qui sert à le former, sa situation fait juger qu'il seroit dangereux d'y vouloir entrer dans l'obscurité. On découvre, à fleur d'eau, quantité de petites Reches, qui n'ont au dehors que la grosseur d'un tonneau. L'Isle n'est elle-même

Caranza, Pilote de la Flotte en 1718, Vera-Cruz est au dix-neuvieme dégré dix minutes; & suivant celles du célebre Halley, qui sont postérieures, à dix-neuf dégrés douze minutes. Quantité de Cartes ont commis une faute beaucoup moins excusable, en confondant l'ancienne & la nouvelle Vera Cruz. Dans l'Atlas maritime, & dans la Côte de Popple, l'Isle de Saint-Jean d'Ulua est placée, avec son Château, vis-à-vis de l'ancienne Ville; & l'Isle des Sacrifices, qui n'est qu'à deux milles de celle d'Ulua & à un mille de la Côte, est reculée de quarante milles, & séparée de la Côte d'environ trente milles. Quoique l'Auteur du [illegible] *complet* distingue par leurs noms Vera Cruz & Saint-Jean d'Ulua, il semble neanmoins qu'en mettant le Château à Vera Cruz, il confond mal à propos ces deux Lieux.

me qu'un Rocher fort bas, qui n'a que la longueur d'un trait de fleche dans toutes ſes dimenſions. Ces défenſes naturelles font la force de la Ville. Cependant l'Iſle d'Ulua contient un Château quarré, qui en couvre preſque toute la ſurface. Il eſt bien bâti, & gardé par quelques Soldats, avec quatre vingt-cinq pieces de Canon & quatre Mortiers. Les Eſpagnols confeſſent qu'il doit ſon origine à la crainte qu'ils eurent, en 1568, d'un Capitaine Anglois nommé *Hawkings*; & Tomſon nous apprend en effet, dans la Relation de ſes Voiages, qu'en 1556 il ne trouva dans l'Iſle qu'une petite Maiſon, avec une Chapelle. Seulement, du côté qui fait face à la terre, on avoit conſtruit un Quai de groſſes pierres, en forme de mur fort épais, pour ſe diſpenſer d'y entretenir, comme on l'avoit fait long-tems, vingt Negres des plus vigoureux, qui réparoient continuellement les bréches que la Mer & le mauvais tems faiſoient à l'Iſle. Dans ce mur, ou dans ce Quai, on avoit entremêlé des barres de fer, avec de gros anneaux, auſquels les Vaiſſeaux étoient attachés par des chaînes; de ſorte qu'ils étoient ſi près de l'Iſle, que les Mariniers pouvoient

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

sauter du Pont sur le Quai. Il avoit été commencé par le Viceroi Dom Antoine de Mendoza, qui avoit fait construire deux Boulevards aux extrémités. Hawkes, qui fit un Voiage dans le Golfe en 1572, rapporte qu'on s'occupoit alors à bâtir le Château; & Philips rend témoignage qu'il étoit fini en 1582. C'est donc cette Isle, qui défend les Vaisseaux contre les vents du Nord, dont la violence est extrême sur cette Côte. On n'oseroit mouiller au milieu du Port même, ni dans un autre lieu qu'à l'abri du Roc d'Ulua. A peine y est-on en sûreté avec le secours des ancres & l'appui des anneaux qui sont aux murs du Château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les Vaisseaux & les précipite contre les autres Rochers, ou les pousse dans l'Océan. Ces vents furieux ont quelquefois emporté des Vaisseaux & des Maisons, bien loin dans les Terres. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du Golfe. Une tempête en fait souvent traverser toute l'étendue au Navire le plus pesant (28). Depuis le

(28) Hawkes rapporte qu'ayant vu nager quantité d'arbres vers le rivage de Vera Cruz, on l'assura qu'ils y avoient été poussés par quelques

mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, les vents de bise y soufflent entre le Nord-Est & le Sud-Est : mais, depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, c'est le vent du Nord qui regne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Cependant il y a des intervalles de beau tems, sans quoi l'on n'oseroit entreprendre de naviguer dans cette Mer. Les marées mêmes & les courans y ont peu de régularité. En général le vent du Nord fait remonter les flots vers les Côtes ; ce qui rend l'eau beaucoup plus haute alors le long du rivage.

Le Port de Vera-Cruz ne peut contenir à l'aise plus de trente ou trente-cinq Vaisseaux. On y entre par deux Canaux, l'un au Nord, l'autre au Sud. Outre l'Isle de Saint-Jean d'Ulua, il en renferme trois ou quatre petites, que les Espagnols nomment *Cayos*, & les Anglois *Keys*, ou Clés. A deux milles, au Sud, est celle des Sacrifices, où Grijalva & Fernand Cortez aborderent, & dans laquelle ils trouverent des fi-

orage, de la Floride, qui en est à trois cens lieues ; & Gage raconte qu'étant à Vera Cruz en 1625, il fut témoin des horribles effets d'un ouragan qui renversa la plus grande partie des maisons, etc. *Supra*, Part. 1. Chap. 8.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gures affreuſes, des papiers enſanglantés, & des reſtes de Victimes humaines. On découvre à peu de diſtance, en venant du Nord, les Iſles de Gallega, d'Anagada, & quelques autres.

La figure de Vera-Cruz eſt ovale, mais plus large dans la partie du Sud-Eſt que dans celle du Nord-Oueſt. Sa longueur eſt d'un demi-mille, & ſa largeur, de la moitié. Les rues ſont droites, & les Maiſons régulieres, quoique la plûpart des Edifices ſoient de bois, juſqu'aux Egliſes; ce qui a produit ſouvent des incendies terribles, qui n'ont point empêché qu'on ne les ait rebâtis de la même matiere. Au Sud-Eſt coule une Riviere, qui prenant ſa ſource au Sud, deſcend vers le Nord, fort près de la Ville, & delà ſe jette dans la Mer, au Nord-Eſt, par deux bras qui forment une petite Iſle à ſon embouchure. La Ville eſt ſituée dans une Plaine ſabloneuſe & ſtérile, environnée de Montagnes, au-delà deſquelles on trouve des Bois remplis de Bêtes ſauvages, & des Prairies pleines de Beſtiaux. Du côté du Sud ſont de grands Marais, qui contribuent beaucoup à rendre l'air mal ſain. Le vent du Nord pouſſe, comme à Villa-Ricca, tant de ſable du bord

de la Mer, que les murs de la Ville en ſont preſqu'entiérement couverts. Les Egliſes ſont fort ornées d'argenterie, & les Maiſons, de porcelaine & de meubles de la Chine. Il y a peu de Nobleſſe à Vera-Cruz ; mais les Négocians y ſont ſi riches, qu'il y a peu de Villes auſſi opulentes dans l'Univers. Le nombre des Eſpagnols ne paſſe pas trois mille, la plûpart Mulâtres, quoiqu'ils affectent de ſe nommer Blancs, autant parce qu'ils ſe croient honorés de ce titre, que pour ſe diſtinguer des Indiens & des Eſclaves Négres. On ne paſſe point pour un Homme de conſidération parmi eux, lorſqu'on n'eſt pas riche de cinq ou ſix cens mille piaſtres. Leur ſobriété va ſi loin, qu'ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de chocolat & de confitures. Les Hommes ſont fiers ; & les Femmes vivent retirées dans leurs appartemens d'en-haut, pour éviter la vue des Etrangers, qu'elles verroient néanmoins volontiers, ſi leurs Maris leur en laiſſoient la liberté. Si elles ſortent quelquefois, c'eſt dans une voiture ; & celles, qui n'en ont point, ſont couvertes d'une grande mante de ſoie, qui leur pend de la tête juſqu'aux piés, avec une petite ouverture du côté droit,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur des Maisons, elles ne portent, sur leur chemise, qu'un petit corset de soie, lacé d'un trait d'or ou d'argent ; & pour toute coeffure, leurs cheveux sont noués d'un ruban sur la tête. Avec un habillement si simple, elles ne laissent pas d'avoir une chaine d'or, autour du cou, des brasselets du même métal aux poignets, & des émeraudes fort précieuses aux oreilles. Les Hommes entendent fort bien le Commerce ; mais leur indolence naturelle leur donne de l'aversion pour le travail. On leur voit sans cesse des Chapelets & des Reliquaires aux bras & au cou. Toutes leurs Maisons sont remplies de Statues & d'Images de Saints (29).

L'air est aussi chaud que mal sain, à Vera-Cruz, dans toutes sortes de vents, excepté celui du Nord, qui souffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, & qui dure l'espace de vingt ou vingt quatre heures. Il est alors si violent, qu'on ne peut pas sortir d'un Vaisseau pour aller au rivage ; & le froid qu'il porte avec lui est très perçant. Le tems, ou l'air est

(29) Carreri nomme un Espagnol dont la dévotion a été de faire rassembler tous les Saints du Calendrier.

le plus mal sain, est depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre, parce qu'alors les pluies sont continuelles. Depuis Novembre jusqu'au mois d'Avril, le vent & le Soleil, qui se temperent mutuellement, rendent le Païs fort agréable. Ce climat chaud & mal sain regne dans l'espace de quarante ou quarante-cinq milles vers Mexico; après quoi l'on se trouve dans un air plus temperé. Les fruits, quoiqu'excellens, y causent des flux dangereux; parce que tout le monde en mange avec excès, & qu'ensuite on boit trop avidement de l'eau. La plûpart des Vaisseaux étrangers perdent ainsi, dans le Port de Vera-Cruz, une partie de leurs Equipages; mais les Habitans mêmes ne tirent, là-dessus, aucun avantage de l'expérience. On découvre de la Ville deux Montagnes couvertes de nége, dont le sommet est caché dans les nues, & qu'on voit distinctement dans un tems clair, quoiqu'elles soient à plus de quarante milles sur la route de Mexico. C'est là que commence proprement la différence du climat.

Vera Cruz est non-seulement le principal, mais, à parler proprement, l'unique Port la Nouvelle Espagne dans

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le Golfe. Les Eſpagnols, & peut-être le Monde entier, n'ont point de lieu dont le Commerce ait tant d'étendue. C'eſt-là que ſe rendent toutes les richeſſes des Indes orientales par les Vaiſſeaux qui arrivent des Philippines au Port d'Acapulco. C'eſt le centre naturel de toutes celles de l'Amérique ; & la Flotte y apporte annuellement, de la Vieille Eſpagne, des marchandiſes d'une immenſe valeur. Le Commerce de Vera-Cruz, avec Mexico ; & par Mexico, avec les Indes orientales ; avec le Perou, par Porto-Bello ; avec toutes les Iſles de la Mer du Nord, par Carthagene ; avec Zapotecas, Saint-Alphonſe & Guaxaca, par la Riviere d'Alvarado ; avec Tabaſco, los Zeques & Chiapa dos Indos, par la Riviere de Grijalva ; enfin, celui de la Vieille Eſpagne, de Cuba, de l'Eſpagnole, de l'Yucatan, &c. rendent cette petite Ville ſi riche, qu'elle peut paſſer pour le centre de tous les tréſors & de toutes les commodités des deux Indes. Comme le mauvais air cauſe le petit nombre de ſes Habitans, leur petit nombre fait auſſi qu'ils ſont extrêmement riches, & qu'ils le ſeroient encore plus, s'ils n'avoient pas ſouffert des pertes irréparables, par le feu. Les marchandi-

ſes, qui viennent de l'Eupore, ſont tranſportées de Vera-Cruz à Mexico, Xalippa, Puebla de los Angeles, Zacatecas, San-Martino, & d'autres lieux, ſur le dos des Chevaux & des Mulets, ou ſur des Chariots traînés par des Bœufs. La Foire reſſemble à celle de Porto Bello, mais elle dure plus long tems; car le départ de la Flotte, quoique fixé au mois de Mai, eſt quelquefois différé juſqu'au mois d'Août. On n'embarque l'or & l'argent, que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le Tréſor roïal étoit envoïé de Mexico, pour attendre à Vera Cruz l'arrivée de la Flotte: mais depuis que cette Place fut ſurpriſe & pillée, en 1683, par les Boucanniers (30), il s'arrête à Puebla de los Angeles, où il demeure juſqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux; & ſur l'avis qu'on reçoit de Vera-Cruz, on l'y tranſporte pour l'embarquer ſur le champ.

La cinquieme Province de l'Audience de Mexico eſt ſituée au Sud-Eſt, & porte le nom de Guaxaca, qu'elle tire de ſa Capitale. Elle contient quelques

Guaxaca; V. Province.

(30) Elle a eſſuïé la même diſgrace en 1711; & depuis ce tems-là les Eſpagnols ont bâti, ſur la Côte, des Tours fort élevées, où ils entretiennent continuellement des Sentinelles, qui les garantiſſent de ces terribles ſurpriſes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

autres Villes, dont les principales sont, Antequera, Nixapa, San-Jago, Aguatulco ou Guatuico, Tucuman, Capalita & Tecoantepeque. Le Païs est extrêmement fertile en Froment, en Maïz, en Cochenille & Cacao. Quelques Ports qu'il a sur la Mer du Sud, le mettent en commerce avec le Perou. Il s'y trouve d'ailleurs des Mines d'or, d'argent & de cristal.

Plusieurs Géographes, qui n'ont pas consulté les Voïageurs, nomment Antequera pour la Capitale de cette Province: mais sur quelque autorité qu'ils se fondent, ils n'en trouveront point de comparable à celle de Gage qui designe Guaxaca, & qui n'en parle que sur le témoignage de ses propres yeux, après avoir visité ces deux Places & la plûpart des autres Villes du Païs. Cette raison fera trouver ici beaucoup d'utilité à suivre son Journal.

Route de Thomas Gage.

Il partit de Mexico, vers le milieu de Février, en se détournant un peu du chemin ordinaire, pour se dérobber à quelques Importuns qui vouloient s'opposer à son Voïage. Il étoit à cheval, avec deux ou trois Amis. Ses deux premieres marches, qu'il fit pendant les deux nuits suivantes, le conduisirent à la petite Ville d'Atuzco, située dans

une Vallée de sept lieues de tour, qui porte le même nom, & qui est si fertile en Froment, que Mexico & plusieurs Villes voisines en tirent leur subsistance. On y voit quantité de riches Bourgs, Espagnols & Indiens. De-là, commençant à marcher de jour, il arriva dans une autre Vallée, qui se nomme Saint-Paul, & qui, sans être si grande que celle d'Atlizco, est plus riche encore, parce qu'on y recueille, chaque année, une double moisson de Froment. On le seme, la premiere fois, dans la saison ordinaire des pluies; & la seconde fois, en Eté, lorsque la premiere moisson est recueillie. Les pluies cessant alors, on emploie, pour arroser la Vallée, un grand nombre de ruisseaux qui tombent des Montagnes dont elle est environnée, & qu'on a trouvé l'art de conduire & de retirer par de petits Canaux. Les Fermiers de cette heureuse Vallée sont dans une si grossiere opulence, qu'un d'entr'eux, chez lequel Gage & ses Compagnons passerent trois jours, ne les fit servir qu'en vaisselle d'argent, les logea dans des Chambres parfumées, & leur fit donner un concert par ses Filles, qui savoient par-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

faitement la Muſique (31).

Ils continuerent leur marche, en tournoiant, juſqu'à Taſco, Bourgade d'environ cinq cens Habitans, qui font un grand commerce de coton avec leurs Voiſins. Enſuite, étant entrés dans la route de Guaxaca, ils ſe rendirent à Chautla, qui n'eſt pas moins riche en coton. Après ce Bourg, ils trouverent une Ville nommée Zumpango, compoſée d'un mêlange d'Eſpagnols & d'Indiens, la plûpart fort riches. Leur principal commerce eſt celui du Coton, du Sucre & de la Cochenille. Au-delà de cette Ville, on découvre les Montagnes de Miſteque, remplies de grands & riches Bourgs d'Indiens, où ſe fait la meilleure ſoie du Païs, & qui produiſent auſſi beaucoup de miel & de cire. Une partie de ces Montagnards exercent leur commerce à Mexico. D'autres parcourent le Pais, en négociant, avec trente ou quarante Mulets. Depuis les Montagnes juſqu'à Guaxaca, Gage ne vit rien de plus conſidérable que quelques Bourgades de deux ou trois cens Habitans, qui ont des Egliſes fort bien bâties, ornées de Lampes

(31) Voyages de Thomas Gage, Part. 2, Chap. 7, page 61.

& de Chandeliers d'argent, & de riches Couronnes sur les Images des Saints. Mais, dans tout le chemin, il observa que le terroir est extrêmement fertile en Froment d'Espagne, en Maïz, en Sucre, en Coton, en Miel, en Cochenille, en Fruits de plusieurs especes, & sur-tout fort abondant en Bestiaux; dont les cuirs passent pour excellens, & sont une des principales marchandises qui se transportent de ce Païs en Espagne. On lui dit qu'autrefois les Montagnes de Misteque fournissoient beaucoup d'or, & que les Indiens en faisoient un usage fort commun; mais dans la crainte d'être tyrannisés par les Espagnols, ils feignent à présent d'avoir perdu la connoissance des Mines.

Gage arriva heureusement à Guaxaca, que sa Description fait reconnoître pour la Capitale de la Province, sur-tout lorsqu'on la compare à celle qu'il fera bientôt d'Antequera. C'est, dit-il, non-seulement le Siege Episcopal, mais encore la résidence de l'Alcalde Major, dont l'autorité s'étend jusqu'à Nixapa, & presque jusqu'à Tecoantepeque, Place maritime sur la Mer du Sud. Sans être une grande Ville, Guaxaca lui parut très agréable. Sa situation est à soixante lieues de Me-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

xico, dans la belle Vallée dont Charles-Quint fit préſent à Cortez, avec le titre de Marquis del Vallé. Cette Vallée, qui a quinze milles de long & dix de large, eſt arroſée par une Riviere fort poiſſonneuſe, dont les bords ſont toujours couverts d'un grand nombre de Beſtiaux, ſur-tout de Brebis qui fourniſſent d'excellente laine aux Manufactures de los Angeles. Les Chevaux de ce Canton paſſent pour les meilleurs de la Nouvelle Eſpagne. On n'en eſtime pas moins les fruits & le ſucre; & de-là vient que les confitures de Guaxaca l'emportent ſur celles de toute l'Amérique. La Ville n'a pas plus de deux mille Habitans. Elle eſt ouverte, c'eſt-à-dire, ſans murailles, ſans baſtions & ſans artillerie; comme toutes les Villes du Païs, à la réſerve des Places maritimes. On y compte ſix Couvens des deux Sexes, qui ſont tous d'une opulence extraordinaire, entre leſquels celui de Saint Dominique tient le premier rang, par ſon Tréſor, qu'on eſtime deux ou trois millions, & par la beauté de ſon Egliſe. Guaxaca doit ſes richeſſes à la grande Riviere d'Alvarado, ou la ſienne ſe jette, & qui lui ouvre un Commerce ſûr avec Vera-Cruz, par les Zapotecas & Saint-

Alphonſe; ſur quoi Gage obſerve qu'il eſt étonnant que les Eſpagnols n'aient pas une ſeule Place de défenſe, ni la moindre garde, le long de cette Riviere, qui monte juſques dans le centre du Païs. Quoiqu'elle ne ſoit pas navigable pour les grands Navires, il ſeroit aiſé, dit-il, d'y pénétrer avec des Brigantins, ou du moins avec des Barques de la grandeur de celles qui ſervent au tranſport des marchandiſes. Enfin, l'air de Guaxaca eſt ſi temperé, les proviſions y ſont dans une ſi grande abondance, & la ſituation en eſt ſi commode, entre le Port de Tecoantepeque ſur la Mer du Sud, & Vera-Cruz ſur celle du Nord, qu'il n'y a point de Ville en Amérique où Gage & ſes Compagnons ſe fuſſent établis plus volontiers (32).

La premiere Place qu'ils rencontrerent, en continuant leur Voïage, fut Antequera, grand Bourg d'Indiens, dans lequel Gage ne loue que la *charité* avec laquelle il y fut reçu. De-là il ſe rendit à Nixapa, Ville bâtie ſur un bras de la Riviere d'Alvarado, & par conſéquent d'un riche Commerce. Le nombre de ſes Habitans eſt d'environ mille Eſpagnols & Indiens. On y

(32) *Ubi ſuprà*, page 67.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

recueille beaucoup d'indigo, de sucre, de cochenille, & particuliérement de cacao & d'Achiote, dont on fait le chocolat. Gage observe que les Anglois & les Hollandois, qui enlevoient des Navires Espagnols chargés de cette marchandise, croïoient faire un butin mépriſable, parce qu'ils ne savoient point encore qu'elle a la vertu de fortifier l'estomac (33).

De-là, il s'avança vers Aguatulco & Capalita, deux Villes assez grandes, situées dans un Païs bas & marécageux, où l'on nourrit quantité de Bestiaux, & où les fruits sont excellens. Tecoantepeque, qui suit Capalita, est une Place maritime, dont le Port sert de retraite aux petits Bâtimens qui font le Commerce d'Acapulco, de Realejo, de Guatimala, & de Panama. Les Vaisseaux, qui viennent de Callao & des autres Ports du Perou à celui d'Acapulco, relâchent aussi à Tecoantepeque, lorsqu'ils ont le vent contraire. Ils n'y sont défendus par aucune sorte de fortification. C'est une Rade ouverte, par laquelle il est toujours facile aux Etrangers de faire des courses dans les Terres. Toute la Côte de la Mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Panama, c'est-

(33) *Ibidem*, page 72.

à-dire, dans une étendue de plus de six cens cinquante lieues, n'a point d'autres Ports que celui-ci, pour Guaxaca; celui de la Trinité pour Guatimala; Realejo pour Nicaragua, & le Golfe des Salines pour les petits Vaisseaux qui vont à Costa ricca. Ils sont sans défense, & véritablement ouverts à tous les Avanturiers qui ne craindroient pas de faire le tour du Monde pour s'enrichir aux dépens des Espagnols (34). Tecoantepeque est le meilleur de tous les Ports du Païs pour la pêche. Gage rencontra souvent, dans sa route, des Convois de quatre-vingt & cent Mulets, chargés de Poisson salé pour Guaxaca, Mexico & los Angeles. Depuis ce lieu jusqu'à Guatimala, le chemin est plat & fort uni le long des Côtes de la Mer du Sud, par les Provinces de Soconusco & de Suchutepeque (35).

(34) Gage, *ibid* p. 71. Il paroît que c'est sur ce récit que plusieurs Avanturiers Anglois ont entrepris de chercher fortune dans la Mer du Sud. Dampier avoue plusieurs fois qu'il avoit profité de la Relation de Gage.

(35) Le même Dampier, parcourant les Côtes méridionales de la Nouvelle Espagne, en 1681, entra dans le Port de Tecoantepeque; mais se rappellant mal, apparemment, le récit de Gage, il lui donne le nom de Gatusco, & semble prendre l'un pour l'autre. Voici la description qu'il fait de ce Port. » Il est » à quinze dégrés trente » minutes de latitude du

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Quoiqu'on ignore les bornes exactes

» Nord, & un des meil » qu'à seize. Le Havre est
» leurs du Mexique. A » borné par une terre
» la distance d'environ un » unie & sablonneuse,
» mille de l'entrée du » très propre au débar-
» Havre, on trouve, du » quement. On trouve,
» côté de l'Est, une petite » au fond, un beau
» Isle fort proche de la » ruisseau d'eau douce,
» terre; & du côté de » qui se jette dans la Mer.
» l'Ouest un gros Ro- » Il y avoit autrefois là
» cher creux, où la » un Village d'Espagnols;
» Mer, qui y entre & qui » mais à présent, il n'y
» en sort continuelle- » reste qu'une petite Cha-
» ment, fait un bruit » pelle, entre des arbres,
» qu'on entend le fort » à deux cens pas de la
» loin. Chaque vague, » Mer. Le Pais est orné
» qui entre dans cette » de fort grands arbres
» Roche, fait sortir l'eau » fleuris, qui font de
» par un petit trou qui » loin un effet très agré-
» est au sommet, comme » able. Je n'ai rien vu de
» par un tuyau, & lui » pareil ailleurs. *Dampier, Voyage autour du Monde, Tom. I.* p. 148 & 149.

On trouve heureusement des rades plus sûres dans Ravenstein, Laffan *Hist. des Avanturiers Flibustiers*, par Oexmelin, *Tom. 3* page 276. La Baie de Tecoantepeque, où il arriva le 28 d'Août 1687, est, dit-il, à vingt lieues du Port de Guatulco, qu'il nomme *Acatulco*. Il y prit terre, pour se rendre à la Ville, qui est à quatre lieues de la côte. On la découvre à demi-lieue d'une élévation considérable, fort distinguée par huit Fauxbourgs qui l'environnent. Elle est commandée par un très belle Abbaye, bâtie, en plusieurs tours, qui paroîtroit plutôt pour

de la Province de Guaxaca, & que le

un Fort que pour une Maison Religieuse, & qui porte le nom de *San Francisco*. Depuis le Port Sonsonate, ou la Trinité, dans la Province de Guatimala, jusqu'à celui d'Acapulco, il est impossible d'aborder dans d'autres lieux que les Baies; & quoique celle des salines soit large & de facile accès, parce que la Mer y est très-belle, on ne laisse pas de la compter pour un Port. Il est la première après Sonsonate, à vingt lieues au vent de celle de Tecoantepeque, que les Espagnols marquent aussi pour Baie dans leurs Cartes, quoiqu'elle ait si peu de profondeur qu'à peine la distingue-t-on si l'on n'est à terre. Elle est terminée par un petit Cap qui porte son nom, avec lequel elle communique autrefois, & dont l'embouchure est aujourd'hui bouchée de sable. Le Vaisseau d'Acapulco y relâche ordinairement, à son retour de Manille; & quelques Espagnols apprirent à Lussan qu'il a quelquefois, par son autre extrémité, à la Riviere de Vallarta, qui va se rendre dans la Mer du Nord.

Le Port de Guatulco, dont on répète que la situation est à vingt lieues, fournit le vent de la Baie de Tecoantepeque, n'a d'étendue que pour contenir onze ou douze Navires; encore doivent-ils être amarrés, devant & derriere; car s'ils n'avoient que leurs ancres, ils se briseroient les uns contre les autres au changement des marées & du vent. C'est à l'entrée de ce Port qu'en le Gouffre, dont on a donné la description d'après Dampier, & dont le bruit se fait entendre à plus de quatre lieues. Un sein se nomme *Bufadora*. Quatre lieues plus bas, on trouve un autre Port, très-dangereux par ses Rochers, & dans la Passe duquel un Rocher, qu'on nomme le *Rocher*, est toujours couvert de Boubies, de grands Goffers & d'autres Oiseaux de Mer. Un peu plus loin, on rencontre l'Isle *de Sacrifices*. Huit lieues au-delà, sont trois petits Ports éloignés d'une lieue l'un de l'autre, dont le plus beau porte le nom de los Angeles. Son entrée n'a qu'environ cent pas de large, & l'on y est à l'abri de tous les vents. Il est formé par une Pointe de Rochers, qui s'avance fort loin dans la Mer, & qui est terminée par un Rocher, percé comme une porte cochere. De ce Port à celui d'Acapulco, c'est-à-dire dans une distance de soixante lieues, on n'en trouve aucun autre que le Port Marquis, à deux lieues du dernier.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Voiageur, auquel on s'attache ici, n'eût pas d'autre dessein, dans cette route, que de se rendre à Chiapa, on ne peut manquer l'occation de nommer après lui quatre Bourgs fort riches, qu'il place aux environs de Tecoantepeque. Il fait observer que tous les noms des Places de ce Quartier, se terminent de même. Ainsi les quatre Bourgs qu'il visita successivement s'appellent, Estepeque, Ecatepeque, Sanatepeque & Tapanatepeque. Cette Plaine, dit-il, est si découverte du côté de la Mer, & le vent y souffle avec tant de violence, que les Voiageurs ont peine à se soutenir sur leurs Chevaux ou leurs Mulets; ce qui n'empêche point qu'elle ne soit remplie de Bestiaux. Gage eut beaucoup à souffrir pendant deux jours, pour se rendre du premier de ces Bourgs au second, quoique la distance soit médiocre. D'Ecatepeque, il découvrit les hautes Montagnes des Quelenes. On l'avoit averti qu'elles étoient dangereuses, parce qu'il s'y trouve des passages fort étroits, & d'une élévation qui expose les Voiageurs à des coups de vents si furieux, que les Hommes & les Chevaux sont quelquefois renversés de cette hauteur, & périssent misérablement dans les précipices qui sont au-dessous.

Montagnes nommées Quelenes.

La

La seule vue de ces affreux Rochers cause de l'épouvante. Gage ne pouvoit les éviter qu'en suivant la Mer par la Province de Soconusco ; mais c'étoit se détourner beaucoup, & se mettre dans la nécessité de prendre ensuite par Guatimala. Il résolut, à toutes sortes de risques, d'aller jusqu'à Tapanatepeque, qui est au pié des Quelenes, en remettant à déliberer, dans ce lieu, sur les lumieres qu'il y recevroit des Habitans. Il y arriva le soir, après avoir passé par Sanatepeque. Depuis Guaxaca, il n'avoit rien vu de plus agréable que le païs qui est bordé par les Montagnes ; comme si le Ciel, dit-il, avoit voulu rassembler, à l'entrée d'un si terrible passage, tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les Bestiaux y sont en si grand nombre, qu'une seule Ferme Indienne nourrit trois & quatre mille Bœufs. La Volaille & le Gibier n'y sont pas moins abondans. Il n'y a point de Canton, depuis Mexico, où le Poisson soit meilleur & si commun. Les Ruisseaux, qui descendent des Montagnes, apportent une eau charmante, dont il est si facile aux Habitans d'arroser leurs Jardins, qu'ils y ont continuellement toutes sortes d'herbes & de légumes. Les oranges, les limons, les figues, & quantité d'au-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tres fruits, s'y préſentent de toutes parts ; & leurs arbres y fourniſſent aſſez d'ombre, pour faire ſupporter aiſément la grande chaleur du climat.

Avantures de Gage en les paſſant.

L'air étoit ſi tranquille, que Gage & ſes Compagnons y prirent confiance & ſe déterminerent à tenter le paſſage. On les aſſura que le ſommet le plus haut n'étoit que de ſept lieues, & qu'une lieue au-delà, ils trouveroient à l'entrée de la Province de Chiapa une des plus riches Fermes du Païs, où l'on nourriſſoit quantité de Chevaux, de Mulets & de Beſtiaux, & qui étoit la demeure habituelle d'un Eſpagnol nommé Dom Juan de Tolede, chez lequel ils comptoient d'être bien reçus. Les Habitans de Tapanatepeque leur donnerent deux Guides Indiens, avec une proviſion de vivres, qui devoit ſuffire pour un jour. Ils partirent bien montés. Leurs avantures, & la naïveté de Gage à peindre ſes craintes, jetteront quelque agrément ſur une deſcription, dont la ſéchereſſe ſe fait quelquefois trop ſentir. Employons juſqu'à ſes termes.

Quoique ces Montagnes ſe faſſent aſſez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aigües, & qu'elles ſoient compoſées de quantité de têtes, qui ſe

joignent, sous le nom de Quelenes, on ne connoît bien que celle qu'on appelle *Maquilapa*, parce que c'est la seule qu'on puisse traverser, pour entrer dans la Province de Chiapa. Après dîner, nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Montagne ; & nous nous arrêtâmes le soir, dans un lieu plat, qui ressemble à un Pré, situé sur le penchant. Nos Guides nous firent observer qu'il y avoit apparence de beau tems pour le lendemain. Nous soupâmes joïeusement, & dans cette espérance les provisions furent peu ménagées. Nos Mulets trouverent aussi de quoi paître. La nuit étant venue, nous nous endormîmes agréablement, au bruit des Fontaines qui couloient entre les arbres. L'air du matin nous paroissant aussi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous restoit de vivres, pour être en état d'avancer plus légerement. Mais nous n'eumes pas fait mille pas, en continuant de monter, que nous entendîmes le vent qui commençoit à souffler. Il devint plus impétueux, à chaque pas que nous faisions ; & bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos traces,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DE'CRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ou nous arrêter. Cependant les Guides exciterent notre courage, en nous disant que nous avions déja fait la moitié du chemin. Ils nous assurerent que ce qui pouvoit nous arriver de pis étoit de nous voir forcés de nous reposer un mille plus loin, près d'une Fontaine, & dans une Loge qu'on avoit dressée sous des arbres, pour les Voïageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou arrêtés par la force du vent.

Nous montâmes, avec beaucoup de peine, jusqu'au lieu qu'on nous annonçoit, & nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avoit représenté. La Fontaine & la Loge nous furent également agréables : mais le vent, dont la violence ne faisoit qu'augmenter, redoubla si vivement nos craintes, qu'aucun de nous ne se sentit la hardiesse d'avancer, ni de retourner en arriere. La nuit approchoit. Il ne nous restoit rien pour souper. Tandis que nous nous regardions les uns les autres, sans savoir comment nous apaiserions la faim qui commençoit à nous presser, nous apperçûmes entre les arbres, un citronier chargé de fruits. Les citrons étoient aigres; mais nous ne laillâmes point d'en manger avidement, assez satisfaits de la facilité que nous avions à les

cueillir. Vers la pointe du jour, le vent devint plus impétueux que jamais. Il étoit impossible d'avancer en montant, & presque aussi dangereux de descendre. Nous nous déterminâmes, par le conseil même de nos Guides, à passer plutôt le jour entier dans la Loge, que de hasarder témérairement notre vie. Les citrons aigres & l'eau de Fontaine furent notre seule nourriture. Cependant j'observai que les Indiens mettoient, dans leur eau, une poudre dont ils avoient quelques sachets pleins. Ils avouerent que c'étoit de la poudre de leurs gâteaux de Maïz, dont ils étoient accoutumés à faire une petite provision pour ce Voïage. Nous en achetâmes d'eux un sachet, qu'ils nous firent païer vingt fois au-dessus de son prix. Ce foible secours nous soutint pendant tout le jour; & vers le soir, nous nous endormîmes dans la résolution de braver le lendemain tous les dangers, soit pour arriver au sommet de la Montagne, ou pour retourner à Tapanatepeque. Le vent aïant paru diminuer un peu, dans le cours de la nuit suivante, nous nous disposions à partir le matin pour avancer, lorsqu'il redevint plus violent. Nous attendîmes jusqu'à midi. Comme il ne fai-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

soit qu'augmenter, l'impatience d'un de mes Compagnons lui fit prendre le parti de monter à pié, un mille ou deux plus haut, pour observer les passages & nous en faire son rapport, dans l'idée qu'on avoit pu grossir le danger. Il revint deux heures après, & nous dit que nous pouvions monter sans crainte, en conduisant nos Mulets par la bride. Mais les Indiens étoient d'un autre avis; ce qui nous fit passer le reste du jour en contestation. L'eau, les citrons aigres & la poudre de Maïz furent encore notre unique ressource. Mais on ne s'endormit, qu'après avoir absolument résolu de mépriser toutes les difficultés si le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il se trouva le même, Jeudi au matin, qui étoit le cinquiéme jour. Alors, notre courage fut excité si vivement par la faim, qu'après avoir invoqué celui qui commande à la Mer & aux vents, nous montâmes sur nos Mulets, pour nous avancer vers le sommet de la Montagne. Ce ne fut pas sans avoir écrit, sur l'écorce d'un grand arbre, nos noms, & le nombre des jours que nous avions passés à jeun dans la Loge.

Nous marchâmes assez long-tems, avec le seul embarras de résister au vent.

Les bords de quelques sentiers étroits & taillés dans les Rochers servoient à nous soutenir, & nous causoient moins de crainte que de fatigue. Aussi quittâmes-nous nos Mulets, pour marcher à pié ; & le chemin nous en parut plus facile. Mais lorsque nous fumes au sommet de Maquilapa, qui signifie dans la langue du Païs, une tête sans poil, nous reconnûmes la grandeur du péril dont on nous avoit menaçés. Nous regrettâmes la Loge & nos Citrons aigres. Cette terrible hauteur est véritablement chauve, c'est-à-dire, sans arbres, sans pierres & sans la moindre inégalité qui puisse servir d'abri. Elle n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long ; mais elle est si étroite, si rase & si élevée, qu'on se sent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette les yeux d'un côté, on découvre la vaste Mer du Sud, si fort au-dessous de soi, que la vue en est éblouie. De l'autre côté, on n'apperçoit que des pointes de rochers & des précipices de deux ou trois lieues de profondeur. Entre deux spectacles, si capables de glacer le sang, le passage ou le chemin n'a pas, dans quelques endroits, plus d'une toise de largeur. Quoique le vent fût diminué, nous n'eûmes pas la har-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dieſſe de paſſer ſur nos Mulets. Nous en laiſſâmes la conduite aux Indiens; & nous courbant ſur les mains & les genoux, ſans oſer jetter un regard de l'un ni de l'autre côté, nous paſſâmes auſſi vîte, qu'il nous fut poſſible, l'un après l'autre, ſur les traces & dans la poſture des Bêtes qui paſſerent devant nous. Auſſi tôt que nous nous vîmes dans un lieu plus large, entre des arbres, où la crainte nous permit de nous relever, nous regardâmes plus hardiment derriere nous; mais nos premieres réflexions tomberent ſur notre folie, qui nous avoit fait prendre un ſi dangereux chemin, pour gagner quelques jours que nous n'avions pas moins perdus. De là nous nous rendîmes ſans peine à la Ferme de Dom Juan de Tolede, où, dans l'affoibliſſement de nos forces, par le jeûne, la fatigue & la crainte, notre eſtomac eut beſoin de quelque tems pour ſouffrir d'autres nourritures que des bouillons & du vin (36).

Tabaſco, VI. Province.

La ſixiéme Province, qui porte le nom de la ſeule Ville qu'on y connoiſſe, occupe une grande Côte du Golfe de Mexique, à laquelle on donne environ quarante lieues de long, ſur la

(36) *Ibid.* pages 501 & précédentes.

même largeur. Elle eſt bordée, au Nord, par la Baie de Campeche; à l'Eſt, par l'Yucatan; au Sud, par la Province de Chiapa, & à l'Oueſt, par celle de Guaxaca. On vante ſa fertilité, ſur tout en Cacao, qui fait ſa principale richeſſe; mais les pluies, qui durent neuf mois de l'année, y rendent l'air extrêmement humide. La Ville de Tabaſco, dont elle tire ſon nom, fut la premiere Conquête des Eſpagnols ſur cette Côte; ce qui la fait nommer auſſi *Nueſtra Signora de la Victoria*. Elle eſt à dix huit dégrés de latitude du Nord, & deux cens quatre-vingt-cinq de longitude. Sa Riviere, qui ſe nomme auſſi Tabaſco, *ou Grijalva*, forme, avec celle de Saint-Pierre & Saint-Paul, une Iſle d'environ douze lieues de long & quatre de large.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dampier eſt le ſeul Voiageur qui ait obſervé ſoigneuſement cette Côte, pendant une année de ſéjour dans la Baie de Campeche. Il nous apprend que la Riviere de Saint-Pierre & Saint-Paul vient des hautes Montagnes de Chiapa, qui commencent à plus de vingt lieues dans les terres, & qui tirent leur nom d'une Ville qui n'en eſt pas éloignée. Elle coule d'abord aſſez loin vers l'Eſt, juſqu'à d'autres

DESCR. PI. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Montagnes qui la font tourner au Nord. A douze lieues de la Mer, elle se divise en deux bras. Celui de l'Ouest se jette dans la Riviere de Tabasco ; l'autre suit son cours jusqu'à quatre lieues de la Mer, où il se divise aussi en deux branches, dont la plus avancée à l'Est forme l'Isle des Bœufs, qu'elle sépare du Continent, & va se jetter dans un Lac qu'on nomme des Guerriers. L'autre, gardant son cours & son premier nom, se jette dans la Mer, entre l'Isle des Bœufs & celle de Tabasco. Son entrée est bouchée par une barre, qui n'empêche point les petits Vaisseaux d'y passer avec le secours de la Marée, & le mouillage est excellent au-delà, sur quinze ou seize piés d'eau. Quelques Boucaniers, qui avoient remonté cette Riviere, assuroient qu'elle est fort large avant sa division ; & que plus loin, dans le Païs, elle a sur ses bords plusieurs grandes Bourgades Indiennes, dont la principale se nomme *Summasenta* ; qu'on y trouve de vastes allées de Cacaotiers & de Plantains, & que le Païs est d'une extrême fertilité sur les deux rives. Les terres les plus incultes y sont chargées d'arbres fort hauts, & de plusieurs especes ; &

dans quelques endroits, peu éloignés de la Riviere, on voit de grandes Savanes, remplies de Vaches, de Chevaux, & d'autres Bêtes sauvages. DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Bras occidental de la Riviere de Saint-Pierre & Saint-Paul ne se jette dans celle de Tabasco qu'à quatre lieues de la Mer, après avoir coulé huit ou neuf lieues vers le Nord Ouest. Elle aide ainsi à former l'Isle de Tabasco, qui est longue de douze lieues, & large de quatre, à son Nord; du moins, on compte quatre lieues depuis la Riviere de St-Pierre & St-Paul jusqu'à l'embouchure de celle de Tabasco, & le rivage s'étend de l'Est à l'Ouest. Pendant la premiere lieue, vers l'Est, le terrein est couvert de Mangles, & l'on trouve quelques Baies sabloneuses. Le côté de l'Ouest est sabloneux aussi jusqu'à la Riviere de Tabasco, & la Mer y est fort grosse. Le Nord-Ouest est rempli de ces arbres qu'on nomme *Guavers*, dont on y trouve quantité d'especes, qui donnent toutes un fruit excellent. Cet endroit parut délicieux à Dampier. Il y vit des Cocos & du Raisin. Les Savanes y sont naturellement environnées de Bocages, de Guavers, & très bien fournies de Vaches sauvages, qui s'en-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

graiſſent de leurs fruits. Ces fruits, dit-il, étant remplis de petites graines, que les Vaches avallent entieres, & qu'elles rendent de même, prennent racine dans leur fiente ; & de-là vient l'étrange multiplication de l'eſpece (37).

La Riviere de Tabaſco, ou de Grijalva, qui eſt la plus remarquable du Golfe de Campeche, prend auſſi ſa ſource dans les hautes Montagnes de Chiapa, mais beaucoup plus à l'Oueſt que celle de Saint-Pierre & Saint-Paul. De là, elle coule vers le Nord-Eſt juſqu'à quatre lieues de la Mer, où elle reçoit le bras de l'autre. La largeur de ſon embouchure eſt d'environ deux milles. Elle n'a qu'onze ou douze piés d'eau ſur ſa barre ; mais le mouillage eſt commode au-delà, ſur trois braſſes, dans un enfoncement qu'on apperçoit à la rive de l'Eſt. Le flot de la Marée y monte près de quatre lieues dans la ſaiſon ſéche ; au lieu qu'à peine y entre-t'il dans le tems pluvieux, où les torrens d'eau douce ont la force de le repouſſer. Pendant la durée des Vents du Nord, cette Riviere inonde tout le Païs, juſqu'à douze ou

(37) Voïages de Dampier, Tome 3. Part. 2. page 325.

quinze lieues du rivage ; & l'on trouve alors de l'eau fraîche au-delà de la barre. Dans quelques endroits néanmoins, une ſuite de petites Collines, qui demeurent toujours à ſec, & qui ſont revêtues d'arbres, forment un Païſage agréable. Toute la Côte eſt déſerte juſqu'à huit lieues de l'embouchure de la Riviere ; mais à cette diſtance on rencontre un Parapet, gardé ordinairement par un Eſpagnol & huit ou dix Indiens, pour veiller ſur les Barques qui prennent cette route ; & de ce Poſte, on place des Sentinelles dans quelques Bois voiſins, d'où l'on a vu des Savanes. Quatre lieues au-delà du Parapet, on rencontre, ſur la rive droite de la Riviere, une Bourgade Indienne, nommée *Villa de Moſe*. Quoiqu'il y ait peu d'Eſpagnols, elle eſt défendue, à ſon Oueſt, par un Fort qui commande la Riviere. Les Vaiſſeaux apportent leurs marchandiſes juſqu'à ce lieu, ſurtout celles qui viennent de l'Europe. Ils y arrivent dans le cours de Novembre & de Décembre. Ils y demeurent juſqu'au mois de Juin ou de Juillet, pour ſe défaire de leur charge, qui conſiſte en draps, en ſerges, en bas de fil, en chapeaux, &c. ; & celle qu'ils prennent eſt or-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dinairement du Cacao. Tous les Négocians du Païs se rendent à Villa de Mosé vers Noel, pour ce commerce, qui en fait le plus gros Marché du Païs après Campeche. Lorsque les Vaisseaux ne trouvent pas à charger du Cacao, ils prennent des peaux & du suif : cependant le principal endroit pour les peaux est une autre Bourgade, située sur un bras de la même Riviere, qui se détache trois mille au-dessous du Parapet. Les Barques Espagnoles y vont charger une fois tous les ans.

Estapo est encore une Bourgade sur la Riviere, quatre lieues au delà de Villa de Mosé. Elle est habitée d'un mêlange d'Espagnols & d'Indiens ; quoique les derniers y soient en plus grand nombre, comme dans la plûpart des autres Habitations du Païs. Dampier ne pénétra pas si loin ; mais il apprit qu'elle est riche ; qu'elle est au Sud de la Riviere, tellement située entre deux anses, qu'elle n'a qu'une avenue ; qu'elle est défendue d'ailleurs par un bon Parapet, & qu'un Armateur Anglois, à la tête de deux cens Hommes, y fut repoussé avec perte. Ce Capitaine, qui se nommoit *Hewit*, s'étoit saisi de Villa de Mosé, où il avoit laissé un Détachement pour fa-

voïser sa retraite. S'il eût pris Estapo, son dessein étoit de s'avancer vers *Halpo*, Bourgade opulente, à trois lieues plus haut sur la Riviere, & de passer ensuite jusqu'à *Tacatalpo*, qui est plus loin encore de trois ou quatre lieues, & qui passe pour la plus riche des trois. Les Espagnols la nomment Tacatalpo *de Sierra*; sans qu'on sache si c'est pour la distinguer d'une autre Place de même nom, ou pour marquer seulement qu'elle est située près des Montagnes.

Depuis la Riviere de Tabasco jusqu'à celle de Checapeque on compte sept lieues. La Côte s'étend de l'Est à l'Oüest. Le terrein est en bas & couvert d'arbres. On trouve le mouillage bon dans la Baie; mais les vagues y sont si fortes, qu'il n'est pas aisé d'aborder au rivage. Il n'y a point d'eau douce entre les deux Rivieres. Celle de Checapeque ne mérite que le nom d'Anse; car son embouchure n'a pas plus de vingt pas de large, ni plus de huit ou neuf piés d'eau sur la barre. Cependant un demi mille au-delà, le mouillage est bon pour les Barques. Cette Riviere, ou cette Anse, s'étend deux milles à l'Est-Sud-Est; après quoi, elle tourne vers le Sud & s'a-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

vance dans les terres. On remarque une propriété singuliere d'une Pointe sabloneuse & stérile, qui s'avance entre son embouchure & la Mer. En creusant dans le sable, avec les mains, sur le côté qui touche à la Riviere, on y trouve de l'eau douce ; mais si l'on n'approfondit gueres, elle devient salée presqu'aussi-tôt. Il ne se présente point d'Habitation plus proche qu'une Ferme de Bestiaux, qu'on découvre à la distance d'une lieue, & qui paroît dépendre de quelque Village Indien. Les Bois voisins sont remplis de Guanas, de Tortues de terre, & de Perroquets.

Une lieue plus loin, à l'Oüest de Checapeque, on remonte une petite Riviere, qui se nomme *Boccas*, mais qui ne peut porter que des Canots, pour lesquels même sa barre n'est pas sans danger. L'eau en est salée, jusqu'à un mille de son embouchure. Ensuite, on trouve un beau courant d'eau douce & très claire, qui s'avance une lieue dans le Pais, & l'on découvre de vastes Campagnes, dont le terroir paroît extrêmement fertile. Il n'y a point de Villages Indiens à quatre ou cinq lieues de la Mer ; mais plus loin, ils sont en assez grand nombre,

à deux ou trois lieues les uns des autres. Les Indiens de ce Canton ne cultivent pas plus de terres qu'ils n'en ont besoin pour la subsistance de leurs familles, & pour païer le Tribut. Cependant ils nourrissent quantité de Volaille, telle que des Coqs d'Inde, des Canards & des Poules, & quelques-uns entretiennent des allées de Cacaotiers. Une partie de leur Cacao est embarqué pour Villa de Mose. Le reste se vend à des Courtiers errans, qui voïagent avec des Mules, & qui arrivent ordinairement ici aux deux derniers mois de l'année, pour s'y arrêter jusqu'au mois de Mars. Ils emploient huit ou quinze jours dans chaque Village à se défaire de leurs marchandises, qui sont, pour les Indiens, des couperets, des haches, des couteaux fort longs, des ciseaux, des aiguilles, du fil & de la soie pour coudre, du linge & des bijoux de Femmes, de petits miroirs, des chapelets, des bagues d'argent ou de cuivre doré, montées de verre, des images de Saints &c.; & pour les Espagnols, du linge, des habits de laine, des étoffes de soie, des bas de fil, de vieux chapeaux racommodés, dont on fait ici beaucoup de cas. Ces Courtiers

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſont ordinairement païés en Cacao ; qu'ils tranſportent à Vera-Cruz.

Depuis Boccas juſquà la Riviere de Palmas, on compte quatre lieues, d'un terrein bas & ſabloneux ; & deux lieues de Palmas à Halover (38), petit Iſthme qui ſépare la Mer, d'un grand Lac du même nom. De Halover, il y a ſix lieues juſqu'à Sainte-Anne, qui eſt l'embouchure du Lac, où l'on ne trouve pas plus de ſix ou ſept piés d'eau. De Sainte-Anne à Tondelo, la diſtance eſt de cinq lieues, toujours à l'Oueſt ; Païs bas & baie ſabloneuſe : mais à quelque diſtance de la Baie, on découvre des Dunes aſſez hautes. Les Savanes du Canton ſont remplies de Vaches fort graſſes. La Riviere de Tondelo, quoiqu'aſſez étroite, & fermée d'une barre, reçoit des Barques de cinquante ou ſoixante Tonneaux. Son Canal eſt tortueux. On peut mouiller en ſûreté, du côté de l'Eſt, à un quart de mille de l'embouchure ; mais il faut tenir auſſi le côté de l'Eſt à bord pour y entrer. Quatre ou cinq lieues plus loin, cette Riviere eſt guéable. De Tondelo à Guafickevalp, il y a

(38) C'eſt un nom Anglois que les Boucaniers lui ont donné, & qui ſignifie celui qui tire ou qui baile une Barque.

huit lieues de plus, toujours à l'Oueſt, & Baie ſabloneuſe. La Riviere de Guaſickevalp eſt une des principales de cette Côte, moins large que celle de Tabaſco, mais plus profonde; ſa barre a quatorze piés d'eau, & l'on en trouve beaucoup plus au-delà, ſur un fond de vaſe. Elle prend ſa ſource fort près de la Mer du Sud; & les Barques y peuvent remonter fort loin. Celle de Tecoantepeque, qui ſe décharge dans la Mer, a ſon origine auſſi dans le même Canton; & l'on raconte que les premiers agrets pour les Vaiſſeaux de Manille furent envoïés de la Mer du Nord à celle du Sud par ces deux Rivieres, dont les ſources ne ſont qu'à dix ou douze lieues l'une de l'autre. *Keyhooca*, eſt la Ville la plus proche de l'embouchure du Guaſickevalp. Elle en eſt à quatre lieues vers l'Oueſt. On vante ſa grandeur & ſes richeſſes. Ses Habitans Eſpagnols ſont en petit nombre; mais elle eſt fort bien peuplée d'Indiens & de Mulâtres, la plûpart Marchands Voïageurs, qui viſitent tout le Païs entre Villa de Moſe & Vera-Cruz, pour y acheter le Cacao.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Depuis la Riviere de Guaſickevalp, la Côte continue de s'étendre deux ou trois lieues vers l'Oueſt. Le terrein eſt

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

bas & couvert d'arbres, Baie sabloneuse. A cette distance, la Côte tourne vers le Nord ; & courant du même côté l'espace de seize lieues, elle s'éleve insensiblement depuis le rivage, pour former un fort haut Promontoire, qu'on nomme Terre de Saint-Martin, mais qui se termine par une Pointe assez large. C'est-là que le Golfe de Campeche se termine à son Ouest. On compte près de vingt lieues, de cette Pointe à la Riviere d'Alvarado. Pendant les quatre premieres, le rivage est haut, pierreux, escarpé, & le Païs couvert de Forêts. Ensuite, on trouve de hautes Collines de sable, qui bordent la Mer ; & les vagues y font si violentes, qu'il est impossible d'y aborder avec les Chaloupes. Au-delà le Païs est bas, assez uni, & fertile en gros arbres.

La Riviere d'Alvarado a plus d'un mille de large, à son embouchure. L'entrée est pleine de bas-fonds, qui continuent l'espace d'environ deux milles à quelque distance du bord, & qui traversent d'un côté à l'autre. Cependant, elle a deux Canaux entre ces écueils. Le plus commode, qui est celui du milieu, n'a pas moins de treize ou quatorze piés d'eau. Les deux Ri-

res sont bordées de Dunes, auxquelles Dampier donne plus de deux cens piés de hauteur. Cette Riviere se divise, dans son cours, en trois bras, qui se rejoignent à son embouchure. L'un vient du côté de l'Est ; un autre, de l'Ouest ; & le troisiéme, qui est le plus grand & le véritable Alvarado, descend directement vers la Mer. Il a sa source fort loin ; & les fertiles Païs qu'il arrose sont remplis de Bourgs Espagnols & Indiens. La Rive de l'Ouest, vis-à-vis de l'embouchure, est défendue par un petit Fort, muni de quelques pieces de canon, qui commande une Ville voisine. Il se fait ici une pêche considerable ; & par conséquent un assez grand Commerce de Poisson salé, que les Habitans changent contre d'autres marchandises ; mais la Ville n'en est pas moins pauvre, quoiqu'elle y joigne celui du Poivre sec, tant en gousse, que confit au sel & au vinaigre.

A six lieues d'Alvarado vers l'Ouest, on trouve une grande ouverture qui se joint à la Mer, & qui communique avec cette Riviere, par une petite Crique où les Canots peuvent passer. On voit, près de l'ouverture, un Village Indien, qui n'est composé que de Pêcheurs. Le bord de la Mer est une

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

haute Colline de sable ; & les vagues y sont si grosses, qu'il est impossible aux Chaloupes d'y aborder. Il ne reste, de-là, que six lieues jusqu'à Vera-Cruz, toujours à l'Oueſt. Une chaîne de Rochers, qui s'étend d'Alvarado à Vera-Cruz, c'est-à-dire l'espace de douze lieues (39), n'empêche point que les petits Vaisseaux ne puissent passer dans le Canal qui est entre ce récif & la Côte, quoiqu'elle soit aussi fort pierreuse. L'Isle des Sacrifices n'est qu'à deux lieues de Vera-Cruz, à l'Est.

Après avoir passé les deux Vera-Cruz, qui sont à cinq lieues l'une de l'autre, on a quinze lieues jusqu'à Tispo, petite Ville assez jolie, située au bord de la Mer, sur un Ruisseau qui ne forme point de Havre. Aussi n'a-t-elle aucun Commerce maritime. La Côte, depuis Villa ricca, ou la vieille Vera-Cruz, s'étend Nord & Sud. De Tispo, on compte environ vingt lieues jusqu'à la Riviere de Panuco, Nord & Sud, au plus près. Cette Riviere, qui est fort grande, vient du

(39) Dampier prend parti contre les Cartes, qui mettent vingt quatre lieues entre la Riviere d'Alvarado & Vera-Cruz. Il croit, dit il, que douze est la meilleure supputation, *Ibid* page 143 ; & pour toutes les remarques, il donne en trouve les courses qu'il fit sur cette Côte pendant une année entiere, *Page* 340.

cœur du Païs, & se jette dans le Golfe du Mexique, à vingt & un dégrés quatre-vingt minutes de latitude du Nord. Elle a dix ou douze piés d'eau sur sa barre ; & les Barques peuvent la remonter jusqu'à la Ville de même nom, qui est située à près de vingt lieues de la Mer. C'est la Capitale de cette Province, avec un Siége Episcopal, deux Paroisses, un Couvent & une Chapelle. Elle contient environ cinq cens Familles d'Espagnols, de Mulâtres & d'Indiens. Ses maisons sont grandes, bâties de pierre, & couvertes de feuilles. Quatre lieues plus loin, la Riviere de Panuco en reçoit une autre, qui vient du Lac de Tompeque, situé au Sud, avec une Ville de son nom, dont les Habitans n'ont pas d'autre exercice que la Peche. Au-delà de ce Lac, on en trouve un plus grand, qui contient une Isle avec un Bourg nommé *Huniago*, dont toute la richesse consiste aussi dans le commerce du Poisson. On y prend, sur-tout, quantité de Chevrettes, qu'on fait sécher au Soleil, après les avoir fait cuire au sel & à l'eau, & qu'on transporte dans les meilleures Villes de la Nouvelle Espagne, où elles sont fort estimées.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

YUCATAN ; VII. PROVINCE

L'*Yucatan*, septieme Province de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

l'Audience de Mexico, est une Presqu'Isle découverte en 1517, c'est-à-dire avant la Nouvelle Espagne, par Hernand de Cordoue, & située entre les Golfes de Campeche & de Honduras. Sa Capitale, nommée *Merida*, résidence du Gouverneur & de l'Evêque de la Province, est à douze lieues de la Mer, à vingt dégrés dix minutes de latitude du Nord. Elle est peuplée d'un mêlange d'Espagnols & d'Indiens. Campeche, Valladolid & Simancas sont-ses autres Villes. La premiere, qui se nomme aussi *Saint-Francisco*, est célebre par le Commerce du bois de teinture. Sa situation est sur la Côte orientale de la Baie de Campeche, à dix-neuf dégrés vingt minutes de latitude. Quoique les Espagnols l'eussent rendue capable de défense, elle n'a pas résisté aux Avanturiers qui l'ont surprise plusieurs fois, sur-tout en 1685, qu'ils la brûlerent après en avoir fait sauter la Citadelle. On place Valladolid sur les confins de Nicaragua à treize dégrés trente minutes. Quoique la jalousie des Espagnols ne permette gueres aux Etrangers de connoître l'intérieur du Pais, quelques Voïageurs ont trouvé le moien d'y pénétrer, & c'est ici l'occasion d'employer

ploïer leurs lumieres (40).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dampier, étant parti de la Jamaïque pour aller charger du bois de teinture à Campeche, fit des obſervations, ſur cette Province, qui obligent de le ſuivre dans ſa route. Il arriva au Cap de Cotoche. Depuis ce Cap, dit-il, la terre s'étend vers le Sud environ quarante lieues; & d'ici elle continue au Sud-Oueſt juſqu'à la Baie de Honduras. Entre le Cap de Cotoche & l'iſle de Cozumel, on trouve une petite Iſle, que les Eſpagnols ont nommée l'*Iſle des Femmes*, parce que dans l'origine de la Colonie ils y laiſſerent leurs femmes, pour chercher plus loin des habitations commodes. Cependant ils n'ont à preſent aucun Etabliſſement de ce côté-là, quoiqu'ils puiſſent en avoir eu dans les premiers tems. A trois lieues & vis-à-vis du Cap de Cotoche, eſt une autre petite Iſle, que les Anglois ont nommée *Loggerhead*, parce qu'on y voit une ſorte de Tortues à groſſe tête, auxquelles ils donnent ce nom. Les vagues ſont toujours fort agitées près de cette Iſle. Quoiqu'elle paroiſſe toucher au Continent, elle en eſt ſéparée par une Anſe fort étroite. Le

Campeche, & Bois de teinture.

(40) Voïage de Dampier, Tome III. Part. 2, pag. 112. & ſuivantes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

terrein du Cap eſt fort bas proche de la Mer ; mais il s'éleve à meſure qu'il s'éloigne. Il eſt couvert de différentes ſortes d'arbres, ſur-tout de bois de teinture, dont les Anglois de la Jamaique ont coupé une ſi grande partie, que ce qui en reſte eſt fort éloigné du rivage.

De ce Cap, Dampier rangea la Côte au Nord de l'Yucatan, vers le Cap Concededo. Elle approche de l'Oueſt ; & la diſtance, entre ces deux Caps, eſt d'environ quatre-vingt lieues. Le rivage eſt aſſez égal. On n'y voit pas de pointe ni d'enfoncement conſidérable. Il eſt bordé de Forêts, & toutes ſes Baies ſont ſabloneuſes. Le premier endroit remarquable, à l'Oueſt du Cap de Cotoche, eſt une Colline, qu'on appelle ſimplement le *Mont*, & qui eſt éloignée de la Mer d'environ quatorze lieues. C'eſt la ſeule hauteur qu'il y ait ſur cette Côte. Tous ceux qui l'ont obſervée de près ſont perſuadés qu'elle eſt un ouvrage de l'art. Il y a même aſſez d'apparence qu'elle étoit autrefois habitée, puiſqu'on y trouve quantité de Citernes, qui doivent avoir été faites pour recevoir l'eau de pluie, dans un Canton qui n'a point d'eau douce, & dont la terre même eſt ſi ſalée, que

les Eſpagnols en vont prendre pour faire du Salpêtre. Peut-être ces Citernes ne ſont elles que d'anciennes Salpetrieres. Entre le Mont & le Cap Concededo, on découvre pluſieurs petits Bois de Mangles, qui reſſemblent de loin à de petites Iſles. Le Païs, qui préſente de loin une face fort unie, eſt inégal & rompu lorſqu'on s'en approche.

Rio de Lagartos, qu'on rencontre preſqu'à moitié chemin, entre les Caps de Cotoche & Concededo, arroſe un fort beau Païs, qui préſente deux petits Bois de Mangles forts hauts, de chaque côte de la Riviere. Elle a peu de largeur, mais elle eſt aſſez profonde pour les Chaloupes. L'eau en eſt bonne; & depuis le Cap de Coroche juſqu'à trois ou quatre lieues de la Ville de Campeche, Dampier ne connoît point d'autre eau douce ſur toute cette Côte. Il ſe fait une Pêche conſidérable à l'Eſt de Rio de Lagartos. Les Pêcheurs Indiens, Sujets du Roi d'Eſpagne, y ont des Cabanes, pour la ſaiſon, des pieux auxquels ils ſuſpendent leurs filets, & de petites couches pour y faire ſécher leur Poiſſon. Depuis que les Etrangers, qui vont charger le bois de Campeche, ont pris cette route, les

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Indiens ſont devenus ſi timides, qu'auſſitôt qu'ils découvrent un Vaiſſeau en Mer, ils enfoncent leurs Canots à fleur d'eau (41) ; & ne montrant eux-mêmes que la tête, ils attendent que le Vaiſſeau ſoit paſſé ou que la nuit ſoit venue. Dampier les a vus quelquefois à la voile, & diſparoître ainſi tout-d'un-coup. A l'Oueſt de la Riviere, on voit une Guérite, nommée Selam, que les Eſpagnols entretiennent ſur le bord de la Mer, pour y mettre leurs Indiens en ſentinelle. La Côte en a pluſieurs autres ; les unes bâties à terre, en bois de charpente, & d'autres placées ſur des arbres, comme des cages, mais aſſez grandes pour contenir deux Hommes, avec une échelle pour monter & deſcendre. Une de ces Guérites, à trois ou quatre lieues de Selam, porte le nom de *Linchanchi*, de celui d'une Ville Indienne, qui eſt quatre lieues plus loin dans les terres. Une autre, à deux lieues de celle ci, ſe nomme *Chinchanchi*. J'ai pris terre, dit l'Auteur, vers ces lieux d'obſervation, & j'ai parcouru toute cette Côte, ſoit par Mer dans un Canot, ou par terre à pié, depuis

(41) Un grand avantage des Canots, c'eſt que lorſqu'ils ſont plein d'eau, ils ne peuvent aller plus bas.

Rio de Lagartos jusqu'au Cap Concededo : mais je n'y ai pas vu de Villes, ni de Villages, ni d'autres Maisons que des Cabanes de Pêcheurs, à la réserve de *Sisal*. On trouve, entre Selam & Linchanchi, plusieurs petits Réservoirs salés, d'une figure assez réguliere, & séparés les uns des autres par de petites levées de terre. Le plus grand n'a pas plus de dix verges de long, sur six de large. Les Habitans de ces deux Villes se rendent à ces Réservoirs, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, pour en recueillir le sel, dont ils fournissent tout le Païs d'alentour ; mais ils y viennent à la faveur des Bois, qui les dérobbent, eux & leurs Villes, à la vue des Vaisseaux.

Trois ou quatre lieues plus loin, vers l'Ouest, on trouve une autre Guérite, nommée *Sisal*, qui est la plus haute & la plus remarquable de cette Côte. Elle est bâtie de bois, & fort proche de la Mer. On la prend quelquefois pour un Vaisseau, jusqu'à ce qu'on soit détrompé par la vue des Mangles voisins. Les Espagnols ont, près de là, un Fort, garde par quarante ou cinquante Hommes, qu'ils y envoient de Mérida. Cette Ville, la plus considérable de l'Yucatan, n'en est éloignée que de douze lieues ;

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& la plûpart de ſes Habitans ſont Eſpagnols. On met beaucoup de difference entre les Parties de l'Eſt & du Nord de la Province, & celle de l'Oueſt, dont le terroir eſt incomparablement plus fertile : cependant elle eſt par-tout aſſez bien peuplée d'Indiens, qui ſont raſſemblés dans des Villes & des Bourgs, ſans qu'on trouve une ſeule Habitation moins éloignée de la Mer que de cinq ou de ſix milles. La diſtance de Siſal au Cap Concededo eſt d'environ huit lieues. Vingt lieues plus loin, vers le Nord, on trouve une petite Iſle, que les Eſpagnols appellent *Ila des Arenas ;* nom que les Anglois ont défiguré en *Deſares*, & d'autres en *Deſarcuſſes*. Depuis le Cap de Cotoche juſqu'à celui de Concededo, la Mer devient inſenſiblement plus profonde, à meſure qu'on s'éloigne du rivage ; & les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſur un fond de ſable, à toute ſorte de profondeur, depuis ſept ou huit piés juſqu'à dix ou douze braſſes d'eau. Dans quelques endroits, on juge de l'éloignement où l'on eſt du rivage par la profondeur de la Mer, à compter quatre braſſes pour la premiere lieue, & enſuite une lieue de plus pour chaque braſſe (42).

(42) *Ibidem*, page 251.

C'eſt au Cap Concededo que commence la Baie de Campeche. Cette Baie eſt un enfoncement aſſez conſidérable, qui eſt renfermé entre le Cap, du côté de l'Eſt, & une Pointe qui s'élance du Païs montagneux de Saint-Martin, à l'Oueſt. Dans cette diſtance, qui eſt d'environ cent vingt lieues, il ſe trouve pluſieurs grandes Rivieres navigables, de grands Lacs, &c. Concededo eſt éloigné de quatorze ou quinze lieues du petit Havre de la Saline. La Baie eſt toute ſabloneuſe dans l'intervalle, & la Côte s'étend vers le Sud. Quoique le terrein du Païs ſoit auſſi couvert de ſable, ſec, & ſans autres productions que de petits arbres informes, ſi l'on y creuſe à moitié chemin entre ces deux Places, au-deſſus de la marque de la haute Marée, on y trouve d'excellente eau douce. Le Havre de la Saline eſt une retraite fort commode pour les Barques; mais il n'a pas plus de ſix ou ſept piés d'eau. On voit, près de la Mer, un grand Etang ſalé, qui appartient à la Ville de Campeche, & qui rapporte beaucoup de ſel. La méthode eſt ſinguliere pour le faire. Dans le tems qu'il ſe grene, c'eſt-à-dire aux mois de Mai & de Juin, les Indiens

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

s'assemblent sur les bords de l'Etang, & ramassant le sel en gros monceaux, de forme pyramidale, ils les couvrent d'herbe seche & de roseaux, auxquels ils mettent le feu. La superficie brûlée forme une croute noire & si dure, qu'elle garantit ces masses de sel, contre les pluies qui commencent alors, & qu'elle les tient fort seches dans une saison très humide.

Depuis les Salines jusqu'à la Ville de Campeche, on compte près de vingt lieues. Dans l'espace des quatre premieres, en suivant la Côte, qui s'étend au Sud-quart-à-l'Oüest, le Païs est submergé & couvert de Mangles; mais à deux milles au Sud de la Saline, & à deux cens verges de la Mer, on trouve une source d'eau douce, qui est la seule du Canton. Un petit sentier y conduit au travers des Mangles. Ensuite, la Côte s'éleve de plus en plus, & l'on rencontre quantité de Baies sabloneuses, où les Chaloupes peuvent aborder; mais il ne faut plus esperer d'eau fraîche jusqu'à la Riviere qui est proche de Campeche. Au-delà, toute la Côte est couverte de Mangles, le terroir sec, & sans bois de teinture. Six lieues en-deçà de Campeche.

on trouve une Colline, nommée *Hina*, d'où l'on peut découvrir les Vaiſſeaux à la voile, & qui produit d'excellent bois de chauffage, mais ſans eau; & la Mer, près du rivage, offre une grande abondance de ces coquilles, que les Anglois nomment dans leur Langue *Piés de Cheval*, parce que le deſſous en eſt plat & reſſemble, par ſa figure & ſa groſſeur, à la corne du pié d'un Cheval; mais le dos eſt rond, comme celui d'une Tortue, & ſon écaille eſt auſſi mince que celle des Ecreviſſes de Mer. Elles ont auſſi pluſieurs petits bras, & leur Poiſſon eſt un mets fort vanté. Trois petites Iſles, baſſes & ſabloneuſes, à vingt-cinq ou vingt-ſix lieues de Hina vers le Nord, & à trente de Campeche, préſentent un fort bon ancrage, du côté du Sud; mais elles ſont ſans eau, ſans bois, & ſans autres Animaux que de gros Rats, des Boubies & des Gueniers. Ces Iſles ont reçu le nom de *Triangle*, parce qu'elles forment cette figure, par leur ſituation. DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Campeche eſt une fort belle Ville, ſituée au bord de la Mer, dans un petit enfoncement; & c'eſt la ſeule qu'il y ait ſur toute cette Côte, de-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

puis le Cap de Cotoche jusqu'à Vera-Cruz. Elle est bâtie de bonnes pierres, qui lui donnent beaucoup d'éclat. Ses Maisons ne sont pas hautes, mais les murailles en sont très fortes, les toits plats & couverts de tuiles. Elle est défendue par une Citadelle (43), où le Gouverneur fait sa résidence avec une petite Garnison. Quoiqu'elle soit le seul Port de cette Côte, on vante peu ses richesses. La principale Manufacture du Païs est de toiles de coton, dont les Espagnols & les Indiens sont également vêtus, & qui se vendent au-dehors pour faire des voiles de Navires. Si l'on excepte cette vente & celle du sel, Campeche n'a jamais eu d'autre avantage que de servir de centre au Commerce du bois de teinture; & de-là vient le nom de Bois de Campeche, quoiqu'il ne s'en trouve qu'à plus de douze ou quatorze lieues de la Ville. Les Espagnols l'ont coupé long-tems, à cette distance, près d'une Riviere nommée *Champeton*, du côté du Sud, dans un terrein haut & pierreux. Ils y emploioient les Indiens du Canton, pour une réale par jour; & le tonneau valoit alors jusqu'à cent dix

(43) On a remarqué que les Boucaniers l'ont fait sauter & qu'ils ont brûlé la Ville.

livres sterling. Lorsque les Anglois se furent établis à la Jamaïque, & qu'ils commencerent à croiser dans le Golfe de Campeche, ils y trouverent plusieurs Barques chargées de ce bois ; mais n'en connoissant point encore le prix, ils se contentoient de prendre les cloux & toute la ferrure des Barques. Un de leurs Capitaines, aïant enlevé un gros Vaisseau qui n'avoit pas d'autre charge, le conduisit en Angleterre, dans le seul dessein de l'armer en course ; &, contre son attente, il y vendit fort cher un bois dont il avoit fait si peu d'estime, qu'il n'avoit pas cessé d'en brûler pendant son Voïage. Alors, les Anglois de la Jamaïque découvrirent bientôt le lieu où il croissoit ; & lorsqu'ils ne faisoient aucune prise en Mer, ils alloient à la Riviere de Champeton, où ils étoient sûrs d'en trouver de grandes piles, déja transportées au bord de la Mer, qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique se soutint, jusqu'à ce que les Espagnols y mirent une forte Garde. Mais les Anglois, qui n'ignoroient plus la valeur de ces arbres, visiterent les autres Côtes du Païs pour en chercher. Ils en trouverent d'abord au Cap de Cotoche, d'où ils en tirerent la charge

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de plusieurs Vaisseaux ; & lorsqu'il y devint rare, ils découvrirent un Lac, nommé *Triste*, dans la Baie même de Campeche, où leur travail fut continué avec le même succès.

De la Riviere de Champeton à Port-Roïal, on compte environ dix-huit lieues. La Côte est au Sud-Sud Oüest, ou Sud-Oüest-quart-au-Sud. Le terrein, qui est bas vers la Mer, s'ouvre par une Baie sabloneuse, où l'on voit quelques arbres, & de petites Savanes mêlées de Buissons. On ne trouve, entre Champeton & Port-Roïal, qu'une seule Riviere, qui se nomme *Puerto Escondido*. Port-Roïal est une grande entrée, dans un Lac salé, de neuf ou dix lieues de long, sur trois ou quatre de large, avec deux embouchures, c'est-à-dire, une à chaque bout. Celle de Port-Roïal est resserrée par une barre, sur laquelle on ne laisse pas de trouver neuf ou dix piés d'eau. Le mouillage est bon de l'un & de l'autre côté ; & l'entrée n'a pas moins de deux milles de long, sur un de large, avec quelques Anses sabloneuses, où l'on entre sans danger. Les Vaisseaux mouillent ordinairement du côté de l'Est, après Champeton ; autant pour la commodité des Puits qu'on y a creusés, que

PLAN DE PORT ROYAL
ET DE SES ENVIRONS
Situé dans la Baye de Campeche

Echelle de 8 Lieues communes de France.

1 2 3 4 8

18 Degrés 20 Minutes de Latitude

BAYE DE CAMPECHE

Pointe de Sable

Grande Entrée de Port Royal où il y a 20 pieds de haute mer

Passe pour un Canal

I. Triste

Isle de Port Royal

Entrée de Port Royal où il n'y a que 20 pieds d'eau

ISLE DES BOEUFS

Lac de Terminos ou des Marées

Port Royal

I. d'un Buisson

I. de Sorlet

Rivière de Tabasco

ISLE DE TABASCO

Pointe de la Barre de S.t Pierre

Rivière de S. Pierre et S.t Paul

Lagune

Savanes ou Prairies

Ici étoit le Village Indien de Sumasinta

Lac de l'Est ou des Cocotiers

Savanes Prairies

Riv.e de Sumasinta

Tom. XII N.° 11

pour ſe mettre à couvert de la Marée, qui eſt ici très violente. Cet endroit eſt remarquable par le détour de la terre, qui prend tout d'un-coup vers l'Oueſt, & qui s'étend l'eſpace de ſoixante & cinq ou ſoixante & dix lieues dans cette direction. Une petite Iſle baſſe, qu'on nomme l'Iſle de *Port Roïal*, forme, à l'Oueſt, un des côtés de l'embouchure, & le Continent fait l'autre. A l'Oueſt de cette Iſle, on en trouve une autre, petite & baſſe, qu'on nomme *Triſte*. Un Canal fort étroit les ſépare. L'Iſle Triſte eſt, en quelques endroits, large de trois milles, & longue de quatre. Elle s'étend de l'Eſt à l'Oueſt.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La ſeconde embouchure, qui conduit dans le Lac, eſt entre l'Iſle Triſte & une autre Iſle qui ſe nomme l'Iſle *des Bœufs*. Sa largeur eſt d'environ trois milles. Elle eſt remplie de bancs de ſable au-dehors, qui ne laiſſent que deux Canaux pour y entrer. Le plus profond eſt vers le milieu de l'embouchure, & n'a pas moins de douze piés d'eau dans la haute Marée. Celui de l'Oueſt en a près de dix. Il n'eſt pas fort éloigné de l'Iſle des Bœufs. On y entre par une Briſe de Mer, la ſonde à la main, ſur-tout du côté de cette Iſle. A ſa pointe, on a trois braſſes d'eau;

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& l'on peut tourner alors vers Triste, jusqu'assez près du rivage, où rien n'empêche de mouiller librement. Quoique le mouillage soit bon par-tout, au-delà de la barre, entre Triste & l'Isle des Bœufs, la Marée y est beaucoup plus forte qu'à Port-Royal. Cette embouchure a reçu des Espagnols le nom de *Laguna Termina*. Les petits Bâtimens, tels que les Barques, les Chaloupes & les Canots, trouvent une égale sûreté dans toutes les parties du Lac. Ils peuvent passer d'une embouchure à l'autre, aller dans les Anses, les Rivieres, & les autres petits Lacs qui se déchargent dans le grand.

La premiere Riviere considerable qu'on rencontre à l'Est de ce Lac, en entrant à Port-Royal, est celle de *Sanmasenna*. Elle est assez grande pour recevoir des Chaloupes. C'est du côté du Sud qu'elle se décharge, vers le milieu du Lac. On voioit autrefois, à son embouchure, un Village du même nom. Sept ou huit lieues plus loin dans les terres, on trouve une grande Ville Indienne, composée d'environ deux mille familles, & de quelques Moines Espagnols, qui leur servent de Curés dans deux ou trois Eglises, sans qu'il y ait d'autres Blancs. A quatre ou cinq lieues

de la Riviere de Summaſenta, où le rivage s'étend vers l'Oueſt, on rencontre une petite Iſle, qui ſe nomme *le Buiſſon*, & vis à vis de cette Iſle une Crique fort étroite, & longue d'un mille, qui conduit dans un autre grand Lac, qu'on nomme *Lac de l'Eſt*. Il a près d'une lieue & demie de large, ſur trois de long, & ſes bords ſont couverts de Mangles. Une autre Crique, qui s'ouvre à ſon Sud-Eſt, & qui s'avance ſix ou ſept milles dans les terres, offre quantité de bois de teinture ſur ſes bords. Au bout de cette Crique eſt une grande Savane, remplie de Vaches ſauvages, de Chevaux & de Daims. Du côté ſeptentrional, & vers le milieu du Lac de l'Eſt, on trouve une petite Crique, qui communique à Laguna Termina, vis-à-vis d'une petite Iſle ſabloneuſe, que les Anglois nomment l'Iſle *de Perles*. A l'Oueſt du même Lac, un petit Bois de Mangles le ſépare d'un autre Lac, qui lui eſt parallele, & qu'on nomme le Lac *de l'Oueſt*. Il eſt à peu-près de la grandeur du premier; & vers ſon Nord il ſe joint avec lui par un Canal, qui eſt aſſez profond pour les Barques. Au Sud de ce dernier Lac, une Crique, dont l'embouchure eſt d'un mille, ſe diviſe

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

en deux branches, où l'on trouve de l'eau douce pendant dix mois de l'année. La terre, assez près de leur division, produit, non-seulement quantité de bois de teinture, mais de gros Chênes, les seuls que Dampier ait vus, dit-il, entre les Tropiques. A trois milles de la branche orientale, une Savane fort grasse est ordinairement remplie de Bêtes à cornes; ce qui attire les Coupeurs de Bois dans cette Crique.

Toutes ces Terres, près de la Mer ou des Lacs, sont chargées de Mangles, & toujours humides; mais un peu plus avant, le terrein est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison des pluies. C'est une argile forte & jaunâtre, dont la superficie est d'une terre noire, sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres, de différentes especes, qui ne sont ni hauts, ni fort gros. Ceux qui servent à la teinture & qu'on appelle Bois de Campeche, y profitent le mieux, & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est plus grasse. Ils ressemblent assez à notre aubépine; mais ils sont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie, avec quelques pointes, néanmoins, qui sortent de côté & d'autre; mais

le corps & les vieilles branches ſont noirâtres, l'écorce en eſt plus raboteuſe, & preſque ſans aucune pointe. Les feuilles ſont petites, & reſſemblent à celles de l'aubépine. Leur couleur eſt d'un verd pâle. On choiſit, pour la coupe, les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de ſéve, & qu'ils donnent peu de peine à les couper, ou à les réduire en morceaux. La ſéve en eſt blanche, & le cœur rouge. C'eſt le cœur qu'on emploie pour la teinture. On abbat toute la ſéve blanche pour le tranſporter en Europe. Quelque tems après qu'il eſt coupé, il devient noir; & s'il eſt mis dans l'eau, il lui donne une ſi vive couleur d'encre, qu'on s'en ſert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou ſix piés de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des buches qui n'excedent point la charge d'un homme; & auſſi les fait-on ſauter avec de la poudre. Le bois eſt fort peſant. Il brûle fort bien, & fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibuſtiers ſe ſervent de ce feu pour endurcir le canon de leurs fuſils, lorſqu'ils s'apperçoivent de quelque défaut dans le fer. Dampier eſt perſuadé que le véritable

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

bois de Campeche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits, où il se trouve, sont celui qu'on a décrit, le Cap de Coroche, & la Partie méridionale du Païs, dans le Golfe de Honduras.

Le commerce de ce bois étoit devenu fort commun parmi les Anglois en 1675, lorsque Dampier arriva dans le Golfe de Campeche. Il y trouva plus de 260 Travailleurs de sa Nation, qui s'étoient établis autour du Lac Triste, ou dans l'Isle des Bœufs. Ce négoce, dit il, doit son origine à la décadence de la Pyraterie. Aussi-tôt que les Anglois se virent maîtres de la Jamaïque & qu'ils eurent conclu la paix avec l'Espagne, leurs Boucaniers, qui n'avoient vécu jusqu'alors que du pillage des Espagnols, se trouverent dans le dernier embarras. Les uns se retirerent au petit Gouave, où la Pyraterie subsistoit encore, & les autres prirent le parti de s'établir dans la Baie de Campeche pour y couper du bois. Ils y auroient pu faire un profit considérable; mais l'habitude de l'oisiveté rendit leur travail fort lent. La plûpart étant bons Tireurs, ils passoient le tems à la chasse; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé

par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courſes dans les Villes Indiennes, dont ils enlevoient les Habitans. Ils gardoient les Femmes pour les ſervir dans leurs Cabanes. Les Hommes étoient vendus à la Jamaïque & dans les autres Iſles. Enfin, ces Avanturiers prirent tant d'averſion pour la diſcipline, que n'aïant pu ſe réduire ſous aucune forme de Gouvernement, il fut aiſé aux Eſpagnols de les ſurprendre au milieu de leurs débauches, & de les enlever preſque tous dans leurs cabanes. Ils furent conduits Priſonniers à Campeche & à Vera-Cruz, où ils furent vendus aux Marchands de Mexico.

Ajoûtons, après le même Voïageur, que cette Partie du Golfe de Campeche eſt à près de dix-huit dégrés de latitude du Nord. Dans le beau tems, les Briſes de mer y ſont au Nord Nord-Eſt, ou au Nord, & les vents de terre ſont Sud-Sud-Eſt & Sud. La ſaiſon ſeche y commence en Septembre, & dure juſqu'à la fin d'Avril. Alors, les pluïes arrivent & commencent par des ouragans, dont on n'eſſuïe d'abord qu'un ſeul par jour, mais qui augmentent comme par dégrés juſqu'au mois de Juin, où les pluïes deviennent conti-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

nuelles, pour ne finir que vers la fin d'Août. Ce déluge d'eau fait déborder les Rivieres. Toutes les Savanes s'en trouvent couvertes ; & l'inondation ne croît & ne diminue point jusqu'à ce que les vents du Nord soient fixés ; ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre. Ces vents soufflent vers la terre avec tant de violence, que pendant le tems qu'ils regnent ils troublent le cours des marées, ils arrêtent celui des Rivieres ; & quoiqu'il y ait moins de pluie qu'auparavant, les débordemens ne laissent pas d'augmenter. L'impétuosité des mêmes vents croît encore, au mois de Décembre & de Janvier. Mais ensuite elle diminue ; & les eaux commencent à s'écouler dans les lieux bas. Vers le milieu de Février tout est sec ; & dès le mois de Mars, on a quelquefois de la peine à trouver de l'eau pour boire, dans ces mêmes Savanes, qu'on prenoit six semaines auparavant pour une Mer. Vers le commencement d'Avril tous les Etangs ne sont pas moins à sec ; & les Etrangers, qui ne connoîtroient point les ressources du Païs (44), seroient menacés d'y mourir de soif.

(44) La principale est le pour se rafraîchir de l'eau se retirer dans les Bois, qu'on trouve alors dans

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

§ II.

Audience de Guadalajara.

LEs Provinces de cette Audience sont peu connues des Etrangers & des Espagnols mêmes, qui n'en ont jamais fait de description réguliere. Leur situation vers le Nord ne tente point la curiosité des Voïageurs ; & les premiers Historiens, aïant écrit sur des Relations assez confuses, n'ont pu nous donner plus de lumieres, qu'ils n'en ont trouvé dans leurs Mémoires. Ceux qui sont venus après eux, tels que Laet, Ogilby, & les Compilateurs Hollandois, n'ont fait qu'augmenter l'obscurité, en alterant quelquefois les noms & les distances, pour concilier les témoignages opposés, ou pour suppléer aux omissions par des conjectures. Ainsi

les feuilles d'un arbre que Dampier nomme *Pin Sauvage*, parce qu'il a quelque ressemblance avec le véritable Pin. Son fruit, qui croît sur les bosses, les nœuds & les excrescences de l'arbre, est environné de feuilles épaisses, & longues de six ou douze pouces, si serrées entr'elles & si droites, que retenant l'eau de pluie lorsqu'elle tombe, elles en contiennent jusqu'à une pinte & demie. Il suffit d'y enfoncer un couteau vers le bas pour la faire sortir. Dampier cite sa propre expérience, *ubi supra*, page 266.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

l'on eſt réduit à des bornes fort étroites, quand on n'y veut rien faire entrer d'incertain.

Guadalajara, I. Province.

La premiere Province qui donne ſon nom à l'Audience, & qui tire le ſien de la Capitale, eſt repreſentée comme un Païs ſain & fertile, où l'on trouve quelques Mines d'argent. La Ville de Guadalajara eſt ſituée ſur la Riviere de Barania, qui va ſe perdre, ſoixante lieues au-deſſous, dans la Mer du Sud. C'eſt le Siége du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque ſuffragant de l'Archevêché de Mexico. On la place à vingt dégrés vingt minutes de latitude, & à deux cens ſoixante & onze dégrés quarante minutes de longitude. Son éloignement de Mexico eſt d'environ quatre-vingt-dix lieues.

II. Los Zacatecas.

Cette ſeconde Province de l'Audience de Guadalajara, tire ſon nom de celui de ſes anciens Habitans. Sa Capitale, qui eſt un Siége Epiſcopal & la réſidence du Gouverneur, ſe nomme auſſi *S. Luis de Zacatecas*; & ſes autres Villes ſont, *Xeres de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios*, & *Avino*, célebre par ſes Mines d'argent. Quelques-uns y mettent auſſi *Durango*, que d'autres font Capitale de Nueva Biſcaia. Le Païs eſt ſec & monta-

gneux, mais fertile dans les Vallées, & riche par ses Mines d'argent. Il s'étend du Sud au Nord, depuis la Province de Guaxaca vers le Golfe du Mexique.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La troisieme Province, nommée *Nueva Biscaia*, ou Nouvelle Biscaie, est contigue au *Nouveau Mexique*, vaste Pais septentrional, dont les bornes ne sont pas encore connues, mais qui paroît suivi du Quivira & de la Mer de l'Ouest, & dont on remet à parler dans l'article des Voïages au Nord. Le Mémoire de Lionnel Walser (45) nomme *Durango* pour Capitale de la Nouvelle Biscaie, & donne plusieurs Mines d'argent à cette Province. Ses autres Villes sont Barros, Sainte-Barbe ou Barbola, Endehe, & Saint Juan. On la place à vingt-cinq degrés vingt-huit minutes latitude, sans expliquer de quel lieu l'on prend cette position. Une grande partie du Pais est arrosée par la Riviere de Nassas.

III. Nueva Biscaia.

La Province de *Cinaola*, est la plus septentrionale de toute la Nouvelle Espagne. Sa situation, sur la Mer de Californie, la fait toucher aussi au nouveau Mexique; mais dans cet éloi-

IV. Cinaola.

(45) *Ubi supra*, page 334.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gnement elle contient fort peu d'Espagnols, quoique l'air y soit fort sain, & qu'on vante sa fertilité en fruits, en legumes & en coton. Ils y ont néanmoins deux Villes, qui se nomment Saint-Jacques & Saint-Philippe, & dont on ne connoît gueres que les noms.

V. Culiacan.

La cinquieme Province, qui se nomme *Culiacan*, n'est pas mieux connue que celle de Cinaola. On lui donne néanmoins quelques Mines d'argent, & deux Villes; Culiacan, sa Capitale, & Saint-Miguel. Comme elle est bordée aussi par la Mer Vermeille, ou de Californie, on trouve quelques détails sur ses Côtes, dans les Voïages de Dampier, de Cooke, de Rogers & des autres Avanturiers Anglois qui les ont visitées en divers tems. Mais, à l'exception des vues & des distances, qui paroissent assez fidélement recueillies dans la Relation d'Edouard Cooke (46), il y a peu d'utilité à tirer pour la Géographie, de la plûpart de ces Observations, où l'ordre manque toujours, & qu'on a peine d'ailleurs à concilier avec d'autres lumieres, par la

(46) Voïage d'Edouard Cooke, Tome II. On donnera les distances, d'après lui & Woodes Rogers,

difficulté

difficulté de reconnoître des noms que chaque Nation défigure ou change entiérement dans sa Langue. DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cette sixiéme Province, située sur le bord de la Mer, est peuplée presqu'uniquement d'Indiens. Les Espagnols y ont néanmoins deux Villes; Saint-Sébastien, qui en est la Capitale, & Aguacera. On vante la fertilité du terroir, son miel, sa cire, & surtout ses Mines d'argent, qui firent établir ces deux Colonies Espagnoles en 1554. Les Isles de Chametly, qui paroissoient tirer leur nom de cette Province, ont été décrites dans la Relation de Dampier. VI. Chiametlan.

La derniere Province de la seconde Audience s'appelle *Xalisco*, de son ancien nom. Elle est située en partie sur la Mer du Sud. Sa Capitale est *Compostella Nueva*, bâtie en 1531 par Nugnez Guzman, qui conquit une partie de cette Région. On place cette Ville à vingt & un dégrés de latitude du Nord, & deux cens soixante & dix dégrés quinze minutes de longitude. C'étoit autrefois un Siége Epiſcopal, que le mauvais air du Païs a fait transferer à Guadalajara, dont elle est éloignée d'environ trente lieues. Xalisco & la Puri- VII. Xalisco.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fication ſont deux Villes de la même Province.

C'eſt dans cette Province, à vingt dégrés vingt & une minutes du Nord, ſuivant Dampier (47), qu'on place le Cap de Corrientes, d'où la plûpart des Avanturiers ont marqué le point de leur départ, pour paſſer de la Mer du Sud aux Indes orientales. En approchant de ce Cap, les terres ſont aſſez élevées & bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Païs eſt rempli de Montagnes ſtériles & déſagréables à la vue. Une chaîne d'autres Montagnes, paralleles à la Côte, finit à l'Oueſt par une belle pente; mais, à l'Eſt, elles conſervent leur élevation, & ſe terminent par une hauteur eſcarpée qui ſe diviſe en trois petits ſommets, pointus, auxquels cette figure, qui approche aſſez d'une couronne, a fait donner par les Eſpagnols le nom de Coronada. La hauteur du Cap eſt médiocre, & le ſommet plat & uni; mais il eſt remarquable par quantité de Rochers eſcarpés, qui s'avancent juſqu'à la Mer. A deux lieues du Cap, entre lui & la Pointe de Pentique qui en eſt à dix lieues, on trouve une pro-

(47) Table du Sillage, Tome I. page 301.

fonde Baie, sabloneuse & commode pour une descente, au fond de laquelle est une grande Vallée de trois lieues de long, qui se nomme *Valderas*, ou Val d'Iris. Une belle Riviere, qui en sort pour se jetter dans la Baie, reçoit facilement les Chaloupes; mais vers la fin de la saison seche, qui comprend Février, Mars & une partie d'Avril, l'eau n'est pas sans un petit goût de sel. La Vallée est enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre lesquels on voit croître une si grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il semble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages sont remplis de Bestiaux, sans qu'on y découvre une Maison.

On ignore si c'est dans la Province de Chiametlan, ou dans celle de Xalisco, qu'il faut placer la Riviere & la Ville Indienne de Rosario, dont le même Ecrivain fixe la hauteur à vingt-deux dégrés cinquante minutes, & le Village Maritime de Matlatlan. On voit, dit-il, dans l'interieur des terres, une Montagne en forme de pain de sucre, au Nord-Est-Quart-de-Nord; & vers l'Ouest de cette Montagne, on en découvre une autre de forme longue que les Espagnols nomment *Cabo del Cavallo.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

A l'Eſt de Roſario, il trouva la Riviere de Sant-Iago, où l'on peut mouiller, près de l'embouchure, à ſept braſſes d'eau ſur un bon fond. On voit delà, ſur la Côte, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt, un Rocher blanc nommé *Maxcutelba ;* & dans le Païs, au Sud-Eſt, la haute Montagne de Zeliſco (48), dont le milieu s'enfonce en forme de ſelle. La Riviere de Sant-Iago, qui eſt une des principales de cette Côte, eſt à vingt-deux dégrés quinze minutes. On y trouve dix piés d'eau à la barre, après le départ même de la Marée. Elle n'a gueres moins d'un demi-mille de large, à l'embouchure ; & ſa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivieres qui s'y jettent. L'eau en eſt un peu ſalée ; mais en creuſant deux ou trois piés à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. A quatre lieues de la Côte, les Eſpagnols ont une Ville nommée *Sainte-Pecaque*, ſituée dans une Plaine, proche d'un Bois. Sans être grande, elle eſt extrêmement réguliere ; & la plûpart de ſes

(48) Si *Zeliſco* eſt une faute d'orthographe pour *Xaliſco*, comme il y a beaucoup d'apparence, il ſera certain que tous ces lieux ſont de cette Province.

Habitans ſont leur principale occupation de l'Agriculture, à la réſerve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compoſtelle emploient au ſervice des Mines. On compte vingt & une lieues de Sainte-Pecaque à Compoſtelle, & cinq ou ſix juſqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui de la Nouvelle Eſpagne, eſt eſtimé plus fin que celui du Perou. Les Voituriers de Sainte-Pecaque le tranſportent à Compoſtelle pour y être rafiné, & fourniſſent aux Eſclaves qu'on fait travailler aux Mines, leur proviſion de Maiz, dont le Païs abonde. On y trouve auſſi du ſucre, du ſel & du poiſſon ſalé.

Enfin, c'eſt à l'autre extrêmité de cette Province, ou dans la partie de celle de Mechoacan, qui touche auſſi à la Mer du Sud, qu'il faut placer le Volcan de la Ville Eſpagnole de Colima, & dont le même Voiageur fait la deſcription ſuivante. (49) » Nous » vîmes le Volcan de Colima. C'eſt » une fort haute Montagne, vers les » dix-huit degrés trente-ſix minutes » du Nord, à cinq ou ſix lieues de » la Mer, & au milieu d'un agréable

(49) Dampier, *ubi ſuprà*, page 368.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» Vallon. On y voit deux petites Pointes, de chacune desquelles sortent » toujours des flammes ou de la fumée. La Ville du même nom est » dans une Vallée voisine, qui passe » pour la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle n'a pas moins » de dix lieues de large, près de la » Mer, où elle forme une petite Baie. » On assure que la Ville est grande, » riche & Capitale du Païs. Les Espagnols ont deux ou trois autres Villes » aux environs; entre lesquelles on » distingue Sallagua, qui est à l'Ouest » de la Baie de Colima, avec un petit » Port au dix-huitiéme degré cinquante-deux minutes.

Chequetan, que Dampier nomme aussi, sans en déterminer la position, se trouve soigneusement décrit dans le Voïage d'Anson, & paroît appartenir au Mechoacan. » Ce Port ou cette » rade, est à dix-sept degrés, trente-» six minutes du Nord, & à trente » lieues d'Acapulco, du Côté de l'Ouest. » Dans l'étendue de dix-huit lieues, » depuis Acapulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer

» y eſt ſi net, que dans la belle ſai- DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.
» ſon, on peut mouiller ſûrement à
» un mille ou deux du Rivage. Le
» Païs eſt aſſez bon. Il paroît bien
» planté, rempli de Villages; & ſur
» quelques éminences on voit des
» Tours, qui ſervent apparemment
» d'Echauguettes. Cette perſpective
» n'a rien que d'agréable. Elle eſt bor-
» née, à quelques lieues du Rivage,
» par une chaîne de Montagnes, qui
» s'étend fort loin à droite & à gau-
» che d'Acapulco. Cinq milles plus
» loin, on trouve un Mondrain, qui
» ſe préſente d'abord comme une Iſle.
» Trois milles au-delà, vers l'Oueſt,
» on voit un Rocher blanc aſſez re-
» marquable, à deux cables du Riva-
» ge, dans une Baie d'environ neuf
» lieues d'ouverture. Sa Pointe occi-
» dentale forme une Montagne qui
» ſe nomme *Petaplan*. C'eſt propre-
» ment une Preſqu'iſle, jointe au Con-
» tinent par une langue de terre baſſe
» & étroite, couverte de broſſailles,
» & de petits Rochers. Ici commence
» la Baie de Seguatanejo, qui s'étend
» fort loin à l'Oueſt de celle de Pe-
» taplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une
» partie. A l'entrée de cette Baie, & à
» quelque diſtance de la Montagne,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» on découvre un amas de Rochers, » blanchis des excrémens de divers » oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui » sont plus gros que les autres, & » qui ont assez l'apparence d'une croix, » s'appellent *les Moines blancs.* Ils » sont, à l'Oüest vers le Nord de Petaplan; & sept milles à leur Oüest, » on entre dans le Port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher à un mille » & demi de son entrée, au Sud-demi quart à l'Oüest.

Description du Port de Chequetan.

» Si l'on côtoie la terre d'assez près, » il est impossible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes » ces marques. La Côte est sans danger, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de Mai; quoique dans le reste de l'année elle soit » exposée à des tourbillons violens, à » des pluies abondantes, & à des » vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux, qui se tiendroient à une distance considérable » de la Côte, n'auroient pas d'autre » moïen de trouver ce Port, que par » sa latitude. Le dedans du Païs a tant » de Montagnes, élevées les unes au-» dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vues prises d'un peu

» loin en Mer. L'entrée du Port n'a qu'un demi-mille de largeur. Les deux pointes qui la forment, & qui préſentent deux Rochers preſque perpendiculaires, ſont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Le Port eſt environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Oueſt. Son entrée eſt ſûre, de quelque côté qu'on veuille paſſer du Rocher, qui eſt ſitué vis-à-vis de ſon embouchure. Hors du Port, le fond eſt de gravier, mêlé de pierres. Mais dans l'interieur, il eſt de vaſe molle. La ſeule précaution néceſſaire, en y mouillant, regarde les groſſes houles, que la Mer y pouſſe quelquefois. La Marée eſt de cinq piés, & court à-peu-près Eſt & Oueſt. L'Aiguade ne paroît qu'un grand Etang, ſans décharge, & ſeparé de la Mer par le Rivage. Il eſt rempli par une ſource, qui ſort de terre, un demi-mille plus loin dans le Païs. L'eau en eſt un peu ſaumache, ſur-tout du côté de la Mer; car plus on avance vers la ſource, plus elle eſt douce & fraîche. Cette différence oblige de remonter auſſi haut qu'il eſt poſſible pour remplir les tonneaux. Quoique

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» cet Etang n'ait aucune communica-
» tion avec la Mer, il peut en avoir
» dans la saison des pluies; & Dam-
» pier en parle comme d'une grande
» Riviere. Cependant le terrein est si
» bas, aux environs, qu'il doit être
» presqu'entiérement inondé, avant
» que l'eau puisse déborder par-dessus
» le Rivage. On cesse ici de voir des
» Tortues, après en avoir trouvé une
» grande abondance devant la Baie
» de Petaplan. La terre ne fournit
» gueres d'autres animaux que des
» Lésards, qu'on y trouve en grand
» nombre; & qui ne sont pas un mau-
» vais aliment. Tous les jours, au ma-
» tin, on apperçoit sur le sable de l'Ai-
» guade, les traces d'un grand nom-
» bre de Tigres; mais loin d'être aussi
» dangereux que dans l'Afrique &
» l'Asie, ils n'attaquent presque ja-
» mais les hommes. Les Faisans sont
» fort communs sur la Côte; mais
» leur chair est seche & sans goût.
» On y voit d'ailleurs une grande va-
» riété d'autres oiseaux de moindre
» grosseur, particuliérement des Per-
» roquets, que les Anglois tuoient
» souvent pour s'en nourrir. Les
» fruits, les racines & les herbages y
» sont rares. Les Bois fournissent quel-

» ques Limons, des Papas, & une eſ- DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.
» pece de Prunes. La ſeule herbe,
» qui mérite d'être nommée, eſt la
» Morgeline, qui croît ſur les bords
» des ruiſſeaux, & que ſon amertume
» n'empêche point les Matelots de man-
» ger avidement, parce qu'elle paſſe
» pour un antiſcorbutique. On prend,
» dans la Baie, diverſes ſortes de Poiſ-
» ſons, telles que des Maquereaux,
» des Brêmes, des Mulets, des Soles
» & des Homars. C'eſt le ſeul endroit
» de ces Mers, où les Avanturiers
» Anglois aient pris des Torpilles. A
» l'Oueſt du Port, on trouve une
» Ville, ou un Bourg, qui n'eſt éloi-
» gné que de deux milles de l'endroit
» où le chemin ſe diviſe. Du même
» côté, le Païs eſt aſſez étendu, &
» préſente une eſpece d'ouverture,
» qu'on prendroit de loin pour un ſe-
» cond Port; mais, en approchant,
» on ne voit que deux Montagnes,
» qui rendent ce terrein comme dou-
» ble, & qui étant jointes par une
» Vallée, ne laiſſent entr'elles ni Port,
» ni Rade (50).

Il a paru néceſſaire de rappeller ici

(50) Voïage d'Anſon, Tome III. pages 290. & précédentes. On a vû deſſus, la vûe de Chagre au lieu de celle d'Acapulco.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

cette description, parceque, de l'aveu de tous les Voïageurs, la connoissance du Port de Chequetan est d'une extrême importance pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr pour les Etrangers, dans une fort grande étendue de Côtes, à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Païs. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines; & ce passage peut être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols sont capables de rassembler dans ces Mers (51).

§ III.

Audience de Guatimala.

Soconusco, sa Province.

ON donne le premier rang, dans cette Audience, à la Province de Soconusco, qui est bordée au Nord par celle de Chiapa, à l'Est par celle de Guatimala, au Midi par la Mer du Sud, & à l'Oueſt par la Province de Guaxaca. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, à-peu-près sur la

(51) *Ibidem.*

même largeur. Quoique le Païs soit ouvert & plat (52), on n'y connoît aux Eſpagnols que la Ville de Soconuſco. Coaevatlan eſt un petit Port que les Cartes placent à dix-huit dégrés de latitude ; & Schutepeque, une groſſe Bourgade Indienne, dans l'intérieur des terres (53).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(52) Gage, Part. 3. page 9.

(53) Suppléons à ce qui manque dans les Voïageurs, pour la connoiſſance de cette Côte, depuis le Port de Matanchel dans Xaliſco, juſqu'à l'extrémité de Soconuſco, par la meſure des diſtances qui ont été annoncées, dans le Journal de Rogers, au Tome 41. de ce Recueil, page 209. Edouard Cooke obſerve qu'on ne trouve aucune deſcription qui aille plus loin vers le Nord, Tome II. page 309.

De Matanchel ou Mazantella, la Côte court au Sud-Oueſt l'eſpace de vingt lieues, juſqu'aux Rochers de Pontequc. A quatorze lieues au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt de ces Rochers, on rencontre trois Iſles aſſez grandes & une petite, dont les trois premieres ſe nomment les *trois Maries*, & la derniere *Baxa*. De Pontequc, qui eſt la Pointe d'une grande Baie, juſqu'au Cap Corientes qui fait l'autre Pointe, il y a dix lieues en traverſant l'embouchure de la Baie, c'eſt-à-dire d'une Pointe à l'autre. On trouve enſuite, fort près du Cap, un petit Port, nommé *las Salinas del Piloto*, parce qu'il eſt voiſin de quelques Salines, & quatre lieues plus loin, une Pêcherie, qui appartient à la Ville de la Purification. De-là on rencontre ſucceſſivement, dans l'eſpace de quatre ou cinq lieues, les deux petits Ports de Malaque & de la Nativité. A ſept lieues du dernier, on arrive au Port de Salagua, qui offre une petite Riviere d'eau douce. Huit lieues plus loin eſt la Vallée de Colima, dont on lit la deſcription dans le Journal de Dampier, avec celle de pluſieurs autres lieux qui ſont ici nommés (*Voïez* le Tome 43. de ce Recueil, page 123.) On trouve enſuite à trois

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Province de Chiapa eſt aſſez connue par la Deſcription de Gage, qui

Chiapa. II. Province

lieues, la Bourgade Indienne de Pomero, ſituée ſur une haute Pointe, & ſa Riviere d'eau douce, qui ne coule qu'en Hiver. Huit lieues au-delà, on arrive à Tutapan, Ville Indienne de bonne grandeur. On a de-là douze lieues juſqu'à la Riviere de Sacatula, qui eſt accompagnée d'une Ville Eſpagnole du même nom. Iſtapa eſt une Ville Indienne. Trois lieues plus loin eſt le Port de Seguatanejo, ou de Chequetan, ſuivi, quatre lieues après, de la Pointe de Petaplan; & dix lieues au-delà, de celle de Tequepa, après laquelle il ne reſte que dix-huit lieues juſqu'au Port d'Acapulco. De la Nativité, juſqu'à ce dernier Port, on compte ainſi environ quatre vingt lieues de Côte, ſans y comprendre apparemment les détours des Baies.

Rogers n'entreprend point de décrire les Anſes, les Rivieres & les Iſles, qui ſe trouvent entre Acapulco & Puerto Eſcondido, dont le nom vient d'une petite Iſle qui le couvre. Il lui ſuffit, dit-il, de les nommer: Le Port Marquis eſt une petite Baie, qu'on découvre par quelques Briſans blanchâtres qui s'élevent vis à vis de ſon entrée. Preſqueria de Dom Garcie eſt une Anſe ou une Riviere fort poiſſonneuſe; Rio de Taquelamena & Rio de Maſſia ſont deux autres Rivieres; les Iſles nommées *Alcatraces* ſont à l'embouchure de la derniere. On compte d'Acapulco au Port Marquis deux fort petites lieues. Si l'on entre de ce côté-là dans Acapulco, il faut être ſur ſes gardes avant que d'arriver à Punta del Marquis, où le rivage eſt haut & ſabloneux. On doit ſe tenir à l'Eſt vers la chaîne des Montagnes d'où l'on voit le Port Marquis; ranger enſuite la Côte juſqu'à ce qu'on découvre un haut Rocher blanc à l'entrée du Port d'Acapulco, avec une Iſle pleine d'éminences rouges; amener la Pointe Eſt & Oueſt avec l'Iſle, & courir droit vers le Rocher blanc. Alors on verra le *Griffo*, qui eſt un Banc au-deſſus de l'eau, dont il faut ſe tenir à peu de diſtance; & l'on y trouve aſſez de profondeur. On doit courir enſuite vers Punta Morrillo, qui eſt un petit précipice, & cette route conduit à Bocacachicca, ou la petite En-

profita, dit-il, d'un assez long séjour

trée, d'où l'on voit le Château & la Ville, & où l'on peut mouiller. Mais si le vent de Mer souffle avec trop de violence & qu'on ne puisse pas gagner le Port, il faut donner fond, & attendre la brise de terre, avec laquelle on est sûr d'y entrer. C'est un excellent Havre, & un fond de sable net. Lorsqu'on vient de la Mer, droit vers Acapulco, on voit plusieurs Montagnes, dont la premiere est un peu haute. Celles qui sont derriere s'élevent les unes au dessus des autres, & la plus extérieure a un Volcan au Sud Est. Le Havre est au pié de ces Montagnes, couvert par une Isle vers le Nord Ouest, entre laquelle & la haute Mer il y a un Canal. L'entrée au Sud Est est large. Le plus grand danger qu'on y trouve est un petit Banc, qui se nomme El Gallo, dont une partie se montre au dessus de l'eau. Il faut le laisser sur la gauche, à une petite distance; & l'on voit deux Rochers, qui s'élevent à quelque hauteur sur le rivage. *Voïez ci dessus le Plan & la Description de ce port.*

De Acapulco jusqu'aux Barrancagnes, c'est à dire aux *Monticules*, on compte vingt-cinq lieues. Ces Monticules sont au nombre de 15 ou 16. Tout le rivage, dans l'espace de trente lieues jusqu'à Puerto Escondido, est d'ailleurs couvert de monceaux de sable, sans aucun Havre. De ce Port à Rio Galera, on compte treize lieues, d'une Côte fort saine, & trente & une jusqu'à Puerto de los Angeles, d'où l'on en compte trente-huit jusqu'aux Salines. Mais, dans l'intervalle, on trouve à trois lieues au Sud-Est de Puerto de los Angeles, une Anse nommée *Calleta*, devant laquelle est une chaîne de Rochers qui s'étendent une lieue en Mer. Deux lieues plus loin, on rencontre la Riviere de Julian Carasco, & un Banc à demi lieue de la terre. Un peu plus au Sud Est, on peut mouiller sûrement sous une Isle nommée *Sacrificios*. A trois lieues de Calleita, on arrive à Guatulco, Port de la Province de Guaxaca, au Sud-Est duquel on voit une Isle haute & ronde, qui se nomme *Tongolotanga*, éloignée d'une lieue & demie du Port; & deux lieues plus loin, une grande Riviere nommée *Capalita*. A six lieues de Capalita, toujours au Sud-Est, on

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dans la Capitale, pour connoître les

trouve le *Morro*, ou Pointe d'Aytula. L'Isle d'Itapa est sept lieues plus au Sud ; & le Cap de Bamba, trois lieues au delà de cette Isle. La Côte est ici fort haute, avec un grand Banc d'une lieue de long, qui court du Nord au Sud.

C'est dix lieues plus loin, vers l'Est, qu'on trouve les Salines ; & pour marque de Mer, deux grands Rochers, fort près l'un de l'autre, où la terre haute se rejoint & court jusqu'à Puerto de los Angeles. Des Salines, à Puerto Ventoso, ainsi nommé parce que le vent y souffle avec plus de violence, que sur tout le reste de la Côte, on compte quatre lieues. Depuis le Port Ventoso, jusqu'à la Riviere de Tecoantepeque, on en compte aussi quatre. La Côte court au Nord-Ouest & Sud-Ouest. Entre la Riviere de Tecoantepeque & la Barre du Port Musqueito, il y a huit lieues, & la Côte court Nord-Ouest & Sud-Est. De cette Barre au Cap Bernal, on en compte sept ou huit, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. Depuis le Port du Cap Bernal, la terre commence à baisser, & ne s'éleve point dans le Païs ni le long du rivage, qui est celui de la Province de Soconusco. Tout l'espace, qui est entre Guatulco & le Cap Bernal, forme un Golfe d'environ quarante lieues, qui porte le nom de Golfe de Tecoantepeque. On y peut mouiller par tout, allez près du rivage.

Depuis le Cap Bernal jusqu'à celui d'Inconiemda, on compte six lieues, & la Côte court Nord-Ouest & Sud-Est. De la derniere de ces Montagnes à celle qu'on nomme le Volcan de Soconusco, parce qu'elle jette effectivement des flammes, il y a six autres lieues, dans la même direction. Inconiemda n'est qu'à trois lieues au Sud-Est du Port Bernal. Du Volcan à las Milpas, on compte douze lieues, Nord-Ouest & Sud-Ouest. De las Milpas au Volcan de Zapotelan, on en compte huit, & même giſſement de Côte. De ce dernier Volcan à celui de Saclantepeque, il y en a six ; & sept de celui ci à celui d'Atulan. Ensuite la Côte court Ouest-quart-au-Nord-Ouest & Est-quart-au-Sud-Est jusqu'aux Anabacas, qui terminent vraiſemblablement la Province de Soconusco, en la séparant de celle de Guatimala. On donne le nom d'Anabacas

richeſſes & le Gouvernement du Païs (54). On doit ſe rappeller que dans la Deſcription de la Province de Guaxaca, nous l'avons ſuivi juſqu'au ſommet des Quelenes. Il deſcendit de-là au Bourg Indien d'Acapala, ſitué ſur la même Riviere qui paſſe à Chiapa dos Indos. Enſuite, aïant traverſé Chiapa el Réal, il paſſa par deux petites Villes Eſpagnoles, nommées Saint-Chriſtophe & Saint-Philippe, d'où il ſe rendit à Chiapa dos Indos, qui eſt à douze lieues de l'autre.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On conçoit d'abord que cette Province a deux Villes principales, qui lui donnent leur nom, ou dont elle tire le ſien. Quoique dans l'opinion des Eſpagnols elle ſoit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de Mines, ni trouvé de ſable d'or dans les Rivieres, & qu'elle n'a aucun Port ſur la Mer du Sud, Gage aſſure qu'elle l'emporte ſur beaucoup d'autres par la gran-

à de petites Plaines diviſées en monticules, & couvertes de petits Buiſſons. Le rivage, qui eſt élevé, & qui ſe retire pour former une Baie, offre quantité de beaux arbres. On découvre, dans le Païs, trois Volcans, à la diſtance d'environ huit lieues l'un de l'autre; & c'eſt celui du milieu qui ſe nomme Zaripoclan *Voïage de Wafer*, Tome 2. pages 8. & précédentes du Supplément.

(54) Gage, *ubi ſupra*, page 2. Ch. 23.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

deur de ſes Villes & de ſes Bourgs; ſans compter qu'étant placée entre celles de Mexico, de Guaxaca, de Soconuſco, de Guatimala, de Vera-Paz d'Yucatan, & de Tabaſco, elle tire un grand avantage de cette ſituation. Le même Voïageur ajoute que c'eſt de ſa force ou de ſa foibleſſe que dépend toute la Nouvelle Eſpagne; parcequ'on peut y entrer par la Riviere de Tabaſco & par l'Yucatan, & ſe trouver ainſi comme au centre de cette grande Région (55).

La Province de Chiapa eſt diviſée en trois parties, qui ſe nomment Chiapa, les Zoques & les Zeldales. La premiere contient les deux Villes de Chiapa; tous les Bourgs & les Villages ſitués au Nord, vers les Quelenes & à l'Oueſt de Comitlan; la grande Vallée de Capanabaſtla, qui s'étend vers Soconuſco, & qui eſt arroſée par une belle Riviere, ſortie des Montagnes de Cuchumatlanes, d'où ſuivant cette Vallée, elle va paſſer à Chiapa des Indos, & ſe rendre dans la Mer du Nord par la Province de Tabaſco, dont elle prend le nom. Quoique l'air de Chiapa el Real & de Comitlan ſoit

(55) *Ibid.* Chap. 14.

très froid, à cauſe du Voiſinage des Montagnes, il eſt fort chaud dans toute la Vallée; & depuis le mois de Septembre, elle eſt ſujette à de grands orages, accompagnés de tonnerres effraïans. Sa longueur eſt d'environ quarante milles, ſur dix ou douze de large. Le principal Bourg, qui lui donne ſon nom, contient plus de huit cens Familles Indiennes. Celui d'Izquintenango, qui eſt ſitué au fond de la Vallée, vers le Sud, c'eſt-à-dire, au pié des Montagnes de Cuchumatlanes, eſt beaucoup plus grand. Le Bourg de Saint Barthelemi, qui eſt à l'autre bout vers le Nord, l'emporte encore par ſa grandeur & par le nombre de ſes Habitans. Tous les autres Bourgs ſont ſitués vers Soconuſco; où la chaleur va toujours en augmentant, parce qu'ils approchent plus des côtes de la Mer du Sud. Une prodigieuſe quantité de Beſtiaux, qu'on nourrit dans cette Vallée, le Poiſſon qui fourmille dans la Riviere, le coton, principale marchandiſe du Païs, le maïz, qu'on y cultive de toutes parts, le gibier, la volaille, les fruits, le miel, le tabac & les cannes de ſucre, y mettent tous les Habitans dans l'abondance. Mais l'argent y eſt beaucoup moins commun

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

que dans les Provinces de Mexico & de Guaxaca. D'ailleurs cette même Riviere, qui répand la fertilité sur ses bords, est remplie de Crocodiles, dont les dents sont terribles pour les Enfans & les jeunes Bestiaux.

Chiapa des Espagnols, ou Ciudad Réal, est une des moindres Villes de l'Amérique (56). Elle ne contient pas plus de quatre cens Familles Espagnoles, avec environ cent Maisons Indiennes, qui sont jointes à la Ville, & qui en composent le Fauxbourg. Elle n'a point d'autre Paroisse que l'Église Cathédrale; mais on y voit deux Couvens d'Hommes, l'un de Saint Dominique & l'autre de Saint François, & un Couvent de Religieuses assez pauvres, qui sont à charge aux Habitans. Le principal commerce est en cacao, en coton, & quelquefois en cochenille, que les Marchands de la Ville vont acheter dans les campagnes voisines, & qu'ils paient en Mercéries. Ils ont leurs Boutiques dans une seule petite Place, qui est devant l'Église Cathédrale, & où les Indiens vendent aussi diverses sortes de drogues & de liqueurs. Cependant quel-

(56) On la place à seize dégrés vingt minutes du Nord.

ques Marchands plus riches vont à Tabasco, d'où ils rapportent des marchandises d'Espagne, telles que des vins, des toiles, des figues, du raisin, des olives & du fer : mais ils n'osent en prendre beaucoup, dans la crainte de ne pas trouver à s'en défaire ; & la plus grande partie de ces petits convois est destinée aux deux Couvens d'hommes, qui sont les Maisons du pays où l'abondance & la joie regnent le plus (57). Le Gouverneur ne laisse pas de s'enrichir par le commerce du cacao, & sur tout par celui de la cochenille, qu'il se réserve presqu'entièrement. On fait monter les revenus de l'Evêque à huit mille ducats, dont la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir chaque an-

(57) Les Gentilshommes de Chiapa, dit Gage, passent en proverbe pour remplir des Fanfarons, & sont les grands Seigneurs ou les Capables, quoiqu'ils soient tout-à-la-fois pauvres & ignorans. Ils prétendent tous descendre de quelques Ducs d'Espagne ou des Conquérans du Pérou, mais on n'est pas long-tems sans s'apercevoir que leur esprit répond mal à leurs manieres. Les principaux portent des noms magnifiques, tels que ceux de Cortez, de Velasco, de Tolede, de Zerna & de Mendoze : ce qui n'empêche point qu'ils ne vivent très pauvrement, & que leur unique occupation ne soit d'élever des Bestiaux. Quelques-uns demanderent à Gage si le Soleil & la Lune étoient de la même couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & si les Femmes d'Angleterre portoient leurs Enfans aussi long-tems que celles des Espagnols, &c. *Ibid.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

née dans les gros Bourgs Indiens, en donnant la confirmation aux Enfans (58).

Chiapa dos Indos mérite plus d'éloges. C'eſt une des plus grandes Villes que les Indiens aient dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille Familles, & les Rois d'Eſpagne l'ont diſtinguée par divers Privileges. Mais quoiqu'elle ſoit gouvernée par des Indiens, elle dépend du

(58) L'Evêque, dit Gage, qui ſe nommoit Dom Bernard de Salazar, me pria de l'accompagner pendant l'eſpace d'un mois dans la viſite des Bourgs qui ſont proche de Chiapa, où il me chargea de tenir le baſſin des offrandes, tandis qu'il confirmoit les Enfans. Comme j'avois ſoin, avec un autre Chapelain, de compter l'argent avant que de le porter à la chambre de l'Evêque, je trouvai qu'à la fin du mois il avoit reçu ſeize cens ducats, pour les ſeules offrandes, ſans compter ſes droits pour la viſite des Confreries, qui ſont fort riches en ce Païs-là .... Je vis mourir ce pauvre Prélat. Les Femmes de la Ville ſe prétendent ſujettes à de ſi grandes foibleſſes d'eſtomac, qu'elles ne ſauroient entendre une Meſſe baſſe, & bien moins la Grand'-Meſſe & le Sermon, ſans boire un verre de chocolat chaud & manger un peu de confitures. Leurs Servantes leur apportoient du chocolat dans l'Egliſe; ce qui ne ſe pouvant faire ſans quelque confuſion, l'Evêque voulut remédier à cet abus. Après avoir employé inutilement les voies de la douceur, il publia une excommunication. Perſonne ne vint plus à l'Egliſe. Il publia une autre excommunication, pour faire rentrer tout le monde dans le devoir; mais on n'en fut pas moins obſtiné à lui déſobéir; & pour finir cette querelle, on prit le parti de le faire empoiſonner. Il mourut en demandant pardon à Dieu pour les auteurs de ſa mort. *Ibid.* Chap. 16.

Gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à son gré des Officiers de cette Nation, & qui doit veiller sur leur conduite. Le principal, qu'on honore aussi du titre de Gouverneur, est en possession, depuis long-tems, du droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui étoit revêtu de cette dignité, du tems de Gage, se nommoit Dom Philippe de Guzman. Il étoit si riche, qu'ayant gagné un procès à la Chancellerie de Guatimala pour la défense des privileges de sa Ville, il fit faire sur terre & sur l'eau, des Fêtes aussi magnifiques que celles de la Cour d'Espagne. Il n'y a point de Ville où l'on trouve autant de Noblesse Indienne qu'à Chiapa dos Indos. Comme elle est située sur le bord d'une grande Riviere, c'est un théâtre continuel où les Habitans exercent leur courage & leur adresse. Ils font des Flottes de bateaux pour combattre entr'eux; ils attaquent & se défendent, avec une habileté surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des Taureaux, au jeu des Cannes, à dresser un Camp, à la Musique, à la Danse, & à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des Villes & des Châteaux de bois, qu'ils couvrent de toile pein-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

te, & qu'ils assiegent. Gage appréhende que les Espagnols ne se repentent un jour, de leur avoir inspiré des goûts, qui peuvent devenir funestes au repos de la Province. Enfin ils ont aussi des Théâtres & des Comédies, qui font leur amusement ordinaire. Ils n'y épargnent point la dépense, pour traiter les Religieux de leur Ville & les Habitans des Bourgs voisins; sur tout aux jours de Fête, où leur générosité les porte à rassembler une multitude de Spectateurs. La Ville est riche, par le commerce & l'industrie avec laquelle ils cultivent tous les Arts. On n'y manque d'ailleurs d'aucune commodité nécessaire à la vie. Entre un grand nombre de Religieux, qui s'y sont formé des Etablissemens, ceux de Saint-Dominique tiennent le premier rang par leur opulence & par la beauté de leur maison. Ils ont, à quelques lieues de la Ville, deux Fermes à sucre, qui en fournissent à tout le Païs, & dans chacune desquelles ils emploient au travail près de deux cens Négres & quantité d'Indiens. Ils y font élever aussi un grand nombre de Mulets & d'excellens Chevaux. Chiapa dos Indos n'a besoin que d'un air plus temperé, pour être une des plus agréables

bles Villes de la Nouvelle Eſpagne. Mais la chaleur y eſt exceſſive pendant le jour ; & les Habitans n'ont point d'autre reſſource que la fraîcheur des ſoirées, qu'ils emploient aux exercices qu'ils aiment, ou à ſe promener dans les Allées & les Jardins qu'ils ont au bord de leur Riviere.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Païs des Zoques.

Le Païs de Zoques, qui fait la plus riche partie de la Province, s'étend d'un côté juſqu'à celle de Tabaſco, d'où les marchandiſes du Païs ſe tranſportent à Vera-Cruz par la Riviere de Grijalva. Il commerce auſſi avec l'Yucatan par le Havre de Port-Roïal. Mais les Eſpagnols y vivent dans la crainte continuelle de quelque évaſion, à laquelle il leur ſeroit difficile de s'oppoſer. Gage eſt perſuadé qu'ils n'ont du leur tranquillité, juſqu'à préſent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des Moucherons, & peut-être au peu de profondeur de la Riviere de Grijalva, ou Tabaſco, qui ont empêché les Anglois & les Hollandois de pénétrer juſques dans le ſein du Païs ; obſtacles legers, ajoûte le même Voïageur, & qui ne devoient pas leur faire abandonner une ſi belle entrepriſe (59).

Les Bourgades des Zoques ne ſont

(59) *Ibidem*, Chapitre 18.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pas grandes ; mais elles sont riches, parce qu'elles recueillent quantité de soie, & la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les Vergers ne soient bien plantés des arbres qui nous fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs, que les Espagnols achetent pour l'Espagne. Ces ouvrages sont d'une beauté, qui pourroit servir de modele aux meilleurs Ouvriers de l'Europe. Les Habitans des Zoques sont ingénieux & de fort belle taille. Le climat est chaud vers Tabasco ; mais l'intérieur du Païs jouit d'un air plus temperé. Il y croît peu de froment, quoique le maiz y vienne en abondance. Aussi n'y voit-on pas tant de Bestiaux que dans le Païs de Chiapa ; mais la Volaille & le Gibier y sont aussi communs que dans aucune autre partie de la Nouvelle Espagne.

PAÏS DES ZELDALES.

Le Païs, qu'on nomme les Zeldales, est situé derriere celui des Zoques. Il s'étend depuis la Mer du Nord jusqu'à la partie de Chiapa ; & dans quelques endroits, vers le Nord Ouest, il touche au Canton de Comitlan. Vers le Sud-Ouest, il touche des Terres Indiennes qui n'ont pas encore reçu le joug d'Espagne, & dont les Habitans sont souvent

des courſes ſur les Indiens ſoumis. La principale Ville des Zoques ſe nomme *Ococingo*, & ſert de frontiere contre ces Barbares. Ce Païs eſt eſtimé des Eſpagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, & de graine d'achiote, qu'ils emploient à colorer le chocolat. Ce qu'on nomme Achiote, dans la Nouvelle Eſpagne, eſt la teinture qui ſe nomme Rocou dans d'autres lieux, ou plutôt, la graine dont elle ſe fait (60). Les Beſtiaux, la Volaille, le Gibier, le Maïz & le Miel, ſont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du Païs ſoit haute & montagneuſe, Ococingo eſt ſitué dans une belle Vallée, où ſe réunifſent pluſieurs Ruiſſeaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du ſucre. Gage y vit commencer une Machine, dont on ſe promettoit autant de profit que des Moulins à ſucre de Chiapa dos Indos. On y avoit ſemé auſſi du froment, qui croît fort bien, & dont la qualité ſe trouve excellente.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

A toutes ces lumieres, joignons celles qu'on peut tirer de la route de Gage, de puis Chiapa dos Indos juſqu'à l'entrée de la Province de Guatimala. Il ſe ren-

Route de Gage de Chiapa à Guatimala.

(60) *Ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dit le premier jour à Teopisca, par une marche de six lieues. C'est une grande Ville d'Indiens, qui ont non-seulement une fort belle Eglise, mais une très bonne Musique. De-là, il prit le chemin de Comitlan, autre Ville Indienne, dont il ne marque point la distance. Huit jours, qu'il y employa fort agréablement à se promener dans les Bourgs voisins & dans la Vallée de Capanabastla, lui apprirent, dit-il, qu'on n'y est pas moins versé dans la science d'Epicure, que dans les meilleurs Païs de l'Europe. Il ajoute, comme on l'a déja fait observer, que les Espagnols ont appris des Mexiquains plusieurs manieres d'apprêter les viandes, qu'ils ignoroient avant la Conquête.

De Comitlan, Gage se fit conduire à Izquintenango, pour se procurer diverses commodités, sans lesquelles on ne passe pas facilement les Montagnes de Cuchumatlanes. Cette Bourgade Indienne, dont on a représenté la situation, au bout méridional de la Vallée de Capanabastla, est une des plus belles & des plus riches de la Province. Comme elle est sur la route de Guatimala, tous les Marchands du Païs, qui font le commerce avec leurs Mules, y passent continuellement, & l'enri-

chiſſent des marchandiſes ou de l'argent des Provinces plus éloignées. On y trouve quantité d'excellens fruits, ſur-tout des Ananas. La Riviere, qui ne fait que ſortir des Montagnes de Cuchumatlanes, eſt déja large & profonde dans cette partie de la Vallée; & les Bateaux, qui ſervent à la paſſer, ſont une autre ſource de richeſſes pour les Habitans. Gage aïant pris ſon logement chez les Religieux de ſon Ordre, apprit que le Supérieur de cette Maiſon, nommé *Jerôme de Guerrera*, venoit d'envoïer ſix mille ducats à la Cour d'Eſpagne, pour obtenir l'Evêché de Chiapa.

Les ſecours qu'on ſe procure à Izquintenango, pour traverſer les Montagnes, ſont un Mulet, un lit renfermé dans une malle de cuir, un Indien qui porte la proviſion de chocolat avec les uſtenciles qui ſervent à le faire, & trois autres Indiens dont l'unique emploi eſt de faciliter le paſſage & d'écarter les dangers. Ces Montagnes paroiſſent fort hautes à quelque diſtance, mais le chemin n'y ſeroit pas déſagréable, s'il n'étoit extrêmement raboteux dans la belle ſaiſon, & rempli de fange pendant la ſaiſon des pluies. Le premier Village qu'on y rencontre ſe nomme *Saint-*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Martin. On s'y apperçoit que l'air y eſt beaucoup plus froid que dans la Vallée de Capanabaſtla. Le lendemain, entre ce lieu & l'habitation ſuivante, qu'on appelle le grand *Cuchumatlan*, les Guides de Gage lui montrerent la ſource d'où ſort la grande Riviere de Chiapa dos Indos. Tous les Indiens du Pais marquent de l'empreſſement à ſervir les Voïageurs ; & ſuivant l'uſage établi dans la Nouvelle Eſpagne, ils leur fourniſſent gratuitement des vivres, avec l'unique ſoin de conſerver par écrit les noms & la dépenſe, dans un Regiſtre public qu'ils préſentent aux Officiers roïaux, & qui leur fait obtenir une déduction proportionnée, ſur les impôts.

C'eſt dans les termes de Gage qu'il faut achever ce récit. » En paſſant, » dit-il, pour aller au prochain Villa- » ge, je ne voulus pas ſuivre le che- » min ordinaire, non-ſeulement par- » ce qu'il falloit faire ſept ou huit lieues » ſans trouver le moindre rafraichiſſe- » ment, mais parce qu'on m'avoit dit » qu'entre ces Montagnes il y avoit » une Image miraculeuſe, dans un » Village d'Indiens, nommé *Chiancia*. » Je n'avois qu'une lieue de détour ; » & quoique les chemins fuſſent très

» rudes, j'arrivai à Chiantla vers midi. Ce Village appartient aux Religieux de la Merci, qui n'auroient pu subsister dans un lieu si pauvre, s'ils n'avoient eu l'Image à laquelle ils attribuent des vertus surprenantes, & qui leur attire sans cesse un grand nombre de Pelerins. Cette dévotion les a tellement enrichis, qu'ils se sont trouvés en état de faire bâtir un Couvent, où l'on voit, dans une somptueuse Eglise, l'Image qui fait le fond de leur revenu, couronnée d'or, de diamans & d'autres pierres précieuses. Douze lampes d'argent pendent devant l'Autel. Les chandeliers, les encensoirs & les autres ornemens de même métal, les dais, les tapisseries, enfin un air de magnificence dont je fus frappé, me firent dire de ce Couvent que c'étoit un grand trésor caché dans les Montagnes. Pendant tout le jour, les Religieux ne m'entretinrent que des miracles de leur Image.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» Le lendemain, ayant repris la route commune, j'arrivai au dernier Village des Cuchumatlanes, qui se nomme *Chautlan*. On y mange d'excellent raisin de treille, qui me fit juger que » si les vignes y étoient cultivées,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» elles donneroient d'auſſi bon vin
» qu'en Eſpagne. Il ſe tranſporte juſ-
» qu'à Guatimala, qui eſt éloigné d'en-
» viron quarante lieues. Le jour ſui-
» vant, après trois lieues de marche,
» je commençai à découvrir une Vallée
» fort agréable, & coupée d'une belle
» Riviere. Au bas de la Montagne,
» je trouvai le Prieur de *Scapula*, Bourg
» voiſin, & pluſieurs Indiens du Can-
» ton, qui m'attendoient avec des ra-
» fraîchiſſemens. Leur premiere vue me
» cauſa une ſorte d'horreur. Ils avoient
» d'énormes loupes, qui leur tom-
» boient du menton; & celle du Prieur
» étoit ſi grande, que lui deſcendant
» juſqu'à la ceinture, il ne pouvoit
» remuer la tête que pour regarder le
» Ciel. Il me dit que cette incommo-
» dité lui venoit d'avoir bu, depuis
» dix ans, de l'eau de la Riviere, &
» que la plûpart des Habitans du Bourg
» s'en reſſentoient comme lui. Ce diſ-
» cours me donna tant d'averſion pour
» le Païs, que dans la crainte du mê-
» me mal, je réſolus de n'y rien man-
» ger qui fût apprêté avec de l'eau. Ce-
» pendant le Prieur m'aiant aſſuré
» qu'elle ne produiſoit cet effet que ſur
» ceux qui la buvoient froide, je con-
» ſentis, pendant quatre ou cinq jours

» de repos, à prendre du chocolat. » Quoique Chautlan ne soit pas un » lieu riche, on y trouve plusieurs » Marchands Indiens qui font le commerce du cacao, & qui le tirent » particuliérement de Suchutepeque, » dans la Province de Soconusco. » D'autres trafiquent en Vaisselle de » terre, qui se fait dans le Canton; » & en sel, qu'ils recueillent le matin » sur les bords de la Riviere. L'air est » fort chaud dans cette Vallée, parce » qu'elle est environnée de hautes Montagnes. Entre plusieurs fruits dont on » vante la beauté, il y croît des dattes, » qu'on n'estime pas moins que celles » de Barbarie.

» De Scapula, je me rendis à Saint-» André, grande Bourgade qui n'en est » qu'à six ou sept lieues, & qui n'a de » remarquable que l'abondance de son » coton, de ses Bestiaux & de ses Coqs » d'Inde. Elle termine la Vallée, qui » est bordée dans ce lieu par une fort » haute Montagne. Il fallut prendre, » le lendemain, une route si difficile, » pour faire neuf grandes lieues, qu'on » compte de Saint-André à Sacualpa. » Ce Bourg, qu'on nomme aussi *Sainte-*» *Marie de Zuiaba*, me parut fait » long-tems devant moi, sur-tout lors-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» que j'eus commencé à le découvrir
» du sommet de la Montagne. Le che-
» min va toujours en serpentant ; &
» je frémissois, en jettant les yeux vers
» la Vallée, de ne découvrir de toutes
» parts que d'affreux Rochers. Quel-
» ques Indiens de Zoiaba, que je fis
» avertir par un de mes Guides, vin-
» rent au-devant de moi avec deux
» Mules. La descente étoit très rude,
» & bordée par un précipice d'une
» lieue de profondeur. J'étois porté à
» descendre à pié : mais les Indiens
» m'aïant rassuré, je me laissai persua-
» der par leurs conseils. Cependant je
» ne fus pas plutôt monté sur une des
» Mules qu'ils m'avoient amenées, &
» dont ils m'avoient répondu, que s'é-
» tant cabrée avec beaucoup de furie,
» elle me précipita le long des Ro-
» chers, c'est-à-dire, dans le chemin
» d'une mort inévitable, si le Ciel
» n'eût permis que je fusse arrêté par
» un arbrisseau. Les Indiens se mirent
» aussi-tôt à crier, Miracle ! & dans
» l'opinion qu'ils conçurent de ma sain-
» teté, ils se mirent à genoux devant
» moi pour me baiser les mains. Ceux
» qui arriverent les premiers dans le
» Bourg y répandirent le bruit de mon
» avanture, qui fit prendre à tous les

» Habitans la même idée de moi. Elle me valut des préſens ſi conſidérables, qu'en faiſant le compte de mes richeſſes, dans le Couvent de mon Ordre, je me trouvai quarante réales en argent, & la valeur de cette ſomme en œufs, en miel, en étoffes, en fruit & en volaille. Le Bourg de Zoaba ou Sacualpa, qui eſt le dernier de la Province que je quittois, me parut riche & bien peuplé d'Indiens. Il reſte cinq lieues d'un Païs plat, mais déſert, juſqu'à la Montagne qui ſépare la Province de Guatimala, de celle de Chiapa (61).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(61) Voïage de Thomas Gage, ſeconde Part. page 171 & précédentes. On paſſe ſur quelques circonſtances indécentes, auxquelles ce Voïageur Jacobin s'arrête trop volontiers; telles que le confeſſion qu'il reçut, d'un autre Religieux du même Ordre, de recevoir par politique tous les honneurs que les Indiens lui rendoient. » Tant que nous paſſerons, me » diſoit-il, pour Saints, me » trouverons en état de les » gouverner, & de diſpoſer de leurs perſonnes » & de leurs biens. Là-deſſus, je m'en allai » à l'Egliſe, & m'aſſis » avec lui ſur une chaiſe, dans le Chœur, » repréſentant le Saint » qu'ils s'imagineient, » quoiqu'en vérité je ne » fuſſe qu'un miſerable » Pécheur. Auſſi-tôt » que nous eûmes pris » place, les Indiens, » tant Hommes que Femmes & Enfans, vinrent » dans le Chœur, trois à » trois, quatre à quatre, » & même des Familles » entieres, ſe mettre à » genoux à mes piés pour » recevoir ma bénédiction; & m'aïant baiſé les mains, ils me firent » ſoient des complimens » à leur mode, diſant » que leur Bourg étoit bien

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Vera-Paz, III. Province.

On donne, à la Province de *Vera-Paz*, environ trente-cinq lieues de long sur la même largeur. Elle est bordée au Nord par l'Yucatan, à l'Est par le Honduras & la Province de Guatimala, au Sud par celle de Soconusco, & à l'Ouest par celle de Chiapa. C'est un Païs montagneux & rempli de Bois, qui produit néanmoins du maiz & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la Conquête de Guatimala & des Païs voisins. Cependant il est resté, entre cette Province & celle d'Yucatan, un grand nombre de Barbares qu'ils n'ont encore pu subjuguer, malgré l'intérêt qu'ils ont à s'ouvrir un chemin de ce côté là, jusqu'à Campen, Ville de l'Yucatan, qui fourniroit aux Négocians de Vera-Paz & de Guatimala, une voie plus sûre que le Golfe, pour conduire leurs marchandises à la Havane. Gage raconte qu'un Religieux de ses Amis, nommé François Moran, hasarda de traverser, avec deux ou trois Indiens, tout ce Païs jusqu'à Campen,

» ni du Ciel par mon arrivée, & qu'ils espe-
» roient de nouvelles graces pour leurs ames, si
» je voulois prier pour
» eux. *Ibid.* pages 168 & 169.

où il trouva quelques Eſpagnols, qui admirerent ſon audace. Etant retourné enſuite à Vera Paz, il ſe loua du traitement qu'il avoit reçu des Barbares; mais comme il entendoit leur langue, il avoit découvert que le motif qu'ils avoient eu pour le traiter avec tant de douceur, étoit la crainte d'exciter les Eſpagnols à reprendre les armes contre leur Nation. Il aſſura que leur Païs étoit incomparablement meilleur que la partie de cette Province, dont les Eſpagnols ſont en poſſeſſion, & qu'il y avoit vu, dans une belle Vallée ſur le bord du Lac, une Ville Indienne qui ne contenoit pas moins de douze mille Habitans. La connoiſſance qu'il avoit acquiſe du Païs le fit paſſer en Eſpagne, pour engager la Cour à tenter encore une fois cette Conquête. On n'a point appris que ſon zele ait eu le ſuccès qu'il s'étoit promis. Mais, quoique cette barriere ſubſiſte toujours entre Vera-Paz & l'Yucatan, les Eſpagnols de Vera-Paz ont d'un autre côté le paſſage libre, pour ſe rendre au Golfe, d'où ils apportent aſſez facilement les marchandiſes qui leur viennent par les Vaiſſeaux d'Eſpagne (62).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(62) Gage, Part. 3. pages 61 & précédentes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Capitale, que nos Géographes nomment auſſi Vera-Paz, & dont ils font un Siege Epiſcopal, porte le nom de *Coban*, dans Gage, & n'avoit plus d'Evêque long-tems avant lui, c'eſt-à-dire, il y a plus de cent trente ans. Elle eſt gouvernée par un Alcalde Major, qu'on y envoie d'Eſpagne, & qui ne laiſſe pas de dépendre de l'Audience roïale de Guatimala. Elle n'a qu'un ſeul Couvent, qui eſt de l'Ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'on ne compte point d'autre Ville dans la Province, il s'y trouve des Bourgs aſſez conſidérables pour mériter ce nom, ſur-tout dans les Montagnes qu'on nomme *Sacatepeques*, c'eſt-à-dire, Montagnes d'herbes, qui la ſéparent de celle de Guatimala. On en diſtingue quatre, dont le premier, qui ſe nomme *Saint-Jacques*, contient plus de cinq cens Familles. Le ſecond, nommé *Saint-Pierre*, en a ſix cens. *Saint-Jean*, qui eſt le troiſieme, a le même nombre; & le quatrieme, qui s'appelle *Saint-Dominique de Senaco*, peut en avoir environ trois cens. Ces quatre Villages ſont très riches. L'air eſt froid, dans les deux premiers. Il eſt plus chaud, dans les deux autres; & l'on recueille aux environs beaucoup de froment &

de maïz. Leurs Habitans ont une réputation de courage & d'honneur. Les Egliſes y ſont extrêmement riches ; & Gage parle d'un Indien du Village de Saint Jacques, qui ſans avoir renoncé à l'Idolâtrie, & par vanité ſeule, donna ſix mille ducats à l'Egliſe du Bourg. Les Marchands de ces quatre Habitations gagnent beaucoup à louer de grands panaches, qui ſervent aux danſes. Ces panaches ont ſouvent ſoixante plumes de diverſes couleurs ; & le loier de chaque plume eſt d'une demi-réale. Depuis le Village de Saint-Jean, qui eſt le plus avancé au Sud, on ne trouve qu'un chemin agréable juſqu'au Village de Saint-Raimond. Mais enſuite, pendant une bonne journée, il faut monter & deſcendre par de véritables précipices, pour arriver au bord de la même Riviere qui paſſe dans la Vallée de Cabanaſtla. Delà, on rencontre une Montagne fort pierreuſe, où l'on a taillé des marches dans le Roc, pour la commodité des Mulets, qui ſont menacés, à chaque pas, de tomber d'une affreuſe hauteur. Mais ce danger ne dure pas plus d'une lieue & demie, après laquelle on rencontre une fort belle Vallée, qui ſe

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

nomme *Saint Nicolas*, & qui appartient aux Dominiquains de la Capitale. Cette Vallée contient le grand Bourg de Robinal, composé de plus de huit cens Familles Indiennes, & plusieurs Fermes, qui s'enrichissent continuellement par la vente d'un excellent sucre, & par celle d'un grand nombre de Chevaux & de Mulets. On y trouve tous les fruits d'Espagne, avec ceux des Indes, du maiz que la terre y produit, du pain de froment qu'on y apporte en deux jours des Bourgs de Sacatepeque, toute sorte de Bestiaux, de Volaille & de Gibier, & quantité de Poisson, que la Riviere offre continuellement. Les Habitans de ce Bourg ressemblent beaucoup à ceux de Chiapa dos Indos, par leur industrie & leurs goûts d'amusemens. Depuis cette Vallée jusqu'à la Capitale, on ne rencontre qu'un Village, nommé *Saint Christophe*, & situé près d'un grand Lac, dont on attribue la formation aux tremblemens de terre. De-là jusqu'à Coban, le Païs est montagneux, sans aucune difficulté qui puisse couper le passage aux Mulets.

Guatimala, IV. Province.

La Province de *Guatimala* est une des plus grandes & des plus riches de

la Nouvelle Eſpagne. Depuis ſa Capitale, qui porte le même nom (63), & qui eſt le Siége de l'Audience, ſa Juriſdiction s'étend, ſuivant Gage, l'eſpace de trois cens lieues au Sud vers Nicaragua, Coſta-ricca & Veragua, cent lieues au Nord vers les Zoques de Chiapa, ſoixante vers Vera-Paz & Golfo dolce à l'Eſt, & dix à douze à l'Oueſt, vers la Mer du Sud.

Depuis Tecoantepeque, dans Guaxaca, il y a ſix-vingt lieues de Côte ſans aucun Port, juſqu'au Havre de la Trinité. Cependant, toute cette Côte eſt fort riche par la culture de l'indigo, qui paſſe dans le Golfe de Honduras pour être tranſporté en Eſpagne, & par la multitude de ſes Beſtiaux. Mais la principale partie de Guatimala eſt celle qui s'étend à l'Eſt vers Golfo dolce, grand Lac navigable, qui a ſon embouchure dans le Golfe de Honduras. C'eſt la plus fréquentée des Marchands & des Voïageurs, parce que Mexico eſt à trois cens lieues au Nord de la Capitale de cette Province, & que ce Lac n'en eſt éloigné que de ſoixante, ſans aucun embarras ſur la route, avec l'avantage d'ouvrir une

(63) On la place à quatorze d'grés cinq minutes de latitude du Nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

voie continuelle pour le commerce avec l'Espagne. Dans le cours de Juillet & d'Août, il y aborde ordinairement deux ou trois Navires qui déchargent leurs marchandises au Bourg de Saint-Thomas de Castille, dans de grands Magasins, bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt. Ils se chargent de celles qu'on y envoie de Guatimala, & qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois. Gage admire que les Espagnols ne fortifient pas mieux l'entrée du Lac, qui est sans cesse exposé aux invasions des Etrangers. Ils le pourroient, dit-il, d'autant plus facilement que cette entrée est retrecie par deux Montagnes, ou deux Rochers, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon, & qui étant capables, avec un peu d'artillerie, d'arrêter toute une Flotte, assureroient la Province de Guatimala, & même une grande partie de l'Amérique Espagnole. Le Lac forme une Rade si spacieuse, que mille Navires y peuvent être à l'ancre. Ceux, qui croient le chemin fort difficile, de Saint-Thomas jusqu'à Guatimala, ignorent qu'après les pluies, c'est-à-dire depuis la Saint-Michel jusqu'au mois de Mai, les terres sont sechées par le vent. D'ailleurs, le plus

mauvais tems n'empêche point que les Muiets, chargés de quatre quintaux, ne passent aisément les Montagnes qui bordent le Lac. Les routes y sont fort larges; & dans l'espace de quinze lieues, qui en font la plus dangereuse partie, on trouve, de distance en distance, des Loges pour se reposer, des Bestiaux & des Mules entre les Bois & les Montagnes, & d'autres commodités pour le soulagement des Voiageurs. Ensuite le chemin s'adoucit; on y rencontre quantité de Villages Indiens. *Acasabastlan* est un grand Bourg, à quinze lieues des Montagnes, situé sur le bord d'une Riviere fort poissonneuse, & renommé par ses Bestiaux & ses fruits. Tout le reste du Païs, jusqu'à Guatimala, est fort cultivé (64).

Les principales Villes de la Province, après la Capitale, sont Saint Salvador, Saint-Miguel, la Trinité, Acaxutla, Amatitlan, Mixco, Piñola, & quelques autres. Reprenons Gage à Sacualpa, ou Zoiaba, derniere Bourgade de Chiapa, pour le suivre dans ses observations. Il passa une Montagne fort pierreuse, à l'extrémité de laquelle il rencontra un Village situé sur la hau-

(64) Gage, troisieme Partie, Chapitre 20.

DESCRIPT DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

teur, d'où la vue s'étend fort loin dans un Païs très fertile. Ce lieu, qui se nomme *Saint-Martin*, est le premier de la dépendance de Guatimala. On arrive ensuite dans une belle Vallée où l'on trouve Chimaltenango, un des plus grands Bourgs de ce Canton, & célebre par la Foire du 26 Juillet, qui rassemble une infinité de riches Marchands. Une lieue plus loin, la Vallée se resserre entre des Montagnes, qui ne cessent point de regner des deux côtés jusqu'à la Capitale, mais qui n'empêchent point que le chemin ne soit fort uni. On y rencontre un autre Bourg, nommé *Xocotenango*, d'un fruit estimé qui s'appelle Xocotte, & qui est une espece de Prune dont tous les environs sont remplis. Gage n'eut pas fait mille pas hors de ce Bourg, qu'il lui sembla que les côteaux se séparoient, pour laisser un espace plus libre à sa vue. Il lui restoit deux lieues, jusqu'à Guatimala, qui n'est éloigné de Saint-Martin que d'une bonne journée. La réputation de cette Ville lui avoit fait juger qu'elle devoit être revêtue de bonnes murailles ; mais lorsqu'il s'y attendoit le moins, il se trouva dans la premiere rue, sans avoir passé la moindre porte. Quelques mai-

sons mal bâties ne lui en donnerent pas une bonne idée : cependant il entra bientôt dans une rue plus large, où il découvrit un magnifique Couvent, qui étoit celui de son Ordre. Cette rue, qui se nomme Saint-Dominique, & celle qui la précede, ne sont proprement qu'un Fauxbourg de Guatimala, ou plutôt un reste de l'ancienne Ville (65).

Saint-Jacques de Guatimala, c'est le nom que lui donnent les Espagnols, est situé dans une Vallée qui n'a pas tout à-fait une lieue de largeur, & qui est bordée des deux côtés par de hautes Montagnes. Elle s'élargit un peu, au-delà du Fauxbourg ou de la vieille Ville, dans le lieu où la nouvelle commence; & par dégrés les Montagnes s'écartent, pour laisser entr'elles un Païs fort ouvert jusqu'à la Mer du Sud. Quoiqu'elles paroissent prendre sur la Ville, du côté de l'Orient, on y a fait des

(65) Il y auroit peu d'utilité à tirer des avantures de ce fameux Gage, qui est ici comment il fut reçu dans son Couvent, [illegible] les Jesuites, [illegible] qu'on fit de lui pour [illegible] successive [illegible] la Philosophie & la Théologie, & pour prêcher avec commission de l'Evêque, &c. Mais on en doit conclure, comme il le dessire, qu'étant passé sept années en divers lieux de la Province, il a pu en être autant d'exactitude, qu'il garantit de fidélité dans ses remarques. *Ibid.* Chapitre 4.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

chemins fort commodes. En venant de Mexico par la Côte de Soconusco & de Suchutepeque, c'eſt-à-dire, du côté du Nord-Oueſt, on arrive par une route large, ouverte & ſabloneuſe; & de même en venant de l'Oueſt: mais du côté de Chiapa, qui eſt au Nord-Eſt, on a vu qu'il faut paſſer, comme de celui de l'Eſt, entre des Montagnes. Au Sud & au Sud-Eſt, le chemin eſt beaucoup plus difficile. C'eſt un terrein fort rude & fort élevé, qui eſt la route de Comayagua, de Nicaragua, & de Golfo dolce. Les deux Montagnes, qui s'approchent le plus de la Vallée & de la Ville, portent le nom de Volcans, quoiqu'il convienne peu à l'une, qui n'eſt, ſuivant l'expreſſion de Gage, qu'un Volcan d'eau; mais l'autre eſt un Vilcan réel, qui brûle, & qui jette du feu. Elles ſont à peu-près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la Vallée. La Montagne d'eau, qui eſt du côté du Sud, pend preſque perpendiculairement ſur la Ville; celle de feu eſt un peu plus bas, & plus proche du Fauxbourg ou de la vieille Ville. La premiere eſt plus haute que l'autre, & fort agréable à la vue, par la verdure dont elle eſt preſque toujours couverte. On y trouve des champs ſemés de blé

d'Inde, & dans quantité de petits Villages, qui occupent les pentes & les sommets, des roſes, des lis & d'autres fleurs, avec une grande abondance d'excellens fruits. Les Eſpagnols lui donnent le nom de Volcan d'eau, parce qu'il en ſort quantité de ruiſſeaux, vers le Bourg de Saint-Chriſtophe, & qu'il ſe forme de ſes eaux un grand Lac d'eau douce, proche d'Amatitlan & de Petapa. Du côté de Guatimala & de la Vallée, elle produit un ſi grand nombre de Fontaines, qu'elles compoſent une Riviere qui court dans la Vallée, & qui fait tourner les Moulins de Xocotenango. Cette Riviere n'étoit pas connue au tems de la Conquête (66). Mais autant que la Montagne d'eau a d'agrément, autant l'aſpect de l'autre eſt épouvantable. On n'y voit que des cendres, & des pierres calcinées. Jamais il n'y paroît de verdure. Nuit & jour, on y entend le bruit d'une eſ-

(66) Gage raconte, ſur la foi des Eſpagnols, que la Dame Marie de Caſtille, qui avoit perdu ſon Mari à la conquête, & qui avoit vu périr tous ſes Enfans dans le cours de la même année, s'abandonna aux [illegible], qu'un gros tor-rent d'eau, ſorti du Volcan, l'emporta, elle & ſa maiſon, & bâtit une Riviere qui a conſervé ſon cours. La vieille Ville fut alors abandonnée de ſes Habitans, qui allerent s'établir dans le lieu où la Ville de Guatimala eſt aujourd'hui. *Ibid.* Ch. 1. Herrera fait le même récit.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pece de tonnerre, que les Habitans attribuent aux métaux qui se fondent. On en voit sortir des flammes, avec des torrens de soufre, qui brûlent sans cesse, & qui rempliſſent l'air d'une mortelle infection. Ainsi Guatimala est situé, suivant le proverbe du Pais, entre le Paradis & l'Enfer; sans que les bouches infernales s'ouvrent jamais assez, pour engloutir le corps de la Ville. Il s'étoit fait néanmoins, avant l'arrivée de Gage, une fort large ouverture, par laquelle il étoit sorti tant de cendres ardentes, que non-seulement toutes les maisons voisines en avoient été couvertes, mais que les arbres & les plantes s'en étoient ressentis. Une nuée de pierres, qui les avoit accompagnées, n'auroit pu manquer de ruiner la Ville, si l'action du feu les eût portées vers les Edifices: mais elles tomberent à côté, dans un fond où elles sont encore, & où ceux qui les voient ne se laſſent point d'admirer que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter des masses de la grosseur d'une maison, que vingt Mulets, comme on l'a tenté plusieurs fois, n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'est pas toujours égale; & celle du bruit ne l'est pas non plus:

plus : mais il augmente en Eté c'eſt-à-dire, depuis Octobre juſqu'à la fin d'Avril. Gage, qui s'y etoit accoutumé par un long ſéjour, ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agreable Ville qu'il ait vue dans tous ſes Voïages. Le climat y eſt fort temperé. Mexico & Guaxaca ne jouiſſent pas d'un air ſi ſain, & ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les commodités de la vie. Il n'y a point de Beſtiaux, de Volaille & de Gibier, qui ne ſoient communs dans la Province. La Mer du Sud, les Rivieres, & les Lacs d'eau douce fourmillent toute ſorte de Poiſſons. Le Bœuf y eſt à ſi bon marché, que le poids de treize livres & demie ſe donne pour une demi-réale ; c'eſt-à-dire, du tems de Gage, deux ſous ſix deniers de France. Il n'y a point de Ferme où l'on ne nourriſſe une prodigieuſe quantité de ces Animaux. Un ſeul Fermier, connu du même Voïageur, en comptoit plus de quarante mille dans ſes terres ; ſans y comprendre ceux qu'on nomme *Simarrones* ou ſauvages, qui ne quittent point les Montagnes, où l'on emploie les Négres à les tuer, dans la crainte qu'ils ne deviennent incommodes ou

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dangereux par l'excès du nombre (67).

La nouvelle Ville de Guatimala n'eſt pas fort éloignée de l'ancienne, puiſqu'elle s'y joint par la rue qu'on a nommée Saint-Dominique; & ſa plus belle partie eſt celle qui touche à cette eſpece de Fauxbourg. C'eſt-là qu'on voit les plus beaux Edifices & les plus riches Boutiques. Il s'y tient tous les jours un Marché, où rien ne manque pour les beſoins & l'agrément de la vie. On compte dans toute l'étendue de la Ville & des Fauxbourgs environ ſept mille Familles, entre leſquelles il s'en trouve pluſieurs dont le bien monte à cinq cens mille ducats. Auſſi le Commerce y eſt-il floriſſant. Elle tire par terre les meilleures marchandiſes de Mexico, de Guaxaca, de Chiapa, de Nicaragua & de Coſta-ricca. Du côté de la Mer, elle communique avec le Perou, par le Port de la Trinité, qui appartient à la Province, & par Realejo, Port de Nicaragua ſur la même Côte. On a parlé de ſon Commerce avec l'Eſpagne, par Golfo dolce & le Golfe de Honduras. Le Gouvernement de toutes les Provinces qui l'environnent dépend de ſa Chancellerie, ou

(67) *Ibid.*

son Audience. Cette Cour est composée du Gouverneur, de deux Présidens, de six Conseillers & d'un Procureur du Roi. Quoique le Gouverneur n'ait pas le titre de Viceroi, comme ceux de la Nouvelle Espagne & du Perou, son pouvoir n'est pas moins absolu. Si ses appointemens ne montent qu'à douze mille ducats, il peut gagner le triple, par le commerce & par d'autres voies. Les autres Officiers du Tribunal ne reçoivent point annuellement plus de quatre mille ducats, de la recette du Domaine; mais les presens, dont l'usage est établi, font regarder leurs Charges comme les plus lucratives de l'Amérique Espagnole, quoique celles de Mexico & de Lima passent pour les plus honorables.

Guatimala n'a qu'une Eglise Paroissiale, qui fait le principal ornement de la grande Place; mais on y compte un grand nombre de Couvens. Ceux des Jacobins, des Cordeliers & des Peres de la Merci sont d'une magnificence extraordinaire, & contiennent chacun cent Religieux. Le revenu annuel des Jacobins est de trente mille ducats. Les richesses de leur Eglise, en or & en argent, montent à cent mille; & Gage avoue qu'il ne manque rien à

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

leurs plaisirs (68). Mais quelque riches que les autres soient aussi, aucun de ces Etablissemens n'approche de celui des Dames de la Conception, où l'on ne compte pas moins de mille personnes, soit Religieuses (69), ou jeunes Filles qu'elles instruisent, ou Domestiques emploiés à les servir. A Guatimala, comme à Mexico, les richesses & le goût du luxe font regner le vice dans toutes les conditions, sur-tout parmi les Femmes, sans distinction d'Espagnoles & d'Indiennes.

Gage continue de donner les seules lumieres qu'on ait sur l'intérieur de la Province. Il place entre Acasabastlan & Guatimala une Riviere nommée *Agua Caliente*, qui charioit autrefois de la poudre d'or; & quatre lieues plus loin, vers Guatimala, celle qui se nomme *Vaccas*, où quantité de Mulâtres, qui nourrissent des Bestiaux sur

(68) Il fait une délicieuse peinture de leur jardin.

(69) Gage raconte l'Histoire d'une jeune Religieuse, nommée *Jeanne Maldonado de Paz*, qui réunissoit toutes les perfections de l'esprit & du corps. Elle étoit aimée de l'Evêque, qui vouloit la faire Abbesse de son Monastere; & cette entreprise faillit de couter du sang. Mais pour ne prendre de ce récit, que ce qui convient à mon sujet, cette belle Religieuse étoit si riche, que quand elle recevoit, qu'elle [illegible] tir à ses frais un magnifique appartement pour elle, avec des galeries & un jardin particulier, où elle étoit servie par six Négresses. *Ibid.* p. 25 & suiv.

ſes bords, s'emploient encore à chercher des pailles d'or dans le ſable. De la Riviere de Vaccas, on découvre la plus agréable Vallée de la Province, à ſix lieues de la Capirale. Sa longueur eſt d'environ cinq lieues, ſur trois ou quatre de large. On y recueille le meilleur froment de la Nouvelle Eſpagne; & c'eſt de-là qu'on tire tout le biſcuit néceſſaire, pour les Vaiſſeaux qui viennent chaque année dans le Golfe du Mexique. Cette Vallée porte le nom de *Mixco* & *Pingolá*, deux groſſes Bourgades ſituées vis à vis l'une de l'autre, aux deux extrémités de ce grand eſpace; Piñola, du côté gauche de la Riviere, & Mixco, de l'autre. Les Négocians Eſpagnols y ſont ſi riches, qu'un des Amis de Gage, nommé *Jean Palomeque*, entretenoit pour ſon commerce trois cens Mulets & une centaine de Négres. On trouve, dans la Vallée, trente ou quarante Fermes, d'où l'abondance ſe répand dans tous les lieux voiſins. Le ſeul paſſage des Voïageurs & des Marchands du Païs apporte beaucoup d'argent à la Bourgade de Mixco, qui ne produit d'elle-même, avec le froment, qu'une ſorte de terre dont on fait de la vaiſſelle & des uſtenciles. Les Femmes Créoles mangent

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de cette terre à pleines mains, sans ménager leur santé, dans la seule vue de paroître plus blanches ; quoiqu'au jugement de Gage elles ne parviennent qu'à se rendre plus pâles (70). Piñola est célebre par son Marché, où l'on trouve sans cesse toute sorte de viandes, de volaille & de fruits. Le Nord de la Vallée n'a que des côteaux semés de froment. A l'Oueſt, on trouve deux autres Bourgades, plus grandes encore que Mixco & Piñola. La premiere, qui se nomme *Petapa*, contient environ cinq cens Familles, Espagnoles & Indiennes, & tire beaucoup d'avantages d'un Lac voisin, qui fournit d'excellent Poisson. C'est le chemin qui conduit de la Capitale à Comayaga, San-Salvador, Nicaragua & Costaricca. Elle est gouvernée, de Pere en Fils, par une Famille qu'on croit descendue des anciens Rois du Païs, & que les Espagnols ont honorée du noble nom de Guzman. Ils n'accordent point au Gouverneur de Petapa, comme à celui de Chiapa dos Indos, la permission de porter l'épée ; mais entre ses privileges, il peut nommer chaque jour un certain nombre d'Habitans Indiens pour le servir à table, pour lui apporter du pois-

(70) *Ibid.* page 46.

son, du bois, & d'autres commodités ; & son pouvoir n'est limité que par un Religieux Espagnol, qui tient le premier rang après lui, & dont il est obligé de prendre l'avis & le consentement dans tout ce qui regarde l'administration. Gage observe que ce Conseiller ecclesiastique vit avec la magnificence d'un Evêque (71). Petapa est arrosé d'une petite Riviere, qui augmente la fertilité naturelle du Canton.

Amatitlan, seconde Bourgade à l'Ouest de la Vallée, n'est éloignée de Petapa, que d'une lieue. Les rues y sont larges, droites & régulieres. L'Eglise des Dominiquains passe pour une des plus belles de la Province ; & leur Couvent est si riche, qu'ils l'ont érigé en Prieuré, dont l'autorité s'étend sur tous les Villages de la Vallée. D'Amatitlan, le chemin qui conduit à Guatimala passe par un grand Bourg nommé *San-Lucar*, où l'air est toujours froid, sans qu'on en connoisse d'autre raison que la situation de cette Place, qui est sur un côteau, vers le Nord. Elle en tire l'avantage d'être le Magasin du Païs. Non seulement le blé s'y conserve mieux que dans tous les

(71) *Ibid.* page 49.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Bourgs de la Vallée ; mais Gage vérifia, par sa propre expérience, qu'il y augmente considérablement, & que si l'on en met deux cens boisseaux dans un grenier, il s'en trouve près de deux cens vingt, au bout de l'année. Aussi San-Lucar n'est-il composé que de granges, qui s'appellent *Trojas* & qui consistent dans un plancher, haut d'un ou deux piés & couvert de nattes, sur lequel on met le blé, qui se conserve ainsi deux ou trois ans (72).

Dans le reste du chemin, qui n'est que de trois lieues jusqu'à la Capitale, on rencontre plusieurs petits Villages, qui portent le nom général de Milpas, accompagné de celui d'un Saint, & dont chacun ne contient pas plus de vingt maisons.

Gage acheve sa description par celle du côté méridional de la Province, qu'il parcourut, en se rendant de Petapa au Port de la Trinité, pour entrer dans la Province de Nicaragua, par Realejo. Il traversa d'abord un Païs montagneux, qui le fit arriver au sommet de *Sierra redonda*, c'est à dire la Montagne ronde, lieu fort renommé par l'excellence de ses pâturages, où l'usage du Païs est de conduire les Bef-

(72) *Ibid.* page 59.

tiaux, lorsqu'il ne reste plus d'herbe dans les Vallées. Cette Montagne est aussi d'un grand soulagement pour les Voïageurs. On y trouve des Hôtelleries, qui ne manquent d'aucune commodité, & des Fermes où se fait le meilleur fromage de la Province. Elle est à cinq lieues de l'etapa. Quatre lieues plus loin, on rencontre un grand Village d'Indiens, qui se nomme *Los Esclavos*. Quoique ses Habitans ne soient point aujourd'hui dans l'esclavage, ce nom s'est conservé d'un ancien usage, qui les assujetissoit, avant la Conquête, à porter les fardeaux, & sur-tout les Lettres de ceux d'Amatitlan : sur quoi Gage observe que le nom d'Amatitlan est composé de deux mots ; *Amat*, qui signifie Lettre, & *Itlan*, qui signifie Ville. Il ajoute que sous le regne des Rois ou des Caciques qui dépendoient de l'Empire Mexiquain, Amatitlan méritoit, en effet, le nom de Ville des Lettres, parce qu'on y excelloit dans l'art d'écrire sur de l'écorce d'arbre ; c'est-à-dire, d'y graver les caracteres hieroglyphiques qui composoient l'écriture de cette Contrée. Le Village de los Esclavos est situé proche d'une Riviere, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Pont de pierre, pour la seule commodité des Marchands & des Voïageurs, qui n'y pouvoient passer sans péril avec leurs Mules. Dix lieues au-delà, on trouve un Bourg nommé *Aguachapa*, si voisin de la Mer du Sud, que Gage arriva le même jour à la Trinité.

Ce Port (73) est moins renommé par ses avantages maritimes, quoi qu'il soit le seul où les grands Vaisseaux puissent aborder sur la Côte de Guatimala, que par une espece de Volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, & que les Espagnols croient une des bouches de l'Enfer (74). Ce n'est point une Montagne, comme la plûpart des lieux auxquels on donne le même nom; au contraire, le terrein en est fort bas & n'est voisin d'aucune hauteur: mais il en sort continuellement une fumée noire & épaisse, qui jette une forte odeur de soufre, & dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens mêmes n'osent s'en approcher; & ceux, qui l'ont entrepris, ont païé leur hardiesse par une mort subite, ou par d'affreuses maladies dont ils ont eu beaucoup de peine à se rétablir. Un Reli-

(73) Wodes Rogers le nomme *Sonsonate*, dans son Supplément, T. II. p. 8.

(74) Gage, 4. Partie Chapitre 2. page 236.

gieux, Ami de Gage, n'aïant pas laissé de tenter l'avanture, fut arrêté, à la distance d'environ deux cens cinquante pas, par l'épaisseur d'une puante fumée, qui le fit tomber presque sans force & sans connoissance. Il se releva néanmoins; mais il revint avec une fièvre chaude, qui mit sa vie fort en danger (75). Gage, qui n'aspiroit point à ces téméraires expériences, rend témoignage seulement qu'il vit de loin beaucoup de fumée. La Trinité est célebre aussi par sa Poterie, qui passe pour meilleure encore que celle de Mixco.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

De-là, suivant la route qui conduit à San-Salvador, on arrive par quatre ou cinq lieues de marche à Chalevapan, grand Bourg d'Indiens. San-Salvador, ou Cuzcatlan, n'en doit pas être fort éloigné, puisque dans l'intervalle Gage ne nomme point d'autre lieu où il ait passé la nuit. Cette Ville, dit-il, est à vingt-quatre lieues de Guatimala. Sa grandeur est à-peu-près celle de Chiapa. Elle est peuplée d'Espagnols, sous un Gouverneur de leur Nation, avec un Couvent de l'Ordre de Saint Dominique. De hautes Montagnes, qui l'environnent du côté du

(75) *Ibid.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Nord, se nomment *Chuntales*, & les Indiens y sont fort pauvres. On cultive des cannes de sucre, autour de la Ville, & l'on y fait même de l'indigo; mais, dans les principales Fermes, on nourrit des Bestiaux. Dix lieues plus loin, Gage arriva sur les bords d'une grande Riviere, qu'on nomme *Rio de Lempa*. Il observe, comme un privilege singulier de cette Riviere, que si l'on a commis quelque crime, ou contracté des dettes, du côté de Guatimala ou de San-Salvador, on est en sureté sur l'autre bord, qui appartient à la Province de Nicaragua, & d'où l'on compte dix lieues jusqu'à Saint-Michel, premiere Place de cette Province.

Mais, en suivant la côte, les deux Provinces sont séparées par le Golfe d'Amapalla (76), qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à son entrée, du côté méridional, la Pointe de *Cosibina* ou *Cosivina*, & les Montagnes de Saint-Michel au Nord-Oueſt. Cosivina est à douze dégrés quarante minutes de latitude septentrionale. C'est une Pointe haute & ronde, qui se présente comme une Isle, du côté de la Mer, parce

(76) Dampier lui donne ce nom, d'une de ses Isles. Wodes Rogers le nomme Fonseca.

que les Terres en ſont fort baſſes. Les Chuntales, ou les Montagnes de Saint-Michel, ſont fort hautes, mais peu eſcarpées. Les Terres, qui les bornent au Sud-Eſt, ſont baſſes & unies, & c'eſt à ces Terres baſſes que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Iſles aſſez conſidérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus méridionale ſe nomme *Mangera*, & l'autre *Amapalla*. Mangera eſt ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois environné de Rochers, avec une petite Baie ſabloneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on ſe rend à la Baie par un chemin étroit & pierreux. L'Iſle d'Amapalla eſt plus grande; mais ſon terroir eſt à-peu-près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord & l'autre à l'Orient. La derniere, qui n'eſt pas à plus d'un mille de la Mer, eſt ſituée au ſommet d'une Montagne; & le chemin, par lequel on y monte, eſt ſi difficile, qu'un petit nombre d'Hommes la défendroit à coups de pierres contre de nombreuſes Troup-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pes. On découvre, au milieu de la Ville, une fort belle Eglise, que les Compagnons de Dampier eurent l'occasion de visiter : & sur leur récit, il observa que dans toutes les Villes Indiennes qui sont sous la domination des Espagnols, les Images & les Statues des Églises sont vêtues à l'Indienne ; au lieu que dans les Villes où les Espagnols font le plus grand nombre, elles sont vêtues à l'Espagnole. La Rade de l'Isle est à l'Orient, vis-à-vis d'une terre basse. Un peu plus haut, on peut mouiller aussi fort près de terre au Nord-Est. C'est le lieu que les Espagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment *Port de Martin Lopez*. Le Golfe a plusieurs autres Isles, plus basses & moins habitées ; mais il a si peu d'eau vers le fond, qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y pénétrer (77).

(77) Voïage de Dampier autour du Monde, Tome I. pages 32 & suivantes. Woodes Rogers & Cooke continuent de donner les mesures de la Côte, & de nous apprendre quelques autres noms de lieux. Des Anabacos à la Barre d'Estapa, on compte environ 23 lieues ; de la Barre d'Estapa, 10 lieues à la Riviere Meticalco ; de cette Riviere au Volcan du Sud-Est, dix-huit lieues ; & dix-huit jusqu'au Port de Sonsonate ou de la Trinité. Entre la Barre d'Estapa, & la Trinité, le rivage court Ouest-quart-au-Nord-Ouest & Est quart-au-Sud-Est. Il y a une Riviere à six lieues de celle de Meticalco. Si l'on veut mouiller au Port de la Trinité, il faut tenir la droite, où la terre est plus basse, avoir toujours le plomb à la main, jusqu'à ce qu'on ait douze brasses d'eau, courir

La cinquieme Province, qu'on nomme *Honduras* & *Hibueras*, eſt ſituée ſur le Golfe du même nom, qu'elle a preſqu'au Nord, comme elle eſt à peu-près au Sud-Eſt de Guatimala, à l'Eſt de Vera-Paz, & au Nord-Eſt de Nicaragua. On ne lui donne pas moins de cent cinquante lieues de long, ſur quarante de large. Elle eſt bornée au Nord par la Mer du Nord, à l'Eſt par la Province de Nicaragua, au Sud par la Mer du Sud, & à l'Oueſt par celle de Guatimala. Elle eſt arroſée de pluſieurs Rivieres, dont les principales ſont celles de Chamelecon, de Ulua, de Caxa, de Guaymoreto, de Tinto, de Balama, de Chiriqui, de Guanacaſte, de Nicoya, de Tempiſque, de Coſta-Rica, de Veragua, de Chagre, de Panama, de Nombre de Dios, de Rio Grande, de Rio Real, de Rio Lempa, de Rio Dulce, de Rio Golfo-Dulce, de Rio Chiriqui, de Rio Chagre, de Rio Real, de Rio Grande

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tre vingt de large. Dans cette étendue elle est presque déserte, quoique très fertile en Maiz & en Bestiaux; mais, si l'on en croit Barthelemi de Las Casas, c'étoit autrefois un des Pais les plus peuplés de l'Amérique, lorsqu'il fut découvert en 1502 dans le quatrieme Voïage de Christophe Colomb, & la diminution de ses Habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. Correal, Voïageur de cette Nation, avoue de bonne foi que de son tems (78), on n'y auroit pas trouvé quatre cens Indiens, capables de porter les armes; que le fer, le feu, le travail des Mines, & les rigueurs de l'esclavage en avoient fait périr un nombre infini, & que le reste s'étoit sauvé dans des Bois & des Rochers impénétrables. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs Villes dans cette grande Province. Les principales sont Truxillo, Valladolid, ou Comayaga, Siege Epiſcopal, dont le Prélat porte ordinairement le titre d'Evêque de Honduras; San-Pedro; Puerto de Cavallos, Naco & Trio.fo de la Cruz. Gage y joint Saint-Thomas de Castille, qu'il traite de vieux château ruiné, & le Village Indien de

(78) Voïage de François Correal, pages 83 & suiv. François

Saint-Pierre, qui servent au Commerce entre la Province de Guatimala & les Vaisseaux du Golfe de Honduras.

Correal se suppose placé à la Pointe de l'Yucatan, pour mesurer la grandeur du Golfe. Il y a cent lieues, dit-il, de cette Pointe à Rio grande, dont le Cap fait l'autre Pointe; & dans l'intervalle on laisse Punta de las Mugeres & la Baie de l'Ascension. Rio grande est entre seize & dix-sept dégrés de latitude du Nord. De Punta de Higueras, qui est au fond du Golfe, & qui sépare l'Yucatan de Honduras, Païs habité par les Indiens libres, il y a trente lieues à l'Est jusqu'au Cap de tres Puntas; & de ce Cap on compte trente autres lieues, jusqu'à Puerto de Cavallos, ou *Naco*, qui est le nom de sa Ville, située sur la Riviere de Sol. San-Pedro n'est qu'à une journée de Naco, dans une Plaine bordée de Montagnes; & Rio d'Allua, Rio Baxo, & la Ville de Gracias à Dios ne sont pas éloignés de San Pedro. De Puerto Cavallos au Port qui se nomme Triomfo de la Cruz, il y a trente-deux lieues. On rencontre Truxillo, à cinquante lieues de ce dernier Port; & la Côte

(75) *Ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tourne ensuite au Nord-Est jusqu'au Cap de Honduras, qui est proprement l'entrée du Golfe, du côté de la Province dont il porte le nom. Cependant il reste de-là vingt lieues jusqu'à Rio grande & au Cap de Camaron, vers lesquels la Côte court à l'Est; & c'est entre cette Pointe & celle d'Yucatan, que Correal a compté cent lieues. De-là jusqu'au Cap de Gracias à Dios, qui est à quatorze dégrés de latitude du Nord, il y a soixante-neuf lieues; & là finit la Côte de Honduras, après laquelle on trouve celle de Nicaragua. Le même Voïageur, rapportant les Colonies Espagnoles à l'ordre des tems, nomme Truxillo pour la premiere, Puerto de Cavallos pour la seconde, San-Pedro pour la troisieme, Gracias à Dios pour la quatrieme, &c.

La Ville de Truxillo est située sur une Colline, à peu de distance de la Mer. Gage, qui s'y rendit de Coban, Capitale de Vera-Paz, dans le tems que les Vaisseaux d'Espagne arrivent au Golfe, n'en donne pas une haute idée. Cette Place, dit il, est sans résistance, comme on en doit juger par la facilité que les Anglois & les Hollandois ont eue à s'en saisir. Elle est à quatre-vingt ou cent lieues de Guatimala, par terre.

Le Païs eſt plein de Bois & de Montagnes, incommode pour les Voïageurs, pauvre, & ſans autres marchandiſes que des cuirs, de la caſſe & de la Salſepareille. On ne mange, autour de Truxillo, que de la caſſave, & ſi ſéche, que pour l'avaller on la trempe dans de l'eaû, du bouillon, du vin ou du chocolat. Le maïz eſt plus commun du côté de Valladolid, ou Comayaga, qui eſt la Ville Epiſcopale, quoiqu'elle n'ait pas plus de cinq cens Habitans. Il s'eſt raſſemblé, dans les Campagnes voiſines, un aſſez grand nombre d'Indiens qui les cultivent, & qui ont formé pluſieurs Villages. Cette Contrée, ajoute Gage, me parut la plus pauvre de l'Amérique. Sa partie la plus ſaine, & la plus commode pour les Habitans, eſt la Vallée de Gracias à Dios, qui contient quelques riches Fermes de Bétail & de Froment : mais comme elle eſt auſſi proche de Guatimala, que de Comayaga & de Truxillo, & que les chemins ſont beaucoup plus aiſés vers Guatimala, on y tranſporte plus volontiers ces riches productions (80).

De Honduras, dit Correal, on prend

(80) Gage, 3. Partie, Chapitre 19.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

par les Mines de Chalatecca (81) pour entrer dans la Province de Nicaragua, qui s'étend juſqu'à la Mer du Sud. Gage y entra, comme on l'a rapporté d'après lui, par Saint-Michel, premiere Ville de la Province du côté de Guatimala; & s'étant embarqué ſur le Golfe d'Amapalla, il arriva le ſoir à Realejo, premier Port qui ſe préſente ſur cette Côte. En général, cette Province paſſe pour une des plus belles de la Nouvelle Eſpagne. Mais la chaleur y eſt ſi grande, qu'on n'y peut voiager de jour en Eté. Il y pleut l'eſpace de ſix mois; & cette ſaiſon qu'on y nomme l'Hiver, commence ordinairement au mois de Mai. Le reſte de l'année ſe paſſe dans une continuelle ſéchereſſe; ce qui n'empêche point que la cire, le miel, & les fruits n'y ſoient en abondance. Il s'y trouve de ſi gros arbres, que s'il en faut croire un célebre Voiageur, douze Hommes peuvent à peine les embraſſer (82). On y voit peu de gros Beſtiaux; mais les Porcs, dont les premiers y ſont venus d'Eſpagne, ont extrêmement multiplié. Correal qui pa-

Nicaragua, VI. Province.

(81) Les deux Provinces ſont ſéparées par une autre Province de Montagnes que Waſſer nomme Tegucigalpa, & qu'il traite auſſi de Province, riche, dit-il en Mines d'argent, *ubi ſupra*, page 322.

(82) Correal, *ubi ſupra*.

roît avoir observé fort soigneusement le Païs, ne croit point qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premiers Voïageurs de sa Nation se vantent d'y en avoir trouvé. Mais il convient que l'abondance & la tranquillité, qui regnent dans cette Province, la rendent digne du nom de Paradis terrestre qu'on lui donne. Aussi les Habitans y sont-ils fort voluptueux. On y parle quatre Langues, dont la principale est le Mexiquain, qui s'étend, suivant le même Ecrivain, dans une grande partie des deux Amériques; il ajoûte, dans l'espace de quinze cens lieues à la ronde (83). La Capitale de Nicaragua se nomme *Leon*; & ses autres Villes, sur la Mer du Sud, sont *Grenade*, *Segovia Nueva*, *Nicaragua*, *Realejo*, ou *Rialexa*, *Nicoya*, *Masoya* ou *Masaya*, *Jaën* & *Porto San-Juan*, à l'embouchure du Lac, sur la Mer du Nord.

Leon est situé (84) entre Realejo & Grenade, à la distance d'une journée de ces deux Places, sur le bord & comme à la naissance d'un grand Lac, qui traversant la Province dans sa plus grande longueur, va se jetter dans l'O-

(83) *Ibidem.*

(84) A douze degrés vingt-six minutes de latitude du nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

céan septentrional, par une embouchure qui se nomme le Desaguadore. Les Maisons de cette Ville sont fort bien bâties, mais basses, parce qu'on y est dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cens, la plûpart accompagnées de jardins & de beaux vergers. Le Commerce des deux Mers y fait regner l'abondance ; & la beauté du climat se joignant aux commodités de la vie, pour faire un heureux sort aux Habitans, ils s'abandonnent à la mollesse, dans leurs délicieux jardins, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des Oiseaux, à faire bonne chere du Poisson du Lac, & des autres productions admirables du Païs. Ce voluptueux repos n'est troublé que par la crainte d'un Volcan voisin, qui leur a souvent causé beaucoup de mal, quoiqu'il soit devenu moins ardent, & qu'il n'en sorte aujourd'hui que de la fumée : mais elle fait juger qu'il y reste encore du soufre ; & tôt ou tard on s'attend à de nouvelles éruptions (85).

(85) Suivant Gage & Correal, plusieurs Espagnols se sont imaginé que la matiere du feu étoit de l'or, & n'ont pas manqué de faire inutilement de grandes recherches, *ubi supra*. Gage raconte qu'un Religieux de la Merced fit faire un chaudron fort épais, & qu'il le fit defendre, soutenu par

De Leon à Grenade, le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration aux Voïageurs ; & tous les agrémens de la nature s'y trouvent joints à l'abondance. Grenade est une Ville mieux bâtie encore & plus peuplée que Leon (86). Les Négocians y sont plus ri-

ne chaîne de fer, dans ouverture du Volcan. Il sperroit le tirer plein d'or on tu ; mais la force du eu détacha le chaudron & le fondit aussi-tôt. *Ibid.*

(86) Outre les ravages u Volcan, Leon est plus xposé que Grenade aux ttaques des Ennemis de l'Espagne ; témoin le malheur qu'il eut d'être brûlé en 1684, par quelques Aventuriers Anglois Dampier, qui étoit de l'expédition en fait un récit qui sert à faire connoître mieux ce Canton. Il y a, dit il, au Sud Est de Realejo, un petit bras de Mer qui s'approche de Leon. Nous entrâmes, à la pointe du jour, dans cette Anse, qui est extrêmement étroite, & si pleine des deux côtés, que la Mer couvre les deux rives. Le Païs produit des Mangles rouges, en si grande abondance qu'il n'y a pas moïen d'y passer. Au-delà des Mangles, les Espagnols ont une Redoute, près de la Riviere, pour empêcher l'Ennemi d'y faire descente Quand nous fûmes à la vue de la Redoute ; nous fîmes force de rames pour gagner la terre. Le bruit de nos avirons donna l'allarme aux Gardes, qui prirent aussi tôt la fuite. Nous descendîmes, pour les suivre. On fit un Détachement de 470 Hommes, pour marcher droit à la Place.

La Ville de Leon est à vingt milles de la Mer dans les terres. On y va par un chemin uni, au travers d'un Païs plat, composé de grands pâturages, & de quelques bois de haute futaie. A cinq milles du lieu de notre débarquement, il y a une Manufacture de sucre, & trois milles plus loin une autre, à deux milles de laquelle on rencontre une belle Riviere, qu'il faut passer, mais qui n'est pas fort profonde. Après cette Riviere, on ne trouve d'eau que près d'une Ville Indienne, qui est à deux milles de Leon. Delà, le chemin est agréable, sablonneux & étroit. La Vil-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ches, les Egliſes plus belles, & les Couvens y jouiſſent d'un immenſe revenu. Gage en vante quatre; deux de la Merci, un de Saint François, & celui des Religieuſes qui eſt le ſeul de ce ſexe, mais dont l'opulence eſt extraordinaire. L'Egliſe Paroiſſiale l'emporte ſur la Cathédrale de Leon, parceque l'Evêque préfere le ſéjour de Grenade à ſon Siege. Le principal Commerce de cette Ville eſt à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador, & à Co-

le de Léon eſt dans une Plaine, à peu de diſtance d'une haute Montagne qui vomit ſouvent du feu & de la fumée. On la voit de la Mer. Les Maiſons de Leon ne ſont pas hautes; mais elles ſont fortes, grandes & entourées de jardins. Les murailles ſont de pierre, & la couverture de tuiles. Il y a trois Egliſes, outre la Cathédrale. Notre Compatriote Gage, qui avoit voïagé dans ce Païs, en parle comme du lieu de l'Amérique le plus agréable. A la vérité, ſi l'on conſidere la ſituation de la Ville, il ſe trouvera peu de Place dans l'Amérique, que celle-ci ne ſurpaſſe pour le plaiſir & la ſanté. Le païs des environs eſt ſabloneux & boit incontinent les pluies, qui ſont fréquentes dans ces Contrées. La Ville eſt environnée de pâturages; de ſorte qu'on y a l'avantage de tous les vents: ce qui épure beaucoup l'air. Elle n'eſt pas d'un grand commerce. Auſſi n'eſt elle pas fort riche en argent. Ses richeſſes conſiſtent en Beſtiaux & en cannes de ſucre. On dit qu'on y fait auſſi des cordes de chanvre; mais cette Manufacture doit être à quelque diſtance de la Place, car je n'y ai rien vu de ſemblable. Dampier commence de raconter comment les Anglois firent leurs approches, la réſiſtance qu'ils trouverent dans la Ville, & la convention à laquelle ils la forcerent, mais qui ne les empêcha point d'y mettre le feu en ſe retirant. *Voïage autour du Monde*, Chap. 8.

mayagua.

mayagua. Le même Voïageur y vit entrer, dans un seul jour, plus de trois cens Mulets, qui venoient de San-Salvador & de Comayagua, chargés d'indigo, de cochenille & de cuirs. Deux jours après, il en vit arriver de Guatimala, trois autres trouppes, dont l'une portoit les revenus du Roi; la seconde, une grande quantité de sucre, & la troisieme, de l'indigo. Il ajoute qu'au départ des Frégates, Grenade est une des plus riches Villes de l'Amérique septentrionale. L'inquiétude des Négocians pour leurs marchandises, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des Ennemis de l'Espagne dans le Golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoïer par le Lac à Carthagene; & souvent même on fait prendre la même route aux revenus de la Couronne. Cependant, quoique ces Navires fassent voile en assurance sur le Lac de Nicaragua, leur descente est retardée si long-tems par la chûte des eaux, qui les oblige souvent de décharger & de recharger, à l'aide des Mulets dont ils se font suivre pour transporter alors une partie des marchandises, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du Golfe (87).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(87) Gage, *ibidem.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Segovie & les autres Villes n'ont rien de remarquable, à l'exception de Nicaragua, qui étant située sur les bords du Lac, vers le milieu de son cours, a vis-à-vis d'elle une très belle Isle, dont un Voïageur vante la fertilité en ouatre, en cacao, en teinture d'écarlate, & en fruit d'un excellent goût (88).

Les Ports de cette Province sont plus célebres dans nos Relations. Celui qui se nomme Realejo, ou Rialexa, est à trente lieues de Saint-Michel, à quatre de Leon, & à treize de la Pointe de Cosivina. Il se fait reconnoître par sa Montagne ardente, que les Espagnols nomment *Volcano Vejo*. Il n'y a point, aux environs, de Montagne si haute, ni de la même forme; sans compter qu'elle jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois des flammes pendant la nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, elle en fait découvrir aisément l'entrée. Ce Havre est formé par une petite Isle, plate & basse, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille &

(88) Lionnel Waffer, *ubi supra*, page 320.

demi. Les deux côtés de l'Isle ont leur canal, & celui de l'Occident est le plus sûr. Cependant à la pointe de l'Isle, vers le Nord-Oüest, l'eau est si basse, que les Vaisseaux doivent s'en garder. Du côté de l'Orient, le Canal est moins large, & les courans y sont si forts qu'il n'y a jamais de sureté pour la navigation. Deux cens voiles seroient à l'aise dans le Havre. Le mouillage est près de la terre, sur un fond de sable clair & dur, à sept ou huit brasses d'eau. La Ville du même nom en est à deux lieues; & l'on peut s'en approcher par deux anses, qui baissent du même côté. La plus occidentale descend derriere la Place, & l'autre conduit jusqu'au pié des murs; mais le passage a si peu de largeur, & ses bords sont si couverts de Mangles, que l'accès n'en est pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaisseaux (89).

A trois lieues au-dessus de Realejo, on trouve un grand Bourg d'Indiens, que Gage nomme *la Veja*, & Rogers, *Pueblo vejo* (90), dans lequel Wasser assure qu'on ne compte pas moins de

(89) Dampier, *ubi sup.* page 29.

(90) Supplément de Rogers, page 12. Le Traducteur de Wasser, l'appelle, en François, le Vieux Bourg, page 320.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

vingt mille Ames. On y voit, dit-il, dans un Couvent de Saint François, une Image de Notre Dame, dont les fréquens miracles donnent encore plus de célébrité à ce lieu que le nombre de ses Habitans.

Nicoya est un autre Port, à neuf dégrés dix-huit minutes de latitude du Nord, dans le Golfe de Salinas, ou *la Caldera*, qui termine la Province de Nicaragua vers celle de Costa ricca. On n'en trouve point de description, dont il y ait beaucoup de lumieres à recueillir. Dampier l'appelle une petite Ville de Mulâtres (91), située sur le bord d'une

(91) Dampier, *ubi sup.* p. 124 & 125. Gage nomme Nicoya un fort beau Village, gouverné néanmoins par un Alcade Espagnol. Il ajoute qu'on y file une herbe nommée *Pite*, qui est une marchandise fort estimée en Espagne, particuliérement celle qui est teinte à *Nicoya*, en couleur de pourpre; & qu'on emploie quantité d'Indiens à chercher sur le bord de la Mer une espece de coquillage qui sert à cette teinture. On en teint aussi le drap de Ségovie, qui est fort cher en Espagne. Ce Poisson à coquille se cache pendant trois cens jours de l'année, & ne se trouve qu'au Printems. C'est le sang de sa tête qu'on emploie. 3. Part. p. 176.

Les distances de cette Côte, suivant Rogers & Cooke, sont de Realejo à Rio de Tosta, huit ou neuf lieues, Sud Est-quart au Sud; de cette Riviere à Mesa ou Table de Sutiabo, dix lieues, Nord Ouest. On voit paroître le Volcan Anion, au Sud-Est de la même Riviere, à trois ou quatre lieues dans le Païs. De la Table de Sutiabo au Volcan de Leon, il y a quatre lieues; de ce Volcan à celui de Telica, douze lieues; de ce dernier à la Table de Moliase, deux; & de cette Table

Riviere de même nom. Elle eſt fort propre, dit-il, à la conſtruction des Vaiſſeaux. Auſſi la plûpart de ſes Habitans ſont-ils des Charpentiers, dont toute l'occupation eſt de bâtir des Vaiſſeaux neufs, ou de radouber les vieux. Ce fut dans ce Port que Scharp, célebre Avanturier, fit réparer le ſien en 1681, pour abandonner la Mer du

à la terre haute de Sinotepe, trois; de Sinotepe à Maſaca, ou Port Saint-Jean, quatre; & de ce Port à la Pointe de Sainte-Catherine, dix huit, qui ſont la largeur d'un Golfe qu'on nomme *Papagaio*, ou des Perroquets. Il faut courir Nord-Oueſt & Sud-Eſt, même route qu'il faut tenir pour aller de Rio Toſta au Port Saint-Jean. La Côte eſt fort ſaine, mais la Mer eſt rude; il y a d'ailleurs une Table, d'environ deux lieues de long. Les vents du Nord ſont très orageux dans ce Golfe; & l'on ne s'en garantit qu'en rangeant de près la Côte.

La Pointe de Sainte Catherine eſt ſous l'onzieme dégré de latitude. A la hauteur de cette Pointe, on trouve un gros Rocher, qui en couvre de plus petits. D'ici au Cap *Guiones*, il y a trente deux lieues Nord-Oueſt. Dans l'intervalle, on rencontre le Port de Velas à huit lieues, & l'on voit au-deſſus de ce Port deux grandes Montagnes, avec une profonde ouverture entre deux; une lieue ou plus, au Sud-Eſt, il y a quelques Rochers qui reſſemblent à des Navires ſous les voiles, & de-là vient ſon nom. Du Port de Velas juſqu'au Cap *Hermoſo*, on compte douze lieues, Nord Oueſt-quart-au-Nord & Sud-Eſt quart-au-Sud. Il reſte environ douze lieues du Cap Hermoſo au Cap Guiones, Nord-Oueſt & Sud-Eſt, fond de ſable, Côte ſaine. Du Cap Guiones au Cap Blanc, il y a quinze lieues Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. On peut connoître le Havre à une petite Iſle qui eſt à ſa Pointe, & que les Cartes Eſpagnoles nomment *Chira*. C'eſt ce dernier Cap qui forme la Pointe du Golfe de Salinas, où Nicoya eſt ſituée dans une petite Baie, qui prend ſon nom. Supplément de Wood Rogers, *ubi ſup.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Sud, où il s'étoit fait redouter par ſes brigandages. Quelques Indiens, enlevés par Dampier, lui dirent que les campagnes voiſines étoient ſoigneuſement cultivées, & qu'on y élevoit quantité de Beſtiaux dans des pâturages d'une grande étendue; qu'en pluſieurs endroits voiſins de la Mer, il croiſſoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas beaucoup de profit, parcequ'ils étoient obligés de le voiturer au Lac de Nicaragua, qui ſe jette dans la Mer du Nord, & qu'ils y envoïoient auſſi des peaux de Taureaux & de Vaches, pour leſquelles ils rapportoient, en échange, des chapeaux, des toiles & des lames de l'Europe.

Le Cap Blanc, qui fait la pointe du Golfe de Salinas, & qui termine la Côte de Nicaragua, eſt ſoigneuſement décrit par Dampier. Il lui fait tirer ſon nom de deux Rochers blancs, qui ſe découvrent de loin. A les voir en Mer, & vis-à-vis de la Côte, il ſemble qu'ils en faſſent partie. Mais plus proche de terre, ſoit à l'Eſt ou à l'Oueſt du Cap, on les prendroit pour deux Vaiſſeaux à la voile. A les voir de plus près encore, on croiroit que ce ſont deux hautes tours. On les trouve petits, hauts,

escarpés sur toutes leurs faces, à la distance d'un demi-mille du Cap. Sa situation est à neuf dégrés cinquante six minutes de latitude du Nord. C'est une pointe complette, où des Rochers escarpés regnent jusqu'à la Mer. Son sommet est plat & uni, l'espace de près d'un mille; après quoi il commence à baisser peu-à-peu, en formant de chaque côté une très agréable pente. De grands & magnifiques arbres, dont il est couvert, augmentent la beauté de la perspective. La Côte, qui regne du Nord-Oueſt au Nord-Est, pendant quatre lieues, forme la Baie que les Espagnols nomment *Caldera*. Du fond de cette Baie jusqu'au Lac de Nicaragua, on ne compte que quatorze ou quinze lieues (92).

Costa ricca, VII Province.

En avançant de la Province de Nicaragua au Sud-Est vers l'Isthme de Darien, on entre dans la septieme Province, qui s'appelle *Costa ricca*; nom que Lionnel Walker prend pour une ironie, parce que loin d'y avoir observé des marques d'opulence, il la trouva pauvre & stérile, ou du moins sans autre richesse qu'une grande quantité de Bestiaux. Elle dépend pour le

(92) Voiage autour du Monde. Tome I. page 221.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

spirituel, de l'Evêché de Leon ou de Nicaragua. Sa Capitale se nomme *Carthago ;* & ſes autres Villes, ſans mériter beaucoup ce titre, ſont *Eſparza*, *Aranjuez* & *Caſtro d'Auſtria*. On doit juger par ſa ſituation, qui eſt reſſerrée entre la Mer du Sud & celle du Nord, qu'elle a des Ports ſur l'une & ſur l'autre ; cependant on n'y connoît ſur la Mer du Sud, que le Havre de Caldera, dans la Baie de même nom ; & ſur celle du Nord, trois Rivieres nommées *Suere*, *los Anzuelos* & *Vaſquez*, qui forment, à leur embouchure, des anſes aſſez commodes pour ſervir de retraite aux petits Vaiſſeaux. Porto San-Juan, petite Place maritime de la Province de Nicaragua, eſt ſitué entre la Riviere de Velaſquez & le Deſaguador, auquel il ſert de Port.

On connoît peu l'intérieur de Coſta ricca. Waffer, qui fit naufrage (91) ſur ſa Côte méridionale, à trois ou quatre lieues de la Caldera, fait le récit d'un pénible Voïage de ſept ou huit jours, qu'il fit par terre juſqu'au bord d'une belle Riviere qu'il nomme Saint-Antoine, à quatre lieues de laquelle il trouva une groſſe Ferme, d'où il ſe

(91) Voïage de Lionnel Waffer, pages 281 & ſuivantes.

rendit à Esparza, petite Ville voisine : mais il ne traversa dans cette route, qu'un Païs inculte & sans Habitans ; & tout ce qu'il nous apprend d'Esparza même, où il passa plus de trois semaines, c'est qu'elle n'a qu'une Paroisse & deux Couvens : mais Gage, qui n'eut pas moins à se plaindre de la fortune dans cette Province, donne plus d'étendue à ses observations.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE LIBARNE.

Il partit de Grenade ; & pendant deux jours de marche sur le bord du Lac de Nicaragua, il ne cessa point, dit-il, de jouir des délices d'un Païs qu'il croit digne du nom de Paradis terrestre, par la beauté de ses Campagnes, de ses Villages & de ses Chemins. Un monstrueux Crocodile, sorti du Lac, l'exposa au plus mortel danger. Il en fut poursuivi avec tant de vitesse, que si les Espagnols qui l'accompagnoient ne lui eussent crié de se détourner du chemin, & de marcher en tournoïant, lui, ou sa Mule, auroit été la proie de ce terrible Animal. En avançant ainsi par divers détours, il eut enfin le bonheur de le laisser bien loin derriere lui. Le troisieme jour, il avoit encore la vue du Lac, après l'avoir eue pendant plus de vingt lieues. Ensuite il entra dans un Païs difficile

Route de Gage dans la Province de Costa Ricca.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& pierreux, qui panchoit plus du côté de la Mer du Sud, que de celle du Nord. Dans tout le reſte du Voïage juſqu'à Carthago, il ne vit rien de plus remarquable que de grands Bois, dont les arbres lui ſemblerent propres à conſtruire des Vaiſſeaux. Il traverſa pluſieurs Montagnes & des lieux déſerts, où il fut quelquefois obligé de paſſer deux nuits conſécutives, ſans rencontrer le moindre Village ; mais on y trouve des cabanes, que les Magiſtrats des Habitations voiſines ont fait bâtir pour la commodité des Voiageurs. Cette ennuïeuſe & pénible route le conduiſit enfin à Carthago.

Cette Ville, qui eſt la Capitale de la Province, contient environ quatre cens Familles & quantité de riches Marchands, ſous un Gouverneur Eſpagnol. Elle avoit alors un Evêque & trois Couvens. Dans l'impatience de s'embarquer pour Carthagene ou Porto-Bello, Gage n'eut pas pluôt appris qu'il en pouvoit trouver l'occaſion dans la Riviere de Suere ou de los Anzuelos, qu'il ſe remit en chemin. On lui conſeilla d'aller à Suere, parcequ'on rencontre, ſur cette route, plus de Villages Indiens & de Femmes Eſpagnoles. Le Païs eſt montagneux ; mais on y trouve des Vallées

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fertiles & d'excellentes Fermes, où l'on nourrit quantité de Porcs. Les Indiens y ſont moins civiliſés que dans les autres Provinces de la Nouvelle Eſpagne, quoiqu'ils y portent le joug d'auſſi bonne grace. Une Ferme Eſpagnole ſervit de retraite à Gage ſur la Riviere de Suere, juſqu'au départ d'une Fregate, chargée de miel, de cuirs & d'autres proviſions. On l'aſſura que le plus grand danger de la Navigation, qu'il alloit entreprendre, étoit à ſortir de la Riviere, qui eſt fort rapide en quelques endroits, baſſe en d'autres, & pleine de Rochers juſqu'à ſon embouchure. Cependant, après en être ſorti fort heureuſement, il eut le malheur de tomber, à deux lieues de la Côte, ſous le canon de deux Vaiſſeaux Hollandois, qui trouverent peu de réſiſtance dans ſa Fregate. Environ huit mille piaſtres, qu'il avoit amaſſées depuis douze ans, & qu'il devoit à la bonne volonté des Indiens de Mixco, de Piñola, d'Amatitlan & de Petapa (94) lui furent enlevées par ces Pirates. On

(94) Cela me fit appliquer à moi-même, dit il naturellement, le proverbe, que le bien mal acquis ne profite jamais, voiant que je perdois tout d'un coup ce que l'aveugle dévotion des Indiens m'avoit fait acquerir parmi eux, *ubi ſupra*, page 263.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ne lui laissa d'abord que ses Livres, quelques tableaux peints sur du cuivre, & ses habits, que sa qualité de Religieux lui fit obtenir; mais aïant pris droit de cette indulgence pour demander aussi son lit, qui lui fut accordé, il sauva près de mille écus en doubles pistoles, qu'il avoit eu la précaution de coudre dans ses matelats. Le Capitaine de la Fregate & les autres Espagnols furent traités avec tant de rigueur, qu'on ne leur rendit que le corps de leur Bâtiment, après l'avoir déchargé de tout ce qu'ils avoient de précieux ou d'utile.

Ils prirent tristement leur route vers los Anzuelos; mais apprenant que les Fregates de cette Riviere étoient parties, Gage résolut de retourner à Carthago. La compassion, qu'il trouva dans les Espagnols & les Indiens, lui procura des secours qui réparerent une partie de sa perte. Il arriva, dans le même tems, à Carthago, trois cens Mulets sans charge, avec quelques Marchands de Comayaga & de Guatimala, qui les conduisoient par terre au-delà des Montagnes de Veragua, pour les vendre dans l'Isthme de Darien. Ce Commerce, qui se fait tous les ans, est le seul qu'on ose hasarder par terre avec Pana-

ma. Le chemin eſt également dangereux, par les Montagnes qu'il faut traverſer, & par le voiſinage de pluſieurs Nations barbares, que les Eſpagnols n'ont point encore aſſujetties. Gage n'en étoit pas moins diſpoſé à prendre cette route, avec trois Marchands, qui témoignoient le même courage. Quelques Amis, que ſes prédications lui avoient faits à Carthago, lui firent perdre ce deſſein. Bientôt il regarda leur conſeil comme une faveur du Ciel, en apprenant que tous les Muletiers avoient été maſſacrés par les Barbares, & qu'il n'auroit point évité le même ſort. On lui propoſa de tenter ſi la Mer du Sud ne lui ſeroit pas plus favorable que celle du Nord, & de ſe rendre dans cette eſperance à Nicoya, au Golfe des Salines & à Chira, où l'occaſion ne lui manqueroit point de s'embarquer pour Panama. Il ſaiſit avidemment cette ouverture. Le chemin par lequel il ſe rendit de Carthago à Nicoya eſt montagneux, & d'une difficulté qui lui fit dire, en arrivant dans ce Port, qu'il nomme un fort beau Village, c'eſt mon *non plus ultrà*. Il parla d'y ériger une colomne, avec cette inſcription, parcequ'il n'eſperoit plus de trouver d'autre Port où il pût

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

s'embarquer pour Panama. Perſonne, ajoûte-t'il, n'avoit jamais rien executé avec plus de courage. Il avoit fait par terre, depuis Mixco juſqu'à Nicoya, environ ſix cens lieues, ou dix-huit cens milles d'Angleterre, du Nord au Sud; ſans compter ce qu'il avoit fait depuis la Vera-Cruz juſqu'à Mexico, de Mexico à Guatimala, enſuite à Vera-Paz, à Golfo dolce, juſqu'à Puerto de Cavallos, & de-là, dans ſon retour à Guatimala; ce qu'il fait monter encore à treize ou quatorze cens milles d'Angleterre, & ce qu'il penſoit à faire graver à Nicoya ſur une colomne, pour en éterniſer la mémoire (95).

Correal, qui avoit traverſé, comme Gage, cette partie de la Province, dit que les Indiens des Montagnes, entre Carthago & Nicoya, ſont extrêmement barbares, & qu'ils haïſſent mortellement les Eſpagnols, qui les appellent *Indios bravos*, parcequ'on n'a point encore trouvé le moien de les ſoumettre (96).

Veragua, VIII. Province.

La derniere Province de l'Audience de Guatimala, eſt celle de *Veragua*, qui touche à l'Iſthme de Darien, & qui

(95) *Ubi ſuprà*, quatrieme Partie Chapitre, 7. Ce Voïageur s'embarque ici & quitte la Nouvelle Eſpagne.

(96) *Ubi ſuprà*, p. 96.

est située comme la précédente entre les Mers du Nord & du Sud. On lui donne environ cinquante lieues de l'Est à l'Ouest, & vingt-quatre, du Nord au Sud. Ses principales Villes sont la Conception, qui porte le titre de Capitale, avec un Port assez considerable sur la Mer du Nord ; la *Trinidad* & *Santa-Fé*, qui sont dans les Terres ; *Carlos*, petit Port de la Mer du Sud ; & *Parita*, autre Port de la même Mer, qui donne son nom au Golfe dans lequel il est situé. Cette Province, aïant été découverte dès l'an 1502, par Christophe Colomb, reçut en sa faveur le titre de Duché ; & de toutes les récompenses qui lui furent accordées par la Cour d'Espagne, c'est presque la seule qu'il ait transmise à ses Descendans. Mais l'intérieur du Païs, est peu connu des Etangers. Les Espagnols se sont toujours réservé des lumieres, qu'ils craignent de ne pouvoir communiquer sans nuire à leur Commerce, ou sans ouvrir un passage de la Mer du Nord à celle du Sud. Cependant quelques Avanturiers l'ont tenté avec succès, comme on le rapportera dans la Description de l'Isthme. Il n'est question ici que de recueillir des éclaircissemens sur le Veragua.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dampier, qui avoit entrepris de traverser l'Isthme de Darien en 1681, raconte qu'aïant pris terre au Cap de Lorenzo dans la Mer du Sud, il employa vingt jours à se rendre au bord du Chepo, derniere Riviere qu'il rencontra, de celles de l'Isthme qui coulent au Sud. De-là il fit neuf milles, pour traverser une fort haute Montagne. Le lendemain il en passa une autre, sur le sommet de laquelle il fit quelques milles. Il en descendit; & la marche de ce jour aïant encore été de neuf milles, il trouva une belle Fontaine, auprès de laquelle il passa la nuit. Le jour d'après, il traversa une troisieme Montagne, sur le sommet de laquelle il fit cinq milles. En arrivant à sa pente, du côté du Nord, il découvrit la Mer. Une Riviere, qu'il rencontra bientôt dans la plaine, & la premiere qui se jette dans la Mer du Nord, traverse des champs d'une fort large étendue. C'est celle de la Conception de Veragua. Ses Compagnons prirent des Canots dans une Habitation d'Indiens. Il descendit avec eux jusqu'à l'embouchure de cette Riviere; & depuis le pié de la Montagne, cette journée fut d'environ sept milles. Il trouva, vers l'embouchure quantité

d'Indiens, qui s'y étoient établis, pour tirer avantage de l'arrivée des Avanturiers, auxquels ils fourniſſoient des yames, des plantains, du ſucre, des cannes, des oiſeaux & des œufs; mais il ne parle point de la Ville, ni même de ſa ſituation. Les Indiens lui dirent, qu'ils voïoient ſouvent des Avanturiers Anglois & François; qu'à trois lieues de l'embouchure, on trouvoit une Iſle, nommée la *Clé*, ou l'*Iſle de la Sonde*, qui eſt la derniere des Sambales (97) à l'Oueſt. Depuis l'Anſe du Cap Lorenzo, où il avoit pris terre avec ſes Compagnons, il avoit emploïé vingt-trois jours, pendant leſquels il n'avoit pas fait moins de cent dix milles juſqu'à la Conception; mais la néceſſité de ſuivre ſouvent les Vallées, pour éviter de hautes Montagnes, leur en avoit fait faire inutilement cinquante, qu'ils auroient évités, dit-il, s'ils avoient pu remonter de la Baie de Panama par la Riviere de Chepo. Il ajoûte que de cette Riviere, ou de celle de Sainte-Marie, on n'a pas beſoin de plus de trois jours pour paſſer de la Mer du Sud à celle du Nord, & qu'un

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(97) Nous les nommons Zembles, & les Eſpagnols *San Blas*, dont Sambales & Zembles ſont une corruption.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Parti de six cens Hommes peut exécuter cette entreprise sans la permission des Indiens (98). Il place, dans la Province de Veragua, une Riviere qu'il appelle *Blewfield*, du nom d'un fameux Avanturier de sa Nation, qui demeuroit dans l'Isle de la Providence, une des Sambales, habitée autrefois par des Anglois. Cette Riviere, dit-il, a son embouchure dans une belle Baie sabloneuse. L'entrée en est profonde; mais plus loin, elle ne peut recevoir que des Barques de soixante à soixante & dix tonneaux. On y trouve beaucoup de Lamantins, ou de Manates, qu'on nomme aussi Vaches marines. *Bocca Toro* est une ouverture, ou une anse, vers dix dégrés dix minutes de latitude du Nord, entre la derniere Riviere de Veragua & celle de Chagre. Les Indiens de Bocca Toro sont très barbares & n'ont aucun Commerce avec les Espagnols. Leur Côte produit quantité de Vanille (99).

Oexmelin (1), dont les descriptions sont ordinairement très fidelles, par l'intérêt que les Voïageurs de son Ordre ont toujours eu à connoître exactement la situation des lieux, nous

(98) Voïage autour du Monde, Tome I. Chapitre 2.

(99) *Ibid* Chap. 3.

(1) Historien des Flibustiers.

donne aussi quelques lumieres sur la Côte occidentale de Veragua. Il place Bocca Toro à trente lieues de la Riviere de Chagre, & tout cet espace est habité, dit-il, par des *Indios Bravos*, ou des Indiens Guerriers; nom que les Espagnols donnent à ceux qu'ils n'ont encore pu réduire. La Baie de Bocca Toro a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & quantité de petites Isles, dont l'une est pourvue d'excellente eau. La pointe, qu'on nomme Diego, est arrosée d'une petite Riviere d'eau douce, où l'on trouve dans le sable, quantité d'œufs de Crocodiles, d'aussi bon goût que des œufs d'Oie. Les Indiens du Canton portent encore des ornemens d'or; ce qui semble prouver qu'il s'en trouve dans leur Pais, qui s'étend assez loin; & peut-être pourroit-on s'y établir malgré les Espagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre Nation (2). Le terroir en est humide, parcequ'il y pleut trois mois de l'année; mais il ne laisse pas d'être merveilleusement bon. La terre en est noire, & produit de très grands arbres. Bocca del Drago communique avec Bocca Toro. On est persuadé qu'une partie des petites Isles, qui n'est éloi-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(2) Le même, Tome II. page 221.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gnée de la terre que d'environ deux lieues, eſt habitée par des Indiens. L'odeur de leurs fruits, ou de leurs alimens, ſe fait ſentir à ceux qui s'en approchent. Mais jamais les Européens n'ont pu faire d'alliance avec eux. Les Flibuſtiers même n'oſent prendre de l'eau ſur leurs Terres ; & ceux, qui l'ont tenté avec un nombreux Détachement, ont été forcés de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, qu'on leur tuoit à coups de fleches, ſans qu'ils puſſent découvrir d'où elles partoient. Ces Indiens courent avec une extrême agilité dans les Bois. Ils menent une vie errante, depuis que les Eſpagnols ont entrepris de les ſubjuguer. Elle eſt partagée entre les Iſles, où ils s'exercent à la pêche, & la partie de la Terre-ferme qu'ils occupent, où ils paſſent le tems à la chaſſe. Ils ſont continuellement en guerre avec les Indiens ſoumis ; parcequ'ils ne les croient pas moins Ennemis de leur liberté, que les Eſpagnols.

En quittant Bocca del Drago, les Avanturiers ſuivirent la Côte juſqu'à el Portete, qui eſt une petite Baie où l'on eſt à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de l'Oueſt. El Portete ſignifie petit Port. Celui-ci ſert aux

(*) C'eſt l'embouchure du Lac de Nicaragua, qui ſe reſſerre beaucoup vers la Mer.

CARTE DES PROVINCES
DE NICARAGUA ET COSTA RICA
Pour l'Histoire Generale des Voyages
Par M. B. Ing.r de la Marine.
1754.
NICARAGUA
COSTA RICA
MER DU SUD
Lac de Nicaragua
Golphe de Papagaio
Golphe des Salines
Golphe de Nicoya
Cap Blanc
Leon
Grenade
Nicaragua
Carthage
Nicoya
Mosquitos
C. Gracias a Dios
ou Cap de la Grace de Dieu
Golphe de Nicoya
Pointe Blanche
Port S. Jean
Port S. Jean
Port de l'Anglois
Echelle
Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 30
91 90 89 88 87 86 85
15 14 13 12 11 10 9 8

Espagnols, lorsqu'ils arrivent avec des Vaisseaux chargés de marchandises de l'Europe à la Riviere de Suere, où ils ont des Habitations, & où ils plantent du cacao, qui passe pour le meilleur des Indes. De-là leurs marchandises sont portées par terre à Carthago. Ils entretiennent, à l'embouchure de cette Riviere, une Garnison de vingt-cinq ou trente hommes, avec un Sergent & une Vigie qui découvre en Mer. Les Avanturiers ont donné le nom de Pointe blanche à la Riviere de Suere. On y trouve des Bananes en abondance. Nous sortîmes de Suere, continue Oexmelin, & nous passâmes devant la Riviere de Porto San-Juan, qu'on nomme le Desaguador (3) où nous prîmes quelques Requins. Ensuite nous entrâmes dans la grande Baie de *Blukfelt*, ainsi nommée d'un vieil Avanturier Anglois, qui en faisoit sa retraite. Cette Baie a peu de largeur à son embouchure, mais elle est fort étendue dans l'interieur, quoiqu'elle ne puisse recevoir que de petits Bâtimens, parcequ'elle n'a pas plus de quatorze à quinze piés d'eau. Le Païs qui l'environne est marécageux & coupé d'un

(3) C'est l'embouchure du Lac de Nicaragua, qui se resserre beaucoup vers la Mer.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

grand nombre de Rivieres. Elle contient une petite Isle, qui nourrit d'excellentes Huîtres. Nous mouillâmes vis-à-vis de cette Isle, en terre-ferme, près d'une Pointe, qui fait une Peninsule. On n'y trouve point d'eau douce; mais nous creusâmes des puits, qui nous en donnerent de très bonne. Nos Chasseurs tuerent une Biche & quelques Faisans. Ils avoient vu quantité de Singes, qui nous firent naître l'envie d'en manger. Leur chair ressemble à celle du Lievre; mais elle demande d'être cuite avec beaucoup de sel. La graisse en est jaune & de fort bon goût. La rareté du gibier nous réduisant à vivre de ces Animaux, j'eus la curiosité d'aller à la chasse, sur le récit que j'entendois faire de l'instinct qui les porte à se défendre. Lorsqu'ils voïoient approcher les Chasseurs, ils se joignoient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables. Ils jettoient sur leurs Ennemis des branches seches, qu'ils rompoient avec beaucoup de force. Quelques uns faisoient leur fiente dans leurs pattes & nous la jettoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent de branche en branche avec une legereté qui éblouit la vue. On n'en voit pas

tomber un seul ; s'ils glissent quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue. Aussi ne gagne-t'on rien à les blesser. Un coup de fusil, qui ne les tue pas sur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche. Ils y meurent, & n'en tombent que par piéces. Mais je vis, avec plus d'étonnement, qu'aussi-tôt qu'on en blessoit un, ses voisins s'assembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder, & que s'il en couloit beaucoup de sang ils la tenoient fermée, pendant que d'autres apportoient quelques feuilles, qu'ils machoient un moment, & qu'ils poussoient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai eu plusieurs fois, & qui m'a toujours causé de l'admiration (4).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On trouve sur toute cette Côte, jusqu'à celle de Honduras, une espece de singes qu'on a nommés *Paresseux*, parcequ'ils ne quittent point le même arbre aussi long-tems qu'il y reste une feuille à manger & qu'ils mettent plus d'une heure à faire un pas, lorsqu'ils levent les pattes pour se remuer. Leurs cris sont perçans. Ils ne sont différens

(4) *Ibid.* page 214 & suiv.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des autres que par une extrême maigreur, qui rend leur figure hideuse. Oexmelin juge qu'ils sont sujets à quelque mal de jointures, tel que la goute. Il en prit plusieurs, qu'il eut soin de bien nourrir, & qui n'en conserverent pas moins leur sécheresse & leur lenteur. Les jeunes ne sont pas plus agiles que les vieux. On les prend aussi facilement avec les mains, sans qu'ils se défendent autrement que par des cris (5).

Les Indiens du Païs doivent être fort sauvages, puisque sans avoir reçu la moindre offense, ils eurent la perfidie de s'approcher, à la faveur des arbres, & de faire sur les Avanturiers une décharge de fleches, qui en tua plusieurs. Après leurs retraite, qu'ils firent très legerement, Oexmelin observa la forme de leurs fleches. Non-seulement elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métal, mais elles sembloient faites sans le secours d'aucun instrument. Elles étoient longues de cinq ou six piés, de la grosseur du doigt, pliantes, & bien arrondies. L'un des bouts étoit armé d'une pierre à feu, fort aigüe, enchassé dans le bout même, avec un petit croc de bois en maniere de har-

(5) *Ibidem.*

pon,

pon, & liée d'un fil si fort, qu'elles pouvoient être lancées sans se rompre contre les corps les plus durs. La pierre cassoit plutôt que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu. Il s'en trouva quelques-unes de bois de palmier, travaillées plus curieusement, & peintes en rouge. L'un des bouts étoit armé aussi d'une pierre à feu; mais l'autre étoit garni d'un morceau de bois creux, de la longueur d'un pié, dans lequel étoient renfermés de petits cailloux ronds, qui faisoient un bruit assez sonore, au moindre mouvement qu'on donnoit à la fleche. Oexmelin croit que ces cailloux ne servoient qu'à lui donner du poids: mais il remarqua aussi que pour les empêcher apparemment de faire du bruit, on avoit eu l'adresse de mettre des feuilles d'arbre dans la partie creuse du bois.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les Avanturiers, remettant à la voile, traverserent quantité de petites Isles, qu'on nomme *les Perles*, & qui forment une espece de labyrinthe, fort agréable à la vue, où l'on trouve des Tortues en grand nombre. Le lendemain, ils se trouverent devant les Isles de Carneland; & sans cesser de suivre la Côte, avec un vent favorable, ils arriverent en peu de jours au Cap de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Gracias à Dios. De ce Cap au Desaguador, Corréal répete plusieurs fois (6) qu'il y a soixante & dix lieues.

Nations des Mosquites, ou Mousliques.

C'est au Cap de Gracias à Dios qu'on trouve une Nation d'Indiens, célebres dans les Relations Angloises sous le nom de *Mosquitos* (7) & qu'Oexmelin nomme *Mousliques*. Ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols; mais ils traitent sans répugnance avec les François & les Anglois. Cette espece d'alliance vient d'un Avanturier François, qui n'aïant pas fait difficulté d'aller à terre & d'offrir quelques présens à ces Indiens, reçut d'eux des fruits & d'autres provisions en échange. Ensuite, étant prêt à lever l'ancre, il enleva deux Hommes de leur Nation, qu'il traita bien, & qui apprirent assez facilement la Langue Françoise. Deux ans après, il les reconduisit lui-même dans leur Païs, où ils rendirent un si bon témoignage des Avanturiers, qu'ils inspirerent les mêmes sentimens à toute la Nation, sur-tout lorsqu'ils eurent

(6) Voïage de François Corréal, pages 85 & 94.

(7) On en trouve un détail curieux dans le Voïage de Robert Lade. Dampier en parle aussi avec assez d'étendue, Tome I. page 12 & suivantes; il ne leur donne de l'affection que pour les Anglois. Ils n'aiment pas les François, dit-il, & leur haine est mortelle pour les Espagnols.

ajouté que les Avanturiers tuoient les Eſpagnols. Les Moſquites s'empreſſerent alors de careſſer les François, qui leur donnoient de leur côté des haches, des ſerpes, des clous, & d'autres uſtenciles. La confiance s'établit mutuellement, juſqu'à vivre dans une étroite familiarité. On parvint à s'entendre, par l'uſage commun des deux Langues, & les Avanturiers demanderent des Femmes Indiennes, qui leur furent accordées. Ils ne partoient plus ſans quelques Indiens, qui les accompagnoient volontairement, & qui leur étoient d'une grande utilité, par l'adreſſe extraordinaire qu'ils ont à la pêche (8). Dans la ſuite les François en donnerent quelques-uns aux Anglois, avec leſquels ils étoient liés, dans ces Mers, par l'intérêt commun de la Piraterie. Ils leur apprirent la maniere dont il

(8) Dampier dit qu'ils ont la vue extraordinairement perçante, qu'ils découvrent un Vaiſſeau de beaucoup plus loin que nous, & qu'ils voient bien mieux toutes ſortes d'objets. Ils ſont exercés, dès l'enfance, à ſe ſervir du harpon pour pêcher. Leur adreſſe eſt ſi ſinguliere, que tout nus qu'ils ſont, ils prennent plaiſir à ſervir de but aux fléches qu'on veut leur tirer. Pourvu qu'on n'en tire qu'une à la fois, ils ſont ſûrs de parer le coup, avec une petite verge, auſſi déliée que la baguette d'un fuſil. Ils ſont grands, bien faits, agiles & vigoureux. Ils ont le viſage long, les cheveux noirs & luiſans, l'air rude, & le teint baſanné, *ubi ſuprà.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

falloit les traiter, comme ils assurerent les Indiens qu'ils seroient bien traités des Anglois. » Aujourd'hui, si l'on en » croit Oexmelin, ils ne font aucune » difficulté de s'embarquer sur les Vaisseaux de l'une & de l'autre Nation. » Lorsqu'ils ont servi trois ou quatre » ans, & qu'ils savent la Langue Françoise ou Angloise, ils retournent » chez eux, sans demander d'autre récompense que des instrumens de fer, » mépriſant l'or & tout ce qui passe » pour précieux en Europe (9). Dampier, sans remonter jusqu'à la source de leur liaison avec les Anglois, prétend, » qu'ils reconnoissent le Roi d'Angleterre pour leur Souverain. Ils regardent, dit-il, le Gouverneur de » la Jamaïque comme le plus grand » Prince du monde. Pendant qu'ils sont » avec les Anglois, ils portent des habits, & se font même honneur de » leur propreté ; mais ils ne sont pas » plutôt retournés dans leur Païs, que » reprenant leurs usages, ils ont pour » toute parure une simple toile attachée au milieu du corps, qui leur » pend jusqu'aux genoux (10). Quelque parti qu'on prenne entre Oexmelin

(9) Oexmelin, *ubi sup.* p. 231 & précédentes.

(10) Dampier, p. 151. *ubi sup.*

& Dampier, qui exerçoient, à-peu près dans le même tems, la profeſſion d'Avanturiers, il paroît, par des Relations plus récentes, que l'affection & les ſervices des Moſquites ſont aujourd'hui déclarés pour les Anglois.

Oexmelin ajoûte que le Gouvernement de cette Nation eſt abſolument Républiquain. Elle ne reconnoît aucune ſorte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a ſouvent contre d'autres Indiens, & qui nuiſent beaucoup à ſa multiplication, elle choiſit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ſes Guerriers ; celui, par exemple, qui aïant ſervi long-tems ſous les Avanturiers, eſt revenu avec des témoignages de prudence & de valeur. Après le combat ſon pouvoir ceſſe. Le Païs que les Moſquites occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, & la Nation n'eſt compoſée que d'environ quinze cens Hommes, qui forment comme deux Colonies ; l'une, qui habite le Cap ; l'autre, établie dans le Canton qui ſe nomme proprement *Moſquite* ou *Mouſtique*. Mais dans les deux Habitations, il y a beaucoup de Négres, libres ou eſclaves, dont la race eſt venue de Guinée par une avanture extraordinaire. Un

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Capitaine Portugais, qui apportoit de Guinée des Négres au Bresil, les observa si mal, qu'ils se rendirent maîtres du Vaisseau. Ils jetterent leurs Conducteurs dans les flots. Mais ignorant la navigation, ils se laisserent conduire par le vent, qui les porta au Cap de Gracias à Dios, où ils tomberent entre les mains des Mosquites. Ils ne purent éviter l'esclavage; mais ils se crurent plus heureux que dans le sort dont ils s'étoient délivrés. On en compte encore plus de deux cens, qui parlent la langue du païs, & qui menent une vie assez douce, sans autre assujetissement que d'aider leurs Maîtres à la pêche, & de partager les travaux communs de la Nation (11).

Dampier avoue, comme Oexmelin, que les Mosquites n'ont aucun principe de Religion. Cependant on a découvert que leurs Ancêtres avoient des Dieux & des Sacrifices. Ils donnoient, tous les ans, à leurs Prêtres, un Esclave qui représentoit leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on le revêtoit des habits & des ornemens de l'Idole. On lui imposoit le même nom. Il rece-

(11) Oexmelin, *ubi supra*, page 243.

cevoit, pendant toute l'année, le même culte & les mêmes honneurs. Une Garde de douze Hommes veilloit sans ceſſe autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour fournir à ſes beſoins, & lui rendre un hommage continuel. Il occupoit le plus honorable appartement du Temple. Les principaux Moſquites l'y ſervoient régulièrement. S'il lui prenoit envie d'en ſortir, il étoit accompagné d'un grand nombre de Courtiſans ou d'Adorateurs. On lui mettoit entre les mains une petite flûte, qu'il touchoit par intervalles, pour avertir le Peuple de ſon paſſage. A ce ſon, les Femmes ſortoient, avec leurs Enfans dans les bras, & les lui préſentoient pour les bénir. Tous les Habitans du Bourg marchoient ſur ſes traces. Mais on lui faiſoit paſſer la nuit dans une étroite priſon, à laquelle on donnoit le nom de Sanctuaire, & dont la ſituation répondoit de ſa perſonne autant que la vigilance de ſes Gardes. Ces ſoins & ces adorations duroient juſqu'au jour de la Fête. On le ſacrifioit alors, dans une Aſſemblée générale des deux parties de la Nation (12).

Une autre biſarrerie de la Religion

(12) *Ibid.* page 242.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de leurs Ancêtres, qui ne paroiſſoit point abolie depuis long-tems, étoit d'enterrer avec chaque Pere de Famille, non-ſeulement ſes Eſclaves, mais ſon Prêtre, & tous ceux qu'il avoit entretenus dans ſa maiſon en qualité de Domeſtiques. Oexmelin raconte qu'un Portugais devenu l'Eſclave de ces Barbares, après avoir perdu un œil dans le combat, eut le malheur de ſurvivre à ſon Maître & d'être nommé pour l'accompagner au tombeau. Il touchoit au moment d'être égorgé, lorſqu'il lui vint à l'eſprit de repréſenter que le Mort ſeroit peu conſideré dans l'autre monde, s'il y paroiſſoit avec un Borgne à ſa ſuite. Les Indiens gouterent cette raiſon, & firent choix d'une autre Victime. Un de leurs uſages, qui n'eſt pas moins ſingulier, eſt celui qui regarde les Femmes veuves. Après avoir enterré leurs Maris, & leur avoir porté, ſur la foſſe, à boire & à manger, pendant quinze Lunes, elles ſont obligées, à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver ſoigneuſement, & de les lier enſemble, pour les porter ſur leur dos auſſi long-tems qu'ils ont été en terre. Enſuite elles les placent au ſommet de leur cabanne, ſi elles en ont une, ou ſur celle de leur

plus proche Parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre Mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir (13). Tous ces Indiens ont ſi peu de goût pour ce que nous appellons les Richeſſes, que ceux qui accompagnerent les Avanturiers au pillage de Panama, leur apportoient l'or & l'argent qu'ils pouvoient découvrir, & refuſoient même de prendre des habits & des étoffes, par la ſeule raiſon qu'ils n'en avoient pas beſoin dans leur Païs, où l'air ne leur paroiſſoit point incommode. Ils ne recherchent que ce qui eſt abſolument néceſſaire à la vie (14).

Du côté de la Mer du Sud, Waffer raconte qu'étant parti de Panama, le 10 de Mai 1678, pour ſe rendre à Nicoya, il fut obligé de jetter l'ancre à l'embouchure d'une Riviere qu'il nomme *Manglares*, dans la Province de Veragua, & qui deſcend de Chiriqui, haute Montagne, fameuſe par ſes Mines d'or. Il y prit des proviſions, qui s'y trouvent en abondance; telles que des Veaux, des Porcs, de la Volaille, du Maïz & des fruits. En remettant à la voile, il fut battu d'une

(13) Oexmelin, *ubi ſuprà*, page 140 & précédentes.

(14) *Ibid.* page 145.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tempête qui ne l'empêcha point d'arriver à la Pointe du Cap de Borica, où le calme le retint vingt-deux jours. Avec un meilleur tems, il n'auroit eu besoin que de quatre jours pour arriver à la Caldera; mais aïant été forcé de retourner à l'embouchure du Fleuve de Chiriqui, il revint par la Pointe de Borica jusqu'à la vue de l'Isle del Caño, ou du Chien, d'où ses Matelots, l'assurerent qu'il ne restoit que deux jours jusqu'à la Caldera. Cependant un nouvel orage l'aïant repoussé encore à Chiriqui, il revint, pour la troisieme fois, vers Borica, après avoir déja compté 81 jours dans une navigation qui n'en prend pas ordinairement plus de huit ou neuf. Le vent devenoit quelquefois favorable; mais, par la force des courans contraires, on reculoit presqu'autant la nuit qu'on avoit avancé du matin au soir. Douze jours se passerent encore, & les provisions commençoient à manquer. Il n'étoit plus tems de retourner à Chiriqui. La nécessité devint si pressante, qu'elle mérite d'être représentée (15), comme un exem-

(15) » Il ne restoit » qu'un peu de Maïz, » dans l'auge aux Porcs, » que ces vilains animaux » avoient remplie de fien- » te. Ce désagréable mets » fut partagé entre nous, » à portions égales. En-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ple ſingulier des Avantures de Mer, à à la vue des Côtes, & dans un trajet ſi court. Cependant un Vaiſſeau Mexiquain, qu'on découvrit fort heureuſement, & qui étoit chargé de vivres, arrêta les derniers effets du déſeſpoir. On relâcha dans l'Iſle del Caño, qui eſt devant la Pointe de la Caldera, & que Waffer nomme une Iſle délicieuſe, par la fraicheur de ſes eaux & de ſon ombrage. Le lendemain aïant remis à la voile, il ſe trouva vers le ſoir à la vue du Port qu'il cherchoit ; mais la joie qu'il en reſſentit lui couta cher. Il

» ſuite il fallut faire une » capilotade des membres » coriaces d'un vieux Bar- » bet, qui avoit fait juſ- » ques-là mes délices. Le » jour ſuivant, on prépa- » ra un nouveau feſtin » d'un cuir de Taureau, » qui avoit ſervi de cou- » cher à mon Chien, & » qui par ſa mort étoit de- » venu un meuble inutile. » On le fit bouillir long- » tems à gros bouillons, » juſqu'à ce qu'il fût con- » verti en cole noirâtre. » Mais loin d'en être dé- » goûtés, notre faim étoit » devenue ſi dévorante, » qu'il fut mangé comme la » plus délicieuſe gelée. Ce » même jour, un Matelot » Négre, qui avoit tenu ca- » chés juſqu'alors deux de » ces fruits qu'on nomme » Plantains, en mangea un, » pelure, coque & tout. » Il vint ſecretement me » préſenter l'autre, me » priant de lui en donner » ſeulement la coque ; & » ſi-tôt qu'il l'eut, il la » dévora fort avidement, » dans la crainte que quel- » qu'un ne la lui vint arra- » cher. Il eſt certain que ſi » nous avions pu aborder » à quelque terre peuplée » de Sauvages Indiens, qui » ſont ſur cette Côte irré- » conciliables Ennemis des » Eſpagnols, nous y ſerions » deſcendus à toutes ſortes » de riſques, pour nous » délivrer de cette cruelle » extrêmité. *Voïage de* » *Lionnel Waſſer.* p. 271. » & précédentes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fit préſent, à ſes Matelots de ce qui lui reſtoit de vin. Dans le trouble de l'ivreſſe, les ordres furent mal donnés & mal entendus. Le Pilote cria, *Nord-Oueſt*; le Timonier entendit *Nord-Nord-Oueſt*, & porta vers la Côte, au lieu de gouverner vers le Port. L'effet de cette fatale mépriſe fut de donner contre un écueil, qui mit la Frégate en pieces. Ne dérobbons point au Lecteur la peinture d'un naufrage. Tout le monde, raconte Waffer, étoit plongé dans un profond ſommeil. Cependant je fus éveillé par le bruit des vagues, qui ſe briſoient impétueuſement contre les Rochers de la Côte, & je m'écriai: Qu'eſt-ce donc, Seigneur Pilote? Entrons-nous déja dans le Port? A cet avis, répété deux ou trois fois, le Pilote ſortit de ſa léthargie, ouvrit les yeux pour s'éclaircir, & vit avec épouvante un Roc, que l'obſcurité d'une haute Montagne, couverte d'arbres, n'avoit pas permis de reconnoître. Il cria, Tourne en arriere; mais il étoit trop tard; & la Frégate, pouſſée avec une égale violence par le vent & la marée, heurta ſi furieuſement, qu'elle s'ouvrit de toutes parts. Une Montagne d'eau, qui venoit de ſe briſer contre le Roc, ſe releva dans ſon retour, entra dans la chambre de

pouppe, & l'inonda presqu'entiérement. Aussi-tôt les lamentations se firent entendre. La confusion & les ténébres augmenterent l'effroi. Chacun se crut au dernier moment de sa vie ; & personne ne pouvoit s'imaginer par quel étrange revers il se voïoit englouti dans les flots, lorsqu'il avoit cru toucher au Port. Les uns s'abandonnoient au désespoir ; d'autres, à genoux & les mains jointes, imploroient la miséricorde du Ciel ; d'autres confessoient à haute voix leurs péchés les plus secrets. Pour moi, qui n'étois pas mieux informé de la cause du mal, je conservai le sang froid que j'ai le bonheur de ne jamais perdre ; & nous voiant prêts à périr, faute du secours qui pouvoit nous sauver, j'encourageai mes malheureux Compagnons à donner toutes leurs forces au travail. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de toutes les planches & des poutres qui pouvoient nous soutenir sur l'eau. Ensuite, je fis jetter dans la Mer tout ce qui pouvoit submerger le Vaisseau par sa pesanteur. Cette ressource, avec celle des pompes, retarda le naufrage jusqu'à l'arrivée du jour. Mais le plus utile de mes conseils fut de prendre, deux à deux, une longue corde, que j'exhor-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tai chacun à tenir par un bout. Cet expédient sauva la vie au plus grand nombre. Lorsque la Frégate eut coulé à fond, malgré le secours des pompes, tout le monde étant forcé de se jetter à la nage sur les planches dont on avoit pu se saisir, le premier qui abordoit au rivage tiroit après lui son Associé, qui tenoit l'autre bout de la corde, & qui étoit quelquefois prêt à se noier. Nous échappâmes au plus redoutable de tous les dangers, à l'exception de cinq ou six Malheureux, qui perirent moins dans l'eau, qu'en donnant de la tête contre les écueils, & contre les débris mêmes du Navire (17).

Wasser ne fut point abbatu de sa disgrace. Il eut le bonheur de recueillir une partie de cequ'il avoit jetté dans les flots ; & le corps même du Bâtiment aïant été tiré sur le sable, il le fit brûler, pour en sauver tout le fer. On a déja remarqué que le récit, qu'il fait de sa marche jusqu'à Esparza, a fait peu connoître un Païs désert qu'il traversa pendant plusieurs jours, sans rencontrer une seule Place qu'il ait pu nommer. Mais comme on n'a représenté sa navigation & son naufrage, que pour

(16) Lionnel Wasser, pages 282 & précédentes.

se donner l'occasion de reprendre les distances de la Côte, il suffit de l'avoir conduit, le long des deux Provinces de Veragua & de Costa-ricca, jusqu'au Golfe des Salines, où l'on s'est arrêté avec Cook & Woodes Rogers (17).

(17) Du Cap Blanc à celui de Herradura, on compte dix huit lieues, Nord-Ouest & Sud Est. Le Golfe des Salines, dans lequel est la Baie de Nicoya, & dont la partie du Sud-Est se nomme Caldera, est entre ces deux Caps; mais ce Golfe n'est pas décrit. Du Cap Herradura à Rio de la Steila, onze lieues Nord-Ouest & Sud Est, & d'ici à Rio del Caño, huit lieues en suivant la même route. De la Pointe Mala à Golfo Dolce ou Baie d'eau douce, sept lieues & même route Du Cap Blanc à l'Isle del Caño, trente-huit lieues Sud-Est & Nord-Ouest. Cette Isle n'est qu'à une lieue du Continent, sous le huitieme dégré trente-cinq minutes de latitude du Nord.

Cook marque 15 lieues, Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Est, d'Herradura à l'Isle de Chira qu'on a déja nommée, & place à moitié chemin sur la Côte, une Ville Espagnole qu'il appelle *Landecho*, où les Bestiaux sont en abondance. La Côte est basse, avec quantité d'anses bordées de mangles, jusqu'à la Riviere de Cipanso, qui est deux lieues au delà de Chira, où les Vaisseaux, dit-il, vont prendre les chargemens qu'on y apporte de Nicoya; ce qui s'accorde avec la Relation de Gage. Cette Isle est habitée par des Indiens & ne manque point d'eau ni de provisions. Elle a, fort près, à l'Est, une autre Isle, basse & ronde, & au Nord-Est, un Banc de sable couvert d'eau. A huit lieues de l'Isle de Chira est celle de Saint Luc; & dans l'intervalle on rencontre trois autres Isles qui se nomment *Islas en medio*, environnées de bas fonds. Proche de la plus avancée de ces trois Isles est celle de Guayavas. L'Isle Saint-Luc forme un Port, où l'on charge des Mulets & d'autres Marchandises pour Panama. Il se nomme *Foro*, avec un Bourg Indien à une demi-lieue de l'Isle.

De l'Isle del Caño à la Pointe de Borica, qui est

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Raveneau de Luſſan, Flibuſtier François le huitieme dégré vingt minutes, il faut courir Nord-Oueſt-quart-au-Nord & Sud-Eſt-quart-au-Sud. De cette Pointe au Golfe dolce, on compte quatre lieues, Nord Oueſt & Sud Eſt, & d'ici à la Pointe Mala ſix lieues, dans la même direction. De la Pointe de Borica, où commence une autre Baie, il y a ſix lieues juſqu'aux Iſles de Chiriqui. Du côté Nord de cette Pointe on trouve un Port où l'on peut mouiller & faire de l'eau. Au Nord-Oueſt de la même Pointe, après avoir paſſé quelques Rochers, on découvre un autre Port qui ſe nomme *Port des Limons*. Enfin deux lieues à l'Oueſt de la Pointe de Borica, près d'un petit Bois de mangles blancs, on trouve un troiſieme Port, où les Mariniers s'occupent à ramaſſer des noix de coco, lorſqu'ils ſont arrêtés par le vent. Les Iſles de Chiriqui, au nombre de neuf, ſont rangées trois à trois, preſqu'à même diſtance entr'elles, mais fort petites; & la dixieme, qui peut avoir une lieue de tour, eſt plus proche de la Côte, vis à-vis de l'embouchure d'une Riviere de même nom, ſur laquelle eſt une Bourgade Eſpagnole qui ſe nomme auſſi Chiriqui, ou Cherique. On peut entrer, dans cette Riviere, des deux côtés de l'Iſle. Toutes les Iſles de Chiriqui ont de l'eau douce & des noix de coco. On rencontre, plus loin à l'Eſt, quatre petites Iſles, qui ſe nomment *Secas* ou *Iſles ſeches*, & au Nord-Eſt trois ou quatre autres qu'on appelle *Contreras*. De Chiriqui aux Secas, on compte quatre lieues, & une lieue des Secas aux Contreras; quatre enſuite des Secas à Pueblo Nuevo, qui eſt un Bourg Eſpagnol avec une Iſle & une Riviere. Pueblo Nuevo eſt à ſept dégrés vingt-deux minutes du Nord. De là juſqu'à *Baya Honda*, ſept lieues. A deux lieues de cette Baie, au Sud, eſt une Iſle qui ſe nomme *Canales*. On rencontre enſuite les Iſles de Coyba ou Quibo vers ſept dégrés trente minutes. Il n'y a que vingt lieues Sud eſt, de la Pointe de Borica aux Iſles de Quibo. Il faut courir dans cette direction juſqu'à ce qu'on découvre celle de Quicara, qui eſt au Sud de toutes les autres. De l'Iſle de Quicara juſqu'à la Pointe Mariato, il ne reſte que dix lieues. *Supplément de Wood Rogers*, p. 14 & 15. *Voïages d'Edouard Cook*, Tome II. pages 264, & ſuivantes.

çois, dont la Relation compose le troisieme Tome de l'Histoire de ces Avanturiers (18), décrit plusieurs Places de la même Côte, mais avec aussi peu d'ordre, qu'il en mettoit dans ses courses. On doit regretter qu'en traversant la terre-ferme pour passer de la Mer du Sud dans celle du Nord, il n'ait pas nommé d'autres lieux que *Segovie la Neuve*, une des Villes de Nicaragua que nous avons laissées sans description. Il avoit pris terre au Golfe d'Amapalla (19), d'où il ne compte pas moins de quarante lieues jusqu'à cette Ville. La route de 280 Hommes, au travers d'un Païs qu'ils ne connoissoient point, & sans cesse à la vue des Espagnols qui ne leur laissoient pas un moment de repos, paroîtroit incroïable dans le récit de Lussan, s'il n'étoit vérifié par d'autres témoignages. Ils emploïerent près de deux mois & demi à se rendre au Cap de Gracias à Dios, qui sépare la Province de Nicaragua de celle de Honduras; sur quoi Lussan observe qu'aïant presque toujours marché au Sud-Est, ils avoient fait plus de trois cens lieues,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(18) Histoire des Avanturiers Flibustiers, en Anglois, par *Oexmelin*, & publiée en François en 1744, à Trevoux, 4 volumes *in*-12.

(19) A douze dégrés, vingt minutes du Nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

suivant leur estime, quoiqu'en droite route les Espagnols n'en mettent qu'environ quatre-vingt de ce Cap, ou de l'embouchure de sa Riviere, à la Mer du Sud. Mais il y a peu d'utilité à tirer de ses Observations, dans des lieux dont il ignoroit les noms. A l'égard de Ségovie, que les Géographes placent à treize dégrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & deux cens quatre-vingt-treize de longitude, sur la Riviere d'Hyare, » elle est assise, dit-il, » dans un fond, & comme prisonniere » au milieu des Montagnes qui l'en- » vironnent. Les Eglises y sont mal » bâties : mais sa Place d'armes est fort » belle, aussi bien que les Maisons de » la Ville. On compte, de-là, qua- » rante lieues jusqu'à la Mer du Sud. » Le chemin, du lieu d'où il étoit par- » ti, est d'une extrême difficulté. On » n'y trouve que des Montagnes d'une » prodigieuse hauteur, sur le sommet » desquelles il faut monter sans cesse, » avec beaucoup de danger ; & les Val- » lées y ont si peu d'étendue, que pour » une lieue en Païs plat, on en a six » à monter ou à descendre. Le froid » y est piquant, & le brouillard or- » dinairement si épais pendant la nuit, » qu'à l'arrivée du jour les Avanturiers

» ne se reconnoissoient qu'à la voix. Il y a vingt lieues de Ségovie jusqu'à la Riviere qui descend à peu de distance du Cap de Gracias à Dios (20).

Lussan décrit la *Caldera*, dont Rogers & Cook se plaignent de n'avoir pas trouvé la description dans leurs Mémoires Espagnols; mais il semble donner ce nom à tout le Golfe, que d'autres nomment *Salinas*, & dont ils prétendent que la Caldera n'est qu'une partie. C'est une Baie, dit-il, qui porte le nom de six Magasins, qui sont à la distance d'environ trois lieues de sa Bouque, & sur le bord de l'*Embarcadore* d'*Esparso*, Ville qu'on a vue décrite par Wasser (21), & qui n'en est aussi qu'à trois lieues. » Cette Baie, où Ni-
» coya est située au Nord-Est, & que
» cette raison a fait nommer Baie de
» Nicoya par quelques Géographes,
» est un des plus beaux Ports du mon-
» de. Son entrée est pourtant fort lar-
» ge; mais en récompense, elle a pour
» le moins douze lieues de profondeur,
» & elle renferme quantité d'Isles, de
» différentes grandeurs. Il n'y a, de

(20) *Ibid.* Tome III. page 305.

(21) Wasser la nomme Esparza; mais, suivant son récit, elle doit être beaucoup plus loin de la Mer, à moins qu'il n'eût marché plusieurs jours sur les bords du Golfe.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» tous les vents, que celui de l'Eſt qui
» puiſſe y nuire aux Vaiſſeaux. Le fond
» de la Baie eſt ouvert par de très belles
» Rivieres qui s'y déchargent, & qui
» conduiſent à des Sucreries, dont ce
» Païs eſt rempli. On peut choiſir les
» mouillages, ſuivant la longueur des
» cables; c'eſt-à-dire depuis dix braſ-
» ſes, en augmentant par cinq juſqu'à
» cent. Les ſix Magaſins de la Caldera
» ont été bâtis par les Habitans de
» Carthago (22, pour le Commerce
» qu'ils entretiennent avec le Perou.
» On trouve, dans la même Baie,
» une groſſe Bananerie; c'eſt le nom
» que Luſſan donne à un beau Plant
» d'arbres à fruits, ſurtout de Bana-
« niers, qui offrent des rafraîchiſſe-
» mens continuels aux Vaiſſeaux (23).
» Il fait auſſi la deſcription de quel-
» ques Villes & Bourgades de la même
» Côte.

Chiriquita eſt une petite Ville, aſſiſe dans une Plaine, dont la vue n'eſt bornée que par de petits Bois fort agréables, & qui eſt coupée en divers endroits par différentes Rivieres. Elle n'a point d'autre commerce que celui du

(22) L'Auteur, ou le Traducteur, mettent toujours Carthagene, qu'ils confondent ainſi fort mal-à-propos avec *Carthago*, Capitale de Coſta rica.

(23) *Ibid.* page 56.

ſuif & des cuirs. Son Port eſt dans une aſſez grande Riviere (24), qu'il faut remonter près d'une lieue pour y arriver, & qui n'a qu'une Paſſe à ſon embouchure. Les Eſpagnols mêmes n'y oſent entrer ſans une Baliſe. De ce Port il reſte encore trois lieues juſqu'à la Ville, mais le chemin eſt d'une ſinguliere beauté. A deux lieues de ſa Riviere, on rencontre une petite Iſle nommée San-Pedro.

Luſſan confirme (25) qu'*Eſparſa*, n'eſt qu'à trois lieues de la Mer, & que le chemin eſt rempli de petites Montagnes, d'où l'on découvre néanmoins un très beau Païs. La Ville eſt bâtie ſur une éminence, qui fait appercevoir tout ce qui ſe paſſe dans la Baie. Elle eſt environnée d'une petite Riviere, qui en fait exactement le tour; & du côté de Carthago on rencontre de très belles Plaines, coupées par des chemins roïaux, qui ne le cedent point à ceux de l'Europe.

San Lorenzo eſt une Ville, à la diſtance d'une lieue & demie de la Mer, proche du Cap ou de la Pointe du même nom (26). Elle eſt habitée par des Eſpagnols & des Indiens. On la pren-

(24) A huit dégré trente-ſept minutes du Nord.

(25) *Ibid.* page 114.

(27) A huit dégrés dix minutes du Nord.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

droit pour Chiriquita, tant il y a de reſſemblance entre ces deux Places, ſoit par leur ſituation, ſoit pour le cours des Rivieres dont elles ſont environnées. Le Païs eſt fort découvert.

Pour aller à *Pueblo Nuevo*, il faut monter deux lieues dans une fort belle Riviere. Cette Ville, ou cette Bourgade, n'eſt pas des mieux ſituées quoiqu'aſſiſe ſur le bord de la Riviere. Elle eſt environnée de marécages. On trouve, ſur le chemin, un retranchement pour ſa ſûreté, mais peu capable d'une longue défenſe (27).

Bocca del Toro de Coſta-ricca eſt une grande Baie, à dix lieues de la Pointe de Borica (28). La largeur de ſon embouchure eſt de quatre ou cinq lieues d'une Pointe à l'autre, & ſa profondeur d'environ huit lieues. Il y a du péril à ranger à l'Eſt; mais on y trouve par-tout un bon mouillage; & dans le fond de la Baie on peut jetter l'ancre fort près de terre. Quatre Iſles, qu'elle contient dans ſon enceinte, aſſez proche du rivage de l'Eſt-Nord-Eſt, ſont environnées de Roches qui en rendent l'accès difficile. Pluſieurs belles Rivieres ſe déchargent dans la Baie,

(27) *Ibid.* page 70.
(28) A ſept dégrés vingt-deux minutes.

& conduiſent, en les remontant, à diverſes Habitations d'Indiens qui n'ont pas reçu le joug des Eſpagnols ; cequi n'empêche point que les Caravanes de Carthago ne prennent cette route pour ſe rendre à Panama ; mais bien eſcortées, & par un chemin qui paſſe à ſix lieues du bord de la Mer (29).

On compte vingt-ſept lieues d'Eſparſa Carthago (30).

Luſſan fait obſerver que depuis Realejo juſqu'au Golfe de Panama, on paſſe devant quantité de petits Ports, dont il faut avoir une parfaite connoiſſance pour les trouver. La Bouque, dit-il, en eſt ſi cachée, que lorſqu'on les manque, il eſt abſolument impoſſible de mettre à terre le long de la Côte. Non ſeulement la Mer y eſt toujours émue ; mais aux moindres vents de Sud-Eſt & de Sud Oueſt, elle y eſt affreuſe. Il compte de l'Iſle de Quibo, où les Avanturiers avoient choiſi leur retraite, quatre-vingt lieues juſqu'à Panama, dix à Pueblo Nuevo, & cinq juſqu'à la Côte.

Entre les Iſles qui bordent la Côte de la Mer du Sud, depuis le Cap Blanc juſqu'au Golfe de Panama, Dampier

(29) *Ibid.* page 190.
(30) *Ibid.* page 203.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fait une curieuse description de celles de Quibo. La Côte, dit-il, s'étend à l'Oueſt, depuis le Golfe juſqu'à ces Iſles. Elle eſt en partie montueuſe, en partie baſſe, & couverte de bois fort épais. Mais quelques lieues plus loin dans les Terres, la campagne n'eſt compoſée que de pâturages, bien pourvus de Beſtiaux. Cette Côte eſt médiocrement habitée. Les Eſpagnols peuvent aller par terre de Panama par tout le Mexique, ou n'y trouvent pas d'autre obſtacle, que la Barbarie de quelques Nations Indiennes du Veragua, qu'ils n'ont point encore ſubjuguées : mais vers la Côte du Perou, ils ne ſauroient aller plus loin que la Riviere de Chepo, parceque le Païs eſt couvert de Bois ſi épais, & traverſé par tant de groſſes Rivieres, ſans parler des petites & de pluſieurs bras de Mer, que les Indiens, mêmes qui l'habitent, ne peuvent y pénétrer ſans beaucoup de peine.

La principale des Iſles qui portent le nom de Quibo eſt à ſept dégrés quatorze minutes de latitude du Nord. Sa longueur eſt de ſix ou ſept lieues, ſur trois ou quatre de large. Ses terres ſont baſſes, à l'exception de celles qui ſont l'extrêmité Nord Eſt. On y trouve pluſieurs ſortes de grands arbres, de l'eau excellente,

excellente, à l'Eſt & au Nord-Eſt, quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair eſt un fort bon aliment. On y rencontre auſſi des Guanas & d'autres Serpens. Le Sud-Eſt de la Pointe de l'Iſle a ſes dangers par un Banc de ſable, qui s'étend d'une demi-lieue en Mer, & par un Rocher éloigné d'un mille de la Côte, une lieue au Nord-Eſt de ce Banc. Si l'on excepte ces deux écueils, on peut mouiller autour de l'Iſle, à ſix, huit, dix, ou douze braſſes d'eau, ſur un fable clair & de bonne tenue.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On découvre pluſieurs autres Iſles, les unes au Sud Oueſt, les autres au Nord & au Nord-Oueſt de celle-ci, telle que Quicaro, qui en eſt une aſſez grande, au Sud-Oueſt. Au Nord de la premiere, on trouve celle de *Rancheria*, qui eſt couverte d'une eſpece d'arbres, qu'on nomme *Palma Maria*. Cet arbre eſt droit & d'une grande hauteur. La reſſemblance des noms n'empêche point qu'il ne ſoit fort différent du Palmier. Il eſt eſtimé pour les mâts. Ses veines, au lieu d'aller droit comme celles des autres arbres, circulent autour du tronc. Les Cañales & les Cantarras ſont d'autres petites Iſles au Nord-Eſt de Rancheria, toutes ſépa-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

trées par des canaux où l'on peut mouiller. Elles sont toutes compriſes ſous le nom général d'Iſles de Quibo (30).

Idée générale de la Nouvelle Eſpagne.

Il ne reſte, pour achever ce tableau de la Nouvelle Eſpagne, que d'y joindre quelques traits de Lionnel Waffer, qui ne ſe trouvent dans aucune autre Relation. Il aſſure que cette vaſte Région contient plus de quarante mille Egliſes, quatre-vingt-cinq Villes conſidérables, cinquante-huit petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. Aux trois Audiences qui forment ſon Gouvernement, il ajoute celles de l'Iſle Eſpagnole & des Philippines, auxquelles il prétend que le Viceroi peut nommer proviſionnellement des Gouverneurs & d'autres Officiers, lorſque ces Places deviennent vacantes par la mort de ceux qui les poſſedent. Indépendamment de cette prérogative, il compte cent trente-cinq Villes (31),

(31) Voïage de Dampier autour du Monde, Tome I. Chap. 8.

(32) On ne peut ſe diſpenſer de les nommer, parcequ'une partie ne ſe trouve point dans les autres Voïageurs, & n'a point paru dans la Deſcription. Saint Ildefonſe, Xigoyan, Mexapa, Tlapa, Terules, los Angeles, Mechoacan, San Luis, Taſco, Xiquilpar la grande, Chilchota, Tainſitaro, Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motinez, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, Saint Michel & Saint Philippe, Guanaguato, Cinaola, Meſſiclan, Queretaro, Alamillo, Sombrerete, Cholula, Cha-

où ce Dépositaire de l'autorité suprême établit des Chefs civils & militaires par son propre choix & sans la participation de la Cour. Il en nomme quatorze, dans lesquelles il comprend à la vérité Manille, Saint Domingue, la Havane & Portoric, où il met des Tréforeries roïales. Les autres sont Mexico, Guaxaca, Vera-Cruz, Merida, Guadalacara, Guatimala, Chiapa, Durango, San-Luis, Zacatecas & Tasco. Les Tréforiers généraux de ces quatorze Villes ont chacun leur Juriſdiction, qui s'étend sur un grand nombre de Tréfo-

ces, Suchimilco, Atrisca, Guacoxingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepeque, Tecoantepeque, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico ou Tampica, los Valles, Villa ricca, qui est l'ancienne Vera-Cruz, Xalappa, Mexicalsingo, Tacubaya, Coantnavat, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Agualulcos, Sultepeque, Tlasalou, Istepec, Izucar, Yaporlan, Guatulco, Titzla, Chantla de la sal, Tetela, Itmiguilpa, Xiguilpa, los Lagos, Leon, Pochuca, Totonicapa, Guadalcazar, Xiguapila, Teutila, Oristaba, Xalosingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Tezcuco, San-Juan de los Llanos, Saint Jacques de Tecalinutlan, Saint Antoine, Guatisco, Tulpa, Petaltepeque, Zapotitlan, Cuiguacan, Xasoitremendo, Yurirapundaro, Topila, Teusicalco, Marabatio, Tuximarca, Guausacalco, Xitopeque, Zumpango, Guauchinango, Simatlan, Xiquilileo, Otumba, Saint-Christophe, Chacalluta, Compuala, Yautitlan, la Misteca, Teutitlan du chemin, Tepabotiflan, Guliacan, Zapotecas, Petatlan, Compostela, Quatagualpa, Cosamaluapa, & quelques autres dont Wafer n'a pu retrouver les noms, *ubi sup.* page 349.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

riers subalternes. C'est par cette voie que les Tributs, les Impôts & les autres Droits de la Couronne sont rassemblés, tous les ans, pour attendre l'arrivée de la Flotte qui les transporte en Espagne. Tout ce qui concerne d'ailleurs l'Administration, le Commerce, la Religion & les Usages, est renvoié aux Articles qu'on va donner successivement sous ces titres.

Fin du XLVIIe. Volume.

213

HISTOIR
DES
VOYAGE

TOM 47

40

colorchecker CLASSIC
calibrite
mm